

MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

Suivre l'Agneau

Lumière du monde



TOME 3

SUIVRE L'AGNEAU

Lumière du monde

3

Marie-Dominique PHILIPPE

SUIVRE L'AGNEAU

Lumière du monde

Tome 3



Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Cliché couverture AKG :
Résurrection de Lazare (Giotto, Chapelle Scrovegni, Padoue).

© *Médiaspaul éditions*, 2005
48 rue du Four, 75006 PARIS
editions@mediaspaul.fr
ISBN 2-7122-0929-X

Pour le Canada
Médiaspaul, 3965 boulevard Henri-Bourassa Est
MONTRÉAL, QC, H1H 1L1

Imprimé en France

DU MÊME AUTEUR

*Les trois sagesse*s. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1997.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Éditions universitaires, Paris 1991.

Une philosophie de l'être est-elle encore possible ? – 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. - II. *Significations de l'être*. - III. *Le problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. - IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. - V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains*. Téqui, Paris 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Éditions universitaires, 2^e éd., 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris 1977.

Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. - II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. - III. *Philosophie moderne et contemporaine (à paraître)*.

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Éditions universitaires, 2^e éd., Paris 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Éd. universitaires, Paris 1993.

De l'amour, Mame, Paris 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris 1958.

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, 2^e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1999.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2^e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Église. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié, 2^e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1996.

« *Abba, Père* » (Αββὰ ὁ Πατήρ). Éd. bilingue, Éphèse Éditions 1994 (épuisé)
L'Étoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarmant-Fayard, Paris 1995.
Suivre l'Agneau, Tome I, 2^e éd., Saint-Paul, Paris 1995. Tome II, Saint-Paul, Paris 1999.
« *J'ai soif* ». *Entretiens sur la Sagesse de la Croix*, Saint-Paul, Paris 1996.
Le mystère de Joseph, Saint-Paul, 2^e éd., Paris 1997.
L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse, Saint-Paul, Paris 1997.
Le secret du Père, Saint-Paul, Paris 2000.
Trois mystères de miséricorde, Parole et Silence, Paris 2000.
« *Je suis venu jeter un feu sur la terre* » (Lc 12, 49) – *Entretiens autour des béatitudes*, Mame/Hommes de parole, 2001.

Ouvrages de pédagogie familiale

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Le Sarmant-Fayard, Paris 1987.
Liberté, vérité, amour, Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1998 (nouvelle édition des *Questions disputées*, Beauchesne, Paris 1972).

AVANT-PROPOS

L'Évangile de saint Jean nous donne un ordre de sagesse de la vie apostolique du Christ. Dans cette prédication sur l'Évangile de saint Jean, c'est cet ordre dans l'amour qu'une théologie sapientiale cherche à découvrir pour nous aider à vivre davantage de l'amour du Christ pour le Père et pour les hommes. Après les grandes éclosions de la vie apostolique de Jésus – mystères de joie –, nous entrons avec le chapitre 6 de l'Évangile de saint Jean dans « les grandes luttes » – mystères de séparation. L'ordre est alors beaucoup plus caché, car les luttes sont toujours chaotiques ! Mais en réalité, Jésus se sert de ces séparations pour se donner davantage et se rendre plus présent pour nous. Par là, il nous prend avec lui et réalise entre lui et nous un mystère d'unité.

Les sept grandes affirmations de Jésus au milieu des luttes – « *Je suis le Pain de vie* », « *Je suis la Lumière du monde* », « *Je Suis* », « *Je suis la Porte* », « *Je suis le Bon Pasteur* », « *Je suis le Fils de Dieu* », « *Je suis la Résurrection* » –, reçues dans la foi, nous aident à découvrir le mystère de notre unité avec Jésus. Le Christ se sert de celles-ci pour que son amour pour nous se communique davantage et que nous progressions dans l'amour divin. Par là, nous vivons toujours plus de ce que saint Jean nous dit dans sa première Épître et qui est au cœur du mystère de l'Église : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Mauvais » (1 Jn 2, 14). À travers toutes les tribulations, Jésus demeure en nous plus profondément dans l'amour. Sa parole nous est donnée pour que, dans la foi, nous vivions de son amour au-delà des luttes et de tous les bouleversements.

INTRODUCTION

Les grandes luttes et les sept présences

Avant d'aborder le chapitre 6 de l'Évangile de saint Jean, où commence le second moment de la vie apostolique de Jésus, ayons un regard d'ensemble sur ce second moment. Le premier nous donne les prémices de la vie apostolique de Jésus, les mystères de joie. La lutte y est déjà présente, mais elle est dépassée par la joie. Ce premier moment (de Cana à la multiplication des pains), où nous voyons le cycle de l'Agneau, le cycle de l'Époux et le mystère du Fils, est merveilleusement harmonieux : l'Agneau – mystère de miséricorde –, l'Époux – mystère de la jalousie de l'amour –, et le Fils qui est tout entier relatif au Père et qui témoigne en Fils.

Nous allons maintenant entrer, avec le chapitre 6 et jusqu'au chapitre 11, dans les grandes luttes. Ce ne sont plus des mystères de joie, ce sont des mystères de lutte. Puis, à partir du chapitre 12, nous entrerons dans la dernière semaine, la grande semaine. Dans les mystères de lutte, Jésus a encore les initiatives, mais il lutte. À partir du chapitre 12, Jésus laisse les événements passer devant. C'est sans doute ce que saint Jean veut nous dire en ponctuant ainsi la vie apostolique de Jésus. Il est en effet le seul à la ponctuer de cette manière : mystères de joie, mystères de lutte, mystères de passion (le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt¹), puis le mystère de la Résurrection où Jésus n'est plus de ce monde. Or tout le pèlerinage de l'Église sur la terre doit se comprendre dans la lumière de la vie apostolique de Jésus. Jésus, après la Résurrection, le dit expressément : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »².

1. Voir Jn 12, 24.

2. Jn 20, 21.

L'ÉGLISE VIT DU MYSTÈRE DU CHRIST

L'Église est envoyée par le Christ, elle doit donc vivre le même mystère que lui. Elle le vivra d'une manière différente, puisque ce sera dans la communauté ; pour le Christ, c'est personnel, mais pour nous c'est en communauté : c'est le propre de l'Église, de vivre le mystère du Christ dans la charité fraternelle.

Si nous devons vivre le même mystère que Jésus, il est normal que le pèlerinage de l'Église (si nous voulons bien le comprendre) soit ponctué comme la vie apostolique de Jésus. L'Église, de fait, a vécu des mystères de joie : les prémices de la jeune Église. Elle a vécu de grands mystères de lutte, comme en témoignent les anathèmes prononcés par les conciles. Les grandes luttes entraînent nécessairement un jugement, un discernement qui va très loin, où certains sont déclarés exclus de l'Église. Enfin, nous pouvons nous demander si avec le concile Vatican II, nous n'entrons pas dans la dernière semaine. Cette dernière semaine (puisque c'est une semaine de Dieu) peut durer quelques siècles, mais elle peut aussi aller très vite. Nous n'en savons rien, et c'est très bien : nous n'avons qu'à nous en remettre au discernement du Saint-Esprit. Ce qui est sûr, c'est que le concile Vatican II, en décidant de ne condamner personne, nous fait entrer d'une manière toute nouvelle dans le mystère de la charité fraternelle. C'est l'Église qui se met sur la Croix, qui accepte de vivre le mystère de l'Agonie, c'est l'Église qui accepte d'être le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt pour sauver l'humanité d'aujourd'hui. Pour comprendre l'Église, il faut toujours la regarder à travers ceux qui vivent le plus intensément le mystère de Jésus. Il faut regarder les grands saints que Dieu met auprès de nous : ils vivent bien le mystère du grain de blé qui tombe en terre et qui meurt pour le mystère de la fécondité. Ils le vivent plus que jamais, et c'est pour nous comme un signe très net de ce que nous devons vivre. Les saints sont bien ce mystère de renouveau dans la dernière semaine, quand Jésus, pour devenir la source du salut, accepte que les événements passent devant. La dernière semaine, pour nous, c'est l'Église qui laisse les événements passer devant. C'est vrai : l'Église n'est plus à la tête de la culture, elle ne vit plus un triomphe. Les événements passent devant, la culture moderne n'est plus une culture chrétienne. L'Église aujourd'hui ne peut plus dire grand-chose en politique. Il suffit de voir, quand le Saint-Père dit quelque chose, comment c'est reçu...

Si les événements passent devant, cela ne veut pas dire qu'il faille tomber dans le désespoir. La dernière semaine est la grande semaine où

Jésus devient source de salut. L'Église, d'une façon communautaire, doit devenir cette source de salut dans le Christ, avec Marie. Il doit éclore en elle de petites communautés qui soient des oasis de lumière, d'amour, de charité, en union avec le mystère de la Compassion. C'est le mystère de la Compassion qui doit être vécu dans l'Église. Tout foyer chrétien doit être une oasis dans un monde qui se matérialise et qui ne sait plus où il va. Le monde d'aujourd'hui ne sait plus où il va, personne ne le conduit plus, il est livré à l'anonymat, à la rivalité. Les grands banquiers disent : « C'est nous qui gouvernons le monde », et c'est vrai. Les grands savants disent la même chose, et les hommes politiques aussi. C'est vrai des trois, et en même temps ce n'est vrai d'aucun d'entre eux. Il y a des alliances qui se font (on ne sait pas trop comment) : alliance avec l'argent, alliance avec la technique et l'efficacité, avec la science, avec le prestige. C'est très curieux, ce faux équilibre dans lequel nous vivons, cette fausse paix. Dans la guerre de 1939-45, il y a eu un moment qu'on a appelé « la guerre des nerfs ». Nous vivons aujourd'hui une sorte d'équilibre des nerfs. L'épée de Damoclès est là, et à chaque instant elle peut dégringoler sur notre tête. Nous vivons très profondément cela, et nous sentons que cela peut durer même si, en même temps, nous ne comprenons pas bien comment : cela dure sans que personne ne veuille que cela dure. Aujourd'hui, les requins sont fameux, et ils ont la dent dure, et ils mordront, parce qu'ils ne sont pas baptisés dans le sang du Christ. Ils veulent dominer et ils le font bien, à leur manière.

Si nous vivons la dernière semaine telle que saint Jean la montre, il est très important de revenir à saint Jean. N'est-il pas le seul qui nous permette d'avoir cette intelligence ultime des temps apocalyptiques que nous vivons ? L'Église a toujours vécu l'Apocalypse, mais dans la dernière semaine elle la vivra d'une manière très particulière. Il faut bien comprendre, dans l'Apocalypse, le sixième sceau et la sixième trompette³ ; car lorsque l'Église vivra la dernière semaine, ce sera sous le signe du sixième sceau et de la sixième trompette, et le mystère de Marie sera alors une source souterraine. L'Esprit Saint est toujours caché, il fait (si j'ose dire) un travail de taupe, et Marie aussi est cachée. C'est un travail merveilleux que celui de l'Esprit Saint ; il est à l'œuvre aujourd'hui d'une manière étonnante, mais très cachée. C'est le grand mystère de la dernière semaine. Dans cette dernière semaine, la joie comme les luttes sont présentes. Ne disons pas que tout ce qui a été auparavant disparaît. Non, c'est l'œuvre de l'Esprit Saint, et donc tous

3. Voir Ap ch. 6 et 9.

les mystères de joie sont présents. C'est dans la dernière semaine que Jésus a connu dans son cœur les plus grandes joies, et c'est dans la dernière semaine qu'il a connu la plus grande lutte. Tous les mystères de joie et tous les mystères de lutte sont présents ; ils sont présents selon un mode nouveau, particulier, celui de l'Agneau qui accepte d'être conduit à l'abattoir⁴, de mourir pour sauver les hommes.

LES MYSTÈRES DE LUTTE

Entrons donc dans ces mystères de lutte, du chapitre 6 au chapitre 11. Tout y est très chaotique. Jean nous montre Jésus, surtout au chapitre 8, face aux attaques sournoises et violentes du démon : on l'oppose à Abraham, et opposer Jésus à Abraham est de la part du démon une très grande opposition dialectique. Jésus est alors obligé de dire : *Avant qu'Abraham fût, Je Suis*⁵. Cela, c'est la réponse divine de Jésus. Dans ce moment chaotique des luttes, nous pourrions être tentés de dire : « Ne cherchons pas d'ordre ». C'est d'ailleurs une tentation permanente, de ne pas chercher d'ordre dans l'Évangile de saint Jean, alors qu'il y a dans cet Évangile un ordre de sagesse. Il est vrai que dans ce moment des grandes luttes, extérieurement, apparemment, il n'y a pas d'ordre ; mais Jésus nous dit : « Ne jugez pas selon les apparences »⁶. Il s'agit au contraire de découvrir, au-delà de ces apparences chaotiques, l'ordre de la sagesse.

Cet ordre nous est manifesté par les présences de Jésus ; c'est Jésus qui lui-même se montre tout proche. Nous pouvons dire que dans ce grand moment des luttes Jésus nous révèle sa présence, et il faudrait faire ici la théologie des présences de Jésus⁷. C'est important, parce que cela nous fait comprendre pourquoi Dieu permet les luttes : il les permet pour que Jésus soit davantage présent. Quand il n'y a pas de luttes, quand l'armée est au repos, l'ordre hiérarchique apparaît en premier lieu, et le « piou-piou » est très loin du général. Quand la bataille est très forte, il est au contraire tout proche de lui, ce qui montre bien que les luttes permettent à l'amour de dépasser l'ordre.

Il existe des mentalités de gens très ordonnés, pour qui l'ordre passe avant tout ; ils ne comprennent pas ce qu'est la lutte, où l'amour

4. Voir Is 53, 7 ; Jr 11, 19.

5. Jn 8, 58.

6. Jn 7, 24.

7. Voir ci-dessous, pp. 199-218.

dépasse l'ordre, où ce qui compte avant tout, c'est la présence d'amour. N'est-ce pas cela, précisément, que nous vivons dans l'Église d'aujourd'hui ? Dans la dernière semaine les luttes sont souveraines, puisque c'est la lutte dernière. Or on ne peut nier que la lutte aille très loin aujourd'hui. Paul VI parlait de « tremblements apocalyptiques », et ceux-ci atteignent même la parole de Dieu : on la relativise et le fondement de notre foi n'est plus accepté. Il faut alors dépasser la lutte, mais comprenons bien en quel sens : il ne s'agit pas de revenir en arrière, l'Esprit Saint ne nous fait jamais revenir en arrière. Quand nous voyons des gens qui reviennent en arrière en disant : « Il y a trente ans, c'était beaucoup mieux que maintenant ; revenons à ce qui se passait il y a trente ans », c'est complètement faux. Nous ne pouvons pas revenir à ce qui se faisait il y a trente ans. Ce sont des nostalgies imaginatives : parce qu'on a vécu quelque chose de paisible il y a cinquante ans, on se dit : « Il faut revivre cela ». Non. Encore une fois, le Saint-Esprit ne nous fait jamais revenir en arrière. Il nous fait découvrir les nappes souterraines de la Tradition (la grande Tradition, pas les petites) pour la renouveler. Ce que le Saint-Esprit veut, c'est renouveler cette Tradition et nous faire redécouvrir les sources, et non les canalisations. Revenir à « il y a cinquante ans », c'est revenir aux canalisations, aux petites traditions, alors qu'il faut redécouvrir les sources profondes.

Ces sources profondes, ce sont les présences de Jésus. Jésus est aujourd'hui plus présent à son Église qu'il ne l'a jamais été, et l'Esprit Saint aussi. Cela, nous pouvons l'affirmer avec force et certitude en fonction de ce qui nous est dit dans l'Apocalypse : plus on approchera du terme, plus l'Esprit Saint sera présent, plus il sera donné et plus les luttes seront fortes. L'Église a condamné le millénarisme qui prétendait qu'il y aurait sur la terre un temps de paix merveilleux où tout irait bien et où le démon ne serait plus présent. Il est vrai que les mille ans dont parle l'Apocalypse, ces mille ans où le démon est dans l'abîme⁸, sont difficiles à comprendre. Mais ils nous montrent peut-être qu'il y aura toujours dans l'Église le mystère de Jean, la béatitude des pacifiques qui est le mystère de l'oraison. Là, le démon ne peut pas pénétrer, c'est le désert de la Femme⁹... mais il rugit. Tant que nous sommes fidèles à l'adoration et à la contemplation, le démon ne peut pas nous atteindre ; mais dès que nous en sortons pour notre travail, pour la vie commune, il rugit. Nous savons alors que, dans les grandes luttes, la présence de Jésus est plus forte.

8. Voir Ap 20, 1-7.

9. Voir Ap 12, 6.

LES PRÉSENCES DE JÉSUS

Regardons l'ordre de ces mystères de lutte – ou, plus exactement, regardons comment, dans ces mystères de lutte (du chapitre 6 au chapitre 11), nous découvrons les sept grandes présences de Jésus.

« Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière du monde », « Je Suis ». Voilà les trois premières affirmations de Jésus au milieu de ces luttes (ch. 6 à 8). Puis, au chapitre 10 : « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu ». Et en dernier lieu, au chapitre 11, septième affirmation : « Je suis la Résurrection ». Ainsi, à l'intérieur de ces mystères de lutte où tout est chaotique, où extérieurement on ne voit aucun ordre, nous avons ces grandes lumières, ces lumières très profondes, de Jésus qui se donne à nous. Quand Jésus dit : « Je suis le Pain de vie », il se donne à nous comme pain. Le symbolisme du pain n'est-il pas extraordinaire comme présence ? Quand Jésus dit : « Je suis la Lumière du monde », c'est le symbolisme de la lumière, et Jésus devient comme ce grand phare qui nous éclaire du dedans. Nous portons en nous cette lumière du Christ, puisque nous sommes « fils de lumière »¹⁰. En affirmant qu'il est « Je Suis », Jésus reprend la révélation de l'Horeb¹¹ qui commande toute la Révélation de l'Ancien Testament. Il est « Je Suis », c'est-à-dire qu'il est Dieu avec nous, il est Yahvé présent pour nous.

« Je suis la Porte » : ici, il faut mettre en parallèle le pain et la porte, car il y a quelque chose de très semblable entre ces deux affirmations. La porte, c'est l'abri. Le pain, c'est l'aliment. Les sans-abri, les sans-gîte, et ceux qui n'ont pas de nourriture : voilà la misère de l'homme. L'homme est un misérable quand il n'a pas de pain et quand il n'a pas de gîte. « Je ne vous laisserai pas orphelins »¹² : Jésus est notre pain et il est notre porte, et donc notre gîte (en Palestine, avec les grottes, il suffisait d'une porte pour faire la maison). Il est pour nous le lieu qui nous abrite, et il est l'aliment qui nous nourrit. Il y a un lien très fort entre les deux, comme entre le Bon Pasteur et la Lumière du monde, comme entre « Je Suis » et « Je suis le Fils de Dieu ».

Ces six grandes affirmations sont dominées par la dernière : « Je suis la Résurrection ». Jésus affirme cela juste avant la grande semaine, pour nous faire comprendre qu'il vit tout le mystère de la Croix dans la lumière de la Résurrection. Celui qui pâtit, celui qui accepte d'être le

10. Jn 12, 36. Cf. Lc 16, 8 ; 1 Th 5, 5 ; Ep 5, 8.

11. Voir Ex 3,14.

12. Jn 14, 18.

grain de blé qui tombe en terre et qui meurt, c'est celui qui est la Résurrection. Quand Jésus dit : « Je suis la Résurrection », c'est le Verbe de Dieu qui assume la chair, c'est le Verbe de Dieu qui permet à la chair d'être éternelle. C'est cela, la Résurrection : c'est la chair humaine, le cœur de chair du Christ, qui est éternel, qui est glorifié par le Verbe : « Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que fût le monde »¹³. Cette gloire que Jésus demande, c'est la gloire du Verbe. C'est cela, le mystère de la Résurrection. Nous, nous pensons beaucoup trop au *miracle* de la Résurrection et nous n'entrons pas dans le *mystère* de la Résurrection. Ce mystère, Jésus l'exprime en disant : « Je suis la Résurrection ».

Nous avons donc là sept grandes affirmations. Au-delà de l'aspect chaotique de ces mystères de lutte, il nous faut découvrir ces sept présences par où Jésus nous enveloppe de son amour.

Il serait très intéressant de mettre les trois premiers moments de la vie apostolique de Jésus en parallèle avec les sept présences. Il ne faut pas trop faire la théologie des nombres, mais elle est présente dans l'Évangile de Jean, nous n'y pouvons rien. Il y a les trois premiers moments : l'Agneau, l'Époux, le Fils, puis ces sept présences qui sont dominées par le mystère de l'Agneau, le mystère de l'Époux et le mystère du Fils. Nous avons là le rythme profond de l'Évangile de Jean : dans les sept présences, nous redécouvrons l'Agneau, l'Époux, le Fils. L'Agneau, c'est le mystère du Pain, c'est le mystère de la Porte ; l'Époux, c'est le mystère de la Lumière et du Bon Pasteur ; le Fils, c'est : « Je Suis », « Je suis le Fils de Dieu ». Tout se résume enfin dans : « Je suis la Résurrection ». Quand nous pouvons dire en toute vérité, comme saint Paul, « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »¹⁴, nous pouvons alors dire avec Jésus : « Je suis la Résurrection ». C'est vrai, nous sommes la résurrection, puisque la grâce est semence de gloire¹⁵. Dans le monde d'aujourd'hui qui agonise, qui est dans l'angoisse, nous pouvons dire en toute vérité, avec Jésus et en lui : « Je suis la Résurrection ». Nous devons être, dans ce monde d'aujourd'hui, ce mystère de Résurrection, c'est-à-dire ce mystère de victoire de l'amour.

La Résurrection, ce n'est pas autre chose que la victoire de l'amour. C'est l'amour qui est victorieux de la mort, de la lutte, du péché ; c'est l'amour qui est victorieux de Satan, de Lucifer ; c'est l'amour qui est

13. Jn 17, 5.

14. Ga 2, 20.

15. Cf. 1 P 1, 23.

victorieux de toutes les erreurs. C'est cela, le mystère de la Résurrection : c'est cet amour du Père communiqué au Fils qui s'empare de la chair humaine. La chair qui a été corrompue par le péché a été entièrement reprise par l'amour. C'est la nouvelle alliance, qui est une alliance de résurrection, et tout s'achève dans le mystère de la Résurrection. Tout le sacerdoce du Christ est *pour la Résurrection* ; il ne prend toute sa signification que dans le mystère de la Résurrection. Autrement, nous ne comprenons pas le sacerdoce de Jésus ; nous nous arrêtons aux moyens et nous oublions la finalité : « Je suis la Résurrection ». Seul Jésus comme grand prêtre – parce que son sacerdoce est un sacerdoce de vie, celui du grand prêtre uni au Père comme Fils – peut dire : « Je suis la Résurrection ». Être la Résurrection, c'est peut-être ce qui définit le mieux le mystère du sacerdoce du Christ. Et il fallait les grandes luttes – jusqu'à la mort de Lazare – pour que Jésus puisse dire à Marthe : « Je suis la Résurrection ». Ne l'oublions pas, c'est à Marthe qu'il dit cela, et non à Marie, la sœur de Lazare. Face à Marthe et Marie, unies dans ce dernier moment des grandes luttes qui nous fait entrer dans la dernière semaine, c'est à Marthe que Jésus dit : « Je suis la Résurrection ». Marie pleure, et ses pleurs touchent le cœur de Jésus ; il ressuscitera Lazare à cause des pleurs de Marie. Mais le mystère de la Résurrection, c'est à Marthe qu'il le révèle. Et parce qu'il a affirmé : « Je suis la Résurrection », il peut alors entrer dans la dernière semaine.

L'ENTRÉE DANS LA DERNIÈRE SEMAINE

Si Jésus n'avait pas dit : « Je suis la Résurrection », nous ne pourrions pas pénétrer dans la dernière semaine, parce que nous ne saurions pas que le mystère de cette dernière semaine doit être vécu de l'intérieur, dans la victoire de l'amour. Vivre la Croix de l'extérieur, c'est terrible, c'est insupportable pour notre nature humaine, pour notre sensibilité. La Croix est « folie » pour notre intelligence et « scandale » pour notre sensibilité, mais vécue de l'intérieur elle est sagesse¹⁶, parce qu'elle est la Résurrection. N'opposons jamais dialectiquement la Croix et la Résurrection : faisons l'unité dans l'amour ; et l'unité dans l'amour, c'est le mystère de la Résurrection. C'est cela que doivent nous faire comprendre ces grands mystères de lutte qui nous disposent à la grande semaine. Nous ne pouvons pas entrer dans la grande semaine si nous n'avons pas vécu ces mystères de lutte, et ils restent

16. Voir 1 Co 1, 17-31.

présents dans cette dernière semaine. L'Église est l'Église militante, et chacun d'entre nous doit être pour le Christ l'Église militante. Nous n'avons pas le droit d'abdiquer, nous devons lutter jusqu'au bout. Nous devons lutter dans l'amour, à travers le mystère de la Résurrection, à la manière de l'Agneau.

Si nous sommes dans la dernière semaine, nous devons comprendre que la lutte ira jusqu'au bout, comme elle est allée jusqu'au bout pour le Christ. Or le dernier moment de la lutte est un acte libre de Jésus : il remet son âme entre les mains du Père, librement. L'Église doit garder sa liberté jusqu'au bout, pour s'offrir librement et glorifier le Père. Or l'Église, c'est nous, et nous devons garder à travers ces luttes une liberté qui doit augmenter constamment : la liberté intérieure, la liberté de gloire des enfants de Dieu¹⁷. Le concile Vatican II a beaucoup insisté sur la liberté. Ce sont des passages difficiles à comprendre, du reste. Certains, regardant cela d'une façon extérieure, diront que l'Église s'est laissé contaminer par le libéralisme d'aujourd'hui. Nous n'avons pas le droit de dire cela. Nous devons dire que l'Esprit Saint, par là, veut nous faire comprendre que dans la lutte d'aujourd'hui (et elle est forte, elle est profonde), il faut que nous ayons une liberté toujours plus grande, la liberté des enfants de Dieu.

L'Église, aujourd'hui (l'Église et le droit canonique), laisse à chacun beaucoup de libertés. Pourquoi ? Pour que nous soyons plus conscients de nos choix personnels. Beaucoup d'hommes dans l'Église risquaient de se borner à suivre le troupeau, sans suivre vraiment le Christ. Suivre le troupeau et suivre le Christ, ce n'est pas la même chose ! Quand nous suivons le troupeau, nous suivons le mouton qui est devant nous. Il peut être bête, peu importe : nous le suivons sans nous poser de questions. En réalité c'est le Christ que nous devons suivre. Chaque brebis suit le Christ, et non le troupeau. Si l'Église donne beaucoup plus de libertés aujourd'hui, c'est pour que chacun d'entre nous comprenne mieux que toute sa vie est un choix libre d'amour ; c'est pour que, plus immédiatement relié à Jésus dans une option libre d'amour, chacun puisse vivre plus profondément le dernier moment de la vie du Christ, où il remet son esprit entre les mains du

17. Cf. Rm 8, 21.

18. Certes il n'y a pas d'adoration au sein de la Très Sainte Trinité. Mais parce que le Christ a assumé une nature humaine parfaite, il a vécu dans son cœur d'homme une adoration éminente. Elle reste pour nous un secret puisque la nature humaine de Jésus subsiste dans le Verbe de Dieu ; mais si on disait que, parce qu'il est le Verbe, le Fils bien-aimé, le Christ n'a pas adoré, on diminuerait le mystère de l'Incarnation en ce sens que la nature humaine assumée n'aurait pas été parfaite.

Père – le suprême acte d'adoration de son cœur d'homme¹⁸, son ultime acte d'amour. C'est pour cela que, dans l'Église, les communautés doivent vivre dans toute sa pureté ce retour à ce qu'il y a de plus profond dans l'Évangile : au-delà des luttes, au-delà des apparences, Jésus remet son âme entre les mains du Père.

Il faut essayer de comprendre tout cela, et l'Évangile de Jean nous le montre, si nous voulons le comprendre. Alors ce que nous vivons est merveilleux (même si c'est difficile), parce que cela nous oblige à aller plus loin dans le choix d'amour et à être plus personnels dans ce choix. Cela nous oblige à être plus immédiatement liés à Jésus, et plus immédiatement liés à nos frères. En effet, chaque fois que nous sommes plus immédiatement liés à Jésus dans une liberté d'amour plus grande, nous sommes aussi plus immédiatement liés à nos frères dans une option d'amour plus grande, puisque nous choisissons nos frères dans la mesure où nous choisissons Jésus. Quand nous remettons notre âme entre les mains du Père, il devient facile d'aimer notre voisin. Ce qui est difficile dans la charité, c'est toujours le lendemain ; tandis que si nous sommes dans l'éternité, c'est facile. Et c'est quand nous remettons notre âme entre les mains du Père que nous sommes dans l'éternité, une éternité vécue actuellement, dans l'instant présent. Il est alors divinement facile d'être accueillant. Cela ne supprime pas les difficultés, mais cela devient divinement facile, parce que c'est Jésus lui-même qui prend possession de nous.

Il est donc très important pour nous d'essayer de vivre (dans notre vie d'oraison, dans notre vie contemplative, dans nos luttes de chaque jour) le mystère de ces sept présences du Christ. Le Père nous donne son Fils¹⁹ et l'Esprit Saint, la Colombe, conduit l'Agneau²⁰, conduit l'Époux. La Colombe, qui ne fait qu'un avec le Fils, nous est donnée et nous donne le Fils, l'Époux, l'Agneau. Nous devons donc vivre des sept présences à travers l'Esprit Saint, et comprendre que c'est lui qui nous apprend à regarder Jésus comme le Pain, la Lumière, « Je Suis », la Porte, le Bon Pasteur, le Fils, la Résurrection. Il faut s'habituer à avoir ce regard septiforme que l'Esprit Saint met en nous ; cela nous empêche de tomber dans des ornières. Ce regard nous renouvelle constamment dans l'amour et nous permet de regarder nos frères dans la lumière de Jésus. Car si Jésus est présent dans la lutte, nos frères sont présents aussi et il y a donc là l'exigence d'une charité fraternelle vécue avec toujours plus d'intensité.

19. Cf. Jn 3, 16.

20. Cf. Mt 4, 1 ; Mc 1, 12 ; Lc 4, 1.

I

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Entrons maintenant dans le chapitre 6, auquel il faut souvent revenir parce qu'il donne la grande théologie du mystère de l'Eucharistie. Jésus y est bien prophète de l'Eucharistie. Tous les traités de l'Eucharistie des théologiens, si grands soient-ils – même celui de saint Thomas –, sont subordonnés à ce que nous dit Notre-Seigneur à la Révélation telle qu'elle nous est donnée dans ce chapitre 6.

Pour pénétrer le plus possible dans l'enseignement de ce chapitre, il faudrait essayer de comprendre le symbolisme du pain à travers toute l'Écriture ; nous ne pouvons pas le faire ici, mais il serait bon de le faire. Quand on lit l'Ancien Testament, il faut se poser des questions. Ici il faudrait interroger l'Esprit Saint et lui demander ce qu'il veut nous faire comprendre à travers le symbolisme du pain, et de même pour le symbolisme du vin à propos de Cana ; les deux doivent toujours être vus en parallèle. De fait, dans la pédagogie divine, Cana est tout autre chose que la multiplication des pains. Dieu, dans sa pédagogie, nous prend dans notre conditionnement humain. C'est cela, la pédagogie : c'est nous prendre dans notre conditionnement humain pour nous conduire beaucoup plus loin. À Cana, nous voyons la transformation de l'eau en vin, Marie étant présente. Ici, nous allons voir la pédagogie divine dans le miracle de la multiplication des pains. Et après cette pédagogie, qui « met en appétit » (si j'ose dire), nous voyons Jésus, le lendemain, donner une grande théologie du mystère du Pain de vie (il faut bien saisir l'unité de ce chapitre 6). Nous allons d'abord voir l'aspect descriptif, puis nous reviendrons sur l'aspect doctrinal contemplatif.

« UNE GRANDE FOULE LE SUIVAIT... »

Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade. Nous avons laissé Jésus à la piscine de Bezatha. Jean pour-

suit (c'est tout à fait son style) en ne s'occupant absolument pas de l'aspect littéraire : « Après cela, après cela, après cela ... »¹. *Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade. Une grande foule le suivait.* Jean montre que ce moment est comme le sommet de l'efficacité dans la prédication du Christ. Il y a des zéniths dans notre vie apostolique, il y a des moments où c'est presque une apothéose. Cela ne dure pas. Les apothéoses, sur la terre, c'est comme le Thabor : il faut ensuite redescendre dans la vallée...

Après tous ces mystères de joie, on voit le résultat : *une grand foule le suivait.* Jésus suscite un mouvement de foule, une grande foule le suit, et cela à *la vue des signes qu'il opérait.* Jean parle toujours des « signes ». Les miracles sont des signes, il ne faut donc pas s'arrêter au miracle en lui-même.

Jésus gravit la montagne et s'y assit avec ses disciples. La Pâque, la fête des Juifs, était proche. Jésus est donc à la tête, comme le bon pasteur, et le troupeau le suit. Et il gravit cette montagne pour mieux regarder la foule. Du haut de ces collines qui bordent la mer de Galilée, on a une très belle vue... *Levant alors les yeux, Jésus vit qu'une grande foule venait à lui.* Il faut saisir l'impression que peut faire cette foule mouvante montant vers lui. *Il dit à Philippe [ce qui prouve que les disciples étaient assez proches de Jésus, puisqu'il s'assied avec eux] : Où pourrions-nous acheter du pain pour les faire manger ?* Les Apôtres s'occupent toujours de l'organisation des repas ; depuis la Samaritaine, nous l'avons bien remarqué. Jésus va donc éprouver Philippe pour sonder ses reins et son cœur, et aussi pour le soulager de son inquiétude. Les Apôtres, en effet, devaient murmurer en disant : « Vraiment, il n'est pas assez attentif. Cette foule, qui va la nourrir ? ». Cette petite communauté n'a rien du tout, elle est dans la pauvreté ; or Jésus est bien responsable de cette foule qui le suit : que va-t-il faire ? *Où pourrions-nous acheter du pain pour les faire manger ?* Il n'y a rien autour, rien du tout ; et surtout il n'y a pas d'argent.

Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Quand Jésus nous demande conseil, faisons attention. Certes il sait, lui ; mais s'il nous demande conseil, il faut tout de même lui répondre, cela fait partie de notre éducation. Ne rien répondre, dire simplement : « Toi, tu sais très bien », ce n'est pas aimable...

Philippe lui répond : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en ait un petit morceau. » Cela prouve qu'ils avaient

1. Cf. Jn 3, 22 ; 5, 1 ; 7, 1 ; etc.

discuté entre eux. Philippe a tout de suite évalué cela ; et deux cents deniers, cela représente quelque chose ! Le denier représentait en effet le salaire moyen d'une journée de travail, et pour cette petite communauté, le salaire de deux cents jours, c'est considérable ! Il aurait fallu que parmi les douze Apôtres, il y en ait un qui travaille pendant deux cents jours pour nourrir cette foule. *Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun ait un petit morceau*, c'est la portion congrue, pas grand-chose... Jésus ayant pris l'initiative de poser une question, les Apôtres vont se détendre. Ils devaient en effet être assez tendus, car ils avaient faim, et quand nous avons faim, nous sommes tendus et de mauvaise humeur, nous murmurons, surtout quand celui qui est responsable n'a pas l'air de tenir compte de tout cela. Jésus pouvait marcher sans avoir faim ; ou s'il avait faim, il avait une force intérieure suffisamment grande pour dépasser sa faim. Depuis les quarante jours au désert, il l'avait bien montré.

Un de ses disciples, André, le frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » C'est clair : André lorgnait sur les petits pains d'orge de l'enfant. Il n'aurait pas osé mettre la main dessus, mais... il en avait tout de même envie, d'autant plus que l'enfant n'avait probablement pas faim. Les enfants, il suffit de leur raconter des histoires pour qu'ils oublient de manger. Or les Apôtres devaient leur raconter des tas d'histoires, tout ce que Jésus avait fait. Cet enfant écoutait. Pendant ce temps-là, André regardait, et l'odeur du pain et du poisson augmentait son appétit ! Il était donc très attentif à cet enfant. Peut-être même lui avait-il dit : « Tu pourrais manger ? ». Mais l'enfant n'en avait pas envie. Les histoires, c'est tellement merveilleux ! Pour les enfants, oui, mais pas pour les grandes personnes. Avec leur réalisme de grandes personnes elles n'écoutent plus rien quand elles ont faim. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », on le sait bien.

Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Pour André, cela aurait suffi, mais pas pour les autres, même pas pour les Apôtres. *Jésus leur dit : « Faites-les asseoir. »* Jésus est déjà assis, et il demande à tout le monde de s'asseoir. *Il y avait beaucoup d'herbe en cet endroit.* Jésus a bien choisi l'endroit. C'est la Pâque, et tout est verdoyant à cette époque-là, la Galilée est un paradis. *Ils s'assirent donc au nombre de cinq mille hommes.* Selon les traditions, Jean ne compte que les hommes. Il n'y a pas que les hommes qui mangent, mais il ne compte que les hommes. Les enfants et les femmes ne sont pas comptés. Il y a donc une foule énorme...

JÉSUS MULTIPLIE LES PAINS

Alors Jésus prit les pains : cela se fait très simplement. André a indiqué qu'un enfant a des pains, et Jésus fait venir le petit. Il lui fait prendre ses pains parce qu'il les lui rendra, et au centuple. Comme c'est curieux, et comme c'est différent de Cana ! Cana, c'est le repas bien préparé, un repas de noces préparé longtemps à l'avance. Ici, tout est improvisé, ce n'est même pas un pique-nique, parce que pour un pique-nique on emporte avec soi les provisions. Là, vraiment, tout est improvisé ; Jésus seul a pris la responsabilité, et on l'a suivi sans penser à l'organisation. Jésus prend donc les pains de l'enfant qui est tout proche de lui comme les serviteurs à Cana sont proches de lui quand il leur donne l'ordre de verser l'eau. À Cana, ce sont les serviteurs ; ici, c'est l'enfant. À l'enfant Jésus demande l'offrande de ses pains, comme si seul un enfant savait offrir. C'est d'ailleurs vrai : un enfant offre beaucoup mieux que n'importe qui d'autre. Tout lui est donné gratuitement et il donne gratuitement, c'est extraordinaire. Dès que nous demandons quelque chose à un enfant, il le donne. Évidemment, si nous le prenons sérieusement et que nous mettons l'objet dans notre poche, l'enfant se mettra à crier. Mais si nous entrons dans le jeu, alors il donne pour qu'on lui redonne.

Voilà ce que fait cet enfant avec Jésus : il donne pour que Jésus redonne. Mais Jésus lui demande réellement cette offrande, comme il avait demandé aux serviteurs l'obéissance. Ce qu'un serviteur fait de mieux, c'est d'obéir, et nous sommes serviteurs quand nous sommes obéissants. La qualité du serviteur, c'est d'obéir, alors que la qualité de l'enfant, c'est d'offrir. « Si vous ne devenez comme des tout-petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. »² Qu'est-ce que cela veut dire ? Soyons capables d'offrir tout ce qui nous a été donné, soyons capables de le remettre à Jésus, de vraiment lui donner tout ce qu'il nous a donné. Autrement, nous ne sommes pas un enfant. Un enfant offre tout ce qu'il a, il ne garde rien, il ne sait pas ce que c'est que le droit de propriété, tandis qu'une grande personne et un serviteur le savent très bien, parce que ce qu'ils ont, ils l'ont gagné à la sueur de leur front.

Jésus prit les pains, rendit grâces, et en distribua aux convives ; de même du poisson, autant qu'ils en voulurent. Jésus apparaît donc ici comme source d'une fécondité merveilleuse. L'enfant a dû regarder cela avec étonnement, et en même temps avec une très grande simpli-

2. Mt 18, 3.

cité : un miracle, pour un enfant, c'est très simple. Pour l'enfant, il est normal que ses petits pains soient source d'une quantité de petits pains, et ses poissons d'une quantité de poissons, puisque Jésus est là. *Quand ils eurent mangé à leur faim* [Jésus a donc distribué, il a donné et redonné] *il dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu. »* Comme c'est différent de Cana ! À Cana, Jésus n'a pas demandé de recueillir dans les cuves le vin qui restait. Non, on l'a laissé ; et cinq à six hectolitres, cela représentait une certaine quantité, alors que le repas était déjà avancé. À Cana, c'est la surabondance ; ici, c'est la nécessité. Le symbolisme du vin, c'est la surabondance. Si nous regardons Cana, nous voyons que tout est dans la ligne de la surabondance : le premier vin était déjà très bon, mais le second est encore meilleur et personne ne s'y attendait. Il n'était donc pas nécessaire que le second vin soit meilleur que le premier, il suffisait qu'il y ait du vin en abondance, pas forcément meilleur que le premier. C'est donc vraiment de la surabondance. Ici, au contraire, les gens ont faim, et Jésus leur donne du pain et du poisson. Il ne leur donne pas de vin. Il donne le nécessaire, pour qu'ils puissent continuer leur route. Et quand ils ont bien mangé – ils ont vraiment « mangé tout leur saoul », comme Jésus leur dira ensuite³ –, il demande aux Apôtres de recueillir *les morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu*. On n'a pas le droit de perdre du pain. Le vin, on peut le laisser : il y aura toujours quelqu'un pour le terminer ! Le pain, non...

Ils les recueillirent et remplirent douze couffins avec les morceaux qui restaient du repas des cinq pains d'orge. Comme si ces douze couffins étaient pour la petite communauté : ils auront ainsi du pain pendant quelques jours.

LA TENTATION DU MESSIANISME TEMPOREL

À la vue du signe qu'il venait d'opérer, les gens dirent : « C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde. » Le peuple qui suit Jésus, tous ces hommes, sont en admiration devant ce pain qui est donné en surabondance, devant ces poissons. Ils n'ont alors qu'un seul désir : que Jésus puisse recommencer ce geste tous les jours. Ce sera merveilleux, ils n'auront plus besoin de travailler : il suffira de suivre Jésus pour avoir le pain tous les jours. Dans leur esprit (c'est du reste dit plus tard), c'est la manne qui va recommencer : Dieu qui nourrit son

3. Voir Jn 6, 26.

peuple dans le désert. Il y a un lien très net entre la multiplication des pains et la manne. La manne représentait ce moment où Yahvé avait pris un soin particulièrement vigilant de son peuple ; et ce peuple a toujours la nostalgie du temps où Dieu était si proche : *C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde*. La multiplication des pains les met dans un état euphorique, et ils veulent proclamer Jésus roi. *Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi*, qu'ils allaient mettre la main sur lui. Ayant reçu cette nourriture sans payer, ils pouvaient garder les quelques sous qu'ils avaient sur eux. Jésus serait donc un roi magnifique !

Mais Jésus n'aime pas ces compromis, alors il s'enfuit à nouveau dans la montagne, tout seul. Il y a une rupture. C'est la première rupture que Jean nous montre entre les disciples eux-mêmes et Jésus. Jusque-là, ce sont des oppositions du peuple d'Israël à l'égard de Jésus, parce qu'il a fait un miracle le jour du sabbat. Cela, les Juifs ne le comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre que Jésus fasse un miracle le jour du sabbat, qu'il ne respecte pas la Loi. Mais ici, ce sont les disciples qui veulent proclamer Jésus roi, et Jésus s'enfuit dans la montagne, tout seul. Les « frères » de Jésus ont dû considérer qu'il n'avait vraiment pas de sens politique. Avoir le sens politique, c'est profiter de toutes les occasions pour se glorifier⁴, c'est se servir des dispositions de la foule pour s'élever soi-même.

Jésus fait ici une rupture : pourquoi ? Il faut se poser la question. C'est très important, puisque c'est le point de départ de l'enseignement du chapitre 6. Jésus a distribué et les Apôtres ont ramassé toutes les miettes, Jean est très précis. Ce n'est pas Jésus qui a ramassé les miettes, ce sont les Apôtres. Ils ont donc été en contact étroit avec toutes ces familles qui étaient là, avec tous ces gens qui prenaient le pain et le poisson. Les Apôtres semblent alors avoir été eux-mêmes influencés par cette psychologie de masse (aujourd'hui, on parle beaucoup de « psychologie des masses »). Toute cette multitude qui suit Jésus a reçu de lui le pain et le poisson. Elle n'a qu'un seul désir : proclamer Jésus roi. Les Apôtres, qui sont tout proches, se laissent eux-mêmes prendre. C'est pour cela que Jean souligne : *Alors il s'enfuit dans la montagne, tout seul*. Il y a une rupture même par rapport aux Apôtres, alors qu'au point de départ, Jésus avait gravi la montagne et s'y était assis avec ses *disciples*. Au point de départ, Jésus est donc avec ses disciples, ils sont là et le suivent. Puis il y a ce miracle étonnant qui montre la générosité

4. Cf. Jn 7, 3-4.

du Christ, sa miséricorde de bon pasteur, attentif à la fatigue et à la faim de son troupeau. Parce qu’il peut multiplier le pain, il le fait. Lorsqu’au désert il a été tenté par le démon pour changer les pierres en pains, il a refusé, parce que c’était pour lui. Jésus ne se sert pas de sa toute-puissance pour lui ; il ne s’en servira que dans le mystère de la Résurrection, après la mort de la Croix. La toute-puissance que le Père lui a remise, cette toute-puissance sacerdotale, c’est pour les autres, c’est pour ce bon peuple qui ne sait pas très bien ce qu’il fait : il suit, il est dans un état d’émerveillement à cause de tous les signes que Jésus opère sur les malades. Il veut suivre Jésus, et il veut surtout, quand il a été bien nourri, mettre la main sur lui, le proclamer roi, afin de l’avoir avec lui. Ce serait tellement admirable de pouvoir le garder : on n’aurait plus aucun souci de nourriture. Chaque jour, il n’y aurait qu’une bénédiction à faire et le pain se multiplierait, les poissons se multiplieraient. Nous portons tous en nous ces nostalgies-là. S’il suffisait d’être chrétien pour être sûr de ne jamais manquer de pain ni de vin, nous serions tous chrétiens immédiatement...

Jésus n’aime pas la confusion : il n’est pas venu pour multiplier les pains et les poissons. Il est venu pour nous révéler l’amour du Père, et il fait ces signes pour nous montrer qu’il est l’Envoyé de Dieu. Nous ne devons pas nous arrêter à l’efficacité de sa toute-puissance, au résultat immédiat : ce pain et ces poissons. C’est là une tentation permanente, celle du messianisme temporel, qui est une matérialisation du mystère du Christ. Jésus n’accepte pas ce compromis, cette confusion, où on le reçoit parce qu’il donne du pain et du poisson, où c’est à cause de cela qu’on le reconnaît comme prophète. Jésus ne veut pas cela, alors il brise.

Essayons de comprendre le cœur de Jésus. N’est-il pas étonnant que, en face de ces braves gens qui ont bien mangé, qui l’ont suivi avec courage et qui veulent le proclamer roi, qui le disent prophète, Jésus n’écoute pas ? *Il s’en alla tout seul dans la montagne* : c’est une bonne correction fraternelle ! Il faut mettre ce passage en parallèle avec l’entrée triomphale à Jérusalem ; il y a là deux attitudes tout à fait différentes. Après le miracle de la résurrection de Lazare, la foule qui est à Jérusalem, cette foule religieuse qui était venue pour la fête de la Pâque, prend des rameaux de palmiers et va à la rencontre de Jésus en le proclamant roi ; et Jésus va au-devant d’elle. Comme c’est curieux, ces deux attitudes totalement différentes du Christ ! C’est là que nous devons interroger le Saint-Esprit, pour bien comprendre, afin d’entrer dans les intentions du cœur de Jésus. Lors de l’entrée triomphale à Jérusalem, Jésus peut répondre : il répond par miséricorde. Il ne veut

pas supprimer cette « mèche qui fume encore »⁵, ce désir, cet appel, qui existe dans son peuple. C'est la dernière fois que Jésus sera en contact avec lui, en contact direct, face à la bonne volonté de ce peuple. C'est pour cela que Jésus répond, et il répond en montant « sur le petit d'une ânesse »⁶, c'est-à-dire dans l'humilité et la douceur. Il répond en sachant très bien qu'il ne sera pas proclamé roi, mais en même temps il veut montrer qu'il est vraiment roi. Ne fait-il pas cela pour avoir un dernier contact avec son peuple, et montrer que ce n'est pas lui qui tournera le dos ? C'est l'influence des grands prêtres sur le peuple religieux d'Israël qui détournera ce peuple de Jésus. C'est directement l'influence des grands prêtres, selon l'Évangile de saint Jean, qui fera crier au peuple d'Israël : « Crucifie-le ! »⁷.

Ici, c'est tout à fait différent. Jésus veut éduquer son peuple, il veut lui faire comprendre ce qu'il est et ce pour quoi il est venu. C'est pour cela qu'après ce miracle de la multiplication des pains, Jésus fuit le peuple qui a reçu ce don d'une manière trop humaine, trop possessive, en voulant non seulement prendre possession du pain et du poisson, mais aussi de la source, c'est-à-dire de Jésus. Car s'ils veulent le faire roi, c'est pour mettre la main sur lui. À cela Jésus ne peut pas répondre, et il s'écarte, pour montrer qu'il connaît trop bien les intentions de ce peuple. Il est important, aujourd'hui, de se rappeler que Jésus n'est pas venu pour réaliser une politique humaine. Il aurait pu le faire, et s'il l'avait voulu c'était le moment idéal. Quand quelqu'un a une possibilité de transformer le pain et de le multiplier, il a alors les foules derrière lui. Jésus aurait pu profiter de cela. Non, il ne veut pas de confusion ; il veut être regardé comme l'Envoyé du Père, et comme celui qui est notre Sauveur. Il donne ce pain, il a pitié de cette foule, il l'aime, mais il veut qu'elle reçoive ce pain gratuitement, sans prétendre le posséder.

Cette première rupture est importante, car c'est bien à partir du chapitre 6 que nous commençons à voir les ruptures et les grandes luttes.

JÉSUS MARCHE SUR LA MER

Le soir venu... Jean ne donne pas beaucoup de détails, il veut que nous comprenions. Le Père Lavergne disait qu'il faut savoir comprendre

5. « Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore » (Is 42, 3).

6. Jn 12, 15 (Za 9, 9).

7. Cf. Jn 19, 6.

les silences de Jean (cette remarque d'un exégète est très intelligente, dans un regard de sagesse). *Le soir venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.* Les premiers à comprendre, ce sont les disciples : ils ont compris que Jésus n'était pas d'accord. Eux ont eu la « spiritualité du contact » (puisqu'ils ramassaient les miettes), et ils se sont laissé contaminer (cela arrive : quand nous voulons être trop proches, nous risquons de nous laisser contaminer), ils ont voulu, eux aussi, proclamer Jésus roi, mais Jésus s'est retiré. Alors ils ont compris : *Le soir venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.* Jésus n'est plus là ; c'est la première fois qu'il y a une rupture entre les disciples et Jésus.

Quand on ne sait plus ce qu'il faut faire, instinctivement on revient à son métier. C'est le travail qui, à ce moment-là, purifie. Le travail est une manière de se purifier et de revenir au réel. Les psychologues disent que tant que quelqu'un travaille, il garde contact avec la réalité et n'imagine pas trop de choses. Les disciples étaient tous partis dans un rêve : « Jésus va être roi et, à partir de là, nous n'aurons plus besoin de travailler ». Mais Jésus a disparu ; ils comprennent alors qu'ils doivent se remettre au travail pour retrouver le contact avec Jésus. C'est comme cela dans notre vie : de temps à autre nous partons dans de beaux rêves, des petits retours au paradis terrestre ; c'est merveilleux, c'est étonnant, il n'y aura plus que de la joie ! Nous avons de temps en temps de ces rêves. Nous nous mettons à rêver, d'un rêve éveillé, et nous croyons que « c'est arrivé ». Puis, tout à coup, qu'y a-t-il ? Nous ne savons plus, c'est « le soir venu », il n'y a pas de lendemain... À ce moment-là, que faut-il faire ? Se remettre au travail. Si nous nous remettons au travail, tout se rectifie, nous retrouvons le réel, car le travail est une excellente purification de l'imaginaire. Surtout, peut-être, le travail manuel, car le travail intellectuel, parfois, nous permet de continuer nos rêves ; mais c'est tout de même un travail ! Et si un intellectuel se met à travailler, il se remet normalement en contact avec le réel.

Le soir venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. Ce n'est pas très logique comme récit, on ne voit pas très bien pourquoi ils descendent le soir ; sauf s'ils ont compris qu'ils étaient partis dans un rêve, que Jésus n'était pas content. Jésus n'aime pas qu'on rêve, il n'est pas venu pour augmenter nos rêves, il nous donne au contraire un sens beaucoup plus concret du réel. Les Apôtres se sont donc dit que la seule manière de retrouver le contact avec lui était de retourner à leur travail. Eux qui ont reçu le poisson gratuitement, ils n'hésitent pas à aller pêcher. *Et montant en barque, ils se dirigèrent vers Capharnaüm, sur l'autre rive.* Ces pêcheurs se sont donc mis à travailler, du labeur qu'ils connaissent. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints.

Le vent soufflait avec force, la mer se soulevait [les tempêtes de lac, c'est terrible]. *Ils avaient ramé environ vingt-cinq ou trente stades quand ils voient Jésus s'approcher de la barque en marchant sur la mer.* Jésus les a laissés pendant un certain temps – environ cinq kilomètres – devant une mer agitée. Le travail les a remis dans le réalisme : il peut les rejoindre. Jésus ne nous rejoint jamais dans nos rêves, même nos rêves pieux ! Nos rêves peuvent parfois venir du Saint-Esprit, mais il faut être très prudent à ce sujet.

Ce qui est sûr, c'est que ces hommes travaillent la nuit, et que c'est dur : *Le vent soufflait avec force, la mer se soulevait. Ils avaient ramé environ vingt-cinq ou trente stades quand ils voient Jésus s'approcher de la barque en marchant sur la mer.* Ce second signe, réservé aux Apôtres, c'est la présence de Jésus. C'est curieux : il y a l'aliment (le pain), puis la présence, la présence durant la nuit, la présence durant le travail. C'est beau : Jésus les rattrape et s'approche d'eux... *Ils eurent peur.* Ce n'est pas étonnant : ils ne pensaient pas trouver Jésus au milieu du lac ! Ils pensaient traverser le lac, pêcher, et offrir à Jésus le fruit de leur pêche. *Mais il leur dit : « C'est moi, n'ayez pas peur. » Ils allaient le prendre dans la barque, mais la barque aussitôt toucha terre.* Voilà le troisième signe : dès que Jésus est présent, nous arrivons au terme. La présence de Jésus nous met au terme et le travail est comme absorbé par la présence d'amour du Christ. Celle-ci est immédiatement source d'une efficacité prodigieuse, alors que (Jean l'avait souligné) le labeur était dur. *Ils allaient le prendre dans la barque, mais la barque aussitôt toucha terre au lieu où ils se rendaient : c'est donc le second moment de ce chapitre 6.* Il faut prendre le texte tel qu'il est ; cela peut poser quantité de problèmes aux exégètes, mais il faut essayer de le comprendre en profondeur, de voir successivement : la pédagogie du Christ auprès de la foule (une pédagogie qui ne réussit pas très bien puisque Jésus est obligé de partir), puis une deuxième pédagogie auprès des Apôtres, la nuit, au milieu de leur travail ; après quoi, immédiatement, dès que Jésus est là, ils atteignent le but.

JÉSUS CORRIGE NOS INTENTIONS

Le lendemain [Jésus les ayant fait arriver tout de suite au but, ils ont pu se reposer de l'autre côté du lac], *la foule restée sur l'autre rive vit qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque, et que Jésus n'y était pas monté avec ses disciples, mais que ses disciples étaient partis seuls.* La foule a constaté qu'il n'y avait pas d'autre barque, et elle est restée là.

Quand on est fatigué, qu'on a bien mangé, on n'a qu'un seul désir : bien dormir. On voit bien cette foule ; elle n'a eu qu'un seul désir, celui de bien dormir : « Après tout, il y a de l'herbe, dormons... ». Ils ne comprennent pas très bien pourquoi les Apôtres sont partis, et estiment qu'il ne vaut pas la peine de courir après eux : Jésus ne pouvait pas être parti, puisqu'il n'y avait qu'une seule barque ! Il était parti dans la montagne, mais il allait bien revenir ?

Cependant, des barques étaient arrivées de Tibériade, près de l'endroit où on avait mangé le pain. Quand la foule s'aperçut que Jésus n'était pas là [peut-être aussi des rameurs revenus du large ont-ils dit qu'ils avaient aperçu Jésus ?], ni ses disciples non plus, les gens montèrent dans les barques et passèrent à Capharnaüm à la recherche de Jésus. C'est le jeu de cache-cache, la course vers Jésus : ils veulent à tout prix le rattraper. Ils ont bien mangé et bien dormi, ils veulent le retrouver, puisque c'est lui qui est le donneur de pain.

*L'ayant trouvé sur l'autre rive... C'est très vivant, et c'est magnifique : nous avons vu Jésus au milieu de cette foule, puis son geste (multiplier les pains), puis la rupture ; puis nous l'avons vu retrouver ses disciples et leur donner le sens de son geste de rupture. Il leur a sûrement montré leur faute : il y a quelque chose qu'ils n'avaient pas compris, alors Jésus les a repris, pour les éduquer. Il les a repris seuls, pour les rectifier personnellement. Après quoi la foule retrouve Jésus : *L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? »*. Ils lui demandent des comptes, ils continuent à être dans le même projet que la veille, ils veulent avoir Jésus avec eux et pour eux, ils veulent dominer sur lui pour qu'il soit leur roi et, par là, à leur service. « *Rabbi, quand es-tu arrivé ici ?* » : il y a aussi un peu d'inquiétude... Comment se fait-il qu'il n'y ait eu qu'une barque, et que Jésus soit passé de l'autre côté ?*

*Jésus leur répondit... Ici commence le grand discours de Jésus. Au terme, il y aura de nouveau une rupture, bien plus importante que la première, et c'est parce qu'ils n'auront pas compris la leçon de Jésus que, de fait, cette rupture aura lieu. *Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain tout votre saoul. »* Jésus sait que les intentions de ces gens ne sont pas très nobles ; elles ne dépassent pas le niveau de leur estomac. Ils cherchent Jésus pour être sûrs d'avoir du pain et du poisson, et non pour recevoir un enseignement. *Vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain tout votre saoul.* Jésus ne peut pas accepter qu'on le cherche uniquement pour avoir le pain matériel*

(messianisme temporel). Alors, après avoir purifié leurs intentions et montré qu'elles ne sont pas nettes, Jésus va faire à ses disciples une correction fraternelle : *Travaillez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donne le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père a marqué de son sceau.*

TRAVAILLER EN VUE DE L'EUCCHARISTIE

Ce passage est très important pour toute la théologie du travail. L'Écriture ne parle pas beaucoup du travail ; elle dénonce la paresse, mais sur le travail et la manière de le concevoir elle dit assez peu de choses. Au début, dans la Genèse, Dieu dit à l'homme : « Tu travailleras à la sueur de ton front »⁸. Souvent on comprend cela comme si le travail était uniquement une pénitence, mais ce n'est pas cela. Le labeur pénible, fait « à la sueur de notre front », est une conséquence du péché. Avant le péché, le travail devait être quelque chose de beaucoup plus facile ; mais à cause du péché il a valeur de purification. Il faut, dans le monde d'aujourd'hui, que nous soyons très sensibles à cela : la première purification, la première ascèse que Dieu nous demande, c'est le travail. Ne répandons pas un sac de cendres sur notre tête en disant : « Voilà ma pénitence pour toute la journée », et en laissant les autres balayer et faire la cuisine. Non, il s'agit de travailler, et on verra ensuite s'il y a lieu de se mettre le sac de cendres sur la tête ! Mais pas avant ; il faut d'abord travailler, et le travail est une purification radicale. Aussi est-il bon d'aller toujours un peu au-delà de nos forces, pour que le travail soit un véritable labeur.

Ici, au terme de la Révélation, Jésus nous montre une nouvelle finalité du travail. Selon la Genèse, l'homme travaille pour gagner son pain, et le travail est mesuré par ce pain qu'il faut donner aux enfants, à la famille. Ici, Jésus nous fait entrer dans quelque chose de beaucoup plus profond : il s'agit de travailler pour le Pain eucharistique. Jésus nous fait comprendre que le travail humain est lié au mystère de l'Eucharistie (c'est ce que nous rappelle l'offertoire de la messe). *Travaillez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle.* La nourriture *périssable*, c'est le pain, le pain pour la maisonnée. La nourriture *qui demeure en vie éternelle*, c'est celle que vous donne le Fils de l'homme. Quelle est la nourriture que

8. Cf. Gn 3, 19.

donne le Fils de l'homme ? L'Eucharistie. Il faut donc travailler pour l'Eucharistie. Comprenons ce que cela veut dire. Le travail humain est ordonné au pain. Si nous sommes chrétiens, nous offrons le pain, pour qu'il soit transformé en la substance du corps du Christ. C'est Jésus lui-même qui nous montre cette nouvelle finalité : à nous d'y entrer. Le travail chrétien doit donc être une liturgie, ou une para-liturgie, en ce sens qu'il est ordonné au mystère de l'Eucharistie.

Distinguons bien cet aspect (proprement chrétien) du fait que le travail humain implique d'abord une efficacité. Il faudrait faire ici la philosophie du travail. C'est important dans le monde d'aujourd'hui ; l'exaltation du travail exige cet effort de la part des théologiens qui ont été paresseux (il faut bien le reconnaître) et ont laissé les marxistes faire une philosophie de la *praxis*, du travail, alors qu'eux n'avaient rien fait. Ils étaient restés au niveau moral, et uniquement au niveau moral, en oubliant de comprendre ce que représente le travail. En face de cette fausse philosophie du travail, de cette exaltation du travail dans une perspective dialectique, il s'agit de redécouvrir le vrai sens du travail, pour le sanctifier. Nous savons que si nous sanctifions notre travail nous pouvons, par le cœur, par l'intention profonde, être tout proches de ceux qui travaillent en usine. Il faut souvent y penser quand nous travaillons (que ce soit manuellement ou intellectuellement). Nous devons porter aujourd'hui tous ceux qui se laissent contaminer par la séduction du marxisme. Nous devons être proches d'eux, proches de leur cœur d'homme, de leur cœur de femme, pour les aider à comprendre la valeur proprement *humaine* du travail, et sa valeur *chrétienne*. Le vrai travailleur (dans quelque domaine que ce soit) reconnaît toujours un travailleur. Il y a des mœurs de travailleur, des mœurs qu'on ne falsifie pas. Cela, c'est humain au grand sens du terme. Pour le chrétien, il y a plus, il y a ce que dit Notre-Seigneur ici et qu'il faut comprendre très profondément : *Travaillez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donne le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père a marqué de son sceau*. Il faut que, dans notre travail de chaque jour, nous portions dans nos cœurs tous ces travailleurs. Nous travaillons tous beaucoup, et il y a pour nous une exigence de porter tous les travailleurs et de les amener à l'Eucharistie. Seule l'Eucharistie peut convertir le cœur du travailleur. Si Jésus s'est donné comme Pain, c'est pour le travailleur, c'est pour celui qui sait ce que c'est que travailler en vue du pain. Jésus s'est bien sûr donné à tous, mais premièrement aux travailleurs, et il faut que nous les portions dans notre cœur pour répondre à cet appel de Jésus qui n'accepte pas la paresse. Si nous avons beaucoup

reçu, nous devons travailler encore plus, et être plus proches de ceux qui n'ont parfois qu'une seule chose, qu'une seule valeur humaine : le travail.

Ils lui dirent alors : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » « L'œuvre de Dieu, leur répondit Jésus, c'est que vous croyiez en celui qui l'a envoyé » : voilà l'œuvre (au sens fort du terme), τὸ ἔργον τοῦ θεοῦ, *opus Dei*. Qu'est-ce qui doit nous permettre d'avoir un travail vraiment chrétien ? C'est notre foi dans le Christ. C'est la foi qui doit transformer notre labeur. Jésus ne transforme pas les techniques, il ne transforme pas les méthodes. Celles-ci n'ont aucune espèce d'importance ; ce qui est important, c'est l'usage, et c'est la foi qui transforme cet usage et nous permet d'être à l'unisson du cœur de Jésus.

Ils lui dirent alors : « Quel signe vas-tu nous faire voir pour que nous te croyions ? » : ils ont un aplomb extraordinaire ! Jésus a fait la veille le miracle de la multiplication des pains, et ils ont déjà tout oublié, parce qu'ils ont bien digéré. Ils redemandent alors : *Quel signe vas-tu nous faire voir pour que nous te croyions ? Quelle œuvre accomplis-tu ? Nos pères ont mangé la manne au désert, selon le mot de l'Écriture : « Il leur a donné à manger du pain venu du ciel. »* Enfermés dans leur nostalgie, ils veulent que Jésus recommence le même geste. Une nuit a passé, ils ont faim de nouveau, il faut donc que Jésus recommence le miracle ! Et ils ont même oublié (c'est extraordinaire de voir comme nous oublions vite les bienfaits de Dieu) au point de lui demander quelle œuvre il va faire, quel signe il va donner, pour qu'on le croie. Nous sommes comme cela avec Jésus. Ne pensons pas que cette foule soit beaucoup plus misérable que nous ; nous faisons partie de cette foule humaine, et après avoir bien digéré nous oublions les bienfaits de Dieu. Jésus va alors être amené, à partir de là, à faire comprendre ou du moins à révéler le grand mystère du Pain de vie.

II

LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (I)

Ayant retrouvé Jésus sur l'autre rive du lac, la foule qu'il avait nourrie la veille en abondance lui demande : *Quel signe vas-tu nous faire voir pour que nous te croyions ? Quelle œuvre accomplis-tu ?* Ces gens ont donc oublié le signe de la veille. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas un peu comme cela ? Nous oublions très vite les bienfaits de Dieu, nous oublions très vite combien nous sommes comblés d'amour et de miséricorde. Nous réclamons, nous réclamons, et nous oublions de remercier. Ces gens auraient pu remercier Jésus du geste de la veille. Ils ne l'ont pas fait : ils ont mangé, mangé autant qu'ils ont pu, et ce n'est pas vraiment une manière de remercier ! Et maintenant ils réclament : *Quel signe vas-tu nous faire voir pour que nous te croyions ? Quelle œuvre accomplis-tu ?* Cette réaction est typique de l'humanité, et nous sommes bien comme cela. Nous le voyons très bien chez les autres, mais nous oublions de le voir en nous.

JÉSUS NOUS ÉDUQUE À L'ACTION DE GRÂCES

La reconnaissance et l'action de grâces sont essentiellement liées à l'Eucharistie. « Eucharistie », en grec, signifie en effet « action de grâces ». Ici Jean nous montre l'attitude de cette foule qui n'a aucune reconnaissance et que Jésus veut précisément éduquer en ce sens. Il est difficile d'éduquer quelqu'un à l'action de grâces, de lui apprendre à remercier ; car facilement nous considérons que tout nous est dû. Mais il est impressionnant de constater que les vrais pauvres sont toujours reconnaissants. Nous en avons tous l'expérience : ce sont les vrais pauvres qui remercient de la manière la plus étonnante. S'ils ont trois sous, ils feraient n'importe quoi pour remercier, parce qu'ils sont pauvres. C'est sans doute la pauvreté qui permet de remercier ; tandis que quand

nous avons trop d'« avoir », nous désirons avoir plus et nous oublions de remercier. Il faut du temps pour remercier, il faut du recul, il faut savoir brûler du temps, il faut savoir donner son cœur. C'est étonnant de voir, quand Jésus est sur le point de révéler le mystère de l'Eucharistie, que ces hommes, avides de biens matériels, n'arrivent pas à remercier et réclament : *Quel signe vas-tu nous faire voir pour que nous te croyions ? Quelle œuvre accomplis-tu ? Nos pères ont mangé la manne au désert, selon le mot de l'Écriture : Il leur a donné à manger du pain venu du ciel.* Il y a une réminiscence ; ils y ont pensé la veille, et cela revient maintenant : ils réclament du Christ qu'il leur donne la manne. Celle-ci était donnée tous les jours, Jésus peut donc bien recommencer !

Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel ; c'est mon Père. » Nous retrouvons ici encore un grand discours ponctué par des *Amen, amen*, et un discours trinitaire (tous les grands discours johanniques sont trinitaires). Jésus va nous donner une grande vision du mystère du Pain de vie : par rapport au Père, par rapport au Fils, par rapport à l'Esprit Saint. Ce mystère du Pain de vie doit nous permettre de mieux pénétrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité.

Nous essaierons de comprendre cela, parce que c'est sans doute un des grands secrets de l'Évangile de saint Jean, que de fait beaucoup ont laissé tomber parce que la théologie est devenue trop spéculative. N'étant pas assez spirituelle, mystique, elle a laissé tomber certaines choses qui ne peuvent se comprendre que dans une attitude d'amour très simple, très directe. *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel.* Jésus rectifie : Moïse n'est qu'un médiateur, il ne faut donc pas s'arrêter à lui. Le peuple d'Israël se serait facilement arrêté à Moïse, c'était la grande tentation. Puis Jésus met en lumière la différence qui existe entre la manne et le vrai pain : *C'est mon Père qui vous donne le pain du ciel, le vrai.* La manne n'était qu'une préparation, une préfiguration. Jésus ne veut pas que nous retournions à la manne, que nous retournions en arrière. Nous ne pouvons pas retourner à ce qui n'était que des préfigurations ; celles-ci sont faites pour que nous vivions de la grâce actuelle, et la grâce actuelle, c'est Jésus qui est là, présent. Ce n'est donc pas le retour au désert. *« C'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai, car le pain de Dieu [cette expression peut se comprendre non seulement du pain qui vient de Dieu, mais aussi de celui qui est le pain de Dieu lui-même], c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »* *Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là. »* Ils font exactement la même chose que la Samaritaine, ils ont la même avi-

dité de posséder ce bien du ciel ; car ils n'auront plus alors à travailler, ils auront tous les jours du pain d'éternité, du pain qui descend du ciel. Ils pensent toujours à la manne, à ce qui était comme une pluie de pain.

« JE SUIS LE PAIN DE VIE »

Jésus leur dit : « Je suis le Pain de vie. » Quelle a été leur réaction à cette affirmation ? Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas l'air d'être prêts à recevoir cette révélation. Ils désirent « empocher » ce pain, le prendre, l'avoir. Jésus alors se présente : *Je suis le Pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim. Qui croit en moi n'aura jamais soif.* Il faut mettre cela en parallèle avec le mystère de l'eau vive. C'est très proche, mais c'est autre chose. C'est une modalité différente, qui nous est donnée pour nous aider à entrer dans le mystère de Dieu. Jésus ne dit pas à la Samaritaine qu'il est l'eau vive, alors qu'ici il dit : *Je suis le Pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim. Qui croit en moi n'aura jamais soif.* Il est source. Il est à la fois le pain et la source. Nous voyons bien là qu'il faut dépasser notre pauvre logique ; car le pain, ordinairement, n'est pas la source, et pourtant Jésus est le Pain de vie. Le pain ordinaire est ordonné au vivant, mais il n'est pas dit « pain de vie », car il n'est pas source de vie. Jésus, lui, est source de vie.

En disant ces paroles, il a dû voir les visages s'allonger : les gens se regardaient et ne comprenaient rien du tout... *Mais je vous l'ai dit : Vous me voyez, et vous ne croyez pas. Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai pas dehors.* C'est pour signifier cela que les disciples ont ramassé tous les morceaux qui restaient, toutes les miettes de pain. Il y a là un symbolisme : si Jésus est le Pain, ne sommes-nous pas comme les « miettes » de Dieu ? C'est vrai, puisque nous ne formons qu'un corps avec le Christ et qu'il nous veut « un » avec lui. Jésus ne jette rien dehors, parce que nous sommes reliés à lui. *Je ne le jetterai pas dehors, car je suis venu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné.* Jésus nous fait comprendre ici cette volonté du Père, de celui qui donne le pain. Le Père donne le pain, le Père donne son Fils comme pain, il donne celui qui est son propre pain, pour que nous puissions nous nourrir de lui et vivre pleinement de sa vie. *Or la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.* Le mystère du Pain de vie est lié au mystère de la Résurrection. *Oui, c'est la volonté de mon Père que*

quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et que je le ressuscite au dernier jour.

Il est important de comprendre ce que Jésus veut dire quand il affirme : *Je suis le Pain de vie*. Pour un israélite, habitué à regarder le mystère de Dieu dans toute sa transcendance, il est choquant d'entendre Jésus affirmer qu'il est le Pain de vie, comme aussi de l'entendre dire qu'il n'est qu'un avec le Père¹... C'est absolument impossible. Dans l'Ancien Testament, Yahvé ne pouvait pas dire : « Je suis le Pain de vie ». Yahvé se dit Lumière, il parle de sa puissance, et les prophètes, pour le signifier, parleront très fréquemment du « bras de Dieu », mais nulle part il n'est question de « pain de vie ». Cette révélation de l'unité du Christ avec le Père et avec nous, cette révélation de la petitesse de Jésus, de sa pauvreté, est toute nouvelle. En se disant « Pain de vie », Jésus se révèle comme celui qui est tout entier relatif au vivant (l'aliment est relatif à celui qui s'en nourrit). Jésus est tout entier relatif au Père ; cela, encore, c'est normal, si j'ose dire. Il est le pain du Père ; le Père se nourrit de lui, pour ainsi dire, précisément parce qu'il est tout entier donné au Père. Mais celui qui est la nourriture du Père se fait *notre* nourriture. Nous sommes invités à la même table que le Père – l'Apocalypse nous le dit² – parce que nous avons la même vie. Et pour nous faire comprendre que nous sommes invités à la même table, Jésus, qui est le pain du Père, devient notre pain : *Je suis le Pain de vie*. Il se montre donc tout entier relatif à nous, dans sa personne, dans le mystère même du Verbe incarné. Il est tout entier pour nous. Il est celui qui attend que nous puissions nous nourrir de lui. Il veut que nous ayons cette initiative d'aller vers lui, et c'est pour cela qu'il est le pain. Jésus aime que nous ayons l'initiative d'aller vers lui. C'est la patience du pain, la patience de celui qui est là en attente pour être entièrement utilisé, mangé, celui dont il faut se nourrir. Et il est *le Pain de vie* parce qu'il est *le vrai pain, celui qui descend du ciel*. Il est celui qui est lié au Père, source de toute vie. Se donnant à nous sous cette forme de pain, et étant lui-même le pain, il est source de vie pour nous.

COMMENT LES JUIFS ACCUEILLENENT-ILS CETTE RÉVÉLATION ?

Les Juifs cependant murmuraient à son sujet. Nous retrouvons le murmure du désert. La manne, au désert, avait été cause de murmures,

1. Cf. Jn 10, 30.

2. Ap 3, 20-21. Cf. Lc 22, 30 ; Mt 8, 11 ; etc.

et on retrouve cela ici : *Les Juifs cependant murmuraient à son sujet*. Il faudrait entendre ces murmures ; ce sont des paroles qu'on ne dit pas tout haut, c'est une intersubjectivité souterraine, une sorte de morse entre différentes personnes qui ne disent pas ouvertement ce qu'elles pensent, mais qui se font quand même comprendre. Le murmure, ce sont ces nappes souterraines qui se rencontrent. Saint Benoît dit dans sa Règle³ (et saint Benoît savait ce qu'est la vie commune) que le murmure, c'est la chose la plus terrible pour l'unité d'une communauté. Il vaut mieux dire ouvertement ce qu'on pense que de murmurer. *Les Juifs cependant murmuraient à son sujet*, c'est-à-dire à l'égard du mystère du Pain de vie. Ce n'est pas étonnant : le pain se tait ; le pain, c'est le silence de Dieu, c'est Dieu qui se donne, et qui se donne dans le silence. Quand Dieu ne manifeste plus sa puissance, les hommes murmurent. Ils ne comprennent pas que l'amour se donne dans la fragilité et la petitesse, parce qu'il veut une réponse libre. C'est pour cela que Jésus attend notre initiative, et c'est pour cela qu'il est le pain. Les hommes ne comprennent pas ce langage de l'amour, de l'amour qui est pain, de celui qui se donne totalement, et qui se donne dans le silence et la fragilité : l'aliment.

Nous usons substantiellement du pain. C'est tout à fait différent d'un outil. Un outil, plusieurs peuvent s'en servir, si du moins ils savent bien s'en servir. Car si quelqu'un s'en sert mal, il le brise ou il l'abîme. De même pour un vêtement : plusieurs peuvent s'en servir, et c'est beau, dans les grandes familles, quand les enfants grandissent, le vêtement passe au suivant... Mais le pain, nous sommes seuls à nous en servir. L'aliment est pour l'individu, pour la personne individuelle dans ce qu'elle a de plus individuel. C'est pour cela que nous nous en servons substantiellement, d'une manière telle qu'au terme il y a l'unité entre l'aliment et le vivant. Nous comprenons alors ce que dit saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* »⁴ : entre le Christ et nous, il doit y avoir cette unité substantielle de vie. Autrement, la parole de Jésus – *Je suis le Pain de vie* – ne serait pas vraie. Jésus est donc personnel d'amour d'une manière telle qu'il veut que nous usions divinement de lui pour ne plus faire qu'un avec lui. Il se donne comme le pain, entièrement livré, sans rien garder pour lui. Il est entièrement donné, pour que nous puissions user de lui comme le Père use de lui. Le Père use de ce pain de vie, et nous devons en user de la même manière. Si nous ne comprenons pas ce don d'amour dans

3. Voir *Règle de Saint Benoît*, ch. IV et V.

4. Ga 2, 20.

le silence, si nous ne saisissons pas ce mystère de l'amour, c'est alors le murmure.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les murmures, parce qu'il y a des murmures extrêmement différents : il y a les murmures des théologiens (cela existe), il y a les murmures des intellectuels et des artistes, les murmures des enfants gâtés, et ainsi de suite. Ce qui est sûr, c'est que le murmure provient de quelqu'un qui n'accepte pas, qui se retranche dans ses propres opinions et qui n'adhère pas à ce qui lui est dit. *Les Juifs cependant murmuraient à son sujet* : ils échangent leurs opinions et ils en font un amalgame. C'est cela, les murmures. Ce n'est plus la vérité : on vient se confirmer les uns les autres, et on croit être dans la vérité parce qu'on est deux à penser la même chose – ou trois ou quatre, quand ce sont des murmures politiques.

Les Juifs cependant murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain descendu du ciel. » « N'est-il pas, disaient-ils, ce Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire à présent : Je suis descendu du ciel ? » Reconnaissons ici la petite chanson du démon. Le murmure, en effet, provient presque toujours du démon. Les murmures sont toujours un peu sataniques puisqu'ils nous empêchent d'adhérer à la vérité qui nous dépasse, d'aller jusqu'au bout, en nous faisant nous arrêter à notre propre opinion. C'est dit ici d'une façon très nette, et saint Jean souligne toujours ces rengaines du démon qui consistent à vouloir tout nous faire comprendre par l'origine. Jésus dit *qu'il est descendu du ciel*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Les Juifs ne peuvent pas le savoir, puisque c'est une origine divine. Alors ils jugent selon ce qu'ils connaissent : *N'est-il pas, disaient-ils, ce Jésus fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire à présent : « Je suis descendu du ciel ? »* On comprend que cela pose un problème, mais cela devrait au moins susciter une interrogation. Quelqu'un qui interroge n'est pas dans le murmure. Le murmure refuse l'interrogation : nous gardons pour nous notre propre opinion, et nous nous mettons à l'unisson de l'opinion de l'autre.

« NE MURMUREZ PAS ENTRE VOUS »

Jésus reprit et leur dit : « Ne murmurez pas entre vous. » Jésus n'aime pas du tout le murmure. Autant il aime qu'on l'interroge (car si on interroge, c'est pour connaître la vérité, c'est pour aller plus loin), autant il déteste le murmure, parce que dès qu'on murmure, c'est avec

d'autres et toujours dans une intersubjectivité qui nous empêche d'écouter notre cœur dans ce qu'il a de plus profond. *Ne murmurez pas entre vous*. Il y a là un ordre impératif du Christ, une correction fraternelle. Et il poursuit : *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire*. Jésus nous fait comprendre que nous ne pouvons pénétrer dans le mystère du Pain de vie – *Je suis le Pain de vie* – que si le Père lui-même nous apprend à regarder Jésus. Il faut un regard contemplatif ; et le regard contemplatif, c'est regarder Jésus dans la lumière du Père. *Nul ne peut venir à moi* [à moi en tant que Pain de vie] *si le Père qui m'a envoyé ne l'attire*. Il faut donc revenir à ce qu'il y a de plus fondamental dans la foi : l'attraction du Père. Le point de départ de la foi, comme dit le second concile d'Orange (529)⁵, c'est la *pia affectio*, c'est cette attraction profonde que le Père exerce sur nous. Quand nous nous mettons dans cette attraction profonde que le Père exerce sur nous parce que Dieu est amour, nous pouvons alors avoir un regard divin sur Jésus. Et dans ce regard divin et contemplatif sur Jésus, nous pouvons alors pénétrer dans le mystère du Pain de vie.

Demandons cette grâce au Père, de nous attirer, pour que nous puissions regarder Jésus comme Pain de vie. L'Eucharistie, Jésus qui nous donne sa chair en nourriture, c'est le signe divin par excellence, la suprême pédagogie divine. C'est la pédagogie sacerdotale du Christ qui doit nous conduire à regarder Jésus comme Pain de vie, c'est-à-dire à le regarder comme le Pain du Père et à comprendre qu'il nous est donné pour être la nourriture de notre cœur, de notre intelligence, de toute notre vie.

5. Voir DENZINGER, *Symboles et définitions de la foi catholique*, n° 375, Le Cerf 1996, pp. 137-138.

III

LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (II)

Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Retenons bien cela, car il est important de voir qu'on ne peut venir vers Jésus, être attiré par lui, que si on est attiré par le Père. On ne peut pas dire qu'il y ait ici une contradiction, mais il y a bien deux affirmations qui, à première vue, semblent se contredire. C'est Jésus qui nous révèle le Père, et c'est le Père qui nous révèle Jésus ; les deux choses sont affirmées. C'est Jésus qui nous révèle le Père : il est venu pour cela, il est venu pour nous conduire au Père ; et ici il nous est dit : *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire* [c'est donc le Père qui nous conduit vers Jésus], *et moi, je le ressusciterai au dernier jour.* Il y a une œuvre commune du Père et du Fils, et cette œuvre commune s'achève dans la Résurrection. Comment se fait-il qu'on puisse affirmer aussi bien l'un et l'autre ?

L'ATTRACTION DU PÈRE SUR NOUS

Que Jésus nous révèle le Père, c'est évident : c'est Jésus qui nous parle du Père et qui se présente comme l'Envoyé du Père pour nous ; donc au niveau de la Révélation, c'est bien Jésus qui nous révèle le Père et qui nous conduit au Père. Mais du point de vue plus profond de la grâce, c'est le Père qui, toujours, agit en premier lieu, et c'est le Père qui nous attire. Puisqu'il est notre bien, il est notre fin, et il nous attire, il suscite en nous un amour. C'est lui qui nous donne ce premier amour et qui, par le fait même, nous permet de découvrir Jésus : *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire.* Ainsi, du point de vue de la *manifestation*, c'est Jésus qui nous manifeste le Père ; et du point de vue de notre *vie profonde*, c'est le Père qui nous attire et qui nous

conduit vers Jésus. Ce n'est pas contradictoire, ce sont deux aspects différents : l'aspect de la manifestation, de la révélation, de la connaissance – donc de la *lumière* –, et l'aspect de l'attraction de *l'amour*. On peut dire que, du côté de l'amour, c'est le Père qui nous attire et qui nous donne à Jésus ; et que, du côté de la lumière, c'est Jésus qui nous manifeste toute la grandeur du Père. Les deux se tiennent, on ne peut pas les séparer, mais il y a comme une sorte de double mouvement.

Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque entend l'enseignement du Père et s'en instruit vient vers moi... Ici, ce n'est pas seulement l'attraction, c'est même l'enseignement. C'est très important. Autrement dit, il y a deux manières de voir Jésus : on peut voir l'homme (on est attiré vers Jésus), mais la grande manière de voir Jésus, c'est de le regarder dans la lumière du Père, comme le Père le regarde. A ce moment-là, on devient capable de recevoir Jésus comme Pain de vie, parce que recevoir Jésus comme Pain de vie, c'est recevoir son amour dans ce qu'il a de plus profond et de plus secret. C'est pour cela que Jésus, en parlant du Pain de vie, nous montre qu'il y a comme une nouvelle adhésion à lui, et qu'on peut donc s'arrêter avant : on peut recevoir le Christ comme un simple envoyé du Père et non comme Pain de vie. Il y a vraiment là comme une nouvelle révélation, plus radicale et plus profonde que tout le reste et qui réclame, par le fait même, une nouvelle attraction du Père.

Quiconque entend l'enseignement du Père et s'en instruit vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité (Amen, amen), je vous le dis, celui qui croit a la vie éternelle. Les grands enseignements de Jésus dans saint Jean sont ponctués par les « *Amen, amen* ». Nous l'avons déjà vu à propos de Nicodème¹. Ici, il y a un premier « *Amen, amen* » (*En vérité, en vérité*) au verset 26, puis au verset 32, et de nouveau au verset 47. Le discours du Christ est ponctué par ces « *Amen, amen* ». Chaque fois que Jésus dit cela, il nous attire vers une nouvelle vérité ; il parle avec autorité pour attirer directement notre adhésion. Si nous essayons de ponctuer de cette manière son discours, nous voyons que la première fois, c'est Jésus qui corrige ; la seconde fois, c'est le Père ; et la troisième, le Fils. Et il y aura une quatrième fois au verset 53. On peut ponctuer de cette manière, et cela nous aide à saisir la structure profonde d'un discours comme celui-là.

1. Cf. Jn 3, vv. 3, 5 et 11. Voir *Suivre l'Agneau*, tome 2, Saint-Paul, 1999, p. 82.

JÉSUS, PAIN VIVANT

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit à la vie éternelle. Je suis le Pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et ils sont morts ; ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas. Voilà le nouveau pain : il nous conduit à la Résurrection. C'est le pain de la Résurrection, c'est le pain qui nous empêche de mourir, alors que la manne n'enlevait pas la mort.

Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera ce pain vivra à jamais. Et le pain que moi, je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Voyons bien le parallélisme : il y a le pain que le Père donne et il y a le pain que Jésus donne, c'est très net. Rappelons-nous la parole que Jésus a dite précédemment, au chapitre 5 : « *En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père : car ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement* »². Le Père donne le pain et le Fils donne le pain, et il est important de souligner ces deux dons pour que nous comprenions mieux : le pain que le Fils nous donne, c'est sa chair, et le pain que le Père nous donne, c'est Jésus. Le pain que Jésus nous donne, c'est l'Eucharistie, et le pain que le Père donne, c'est son Fils lui-même, ce que nous ne voyons pas habituellement. On s'arrête au mystère de l'Eucharistie, et on oublie l'enseignement contemplatif du Christ, on oublie que le mystère de l'Eucharistie, c'est Jésus qui continue le don du Père pour nous, c'est Jésus qui, contemplant le Père, continue ce que le Père fait. Le Père donne le pain, Jésus donne l'Eucharistie. Cela donne au mystère de l'Eucharistie une force étonnante, parce que cela nous fait saisir que l'Eucharistie est là pour que nous comprenions que Jésus est le Pain de vie. Toute la signification de l'Eucharistie, c'est d'être une éducation par laquelle Jésus nous introduit dans le mystère du Père qui donne le pain. Jésus veut nous faire comprendre que le Père donne le pain, le pain véritable, et que ce pain véritable, c'est Jésus lui-même. L'Eucharistie est inventée par le Christ pour nous faire comprendre qu'il est le Pain de vie. Il faut lire et relire ce chapitre 6, et le contempler. C'est un enseignement contemplatif de Jésus.

« Je suis le Pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts. Ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas. Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera ce pain vivra à jamais. Et le pain que moi, je donnerai [le Père donne le pain tandis que lui donnera le pain, c'est au futur], c'est ma chair

2. Jn 5, 19.

*pour la vie du monde. » Les Juifs alors de discuter entre eux : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Ici, ce n'est pas du tout le *quomodo* de l'enfant : c'est le *quomodo* de celui qui résiste, de celui qui n'accepte pas, et qui est de mauvaise humeur parce qu'il ne comprend plus rien. Les Juifs ne comprennent plus rien du tout à ce que Jésus dit : « Il veut donner sa chair ? Il dit qu'il est le pain, et il veut donner sa chair ? ».*

« Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis [c'est le quatrième "en vérité"], si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Pour bien comprendre cette affirmation, qui est capitale pour le réalisme de l'Eucharistie, il faut la mettre en parallèle avec ce que Jésus dit à Nicodème. Lorsque Nicodème pose la question : « Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le sein de sa mère et naître ? »³, c'est l'opposition du vieillard, et du vieillard qui, possédant sa science, ne veut pas en être délogé parce qu'il n'aura pas le temps d'acquérir une autre science. On voit très bien Nicodème : « Comment peut-on retourner dans le sein maternel ? ». Et Jésus est là pour l'éclairer en montrant la confusion qu'il fait. Ici, si les Juifs faisaient une confusion, Jésus les aurait éclairés. S'ils matérialisaient sa parole en comprenant tout simplement que la chair du Christ est une nourriture matérielle, s'ils faisaient une confusion comme Nicodème, Jésus les aurait éclairés en leur montrant la confusion qu'ils faisaient. Or il ne fait pas cela du tout. Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Il montre donc de nouveau que sa chair est vraiment donnée en nourriture, et que son sang sera donné vraiment en breuvage.

Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Jésus, ici, veut nous faire comprendre que sa chair et son sang sont vraiment une nourriture et un breuvage. Devant le scandale des Juifs – *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?* –, Jésus souligne le réalisme de ce qu'il affirme : *Ma chair est vraiment une nourriture.* Et non seulement il dit cela, mais il montre qu'il est nécessaire, pour avoir la vie, de recevoir sa chair et de boire son sang.

Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et

3. Cf. Jn 3, 1-21.

mon sang vraiment une boisson. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me consomme vivra, lui aussi, par moi. Voyons la force avec laquelle Jésus réaffirme que sa chair est vraiment une nourriture. Quand on dit : « C'est symbolique », on est loin de cette affirmation du Christ. Si Jésus voulait nous faire comprendre que sa chair était donnée d'une façon symbolique, il aurait tout simplement dit à ces Juifs : « Soyez donc intelligents, ne comprenez pas les choses matériellement ! » C'est ce qu'il dit à Nicodème. Quand Nicodème dit qu'il faut retourner dans le sein maternel, Jésus répond : « Sois donc intelligent ! Tu fais de grosses confusions ! ». Jésus dit cela à Nicodème qui est intelligent, qui est un docteur en Israël. A l'égard de ce peuple Jésus est plus miséricordieux. Si, encore une fois, ce peuple faisait une confusion et prenait d'une façon trop matérielle la parole du Christ, celui-ci aurait dit : « Attention, il y a un langage réaliste de la vie biologique, mais il s'agit ici de la vie spirituelle, et la vie spirituelle, c'est tout à fait autre chose. L'aliment de la vie spirituelle est autre, puisque c'est un être spirituel. » Il aurait fait la même distinction qu'avec Nicodème. Or il ne la fait pas : il réaffirme, et en réaffirmant il veut que nous comprenions que sa chair, lorsqu'il nous la donnera comme nourriture, sera vraiment une nourriture et que son sang sera vraiment une boisson. Il ne nous dit pas la *manière* dont il se donnera, mais il nous dit avec force que c'est lui qui donnera comme nourriture sa propre chair. Il faut être très attentif à cela pour saisir tout le réalisme de la parole de Jésus. Nous y reviendrons à propos du mystère de l'Eucharistie instituée par Jésus. Ici, il faut simplement comprendre que Jésus pousse jusqu'au bout le réalisme de son don et que ce réalisme, c'est que sa chair est vraiment une nourriture. Comment va-t-il nous donner sa chair ? Il ne nous le dit pas, mais sa chair est vraiment une nourriture et son sang est vraiment une boisson, et il nous fait ce don pour que nous comprenions qu'il est le Pain vivant.

L'effet de cette nourriture, c'est de demeurer dans le Christ et que le Christ demeure en nous, et de vivre par et pour Jésus, comme Jésus lui-même vit par et pour le Père : *De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père...*

IV

LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (III)

S i vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Essayons de saisir le pourquoi du caractère très impératif de cette affirmation. Jésus parle à des croyants, il ne faut pas l'oublier ; il parle au peuple d'Israël, qui a la foi, il s'adresse à des hommes qui ont reçu la parole de Dieu et qui doivent donc aller jusqu'au bout, jusqu'à ce à quoi conduit la parole. La parole conduit au pain, c'est cela que Jésus veut nous faire comprendre. Il ne s'agit pas de mettre une limite à ceux qui font partie du Royaume de Dieu : « *Paix aux âmes de bonne volonté* »¹. C'est le message de Noël, et ce message Jésus le porte dans son cœur, dans la miséricorde de son cœur. Il est mort pour tous les hommes et il se donne à tous. Et ce qu'il attend, c'est justement cette bonne volonté. Nous-mêmes ne pouvons pas, ne savons pas juger les bonnes volontés, nous ne pouvons pas connaître les intentions profondes ; ne sondant pas les reins et les cœurs, nous ne pouvons jamais savoir. Mais lorsque nous sommes en présence d'une âme de bonne volonté, nous pouvons être sûrs que Jésus la bénit et l'enveloppe de sa miséricorde. Comprendons donc bien que Jésus s'adresse ici à son peuple, à ceux qui ont reçu la parole de Dieu. Il s'adresse à ceux qui le suivent, qui sont déjà un peu « mordus » par son enseignement. Ceux-là, il les corrige très impérativement, parce qu'ils commencent à discuter. C'est à ces discussions que Jésus répond. *Les Juifs alors discutaient entre eux : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? »*. Au fond, le Christ leur demande d'obéir avant de comprendre². C'est cela, le mystère de

1. Cf. Lc 2, 14.

2. 2. Saint Augustin et les théologiens du Moyen-Âge aimaient citer Is 7, 9 selon les Septante : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas ». Voir SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, VI, n° 995 et la note 3 (vol. I, Le Cerf, Paris 1998, p. 425).

l'Eucharistie : « Avant de comprendre, obéissez », parce que la foi nous demande de croire en l'amour. C'est cette foi plénière en l'amour actuel du Christ pour nous qui nous permet de nous approcher de l'Eucharistie, et qui nous *demande* de nous approcher de l'Eucharistie. La discussion, cela vient après. Il faut évidemment accepter l'enseignement de l'Église, c'est sûr, il faut le connaître, mais cela prend du temps et ce n'est pas toujours facile. Il ne faut donc pas chercher en premier lieu à connaître à fond toute la doctrine ; il faut chercher d'abord l'adhésion à la personne du Christ. Il faut en premier lieu vivre de ce que Jésus nous demande. Il faut bien sûr un minimum de connaissances pour nous approcher de l'Eucharistie, mais un minimum. C'est très frappant chez les enfants : il ne faut pas exiger qu'ils connaissent trop de choses avant de pouvoir faire leur première communion ; il faut leur demander d'aimer, et d'avoir soif de recevoir le corps du Christ, le corps du petit enfant Jésus. Cela, ils le comprennent très vite et très bien, parce qu'ils ont une foi très vivante.

L'EUCARISTIE, PROMESSE DE LA RÉSURRECTION

En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. La nourriture et la source de la vie ne font qu'un dans le mystère de Jésus. D'habitude, la nourriture et la source de la vie sont distinctes. Ce qu'il y a de si extraordinaire dans le mystère de l'Eucharistie, c'est que l'Eucharistie est nourriture – elle est pain, pain véritable – et en même temps source de vie, puisque c'est Jésus lui-même qui se donne à nous. C'est pour cela que Notre-Seigneur peut dire ce qui, autrement, serait absolument incompréhensible : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. Le mystère même de l'Eucharistie nous donne la vie éternelle. Et je le ressusciterai au dernier jour : c'est la quatrième fois que Jésus mentionne le mystère de la Résurrection. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous faire comprendre ce lien qui existe entre le mystère de la Résurrection et celui du Pain de vie. La Résurrection, nous l'avons vu au chapitre 5³, est liée au mystère de l'Esprit Saint. C'est l'œuvre de l'Esprit Saint, qui est la voix de Dieu⁴, la voix du Christ – « Ne soyez pas surpris : l'heure vient où tous

3. Voir *Suivre l'Agneau*, tome 2, pp. 237-238.

4. Cf. Jn 3, 8 : « L'esprit (*spiritus*, πνευμα) souffle où il veut ; tu entends sa

ceux qui gisent dans la tombe en sortiront à l'appel de sa voix »⁵. La Résurrection est liée à l'Esprit Saint en tant qu'elle est l'achèvement de l'œuvre de l'Esprit Saint, qui nous est donné pour cela. Toute l'économie divine s'achève dans la Résurrection, et le mystère du Pain de vie, le mystère de l'Eucharistie, est la promesse de la Résurrection. Chaque fois que nous communions, nous vivons du mystère de la Résurrection, et nous en vivons profondément. *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* [c'est le gage du mystère de la Résurrection]. *Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang vraiment une boisson. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* L'effet direct du mystère de l'Eucharistie, c'est que nous demeurions dans le Christ et que le Christ demeure en nous. Le Verbe est devenu chair pour demeurer en nous⁶.

Ce que nous devons demander au Saint-Esprit quand nous communions, c'est donc de vivre cette exigence d'amour : demeurer dans le Christ et lui en nous. Dans notre foi vivante, dans notre foi aimante, il faut que nous comprenions ce mystère de réciprocité. Jésus dit toujours les deux : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui*⁷. C'est réciproque, comme toujours l'amour d'amitié. C'est donc un mystère d'unité. Nous demeurons auprès de celui que nous aimons, et celui que nous aimons demeure en nous. C'est le double mouvement de l'amour : le mouvement extatique et le mouvement de réceptivité. Plus on aime, plus on se donne ; plus on aime, plus on est capable de recevoir l'autre. Le mystère de l'Eucharistie réalise immédiatement cette réciprocité d'amour.

Jésus va encore plus loin : *De même qu'envoyé par le Père qui est vivant, moi je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra lui aussi par moi.* Il n'est pas possible d'exprimer d'une manière plus forte l'exigence du mystère de l'Eucharistie : il doit nous faire vivre à l'égard de Jésus ce que Jésus vit à l'égard du Père. L'Eucharistie nous fait donc vivre notre vie de fils, de fils bien-aimé. Pour bien comprendre cela, reprenons ici ce que nous avons vu précédemment : le lien du Fils bien-aimé avec le Père, l'unité d'action, l'unité d'amour, d'être, de vie⁸. Le Père a remis tout le jugement au Fils⁹. Cela est vrai pour celui qui vit du mystère de l'Eucharistie, et il doit le vivre à l'égard de Jésus.

5. Jn 5, 28.

6. Jn 1, 14.

7. Jn 6, 56 ; cf. 15, 4-7.

8. Voir *Suivre l'Agneau*, tome 2, ch. 12, pp. 217-235.

9. Jn 5, 22.

De même qu'envoyé par le Père qui est vivant [l'Eucharistie est un mystère de vie], *moi je vis par le Père* et pour le Père [les deux sont intimement liés], *de même celui qui me mange vivra lui aussi par moi* et pour moi¹⁰. « Sans moi vous ne pouvez rien faire », dira plus tard Jésus¹¹. L'Eucharistie doit progressivement réaliser en nous un mystère de transsubstantiation. La réalité profonde du mystère, c'est que notre cœur est transformé dans le cœur du Christ, notre vie transformée par et en la vie du Christ¹². De même que lui est tout entier tendu vers le Père, nous sommes tout entiers tendus vers lui. Voilà l'œuvre propre de l'Eucharistie en nous, l'œuvre de l'Esprit Saint. De même que Jésus vit pour le Père dans une docilité plénière à l'égard de l'Esprit Saint, de même nous vivons tout relatifs à Jésus par l'Esprit Saint.

LE SYMBOLISME DU PAIN ET DU VIN

Voici le pain descendu du ciel ; il n'est pas comme celui qu'ont mangé nos pères ; eux sont morts. Qui mangera ce pain vivra à jamais [de nouveau le mystère de la Résurrection]. *Il donna cet enseignement à Capharnaüm, dans la synagogue.* Avant de voir la réaction de ceux qui ont écouté cet enseignement, arrêtons-nous un instant à ce mystère du Pain de vie. Comprenons le geste de Jésus. Ce geste, il le réalisera dans l'institution de l'Eucharistie, quand il donnera à ses Apôtres son corps en nourriture : « Ceci est mon corps, qui va être donné pour vous. (...) Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui va être versé pour vous »¹³. Dans ce dernier repas d'action de grâces, ce repas commémorant la Pâque, donc la libération, Jésus réunira le symbolisme du pain et celui du vin – alors que selon la pédagogie divine, les deux étaient bien distincts, pour mieux nous faire comprendre la différence entre le réalisme du vin et celui du pain. Le symbole divin implique la réalité du pain et du vin, mais ce n'est plus le pain, ce n'est plus le vin ; la réalité, c'est le corps et le sang du Christ.

Dans la grande pédagogie de Cana, Jésus a voulu nous faire comprendre le symbolisme du vin, à partir de l'eau. C'est très étonnant. Il lui aurait suffi de bénir, et le vin aurait surgi. Ou bien il aurait pu prendre ce qui restait de vin. Il y avait sûrement un convive qui avait encore

10. Le δὲ grec (en latin *propter*) signifie à la fois « par » et « pour ».

11. Jn 15, 5.

12. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, III, q. 73, a. 3 : la *res tantum* de l'Eucharistie est l'unité du Corps mystique.

13. Lc 22, 19-20.

un peu de vin dans sa coupe ; il aurait pu faire venir ce convive plus tempérant que les autres et, à partir de là, multiplier le vin, comme il l'a fait pour les pains du petit enfant. Il n'a pas fait cela. Quand il s'agissait du vin, à Cana, il a demandé l'obéissance des serviteurs. Il est curieux de voir que notre pauvre petite logique est toujours inversée quand Jésus agit ; il est du reste excellent de le sentir. Si nous avions pu donner un conseil au Saint-Esprit, nous aurions dit que l'offrande devait concerner le vin, car le vin, c'est ce qu'on offre, parce que c'est la surabondance ; et que l'obéissance devait concerner le pain, parce que le pain, c'est la nécessité. Jésus fait juste l'inverse. Le Saint-Esprit, constamment, brouille notre logique (c'est pour cela que les gens qui sont trop logiques passent à côté de la conduite de l'Esprit Saint, n'arrivent pas à suivre son rythme, parce qu'ils vont selon leur rythme à eux, qui est logique). C'est très bien, la logique, c'est un instrument, mais ce n'est pas plus. Le Saint-Esprit va infiniment plus vite. Quand il s'agit de Cana, tout est en vue de nous faire comprendre le symbolisme du vin, qui est la surabondance. Et le miracle se réalise à partir de l'eau, qui symbolise la vie de la créature et Marie.

Jésus se sert de l'obéissance des serviteurs. Il n'en avait pas besoin, mais il s'en sert pour nous faire comprendre la surabondance de l'amour. L'amour est toujours quelque chose de surabondant, de gratuit. La multiplication des pains répond au contraire à une nécessité, et grâce à l'offrande de l'enfant le pain est donné à partir du pain, et le poisson à partir du poisson. Cela nous fait comprendre que l'amour est ce qu'il y a de plus nécessaire, et que l'amour réclame tout notre effort. A partir du pain, Jésus multiplie le pain : nous recevons gratuitement, mais nous devons faire cet effort de nous éveiller dans l'amour. Il ne faut pas attendre que cela nous tombe du ciel ; nous devons dire notre désir, nous devons le dire constamment à Jésus, pour que son amour prenne possession de notre cœur de plus en plus. L'amour, qui est ce qu'il y a de plus nécessaire, doit provenir du plus intime de notre cœur. Quand Jésus agit directement, il le fait toujours de l'intérieur ; c'est pour cela que son amour nous est donné de cette manière très intérieure, très intime.

Au moment de l'institution de l'Eucharistie, les deux symbolismes sont unis : celui du pain et celui du vin, et la toute-puissance de Dieu est au service de ce don. Dans l'Eucharistie, dans le mystère du Pain de vie tel que le Fils nous le donne en nous livrant sa chair en nourriture et en nous donnant son sang comme boisson, la toute-puissance de Dieu est au service de l'amour. Si déjà dans le mystère de Noël la toute-puissance de Dieu se désarme pour se présenter à nous dans la fragilité de l'enfant, quand il s'agit du mystère de l'Eucharistie la toute-puis-

sance de Dieu se désarme d'une façon encore beaucoup plus forte. La toute-puissance de Yahvé, Dieu des armées, se met totalement au service de l'amour. L'Eucharistie est le sacrement de l'amour par excellence. C'est pour cela que nous ne pouvons presque rien en dire, mais qu'il faut recevoir ce sacrement pour se laisser éduquer par lui. C'est Jésus qui se donne à nous totalement, en réclamant notre cœur totalement, pour le transformer en son propre cœur.

JÉSUS SE LIVRE DANS LE SILENCE

Il faut bien voir ces deux aspects : le silence de l'amour et la toute-puissance de Dieu qui se désarme. Cela explique comment, à l'institution de l'Eucharistie, Judas a pu être présent. Cela explique comment, hélas, il arrive constamment des sacrilèges par rapport au sacrement de l'Eucharistie. Quand nous sommes en présence de ces sacrilèges, nous touchons la haine du démon, sa haine farouche à l'égard du sacrement de l'Eucharistie. Parce que Jésus se désarme, nous devons être les gardiens de l'Eucharistie, au sens très fort, et être capables de donner notre vie pour ce mystère, comme saint Tarcisius. Aucun d'entre nous n'en est capable, par lui-même ; mais il faut demander au Seigneur la grâce d'en être capable, et comprendre que Jésus, en se livrant complètement à nous dans le silence, en étant complètement désarmé sous la forme du pain, réclame de nous d'autant plus de respect qu'il se donne de manière plus pauvre et silencieuse. Plus l'amour est silencieux, plus nous devons le recevoir avec amour. Plus l'amour se donne en étant complètement désarmé, plus nous devons le recevoir avec respect, en faisant comprendre la grandeur de ce mystère à ceux qui ne le comprennent plus.

Il ne faut pas hésiter à manifester son respect de l'Eucharistie, c'est important dans le monde d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de faire des choses extraordinaires, il faut agir selon la simplicité et la vérité de son cœur. Il faut être vrai dans notre relation à l'Eucharistie. N'imitons pas le voisin qui a un respect autre que le nôtre (chacun de nous a sa manière propre d'exprimer son respect). Dans le monde d'aujourd'hui, le respect à l'égard de l'Eucharistie diminue, parce que la foi diminue. Nous devons donc avoir un respect d'autant plus grand, et le désir de respecter avec encore plus d'amour ce sacrement (il faut demander cela à l'Esprit Saint), parce que Jésus se désarme et se livre. Il a accepté d'avance tous les sacrilèges comme il a accepté d'avance la présence de Judas. Dans l'Ancien Testament, celui qui touchait l'arche indûment

était foudroyé¹⁴ ; dans l'Eucharistie, Jésus se livre sans défense. Certes, il y a de temps en temps autour du sacrement de l'Eucharistie des choses charismatiques assez étonnantes, mais ce n'est ni habituel ni essentiel. L'Eucharistie est au-delà du charisme, c'est un sacrement d'amour. Si vous approchez votre oreille du tabernacle, vous n'entendez pas des prophéties merveilleuses. Non, c'est le silence de l'amour, qui est au-delà de tous les charismes. Ceux-ci sont ordonnés à l'Eucharistie. Ils sont ordonnés à la compréhension de la parole de Dieu, et puisque la parole de Dieu est ordonnée à l'Eucharistie, on peut dire que tous les charismes sont ordonnés à l'Eucharistie, pour nous en donner un sens plus grand et un plus grand amour, pour que nous en vivions davantage.

Il faudrait, quand nous lisons cet enseignement de Jésus sur le mystère du Pain de vie, que nous le recevions avec le cœur de Marie. Marie était sans doute présente, même si cela ne nous est pas dit. Nous ne pouvons pas l'affirmer, mais elle était sans doute présente, et c'est elle qui a gardé cela, parce que le mystère de l'Eucharistie est pour Marie, c'est la réponse de Jésus à sa Mère. Chaque fois que nous donnons à Dieu quelque chose qui nous est cher, Dieu nous donne le centuple. Marie a donné à Dieu sa chair et son sang, qui sont devenus la chair et le sang du Fils de Dieu. Le centuple que Jésus donne à Marie est infiniment plus grand ; c'est le mystère du Pain de vie qui permet à Marie de pénétrer plus avant dans le mystère de Jésus. N'est-ce pas le secret de la contemplation de Marie à la Croix ? Si elle a découvert le Verbe à la Croix, n'est-ce pas parce qu'elle a découvert le Pain de vie ? Ayant découvert le Pain de vie à la Croix, elle a compris qu'il fallait que le grain soit broyé pour réaliser l'unité, elle a compris qu'il fallait que Jésus crucifié soit pour nous ce mystère d'amour surabondant qui fait l'unité.

Il donna cet enseignement à Capharnaüm dans la synagogue. Jean ne nous avait pas encore dit où cela se passait ou, plus exactement, il nous avait montré que la foule avait rejoint Jésus, sans nous dire où. Il le précise à la fin. C'est du reste impressionnant, que le mystère du Pain de vie ait été révélé dans la synagogue de Capharnaüm.

UNE PAROLE QUI SCANDALISE

Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : « Ce langage est trop dur ! Qui peut l'écouter ? » Voilà le résultat de cet ensei-

14. Cf. 1 Ch 13, 9-10.

gnement qui provient d'un amour pur, d'un amour qui se donne sans compter. Nous avons beaucoup de peine à recevoir l'amour : très vite nous murmurons, nous discutons. Il y a donc un refus : *Ce langage est trop dur*, alors que c'est un langage de pur amour. Jésus se désarme, et on lui dit que son langage est trop dur ; Jésus se donne comme Pain de vie, et on lui dit que son langage est trop dur. Il est trop dur pour l'intelligence de ces hommes qui veulent tout comprendre par eux-mêmes et qui mesurent leur foi à la compréhension qu'ils ont de la parole de Dieu.

Sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, Jésus leur dit : « Cela vous scandalise ? » Eux murmuraient, mais ne disaient pas qu'ils étaient scandalisés ; c'est Jésus qui le leur fait reconnaître. *« Cela vous scandalise ? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? »* Jésus nous fait comprendre comment il faut supprimer le scandale en face de l'Eucharistie. C'est normal, pour notre intelligence humaine, d'être scandalisée en face de l'Eucharistie ; si nous ne le sommes pas, c'est par la grâce de Dieu et avec le secours de Marie. Pour l'intelligence humaine c'est bien un scandale, parce que c'est quelque chose qu'elle ne comprend pas ; elle ne peut pas arriver à comprendre que l'amour de Dieu se donne de cette manière-là, que l'amour de Dieu aille jusque-là. Le scandale, c'est quelque chose qui semble ne pas respecter l'ordre de la justice : nous sommes scandalisés devant une injustice, et c'est normal, c'est même bon. Si quelqu'un n'est plus scandalisé devant une injustice, c'est qu'il lui manque une sensibilité intérieure. Le scandale n'est pas mauvais en soi, tout dépend ce que nous en faisons : soit il nous conduit à la révolte, soit il nous conduit à une acceptation plénière – non pas une résignation, mais une acceptation d'amour. Le scandale, c'est l'intelligence qui réagit devant l'injustice ; le cœur est impliqué, certes, mais c'est l'intelligence qui, devant l'injustice, ne comprend pas, et alors s'affole devant ce qui lui apparaît comme un désordre. Que Jésus se dise Pain de vie, et dise que sa chair est une nourriture, cela ne va plus ! Ceux qui sont auprès de Jésus ne sont-ils pas « adultes » dans leur foi ? Ils sont donc persuadés que Jésus doit leur donner un enseignement digne de leur intelligence. Et voilà que Jésus parle de nourriture, et parle de sa chair comme d'une nourriture et d'une boisson. Jésus sait qu'en revenant ainsi à l'éducation tout à fait première et fondamentale, il scandalise la raison humaine et la braque. *« Cela vous scandalise ? »*

Comment lever le scandale ? Jésus nous en montre la voie : il faut regarder le mystère de l'Ascension, il faut regarder Jésus auprès du Père, dans la lumière du Père. Nous l'avions déjà vu au point de

départ : *Je suis le Pain de vie. (...) Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et celui qui vient à moi, celui-là, je ne le jetterai pas dehors.* C'est dans la lumière du Père que nous devons comprendre le mystère du Pain de vie et de l'Eucharistie. Jésus est auprès du Père, il ne fait qu'un avec le Père. Le Père lui a remis tout pouvoir¹⁵ et, dans l'Eucharistie, nous comprenons ce que Jésus fait de ce pouvoir que le Père lui a remis. Il s'en sert pour se donner, et se donner jusqu'au bout.

C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. Jésus vient de dire que sa chair est une nourriture, et ici il dit : *La chair ne sert de rien.* Il faut mettre en parallèle ces deux affirmations. La chair que Jésus donne, c'est la chair de notre Dieu ; et c'est pour cela qu'elle peut être pour nous une nourriture, parce qu'elle est source de vie. Pourquoi sont-ils scandalisés ? Parce qu'ils jugent tout selon leur sensibilité, et qu'au niveau de la sensibilité il y a en effet scandale. Voilà pourquoi Jésus dit : *La chair ne sert de rien.* Quand il s'agit du mystère de l'Eucharistie, on ne peut pas rester au niveau de la sensibilité, cela ne sert à rien. Jésus le dit : *La chair ne sert de rien. C'est l'esprit qui vivifie* : on ne peut pénétrer dans le mystère de l'Eucharistie que dans la lumière de la sagesse de Dieu, parce que c'est un mystère de sagesse d'amour. *C'est l'esprit qui vivifie (...). Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie.* Il faut donc comprendre quelle est la réalité profonde qui est signifiée par le symbolisme du pain et du vin. Cette réalité, c'est un mystère d'amour que nous devons recevoir ; au-delà du sensible, il nous faut pénétrer dans un mystère d'amour. Le sensible nous est donné, et cela peut être un support. Il ne faut pas fermer les yeux et dire : « Je ne veux pas voir l'hostie ». Non, ce ne serait pas juste ; mais il ne faut pas non plus avoir une sensibilité trop grande à l'égard du symbole, parce que si nous matérialisons le symbolisme, nous matérialisons la foi. Il faut comprendre que le symbolisme doit nous permettre d'aller plus loin. C'est le mystère d'amour du Christ que nous recevons : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie.*

À la question des Juifs : « *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?* », Jésus aurait pu répondre : « Je vous parle d'une façon symbolique. Soyez spirituels, comprenez bien ». Non. Quand ils objectent : « *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?* », Jésus reprend : « *Si vous ne mangez la chair du Fils*

15. Cf. Jn 3, 35 et 13, 3. Selon saint Matthieu, Jésus le rappelle aux Apôtres juste avant l'Ascension : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18).

de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ». Après avoir donné son enseignement dans tout son réalisme d'amour, Jésus, devant le scandale, dit : « Attention ! Ne matérialisez pas le sacrement de l'Eucharistie. Si vous voulez trop analyser, vous risquez toujours de matérialiser. C'est un sacrement d'amour, qui réclame un dépassement d'amour. » Le symbole nous est donné pour que nous entrions dans le réalisme de l'amour. Et ce réalisme de l'amour, c'est que la chair et le sang du Christ nous sont donnés, selon un mode tout à fait particulier que nous appelons « sacramentel »... c'est-à-dire que nous ne comprenons pas ! Nous mettons un mot, cela nous aide, mais nous ne comprenons pas. Pour entrer dans le mystère, il n'y a que la foi (*sola fides*¹⁶, dit saint Thomas).

UN MYSTÈRE DE FOI ET D'UNITÉ

Jésus continue : « *Mais il en est parmi vous qui ne croient pas.* » Jésus savait en effet depuis le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait. C'est la première fois qu'il parle de la trahison, et c'est à propos du mystère de l'Eucharistie. Il ajouta : « *Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi sinon par un don du Père.* » Dès lors, nombre de ses disciples se retirèrent et cessèrent de l'accompagner. Le mystère de l'Eucharistie, qui est le mystère de l'unité, provoque la division, parce que les hommes n'arrivent pas à saisir ce surcroît d'amour, n'acceptent pas cette plénitude d'amour.

Jésus dit alors aux Douze : « *Voulez-vous partir, vous aussi ?* » Il leur rend leur liberté. Il y a à ce moment-là une panique généralisée. C'est facile à imaginer, tous ces hommes qui s'en vont après l'enseignement sur le Pain de vie. Ils ne seraient pas partis après la multiplication des pains ! Là, ils étaient tous unis pour le proclamer roi. Mais quand Jésus révèle son amour dans le mystère du Pain de vie et montre que sa royauté est une royauté d'amour, à ce moment-là ils ne comprennent plus, ils se divisent.

Jésus se retourne alors vers les Douze. Il y a deux moments dans la vocation des disciples : suivre Jésus¹⁷, et la vocation dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est impressionnant : « *Voulez-vous partir vous aussi ?* » Il leur laisse leur liberté. C'est alors Simon qui prend la

16. Hymne *Pange lingua*.

17. Jn 1, 35 sq.

parole, au nom des autres (on reconnaît la générosité de Simon) : *Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu. » Jésus reprit : « Ne vous ai-je pas choisis, vous, les Douze ? Pourtant l'un de vous est un démon. » Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote. C'est lui en effet qui devait le livrer, lui, l'un des Douze. Judas aurait dû partir à ce moment-là ; mais par respect humain, et aussi sans doute à cause de son orgueil, il reste. Il aurait dû tomber aux pieds de Jésus en disant : « J'ai manqué de foi. C'est vrai : intérieurement, j'ai discuté. » Car si les autres ne comprennent pas, lui comprend bien cette parole de Jésus : « Au milieu de vous, il y a un démon », c'est-à-dire quelqu'un qui refuse l'amour (le démon est celui qui refuse l'amour, et celui qui préfère son propre jugement à l'amour). Judas aurait donc dû soit reconnaître sa faute, soit partir. Il est resté et, à partir de ce moment-là, Jésus n'hésite pas à dire qu'au milieu des Douze il y a un démon. Ce sera la Croix dans la vie apostolique de Jésus : continuer à vivre avec les Douze comme si de rien n'était. Ne disons pas que Jésus s'est trompé dans son choix. Il nous arrive parfois de dire : « Si on n'avait pas choisi untel ou untel, cela aurait été beaucoup plus simple. On a été trop bon, on n'aurait pas dû le choisir ». Attention ! Jésus ne s'est pas trompé. Il a choisi Judas, et c'est Judas qui s'est séparé.*

C'est le mystère de l'Eucharistie qui nous révèle Judas, parce qu'il n'a pas pénétré dans ce mystère. Si nous voulons pénétrer dans le mystère de l'Agneau, il faut passer par la porte étroite, par le mystère de l'Eucharistie. C'est bien une nouvelle vocation, c'est une exigence nouvelle d'amour. L'Eucharistie réclame une modalité particulière de foi, dans la pauvreté et la petitesse de l'enfant. Il faut être comme des tout-petits qui acceptent d'être nourris par Jésus lui-même. On ne peut pas nier que l'Eucharistie implique des difficultés particulières pour l'intelligence humaine ; on le voit bien aujourd'hui, quand beaucoup de théologiens essaient de réinterpréter l'Eucharistie pour en faciliter l'intelligence, ce qui entraîne que le mystère ne soit plus le mystère dans toute sa force. C'est bien d'essayer d'être le plus miséricordieux possible, mais il faut respecter pleinement la vérité : *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.*

Il faut demander à la Très Sainte Vierge de graver dans notre cœur ces paroles de Jésus comme des paroles vivantes, pour que chaque fois que nous approchons de l'Eucharistie, cette parole du Christ retentisse dans notre cœur : « *Je suis le Pain de vie. Ma chair est vraiment une nourriture.* »

V

LA FÊTE DES TENTES (I)

De la seconde grande période de la vie apostolique de Jésus, qui est celle des luttes, nous avons vu le premier moment qui est le chapitre 6, le mystère du Pain de vie. Le chapitre 7, parallèle au précédent, va nous aider à mieux saisir ce qui y était dit, car il en est comme le complément. *Après cela, Jésus parcourait la Galilée ; il ne pouvait pas circuler en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le tuer.* Jean souligne ici le climat de luttes dans lequel on se trouve depuis que la décision a été prise de faire disparaître le Christ. Et pourquoi ? Parce qu'il a fait un miracle le jour du sabbat.

« MON ROYAUME N'EST PAS DE CE MONDE »

Cependant la fête juive des Tentés approchait. La fête des Tentés est la fête agricole de septembre-octobre, une fête d'action de grâces ; si Jean note cette circonstance, c'est qu'elle est importante, puisqu'il s'agit d'une action de grâces à l'égard de la fécondité. *Ses frères lui dirent donc : « Passe d'ici en Judée, que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais : on n'agit pas en secret, quand on veut être en vue ».* Comme si la volonté de Jésus était d'être connu ! Les « frères » de Jésus, c'est-à-dire ses cousins, sa parenté, ceux qui disent qu'ils le connaissent bien, trouvent que Jésus n'a pas de sens politique et qu'il agit mal ; ils lui donnent donc de bons conseils, parce qu'ils voudraient que Jésus réussisse ; car si Jésus réussit, ils ont des chances d'être ses ministres, ils auront un « bon poste », une place importante. Cela fait partie de cette fausse espérance qu'est le messianisme temporel, où l'on identifie la gloire de Dieu et la gloire humaine. Un rabbin connu, intelligent, me disait un jour : « La parole du Nouveau Testament qui m'est la plus incompréhensible est cette parole de Jésus : “ Mon

Royaume n'est pas de ce monde »¹. Pour nous, le royaume de Dieu est de ce monde parce que la gloire de Dieu, c'est la gloire d'Israël, et que la victoire d'Israël est la victoire de Dieu ». Et il ajoutait : « Du reste, l'Église catholique commence à s'en apercevoir, puisque les théologiens les plus récents font une théologie politique ; en cela, ils reviennent à l'Ancien Testament. » Et c'est vrai : il y a aujourd'hui des théologiens qui font une théologie hégélienne, une théologie politique. Ils vont jusqu'à dire que les prophéties de l'Ancien Testament ne sont pas entièrement réalisées dans le Christ, puisqu'il n'a pas réalisé la paix universelle alors que les prophéties avaient annoncé que le léopard vivrait à côté du lion et le loup à côté de la brebis²... De ce que les prophéties de l'Ancien Testament ne se sont pas réalisées totalement dans le Christ, on conclut qu'elles doivent se réaliser dans l'Église, donc qu'il faut reprendre la théologie des prophètes de l'Ancien Testament pour faire une théologie de l'Église au-delà du Christ. Mais alors le Christ n'est plus l'unique lumière à partir de laquelle on comprend le mystère de l'Église ; il n'est qu'une lumière partielle. La grande lumière (pense-t-on) est celle qui nous est donnée par les prophètes de l'Ancien Testament.

Il y a là un danger très subtil, si on ne comprend pas que le mystère de Jésus réalise pleinement, dans la gloire, toutes les prophéties de l'Ancien Testament, et que l'Église est appelée à vivre *le mystère de la gloire du Christ*. Certes les prophéties de l'Ancien Testament regardent à la fois l'« homme de douleur » et le mystère de la Résurrection, mais comme, pour ces théologiens, le Royaume de Dieu doit se réaliser sur la terre, il faut que l'Église le réalise sur la terre – c'est le messianisme temporel, qui confond la foi avec une prudence politique. Et si on identifie foi et prudence politique, la théologie change selon les époques ; elle doit même être toute différente selon les époques, parce qu'elle demeure dans le devenir. Elle n'est plus la théologie du Christ ; ce n'est plus le Christ qui nous donne la « substance » de toute notre vie chrétienne. Comprendre cela est important, parce qu'il est parfois difficile de déceler les erreurs. Il faut les voir dans leur germe, les déceler chez les théologiens. Ensuite elles se propagent dans la catéchèse et de multiples autres manières ; mais il faut les voir dans leur source, car c'est là qu'on commence à comprendre où est l'erreur.

Cependant, la fête juive des Tentes approchait. Ses frères lui dirent donc... Il faut écouter ce que disent les frères de Jésus, parce que ce

1. Jn 18, 36.

2. Voir Is 11, 6-9 et 65, 25.

sont ses cousins, sa parenté, autrement dit les théologiens, ou du moins certains théologiens, ceux qui sont proches ou plutôt qui se croient proches : *Passe d'ici en Judée, que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais*. On fait ici allusion au miracle de la multiplication des pains. Or, au moment de la multiplication des pains, Jésus a manqué de sens politique : puisque toute la foule voulait le proclamer roi, il aurait dû accepter ! Tout aurait été joué et on aurait fait une marche triomphale vers Jérusalem. Mais Jésus ne se laisse pas faire et ils sont très déçus de son attitude, de l'avoir vu partir seul au désert...

« *Passe d'ici en Judée, que tes disciples aussi voient les œuvres que tu fais : on n'agit pas en secret quand on veut être connu [la propagande]. Puisque tu fais ces œuvres-là, manifeste-toi au monde.* » Jean souligne : *Même ses frères en effet ne croyaient pas en lui*. Ils réduisent Jésus à un homme politique, sans regarder en lui l'Envoyé du Père, celui qui est le témoin de la vérité et qui nous conduit à l'amour du Père. *Jésus leur dit alors : « Mon temps n'est pas encore venu, tandis que pour vous, le temps est toujours bon. »* C'est important de voir ici le discernement que fait Jésus entre lui et ses frères, et ses disciples qui ne sont pas de vrais disciples parce qu'ils n'ont pas découvert ce qu'il est. « *Mon temps n'est pas encore venu, tandis que pour vous, le temps est toujours bon. Le monde ne peut pas vous haïr ; mais moi, il me hait, parce que j'atteste que ses œuvres sont mauvaises.* »

Jésus montre bien, ici, la distance, la rupture qu'il y a entre sa mission et le monde, le monde au sens johannique – du moins en un des deux sens que ce terme a dans les écrits johanniques. Car parfois il désigne le monde mû par le démon³ et parfois il désigne l'homme : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils*⁴. Si on lisait saint Jean matériellement, on dirait que c'est très équivoque ! mais il suffit d'être un peu intelligent et de chercher à comprendre. On fait alors le discernement entre les deux sens du terme. Ainsi, l'« ouverture au monde » signifie l'« ouverture aux hommes », pour les aimer et leur rappeler qu'il y a en eux quelque chose de très grand : l'image de Dieu. L'« ouverture au monde » n'est pas du tout l'ouverture à toutes les bêtises du monde, ni à ses « convoitises » ; ce n'est pas l'ouverture aux

3. Voir la manière très forte dont saint Jean, dans sa première Épître (2, 15-17), définit le monde : « N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père, mais du monde. Or le monde passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. »

4. Jn 3, 16.

idéologies actuelles, aux idéologies athées. Cela, c'est le monde en tant qu'il est mû par le démon ; ce n'est pas l'homme. Les conséquences du péché, ce n'est pas l'homme. Les idéologies d'aujourd'hui, ce n'est pas l'homme – au contraire, les idéologies athées mutilent l'homme. L'« ouverture au monde », c'est l'attention à l'homme, c'est aimer les hommes comme le Père les aime : jusqu'à leur donner son Fils. Ne confondons pas ! Soyons intelligents pour Dieu, faisons le discernement que l'Écriture nous permet de faire.

« *Mon temps n'est pas encore venu, tandis que pour vous le temps est toujours bon* » – Jésus nous fait comprendre ici que lui agit avec un discernement, selon la volonté du Père et non selon sa spontanéité – *tandis que pour vous le temps est toujours bon* : eux agissent selon leurs caprices. Quand on agit de manière capricieuse, le temps est toujours bon, parce qu'on n'a pas de finalité : on ne sait pas ce qu'on fait, on ne sait pas où l'on va. Quand on a une finalité et qu'on sait où l'on va, alors on choisit – en fonction de ce qu'on *veut* faire – ce qu'on *doit* faire pour respecter pleinement la volonté de Dieu.

« *Le monde ne peut pas vous haïr* » : Jésus montre là la complicité qu'ils ont avec le monde. Si on est complice du monde en tant qu'il est mû par le démon, le monde se sert de nous et ne peut pas nous haïr. Tandis que pour Jésus, il n'y a aucune complicité avec le mal parce qu'il ne cherche que la vérité – et le monde mû par le démon n'aime pas cela. Voilà pourquoi Jésus peut dire : *Moi, il me hait, parce que j'atteste que ses œuvres sont mauvaises*. Jésus fait le discernement entre ce qui est juste et ce qui n'est pas juste ; entre ce qui est bon, conforme à la volonté du Père, et ce qui ne lui est pas conforme.

« *Vous, montez à la fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli* » : nouvelle rupture de la part de Jésus. Il faut bien voir, dans ces grands chapitres, les ruptures de Jésus. La première s'est produite à l'égard de toute cette foule qui a quitté Jésus parce que sa parole était « trop dure »... alors qu'ils l'avaient suivi la veille. Ils avaient fait ensemble cette marche, ils avaient reçu le pain miraculeux... mais ils se séparent de Jésus parce que sa parole est trop dure. La seconde séparation se fait à l'égard des Douze – « *l'un d'entre vous est un démon* »⁵ – et la troisième à l'égard des « frères », de ceux qui étaient auprès de Jésus mais qui l'aimaient d'une manière intéressée. Aimer Jésus d'une manière intéressée, ce n'est pas croire vraiment en lui, ce n'est pas avoir confiance en lui.

5. Jn 6, 70.

Jésus nous fait comprendre ici que le rythme du cœur de « ses frères » n'est pas du tout le même que le sien ; et là encore il accepte d'être seul, car il semble que les Apôtres soient liés à ces « frères ».

JÉSUS MONTE SEUL À JÉRUSALEM

Ces deux ruptures sont donc profondes : « Vous, montez à la fête ; moi, je ne monte pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli. » Cela dit, il resta en Galilée. Toutefois, quand ses frères furent montés à la fête, alors il monta lui aussi, mais en secret, sans se faire voir. C'est donc seul que Jésus monte à Jérusalem, car on ne peut pas y aller nombreux sans se faire remarquer. C'est la seconde fois que Jésus est seul. Ici, il faut comprendre la liberté profonde qu'il a à l'égard de ses Apôtres. Ceux-ci le suivent, mais quand ils veulent le conduire, Jésus leur fait comprendre qu'ils n'ont pas à faire cela, parce que lui est au rythme de la volonté du Père. Là encore, si on prend matériellement ces paroles, on dit : « Jésus a menti ». À cela on peut répondre comme saint Augustin⁶ : *Non est mendacium sed mysterium*, « ce n'est pas un mensonge mais un mystère » – en comprenant bien que ce n'est pas une manière de tout cacher, mais que Jésus nous donne là une leçon. Il refuse de monter « collégalement » à Jérusalem parce qu'il n'est pas d'accord avec ses frères ; monter avec eux serait donc une complicité. Ne disons pas toujours que « le bien de l'unité passe avant tout ». Dans certains cas, oui, le bien de l'unité passe avant tout. Quand il s'agit de nos petites opinions, c'est vrai : nous devons les brûler pour le bien de l'unité. Mais quand il s'agit de choses plus profondes qui vont plus loin, et de ce qui dépend directement de la volonté de Dieu, alors il faut parfois accepter certaines ruptures. C'est dur, pour le cœur de Jésus, de laisser ses frères partir à la fête des Tentés et de rester, lui, en Galilée.

Cela dit, il resta en Galilée. Toutefois, quand ses frères furent montés à la fête, alors il monta lui aussi, mais en secret, sans se faire voir. Pour la première fois Jean souligne que Jésus va agir d'une manière secrète, cachée aux yeux des autres, pour pouvoir agir avec une liberté divine. On voit donc bien qu'il n'y a pas ici de mensonge. Si Jésus ne veut pas monter avec les autres, c'est parce qu'il ne fait pas œuvre commune avec eux ; il monte seul parce que c'est l'exigence du Père, et il

6. *Contra mendacium*, l. I, ch. 10, § 24 (in : *Problèmes moraux*, Trad. et notes de G. Combes, B.A. 2, DDB, Paris 1948, p. 402).

monte en secret, sans se faire voir. Il y a là comme un « camouflage » parce qu'on est en pleine lutte : on a décidé de tuer Jésus.

Les Juifs le cherchaient pendant la fête et disaient : « Où est-il ? » On chuchotait dans les groupes à son sujet. Les uns disaient : « C'est un homme de bien. » – « Non, disaient les autres, il trompe le peuple. » On voit bien ici la division qui se fait à l'intérieur de ce peuple religieux qui est là pour la fête des Tentes, donc dans la joie. Le vieillard Syméon avait annoncé que Jésus serait *un signe en butte à la contradiction*⁷. C'est bien cela. *Les uns disaient : « C'est un homme de bien. » – « Non, disaient les autres, il trompe le peuple. » Toutefois personne ne s'exprimait librement sur son compte, par crainte des Juifs.* On est donc dans un climat de suspicion : l'autorité suprême veut arrêter Jésus, alors on n'ose plus parler, il y a une diminution de la liberté et le climat devient très étouffant.

JÉSUS SE MET À ENSEIGNER

On était déjà au milieu de la fête [Jésus a donc attendu quelques jours : puisque la fête durait huit jours, la mention du « milieu de la fête » nous indique que Jésus arrive au bout de quatre jours], *quand Jésus monta au Temple et se mit à enseigner.* Admirons ici la force de Jésus et sa liberté, la magnanimité de son cœur. C'est l'un des passages qui nous font le mieux découvrir cette grandeur de Jésus et sa liberté complète. Dans ce climat de suspicion où les gens ont peur, où ils perdent le sens de leur liberté et de leur responsabilité, lui est là avec cette liberté ! Le sacerdoce de Jésus apparaît ici dans toute sa grandeur de sacerdoce royal. *On était déjà au milieu de la fête, quand Jésus monta au Temple et se mit à enseigner. Les Juifs, étonnés, disaient : « Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ? »* De nouveau l'étonnement : sans doute Jésus va-t-il plus loin qu'eux dans la connaissance de l'Écriture ? Cela ne nous est pas dit explicitement. On aurait aimé avoir l'exégèse que donnait Jésus de l'Ancien Testament, voir comment il parlait de l'Ancien Testament à son peuple ; mais si cela ne nous est pas donné (il y a là une pauvreté), c'est parce que cela ne nous est pas utile : c'est au peuple d'Israël qu'il s'adressait à ce moment-là.

Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ? On n'est plus au début de la vie apostolique de Jésus, mais il y a de nouveau un étonnement ; il y a – si l'on ose dire – comme un rajeunissement du mystère

7. Lc 2, 34.

de Jésus au milieu de son peuple. Dans cette fête d'action de grâces, Jésus va montrer quelque chose d'encore plus beau que ce qu'il a montré jusque-là, et on est dans l'étonnement : *Comment connaît-il ses lettres sans avoir étudié ?* Il n'est pas rabbin, il n'est pas passé par les hautes écoles théologiques... mais il a en lui l'Esprit de Dieu. *Jésus répondit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. »* Voilà ce qui nous est donné, voilà ce qui est important pour nous : comprendre que l'exégèse de Jésus va dans le sens de la Révélation. La Révélation doit s'expliquer par la Révélation, elle s'explique par le Christ ; et elle s'explique aussi par la tradition, puisque l'Esprit est donné à l'Église pour nous conduire « à la vérité tout entière »⁸. « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* » : au moment où Jésus montre son indépendance, son autonomie, sa liberté et sa magnanimité, il montre qu'être magnanime, c'est s'effacer devant le Père. Nous, quand nous faisons un geste de magnanimité, nous avons toujours envie qu'on nous regarde : « Voyez, je suis brave, je suis quelqu'un ! » Jésus, lui, s'efface. Humilité et magnanimité vont toujours ensemble. Il faut découvrir à l'intérieur de l'amour, dans le cœur de Jésus, son humilité et sa magnanimité. N'est-ce pas magnanime, cette montée vers Jérusalem et en même temps cet effacement : *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ?*

Voilà une parole que nous devons garder dans notre cœur, surtout si nous devons enseigner. Tous les chrétiens, mais surtout ceux qui doivent enseigner, doivent comprendre que leur doctrine n'est pas d'eux, mais de Celui qui les a envoyés. Nous sommes envoyés par le Christ, nous sommes mandatés par l'Église. Un théologien, quand il enseigne, a un mandat de l'Église ; il n'a donc le droit d'enseigner que ce que l'Église lui demande d'enseigner. C'est toute la différence entre l'enseignement de la philosophie et celui de la théologie. En philosophie, on peut enseigner ses propres expériences, ce qui nous semble être la recherche de la vérité. On est beaucoup plus « cause seconde », en ce sens qu'on transmet ce qu'on a découvert par soi-même ; tandis qu'en théologie on est serviteur, serviteur de l'Église. Aujourd'hui, certains ont tendance à dire que la théologie doit se séparer du Magistère et doit donc être comme la philosophie : chaque théologien va réinventer toute sa théologie, à sa manière, selon son originalité propre. Jésus parle autrement : « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut accomplir sa volonté, il verra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de lui-même*

8. Jn 16, 13.

cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a pas d'imposture en lui. » On voit bien que parmi ceux qui écoutent Jésus il y a ses frères, il y a les Apôtres et il y a ceux qui espéraient qu'il allait chercher et manifester *sa propre gloire*. Cette gloire humaine que l'on cherche pour soi est ce qui arrête le plus l'élan de la foi contemplative, car celle-ci réclame la pauvreté d'une intelligence totalement offerte à Dieu. Dès qu'on cherche sa propre gloire, c'est fini : ce n'est plus l'œuvre de Dieu. Mais ne pas la chercher est très difficile, parce que l'homme cherche naturellement la gloire... et la femme aussi ; pas de la même manière, mais elle cherche tout de même une petite gloire... ou même une grande. Ne serait-ce pas cela, le « démon de midi » ? À vingt ans, on se rit de la gloire ; mais à quarante-cinq ans on voudrait faire quelque chose, réaliser une œuvre, avoir une réputation... on veut développer le culte de son image dans le cœur des autres. *Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a pas d'imposture en lui* : Jésus nous révèle ici la pauvreté de son cœur au moment où il enseigne ; il ne cherche en rien sa gloire, il ne cherche que la gloire du Père.

UNE CORRECTION FRATERNELLE

Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Ce regard interrogatif de Jésus sur son peuple est suivi d'une correction fraternelle : *Or aucun de vous ne l'observe, cette Loi !* Cette correction va loin ; mais si Jésus la fait, c'est par miséricorde pour son peuple, parce qu'il sait que ces hommes religieux qui l'entourent sont sur une pente dangereuse : ils commencent à avoir peur et, quand on commence à avoir peur, on n'a plus le courage de rester fidèle à la volonté de Dieu.

Demandons au Saint-Esprit de nous faire comprendre cela : *Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Or aucun de vous ne l'observe, cette Loi !* Ils sont pourtant là, dans le Temple, et ils observent les rites de la fête ; ce sont des hommes religieux, des gens qui « pratiquent ». Et voilà que Jésus a cette audace – une audace d'amour –, de sonder leur cœur : *Or aucun de vous ne l'observe, cette Loi !* La suite nous montre qu'à ce moment-là, la foule devait être en discorde avec les paroles de Jésus : ils ne comprenaient pas. Alors Jésus révèle ce qu'il y a dans le fond de leur cœur : « *Pourquoi voulez-vous me tuer ?* » Ils commencent à devenir complices de la décision qui nous a été signalée précédemment : *parce que les Juifs cherchaient à le tuer*. Les Juifs, ici, c'est

le Sanhédrin, ce sont les autorités religieuses, les autorités suprêmes ; et ces autorités savent influencer le peuple de Dieu, le mettre dans un état tel qu'il ne pourra plus réagir vraiment.

Jésus sonde donc leur cœur : « *Pourquoi voulez-vous me tuer ?* » *La foule répondit* : « *Un démon te possède. Qui veut te tuer ?* » Nous réagissons bien souvent comme cela quand quelqu'un veut nous faire une correction fraternelle (une vraie) : nous sommes pris au dépourvu... parce que nous n'aimons pas beaucoup les corrections fraternelles ! Ce peuple religieux n'aime pas qu'on lui montre qu'il n'est pas conforme, profondément, à la volonté de Dieu et que, par là, il se met sur une pente glissante. Il répond alors immédiatement en projetant sur l'autre : *Un démon te possède* [comme si Jésus était possédé par un démon !]. *Qui veut te tuer ?* A quoi Jésus répond : *Pour une seule œuvre que j'ai faite, vous voilà tous étonnés. Moïse vous a donné la circoncision – non qu'elle vienne de Moïse mais des patriarches...* Jésus veut ici montrer aux Juifs que l'Alliance ne doit pas être réduite à la Loi. Les patriarches, en effet, c'est l'Alliance avant la Loi, c'est l'Alliance avec le cœur des pères (Abraham, Isaac et Jacob), qui est une alliance d'amour. Si on veut regarder tout dans la lumière de la Loi, on rétrécit l'Alliance, et en faisant cela on ne peut plus comprendre ce que dit Jésus. Pour saisir le mystère de Jésus, il faut revenir à l'alliance avec les patriarches, l'alliance avec Abraham. C'est pour cela que Jésus lui-même veut rappeler à ces Juifs qu'il faut regarder Abraham, parce qu'autrement on ne comprend plus. Jésus rectifie donc leurs propres traditions. On a toujours tendance à restreindre la tradition, à ne pas aller jusqu'au bout de la tradition dans sa capacité de renouvellement. Une tradition doit être source de vie, et donc permettre tous les renouvellements. Une tradition qui devient étroite n'est plus source de vie. Or, ici, on veut ramener la tradition à la Loi, et cela à l'égard d'un geste que Jésus a fait : *Pour une seule œuvre que j'ai faite, vous voilà tous étonnés* – c'est-à-dire, ici, scandalisés, car l'étonnement dont il s'agit n'est pas celui qui conduit à la contemplation, c'est celui qui conduit au scandale : « Vous voilà tous scandalisés ».

LE VRAI SENS DU SABBAT : L'ADORATION

Jésus poursuit : *Moïse vous a donné la circoncision, non qu'elle vienne de Moïse mais des patriarches – et vous la pratiquez le jour du sabbat. Ainsi on circoncit un homme le jour du sabbat pour que soit sauve la Loi de Moïse, et vous êtes en colère contre moi parce que j'ai*

guéri un homme tout entier le jour du sabbat ! Cessez de juger sur l'apparence. Jugez avec équité. Jésus connaît bien le litige, il sait comment on abuse de cette foule en lui disant qu'il ne peut pas être un envoyé de Dieu, puisqu'il agit contre Moïse en guérissant cet homme un jour de sabbat... ce pauvre homme, le pauvre doyen de cette communauté de la piscine de Bezatha, sur laquelle les Juifs qui suivaient la Loi n'avaient absolument aucun regard : « Qu'ils meurent tous ! ils sont tous excommuniés. Laissons-les tous là-bas »... Eux observaient la Loi, ils avaient la conscience pure. Jésus, lui, vient regarder ce pauvre et il le guérit *exprès* le jour du sabbat. Ne disons pas que Jésus a oublié que c'était le sabbat ! Non, il a fait cela pour redonner à son peuple la signification profonde du sabbat que les hommes avaient accaparé. En effet les Pharisiens, les docteurs en Israël, avaient pris possession du sabbat alors qu'il n'appartient pas aux hommes : il appartient à Dieu, et c'est un don que Dieu fait aux hommes pour les libérer – car l'homme se libère par l'adoration. Le jour du sabbat exprime le mystère de l'adoration qui vient libérer l'homme de toutes ses servitudes, de toutes ses limites, de toutes ses dépendances.

En guérissant cet homme le jour du sabbat, donc en allant au-delà du conditionnement, Jésus redonne au sabbat son vrai sens. Le juridisme, comme la logique (cela va ensemble), fait toujours passer le conditionnement avant la finalité. Par là, on possède ; or les hommes aiment tellement posséder ! Et quand il s'agit des dons de Dieu, c'est terrible. Le repos physique qu'implique le sabbat, on peut le régler juridiquement ; la *finalité* du sabbat, elle, nous échappe : c'est un don de Dieu lié au mystère de l'adoration, qui nous échappe. C'est donc terrible de réduire le sabbat à l'aspect juridique ; c'est pourquoi Jésus veut rappeler que ce jour est un don de Dieu. Quand l'Esprit Saint nous permet de faire un acte d'adoration, c'est lui qui s'empare de notre cœur ; c'est donc bien un don. Ce n'est pas nous qui le faisons ; certes nous faisons l'acte d'adoration avec l'Esprit Saint, mais *pouvoir* faire cet acte est un don. L'Esprit Saint nous libère. Il est notre sabbat, c'est Dieu qui vient vers nous et qui nous libère en nous donnant de pouvoir être unis à lui. Il n'y a rien qui nous libère plus que l'adoration. C'est la grande libération de notre cœur, et c'est pour cela que l'adoration est si importante. Aujourd'hui, où on ne parle que de libération, il faut bien comprendre que la véritable libération, c'est l'adoration. S'il n'y a pas celle-là, les autres ne signifient rien. C'est *celle-là* qu'on doit rappeler, et Jésus nous la rappelle.

En faisant ce geste le jour du sabbat, Jésus savait bien que matériel-

lement, extérieurement, on pouvait le condamner ; mais il a aimé cet homme plus que sa vie terrestre – voilà jusqu'où va son geste de miséricorde. L'infirme n'a pas compris cela, il n'est pas allé jusque-là, mais Jean l'a compris. Jésus, par miséricorde, par amour pour son peuple qui est en train de glisser, de se laisser aller, lui fait comprendre : *Pour une seule œuvre que j'ai faite, vous voilà tous étonnés*. Être scandalisé n'est pas en soi quelque chose de mauvais. Le scandale devient mauvais quand il conduit à la révolte ; mais en soi, il n'est pas mauvais. Tout dépend de ce qu'on fera de ce scandale ! Être scandalisé nous oblige parfois à revenir à la source et à tout reprendre ; et là, c'est une grande grâce. À ceux qui ne sont jamais scandalisés, qui laissent tout passer, il manque une sensibilité du cœur et de l'intelligence. Il est normal qu'on soit scandalisé quand on est en face de quelque chose qui est contraire aux exigences profondes de la justice, contraire aux droits de Dieu. Quand il est entré dans le Temple et qu'il a vu les vendeurs et les changeurs, Jésus a été scandalisé, et ce scandale s'est traduit dans un geste de colère, de colère sainte⁹. Le peuple d'Israël, lui, a été scandalisé en voyant Jésus guérir un infirme le jour du sabbat. Jésus aurait pu choisir le lendemain, ou la veille. Pourquoi le jour du sabbat ? Il l'a fait volontairement, pour corriger son peuple et l'empêcher d'être soumis à un juridisme trop fort qui étouffait le sens de l'adoration. Mais on va se servir de cela pour l'attaquer et dire qu'il n'est pas un envoyé de Dieu...

Voilà ce que Jésus, parce qu'il aime son peuple, veut nous faire comprendre ici : *Pour une seule œuvre que j'ai faite, vous voilà tous étonnés*. Et il explique : *Moïse vous a donné la circoncision, non qu'elle vienne de Moïse mais des patriarches* [autrement dit : « Allez au-delà de Moïse, essayez d'être intelligents pour Dieu, comprenez les choses à leur source »] – *et vous la pratiquez le jour du sabbat*. Circoncision et sabbat peuvent aller ensemble, parce que les deux expriment une consécration à Dieu. En parlant ainsi, Jésus s'adapte à son peuple pour lui faire comprendre que le geste qu'il a fait a une signification divine : *Ainsi on circoncit un homme le jour du sabbat pour que soit sauvée la Loi de Moïse, et vous êtes en colère contre moi parce que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat !* Autrement dit : « Vous devriez au contraire reconnaître qu'il y a là quelque chose de merveilleux ». *Cessez de juger sur l'apparence. Jugez avec équité*¹⁰. Ne jugeons jamais selon les apparences, surtout en vie commune. Dès qu'on juge sur les apparences on est sûr de ne pas être conduit par

9. Voir Jn 2, 13-16.

10. Jn 7, 24. Cf. 8, 15 ; 2 Co 5, 16.

l'Esprit Saint, parce que lui, qui « seul connaît les secrets de Dieu »¹¹, juge toujours en profondeur.

CONNAISSANCE HISTORIQUE OU MYSTÈRE DE FOI

Certains, des gens de Jérusalem, disaient : « N'est-ce pas lui qu'ils veulent tuer ? Le voilà qui parle en toute liberté et ils ne lui disent rien. Est-ce que vraiment les autorités auraient reconnu qu'il est le Christ ? » Ayant encore confiance dans les autorités, ils croient que les autorités reconnaissent ce qui est vrai, la réalité : *Nous savons pourtant d'où il est, tandis que le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est.* On retrouve toujours les mêmes tentations, parce que les tentations du démon sont toujours une répétition, elles reviennent toujours de la même manière. L'Esprit Saint ne fait jamais de répétitions, mais les tentations du démon sont toujours les mêmes : il nous fait toujours revenir en arrière, sur l'origine ; mais jamais sur la finalité. Jésus a donné la signification de son geste, qui est la finalité : il est là pour glorifier le Père, et le geste qu'il a fait, c'est pour libérer cet homme. Mais les hommes en restent à leur tentation : *Nous savons pourtant d'où il est [l'origine], tandis que le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est... comme pour Melchisédech*¹². Tandis que là, on sait : il vient de Nazareth, et « de Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? »¹³. De plus il est fils de Joseph¹⁴ et de Marie¹⁵, et il n'a pas fait d'études...

Ainsi, on juge selon la connaissance qu'on a de l'origine. Cela va loin ! On pourrait faire aujourd'hui beaucoup d'applications... et on verrait des pans de mur tomber ; parce qu'on ne peut pas juger un homme sur son origine, même humainement, même du point de vue philosophique – et *a fortiori* du point de vue de la foi. On doit regarder un homme selon sa *finalité* ; car le sens de l'homme, c'est sa finalité, ce n'est pas son origine. Ramener Jésus à son origine, c'est le ramener à ce qu'on peut connaître de lui ; et d'une manière générale, ramener un homme à son origine, c'est ne pas respecter sa personnalité. La personnalité de quelqu'un, c'est sa finalité ; le sens de notre vie, c'est la finalité que nous avons, et c'est cela qui fait notre personne. L'origine

11. Voir 1 Co 2, 10-16.

12. Cf. He 7, 3.

13. Jn 1, 46.

14. Jn 6, 42.

15. Mc 6, 3 ; cf. Mt 13, 55.

nous donne une certaine connaissance, celle de la psychologie. Connaître l'origine de quelqu'un, tout ce qu'il a subi dans sa jeunesse, tous les avatars qu'il a connus, c'est bien, mais cela ne fait absolument pas connaître *ce qu'il est* actuellement. Si on restait au berceau toute sa vie, la question de l'origine aurait un sens ; mais pour ceux qui en sont sortis, qui ont fait quelque chose d'autre, ou qui essaient de faire quelque chose de leur vie, bref ceux qui ont *choisi*, cela n'a pas de sens, car on n'a jamais choisi en fonction de son origine. Il faut savoir détecter ici la signature du démon, c'est très important. Et Dieu permet les grandes luttes que nous vivons pour que nous sachions détecter la signature du démon, que nous arrivions à la dépister, à comprendre comment quelque chose de partiel peut devenir tout ; car là il y a toujours la signature du démon. Bien sûr, il y a une certaine vérité de l'origine, mais cela ne permet pas de juger de *l'homme*, de *la personne* – à plus forte raison quand il s'agit de Jésus ; nous allons voir, du reste, comment il va répondre.

Les Juifs sont donc ici en état de tentation (et c'est très intéressant, quand le Saint-Esprit nous révèle les états de tentation). Ils sont pris entre deux choses : ils voient avec quelle liberté Jésus parle (il a une liberté étonnante dans sa manière de parler), mais on leur a dit d'où il vient ; or, quand le Christ sera là, on ne saura pas d'où il vient. Comme si c'était cela qui définissait le Christ ! Ils ne voient pas la limite de leur jugement. *Jésus enseignait alors dans le Temple ; il s'écria : « Oui, vous me connaissez et vous savez d'où je suis. Cependant je ne suis pas venu de moi-même, mais il m'envoie vraiment, celui qui m'a envoyé. Vous, vous ne le connaissez pas. »* Voilà comment Jésus montre la limite de leur connaissance : ils connaissent Jésus en fonction d'une petite connaissance historique ; or la foi dépasse nos connaissances historiques, et la ramener à nos connaissances historiques, c'est la supprimer. La foi nous fait adhérer à *la personne vivante du Christ*. Si nous adhérons à Jésus en fonction de nos connaissances historiques, *nous n'avons plus la foi* – un païen intelligent peut avoir les mêmes connaissances. Ramener la parole de Dieu à des méthodes historiques, à des méthodes comme celles du structuralisme, c'est supprimer le mystère : un païen pourrait faire la même chose.

Jésus montre ici la grande erreur : *Il s'écria : « Oui, vous me connaissez »*. Cela, Jésus le reconnaît, il relève ici le côté positif : *Oui, vous me connaissez et vous savez d'où je suis*. Mais il ajoute : *Cependant je ne suis pas venu de moi-même*. Là, c'est autre chose ; cela, ils ne le savent plus. Il est l'Envoyé du Père : *Mais il m'envoie vraiment, celui qui m'a envoyé. Vous, vous ne le connaissez pas. Moi,*

je le connais, parce que je viens d'après de lui et que c'est lui qui m'a envoyé. C'est le mystère de la « mission »¹⁶ du Fils, de Jésus. Il vient du Père et il retourne vers le Père¹⁷. Il vient du Père pour accomplir l'œuvre du Père et pour nous ramener vers lui. Si donc nous réduisons notre connaissance de Jésus à cette connaissance historique, le mystère nous échappe : *Ils voulurent alors l'arrêter, mais personne ne porta la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.* Voilà le mystère : Jésus est conduit par l'Esprit, il est conduit par le Père... Les hommes, eux, n'acceptent pas cela, ils n'acceptent pas qu'on les remette dans la vérité ; ils aiment les méthodes, et la foi n'est pas une méthode. Elle est une lumière divine qui nous fait dépasser toutes les méthodes ; elle n'est pas en contradiction avec les méthodes, mais elle est au-dessus. Les méthodes, cela peut servir, c'est utile pour faire des canalisations ; mais la foi nous met à *la source*. Si on préfère les canalisations, très bien ; quand elles sont pures, cela va encore... mais quand elles sont empoisonnées, c'est très ennuyeux ! Or il y a des canalisations empoisonnées ; il faut donc être très attentif à cela. La foi nous fait remonter à la source, puisqu'elle nous fait adhérer directement à Jésus, l'Envoyé du Père. C'est cela la foi chrétienne : Jésus est l'Envoyé du Père pour notre salut, il est celui qui nous sauve. La parole de Dieu n'est pas n'importe quelle parole, c'est une parole vivante, et on remonte à sa source, l'Esprit, à travers tel ou tel instrument. Mais ce n'est pas l'instrument qui est la source première, c'est l'Esprit Saint.

Dans la foule, beaucoup crurent en lui... on voit bien ce qui se passe : partout il y a toujours des braves gens, et même une multitude – *Beaucoup crurent en lui.* Ils ont tout de même un sens religieux et ils sont attentifs aux signes, ils regardent les miracles comme des signes : *Le Christ, quand il viendra, disaient-ils, accomplira-t-il plus de signes que n'en a accompli cet homme ?* Ils sont donc attentifs à Jésus.

Les Pharisiens entendirent qu'on chuchotait ainsi à son sujet dans la foule. Ils envoyèrent des gardes pour l'arrêter. La lutte devient de plus en plus pressante. Et plus Jésus est libre, plus on désire l'arrêter. *Jésus dit alors : « Je ne suis plus avec vous que pour peu de temps ; puis je m'en irai vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas ; où je suis, moi, vous, vous ne pouvez venir. »* C'est très fort, ces paroles de Jésus à ceux qui croient en lui. Il leur annonce son départ pour augmenter leur amour, pour intensifier le lien qui

16. Voir *Somme théologique*, I, q. 43, a. 5.

17. Cf. Jn 13, 3 : « [Jésus], sachant que le Père lui a tout remis dans les mains, et qu'il est venu de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu... ».

existe entre eux et lui. C'est aussi une miséricorde de sa part ; car quand on annonce à quelqu'un qui nous aime qu'on va bientôt partir, il y a une émotion... et là c'est bouleversant : *Je ne suis plus avec vous que pour peu de temps* – autrement dit : « Cette discussion qui fait perdre du temps, cela ne va pas durer, ne vous inquiétez pas. »

Je ne suis plus avec vous que pour peu de temps ; puis je m'en irai vers celui qui m'a envoyé. Vous me cherchez, et vous ne me trouverez pas ; où je suis, moi, vous, vous ne pouvez venir. Jésus montre là tout l'abîme qu'il y a entre lui et cette foule, alors qu'on croit qu'il est comme un homme au milieu d'autres. *Les Juifs se dirent alors entre eux : « Où doit-il donc aller, que nous ne le trouverons pas ? Va-t-il rejoindre ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et va-t-il instruire les Grecs ? »* Voilà leur grande inquiétude ! « Le peuple d'Israël, se disent-ils, est vraiment trop bête, il ne comprend pas ; alors il va aller chez les Grecs, qui sont plus intelligents » – on voit clairement ici la rivalité. N'oublions pas qu'au moment de la Pâque et des grandes fêtes, il y avait des Grecs qui, ayant le sens de la transcendance de Dieu et un certain sens du monothéisme, venaient jusqu'à Jérusalem. La grande culture de l'époque, c'est les Grecs. Alors on voit les Juifs, frappés par l'intelligence du Christ, s'inquiéter : *Où doit-il donc aller, que nous ne le trouverons pas ? Va-t-il rejoindre ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et va-t-il instruire les Grecs ?* Jésus n'a jamais pensé à cela, mais eux sont inquiets, et quand on est inquiet l'imagination fonctionne. *Va-t-il instruire les Grecs ? Qu'a-t-il voulu dire par ces mots : « Vous me cherchez, et vous ne me trouverez pas ; où je suis, moi, vous, vous ne pouvez venir ? »* En réalité, Jésus a dit cela pour mettre en eux un désir d'aller plus loin, d'être plus immédiatement liés à lui.

Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, lança à pleine voix [c'est très rare, ces cris du Christ] : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive, celui qui croit en moi ! » selon le mot de l'Écriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Pourquoi Jésus est-il monté à Jérusalem pour la fête des Tentés ? Pour y prononcer ces dernières paroles. Tout ce qui a été dit avant, toute cette discussion, c'est pour que quelques-uns, et peut-être beaucoup, soient capables d'entendre et de recevoir ce cri d'appel de Jésus. Car c'est vraiment un grand cri d'appel : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive, celui qui croit en moi.* C'est le complé-

ment du mystère du Pain de vie : Jésus révèle qu'il est source. Ce pain nouveau, parce qu'il est Pain *de vie*, est source pour tous ceux qui veulent venir à lui.

VI

LA FÊTE DES TENTES (II)

Dans la lutte, ordinairement, on ne voit pas grand-chose... puis, tout à coup, quelque chose s'éclaire, s'épanouit. Le chapitre 7 de l'Évangile de Jean nous montre comment s'est passée cette fête des Tentes à Jérusalem, et combien le climat y est obscur, avec des rumeurs multiples.

L'ADORATION, SOURCE DE LIBERTÉ

Au milieu de cette foule, au terme de la fête, *le dernier jour*, Jésus, avec une liberté entière, affirme pourquoi il est là : *Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus se tenait là (stabat)*. L'Évangile de Jean aime les *stabat*. Pour Jean-Baptiste au désert comme pour Marie au pied de la Croix, c'est la même expression, et c'est une expression de contemplation. On peut se tenir debout quand on contemple ; autrement, on se met à genoux. Pour adorer on se met à genoux ; pour contempler, on a le droit d'être debout : *stabat*. Il faut redécouvrir le sens de ces expressions, qui sont voulues par l'Esprit Saint pour nous. Jean-Baptiste, au désert, est debout face à l'Agneau¹. Marie, à la Croix, est debout face à Jésus immolé : « Près de la croix de Jésus se tenait sa Mère »². Ici, Jésus est debout face à son peuple, dans une attitude qui est celle de la contemplation : debout face à Dieu. Dans l'adoration on s'efface ; on ne peut donc adorer qu'à genoux, ou prosterné, ou même complètement allongé sur le sol. C'est grand d'adorer de cette manière-là (sauf si on s'endort...), parce qu'alors tout le corps montre qu'il est en face de Dieu comme rien.

1. Voir Jn 1, 35-36 : « Le lendemain, Jean se tenait encore là avec deux de ses disciples. Fixant les yeux sur Jésus qui passait, il dit : “ Voici l'agneau de Dieu ” ».

2. Jn 19, 25.

Il ne faut pas oublier que la personne humaine est corps et âme, que d'une certaine manière notre corps et notre âme ne font qu'un en face de Dieu, et que l'attitude que l'on a n'est donc pas indifférente à la prière. Il y a des attitudes qui empêchent de prier, on le sait bien. Il ne s'agit pas ici d'« expression corporelle », c'est *du dedans* qu'il faut comprendre cela. Notre corps obéit à notre âme, et non pas l'inverse (ce serait assez lamentable). Il y a des attitudes intérieures qui demandent une attitude extérieure. Celle du *stabat* est très forte : au désert Jean-Baptiste est debout – il « se tenait là » – et l'attitude de Jésus dans le Temple pendant la fête des Tentés est encore plus forte : *Le dernier jour, le grand jour, Jésus se tenait debout (stabat Jesus)*... Il y a un parallélisme entre la fin de ce chapitre 7 et le mystère de la Croix. Il faut que le mystère de la Croix soit d'abord prophétisé dans le Temple ; c'est normal, puisque Jésus est « le grand prêtre souverain »³ et que le Temple est donc son lieu. C'est là que, normalement, Jésus aurait dû offrir sa vie au Père. Mais parce qu'on l'a considéré comme un esclave, comme un maudit de Dieu⁴, il devait mourir non seulement hors du Temple mais en dehors de la ville⁵. Ce qui est très beau ici, c'est de voir Jésus, encore libre, debout dans le Temple le dernier jour de la fête des Tentés, qui est une fête d'action de grâces. Car le mystère de la Croix implique l'action de grâces. A la Croix il y a l'adoration et l'action de grâces, parce que Jésus remercie le Père de pouvoir s'offrir pour lui. L'adoration, quand c'est une adoration contemplative, une adoration « en esprit et en vérité », est un mystère d'action de grâces. Ici, il y a bien quelque chose qui est très proche du mystère de la Croix, qui l'annonce et qui nous fait comprendre cette grande attitude de Jésus, cette attitude d'action de grâces.

Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus se tenait là – cela exprime aussi sa liberté. C'est dans la contemplation qu'est pour nous la plus grande liberté. L'adoration nous libère, et la contemplation est l'acte le plus libre de notre vie parce que c'est pleinement un acte d'amour. L'attitude de celui qui est debout montre cette liberté, alors que le geste d'humiliation en face de Dieu est celui de l'adoration. Nous nous prosternons en face de Dieu, et c'est bon, il ne faut pas croire que c'est réservé aux musulmans. Notre adoration doit être une prosternation en face de Dieu. Quand on voit la manière dont les musulmans se prosternent en face de Dieu, c'est étonnant ! A l'heure

3. He 4, 14.

4. Cf. Ga 3, 13 et Ac 5, 30 (Dt 21, 23).

5. Cf. Lc 13, 33 ; He 13, 12.

dite ils se prosternent, ils n'ont pas peur de le faire. Je me souviens d'avoir vu, à Damas, à l'heure de la prière, un commerçant mettre tout le monde à la porte de sa boutique, étendre son petit tapis et se prosterner en face de Dieu. C'était émouvant. Dans toutes les boutiques on faisait cela, mais dans ce cas-là c'était spécialement frappant, je ne sais pas pourquoi. C'était remarquable, de voir la liberté de cet homme qui avait mis à la porte tous ses clients parce que, à ce moment-là, c'était le temps de la prière, et que le lieu de son travail devenait le lieu de la prière. Il faut bien reconnaître que pour très peu de chrétiens le lieu du travail devient le lieu de la prière. Cela en dit long... Là les musulmans nous donnent l'exemple, et nous devrions comprendre, cela devrait nous frapper. Nous sommes terriblement conventionnels ! Nous disons : « Cela ne se fait pas. » Quoi ? Est-ce que Dieu est Dieu ? Est-ce que Dieu est le Créateur ? S'il l'est, toutes nos activités se font sous son regard, et au moment de l'adoration on ne peut que se prosterner.

LE CRI DE JÉSUS : « SI QUELQU'UN A SOIF... »

Jésus se tenait là – Jésus est là debout, dans l'attitude du contemplatif – *et il cria*. C'est vraiment dans cette attitude contemplative que Jésus se met à crier. C'est un appel, c'est l'appel de Jésus à son peuple, à tous ceux qui sont de bonne volonté. *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi*. Plus tard Jésus dira : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »⁶, et c'est « élevé de terre » qu'il criera sa soif⁷. Il faut que nous entendions cet appel de Jésus, son cri de soif qui rejoint ce premier appel : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi*. Jésus a soif *pour que nous ayons soif*, ne l'oublions jamais, puisque tout ce qu'il fait, il le fait *pour nous*, lui qui est « la Tête du Corps, la Tête de l'Église »⁸. A la Croix, Jésus crie sa soif pour que nous ayons soif de lui : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive*. On voit le parallélisme avec la Samaritaine : « Donne-moi à boire »⁹. Lui qui est source, il demande à boire à la Samaritaine pour l'éduquer, pour qu'elle apprenne à demander ; parce que la Samaritaine était dans un état tellement lamentable qu'elle ne savait plus demander, il n'y avait plus aucun désir dans son cœur. Pour demander, il faut avoir des désirs dans son cœur ; celui qui n'a plus de désirs ne demande plus rien. Il fal-

6. Jn 12, 32.

7. Cf. Jn 19, 28.

8. Cf. Col 1, 18 ; Ep 4, 15.

9. Jn 4, 7.

lait donc éduquer cette femme, et pour cela Jésus lui dit : « J'ai soif, donne-moi à boire. »

Après la multiplication des pains, Jésus avait affirmé qu'il est le Pain de vie, et maintenant il montre qu'il est la source : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi et qu'il boive, celui qui croit en moi*. La foi nous fait recevoir la parole de Dieu et elle nous fait recevoir le sang de Jésus. Quand Jésus dit : *et qu'il boive*, c'est évidemment son sang qui nous est donné. Jésus est source en donnant son sang. *Selon ce qu'a dit l'Écriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vive*. On sait qu'il y a une double manière de ponctuer ce passage, et c'est important ; cela prouve qu'on est en face d'un texte d'une telle richesse qu'il y a deux lectures, deux interprétations, pour nous aider à pénétrer dans le mystère. Quand on est en face d'un très grand mystère, le Saint-Esprit, qui est très miséricordieux, nous donne, pour que l'on comprenne mieux, deux voies d'accès, comme les deux récits de la Création, l'annonciation faite à Zacharie et l'annonciation faite à Marie, et les deux termes de l'Évangile de Jean. Ici, ce passage extraordinairement dense peut être ponctué de deux manières. Soit comme nous venons de le lire, soit « en coupant la phrase autrement » (comme dit le chanoine Osty) : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne vers moi, et qu'il boive ! Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive*. Il s'agit donc ici, comme le dit encore le chanoine Osty, des fleuves d'eau vive « qui sortent du croyant abreuvé à la source ».

DES FLEUVES D'EAU VIVE

Autrement dit, on peut comprendre les fleuves d'eau vive de deux manières, et c'est très étonnant, de voir qu'on peut attribuer les fleuves d'eau vive à la fois au Christ et à celui qui croit en lui. Il est évident que la source première, c'est Jésus ; c'est Jésus qui, à la Croix, est source. Il le déclare publiquement dans le Temple, et la réalisation sera la Croix. Il crie cela dans un climat de lutte, à un moment où toutes sortes d'oppositions se manifestent, et il dit cela de façon prophétique pour annoncer ce qui se passera à la Croix. Saint Augustin a très bien compris cela quand il dit que la blessure du cœur de Jésus est la source de tous les sacrements et de toute l'Église¹⁰. Tous les sacrements vien-

10. Voir *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, IX, 10, B.A. 71, p. 531 : « Adam dort pour qu'Ève soit formée ; le Christ meurt pour que l'Église soit formée. Pendant le sommeil d'Adam, ? Ève est formée de son côté ; après la mort du Christ, son côté est frappé par la lance afin que jaillissent les sacrements dont sera formée l'Église. » Saint

ment de la blessure du cœur de Jésus, et tous, et l'Église elle-même, nous communiquent cette surabondance d'amour exprimée par le sang et l'eau¹¹ ; et donc chacun d'entre nous est né de la blessure du cœur de Jésus. La grâce chrétienne nous lie à cette blessure, nous sommes donc en connaturalité avec elle. C'est merveilleux de comprendre qu'il n'y a pas de distance entre la blessure du cœur du Christ et nous, dans ce qui est le plus « nous-mêmes », dans notre grâce. Il y a là un lien qui est d'un réalisme absolu ; c'est un lien de vie divine, et de vie éternelle, un lien qui est « super-ontologique » parce qu'il est d'ordre divin. Ne disons pas « ontologique » mais « super-ontologique », parce que c'est divin. C'est la vie divine, et donc c'est *plus*. C'est quelque chose qui, si l'on ose dire, « déborde » et nous lie directement à la source.

Sans cesse Jésus nous appelle pour que nous comprenions cela, et c'est peut-être l'aspect essentiel de notre vie contemplative : découvrir que nous sommes nés de la blessure de son cœur. Nous découvrons alors cette présence, cette proximité, cette intimité. Et puisque nous sommes nés de la blessure du cœur de Jésus, et qu'il nous donne *son* amour, nous devenons, nous aussi, source de vie dans l'Église. Marie est source de vie, source maternelle ; et Marie est l'archétype, elle est l'exemple. A la Croix, Marie devient source de vie pour Jean, elle enfante Jean à la vie divine avec Jésus, par Jésus, pour le Père ; et l'Église à sa suite est source de vie. Or l'Église, c'est nous, c'est chacun d'entre nous, lié à Marie dans notre sacerdoce royal de membre du Christ. Le sacerdoce royal des fidèles fait de chacun de nous une source de vie pour le prochain. Nous portons dans la charité fraternelle celui que le Seigneur met auprès de nous. Cette affirmation de Jésus va donc très loin. C'est tout le mystère de la vie chrétienne, qui a une fécondité merveilleuse, « comme » dans la Très Sainte Trinité. Dans le mystère de la charité, c'est Jésus qui est source, et il veut que nous aussi soyons des sources. Nous recevons tout de lui, et nous lui donnons tout, et nous donnons tout au prochain. C'est le double mouvement de l'amour : dans la contemplation on est tout entier réceptif, et dans la charité fraternelle on est source. Nous devons nous donner totalement à Jésus et nous donner totalement à nos frères.

Nous devons porter l'humanité d'aujourd'hui, et la porter à Dieu. Nous devons porter ceux que Dieu a mis auprès de nous, nous devons

Augustin revient maintes fois sur ce thème (voir *op. cit.*, p. 904, note 69) que l'on trouve pour la première fois chez Tertullien (*De anima*, ch. 43 ; P.L. 2, col. 723 B ; voir aussi ch. 11, col. 665 A), et ensuite chez saint Hilaire (*Traité des mystères*, I, 3 ; Sources chrétiennes 19 bis [1947], pp. 77-81).

11. « Et il sortit aussitôt du sang et de l'eau » (Jn 19, 34). Cf. 1 Jn 5, 7 : « Il y en a ainsi trois à témoigner : l'Esprit, l'eau, le sang... ».

les prendre dans notre charité fraternelle et comprendre que la charité fraternelle est *maternelle*. Nous sommes responsables d'eux et nous devenons source d'amour pour eux. Comprendre cela change toute notre vie apostolique ; or la vie apostolique est pour tous les chrétiens, parce que la vie chrétienne implique *un témoignage*¹². Et en vivant le mystère du témoignage nous sommes tous source de vie pour ceux qui sont proches de nous. Le mystère de la maternité divine de Marie s'étend donc à toute l'Église ; nous sommes tous liés à ce mystère de maternité, nous devons donc porter « maternellement » ceux qui sont proches de nous, c'est-à-dire comme étant responsables d'eux en face de Dieu.

Cette double manière de lire l'affirmation du Christ est magnifique, parce qu'elle nous montre que ce qui est vrai de la Tête est vrai de Marie, et que ce qui est vrai de Marie est vrai de chacun d'entre nous. Et nous devons comprendre là ce qu'est le rôle du chrétien : il est responsable en face de Dieu, en face du Christ, de tous ceux qui sont proches de lui. *De son sein couleront des fleuves d'eau vive*. L'eau vive est le symbole de la charité. On le voit bien à propos de la Samaritaine, et il y aurait bien des références à retrouver dans l'Ancien Testament. Certes, ce n'est pas l'Ancien Testament qui éclaire les écrits de saint Jean, c'est l'inverse ; mais il y a de très beaux passages dans Isaïe¹³, Jérémie¹⁴, Ezéchiel¹⁵, Zacharie¹⁶, etc., à lire dans la lumière de l'Évangile et de l'Apocalypse. Tous ces textes de l'Ancien Testament sont éclairés par ce moment où Jésus lui-même annonce prophétiquement ce qu'il fera à la Croix. Nous découvrons là ce qu'est le sacerdoce du Christ : il est source d'amour – *De son sein couleront des fleuves d'eau vive*. Et donc le sacerdoce ministériel, qui ne fait pas nombre avec le sacerdoce du Christ, fait que chaque prêtre, dans le Christ, doit être source d'amour ; mais déjà la grâce chrétienne, qui est une grâce sacerdotale, fait de nous des prêtres (sacerdoce royal), et elle nous unit à la maternité divine de Marie. On peut dire qu'il y a deux sources d'amour : il y a celle du cœur du Christ, et elle se complète, s'achève, dans le cœur de Marie. C'est cette complémentarité du sacerdoce de Marie par rapport au sacerdoce de Jésus, cet achèvement de l'offrande sacerdotale et de l'état victimal du Christ dans le cœur de la Femme, de Marie, qui nous fait comprendre ce qu'est le « sacerdoce royal des

12. Voir Jn 15, 27. Ac 1, 8 et 22 ; 2, 32 ; 3, 15 ; 10, 41. Ap 12, 11 ; etc.

13. Voir entre autres Is 12, 3 ; 21, 14 ; 35, 6-7 ; 41, 18 ; 48, 21 ; 49, 10 ; 55, 1 ; 58, 11.

14. Voir Jr 2, 13 et 17, 13.

15. Voir Ez 47, 1-12.

16. Voir Za 14, 8.

fidèles ». Le prêtre, dans son sacerdoce ministériel, est source d'amour en étant lié au Christ ; et tous les fidèles (y compris le prêtre, parce qu'il est un fidèle, il fait partie du peuple de Dieu, de la famille de Dieu) doivent se porter mutuellement dans la charité fraternelle, parce que la grâce chrétienne en elle-même est sacerdotale et royale¹⁷.

LE SACERDOCE DU CHRIST ET LE DON DE L'ESPRIT SAINT

Saint Jean précise ensuite : *Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.* Il y a là quelque chose de très grand. Nous ne pouvons pas approfondir cela ici, mais il faut au moins rapprocher ce passage de la grande prière de Jésus au chapitre 17 : « Père, elle est venue l'heure ! Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie, selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'à tout ce que tu lui as donné, il donne, à ceux-là, la vie éternelle. (...) Père, glorifie-moi auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût »¹⁸. Ici, au chapitre 7, Jean évoque le mystère de la gloire en notant que *Jésus n'avait pas encore été glorifié*, et qu'à cause de cela l'Esprit n'était pas encore donné. Or, dans sa grande prière, Jésus demande au Père de le glorifier de la gloire qu'il avait auprès de lui avant la création du monde. Il faut mettre ces textes en parallèle, comme le faisaient les Pères de l'Église. C'est cela, la théologie. Et la théologie doit aujourd'hui revenir à sa source ; ce ne sont pas les conclusions théologiques que nous devons regarder, c'est la parole de Dieu, en rapprochant une parole d'une autre pour en faire jaillir la lumière. Qu'est-ce que la glorification du Christ ? Quelle est la gloire du Verbe, dont il demande d'être glorifié ?¹⁹ – « Glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût ». La gloire du Verbe, c'est de spirer l'amour. La plus grande gloire du Verbe, c'est d'être avec le Père source d'amour en ne faisant qu'un avec le Père²⁰ ; il ne peut pas y avoir de plus grande gloire pour le

17. Voir Ap 1, 6 ; 5, 9-10 ; 20, 6. 1 P 2, 4-10. Cf. Ex 19, 6.

18. Jn 17, 1-2 et 5.

19. Voir ci-dessous, pp. 214-217.

20. Voir *Somme théologique*, I, q. 36, a. 4. *Contra Gentiles*, IV, ch. 25. Voir *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, IV, n° 543 : « Nous disons qu'au Christ en tant que Dieu, Dieu le Père ne donne pas l'Esprit avec mesure parce qu'il lui donne le pouvoir et la puissance de spirer l'Esprit Saint. Celui-ci étant infini, le Père le lui donne infiniment, et il le lui donne comme il le possède lui-même : c'est-à-dire que, comme il procède du Père, ainsi l'Esprit procède aussi du Fils. Et cela, le Père le donne au Fils

Verbe que d'être *un* avec celui qui est sa source. Dans la prière du chapitre 17 Jésus, comme prêtre, demande au Père de connaître dans son cœur sacerdotal la gloire du Verbe. Cela va loin... Cela nous fait saisir que le sacerdoce du Christ, étant source de l'Esprit, est un sacerdoce d'amour au sens le plus fort. Jésus, dans son cœur sacerdotal, connaît la gloire du Verbe, *et c'est à la Croix qu'il la connaît*. Peut-être est-ce pour cela qu'il fallait le mystère de la Croix ? pour que Jésus, dans son cœur sacerdotal, connaisse la gloire du Verbe. Et c'est vraiment à la Croix qu'il la connaît parce que le mystère de la Résurrection ne fait qu'épanouir le mystère de la Croix. A la Croix, en offrant toute sa vie, c'est-à-dire en acceptant d'être le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt²¹, en acceptant cette pauvreté totale, il est dans son humanité l'instrument le plus pur du Père et du Verbe. Dans son sacerdoce, au plus intime de son âme humaine, il est associé à la gloire du Verbe : spirer l'amour et nous donner l'Esprit Saint. Pour pouvoir nous donner l'Esprit Saint, il faut qu'il soit associé avec le Père à cette spiration d'amour.

Ce qu'il y a de plus grand dans le sacerdoce du Christ, c'est de nous donner l'Esprit Saint, de communiquer l'amour en nous donnant l'Esprit Saint. Il faut souvent demander la grâce d'entrer profondément dans ce mystère de Jésus qui, dans son sacerdoce, est source de l'Esprit Saint. C'est très important pour le monde d'aujourd'hui. Nous devons avoir sur le sacerdoce du Christ un regard beaucoup plus profond que nous n'en avons eu jusqu'à maintenant, parce qu'il y a aujourd'hui des attaques terribles contre le sacerdoce. On a tendance à réduire le sacerdoce à une fonction. On humanise, on supprime le mystère, et on ne voit plus qu'une fonction, alors que le prêtre n'est pas premièrement fait pour présider une assemblée ni être à la tête d'une communauté, il est premièrement celui qui doit vivre dans l'intimité de Jésus – « Vous n'êtes plus des serviteurs mais des amis »²² – et qui doit prolonger, dans l'Église et dans l'humanité d'aujourd'hui, le mystère du Christ. Plus on voit les attaques du démon à l'égard du sacerdoce, plus on doit comprendre – et c'est la seule réponse que nous ayons à donner – que si Jésus permet ces attaques contre le sacerdoce, c'est pour que nous découvriions quelque chose que nous n'avons pas encore découvert

par la génération éternelle. De même le Christ, en tant qu'homme, n'a pas eu [en lui] *l'Esprit avec mesure*. Aux hommes, en effet, l'Esprit Saint est donné avec mesure parce que c'est avec mesure que sa grâce leur est donnée ; mais le Christ, en tant qu'homme, n'a pas reçu la grâce avec mesure, et donc il n'a pas reçu *l'Esprit Saint avec mesure*. » Voir aussi XVII, n^{os} 2261-2262.

21. Jn 12, 24.

22. Jn 15, 15.

dans le sacerdoce du Christ. Et pour cela, il faut regarder les écrits de saint Jean et l'Épître aux Hébreux. On n'a pas encore « creusé » suffisamment. Le jour où on aura approfondi cela, on comprendra que le sacerdoce du Christ est un sacerdoce d'*amour*, et donc de *vie*. C'est pour cela qu'il réclame du prêtre un don total, le don total de sa vie. Le prêtre n'est pas un fonctionnaire, il est celui qui est entièrement ordonné au Père et qui est appelé, dans son sacerdoce, à spirer l'amour. C'est toute la fécondité de la Très Sainte Trinité qui nous est donnée par le sacerdoce de Jésus, cette fécondité ultime de la Très Sainte Trinité qui est l'Esprit Saint. Le prêtre doit être l'homme de la fécondité divine. Par son sacerdoce, il doit être père en donnant l'Esprit, en communiquant l'Esprit. « Père, glorifie-moi auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » Il faut souvent garder dans notre cœur cette parole pour en découvrir toute la force, toute la plénitude.

Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. À la Cène, Jésus est législateur du mystère de l'Eucharistie, et à la Croix il réalise son œuvre sacerdotale, l'œuvre du Fils bien-aimé. Qu'est-ce qui fait l'unité ? C'est que Jésus, en étant législateur du mystère de l'Eucharistie, en réalisant cette œuvre, offre sa vie. Il offre toute sa vie, il offre son esprit au Père, il le remet entre ses mains. Et se remettant entre les mains du Père, il permet au Père de se servir de lui pour être source du don de l'Esprit. Pour être vraiment l'instrument de l'Esprit Saint auprès de ceux qui sont proches de nous, il faut mourir à soi-même. L'Esprit Saint est « le Père des pauvres ». Ce passage du chapitre 7 est très important pour nous, parce qu'il nous donne une très grande lumière sur le mystère du sacerdoce du Christ. Il est le pain et il est la source ; il est Pain de vie, c'est-à-dire source.

VAINCRE LE DOUTE PAR LA FOI

Dans la foule, donc, plusieurs qui avaient entendu ces paroles disaient : « Celui-ci est vraiment le prophète » [très impressionnés, ils avaient reconnu en lui le prophète, celui qui annonce quelque chose d'invisible, la grande effusion de l'amour]. *D'autres disaient : « C'est le Christ ! » D'autres disaient : « Est-ce bien de Galilée que le Christ doit venir ? »* Toujours la rengaine du démon ! On juge selon l'origine. Et quand il s'agit d'être source de l'Esprit Saint, la Galilée est évidemment très dépassée ! *« L'Écriture n'a-t-elle pas dit que c'est de la des-*

endance de David et de Bethléem, le village où était David, que doit venir le Christ ? » Cela, c'est l'aveuglement des historiens. C'est curieux : ils ne voient que Nazareth, ils ne savent pas, ou ils oublient, que Jésus est né à Bethléem. Bethléem reste caché, c'est Nazareth qu'on regarde (historiquement, on le comprend). Mais même s'ils avaient su que le Christ était né à Bethléem, ils auraient encore trouvé autre chose ! Parce que quand on ne s'intéresse qu'à l'origine, on peut toujours trouver autre chose. *Il y eut donc une division dans la foule à cause de lui.* Encore une division. On voit combien Jésus est « signe en butte à la contradiction »²³. *Certains d'entre eux allaient l'appréhender, mais personne ne porta les mains sur lui. Les gardes vinrent donc vers les grands prêtres et les Pharisiens, et ceux-ci leur dirent : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? » Les gardes répondirent : « Jamais homme n'a parlé comme parle cet homme ! » Les Pharisiens leur répondirent donc : « Vous seriez-vous laissé égarer, vous aussi ? [La foi est un égarement ! On connaît cette mentalité, c'est toujours la même chose : « Vous croyez encore ! »] Parmi les chefs, en est-il un seul qui ait cru en lui ? Ou parmi les Pharisiens ? [autrement dit : parmi les gens intelligents ! « Vous êtes des imbéciles, vous vous laissez prendre. »] Mais cette racaille qui ne connaît pas la Loi, ce sont des maudits. » Nicodème, l'un d'entre eux, celui qui était venu vers Jésus précédemment, leur dit : « Notre Loi condamne-t-elle un homme sans que d'abord on l'entende et que l'on connaisse ce qu'il fait ? » Nicodème est obligé de parler, puisqu'on a pris à témoin les intelligents et que Nicodème est là présent. Que va-t-il faire ? Nicodème ne dit pas qu'il croit en Jésus, mais il est obligé de répondre. Alors il trouve cette merveilleuse astuce (qui montre bien son intelligence) : il leur répond par une interrogation, ce qui est la meilleure façon de les mettre en doute : *Notre Loi condamne-t-elle un homme sans que d'abord on l'entende et que l'on connaisse ce qu'il fait ?* C'est très fort, cette parole de Nicodème, parce que cela nous fait comprendre à quel point l'arrestation du Christ est contraire à la Loi. *Ils répondirent et lui dirent : « Toi aussi, serais-tu de Galilée ?* [Cela devient maintenant la suprême injure.] *Scrute, et tu verras que de Galilée il ne se lève pas de prophète.* » Toujours l'origine ! De Galilée, il ne sort pas de prophète. « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? »²⁴.*

Marie était sans doute présente, elle montait sans doute pour toutes les grandes fêtes. Cette parole de Jésus, cette parole dont Jean souligne

23. Lc 2, 34.

24. Jn 1, 46.

qu'il la disait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, est dite d'abord pour Marie. Elle est dite aussi pour les Apôtres qui sont là, pour Jean, mais Jean ne comprendra parfaitement cette parole qu'à la Croix. Cette parole est dite pour quelques-uns, puisque Jean nous dit : *Dans la foule donc, plusieurs qui avaient entendu ces paroles disaient : « Celui-ci est vraiment un prophète ! »* Ces paroles avaient éveillé en eux une foi dans le Christ, le Sauveur, alors que chez les autres ces paroles de Jésus maintenaient le doute, toujours le doute. C'est terrible, de maintenir le doute ! et c'est la grande astuce du démon. La foi dépasse le doute et nous met dans la certitude (une certitude divine) que nous voulons avoir, avec la grâce de Dieu. La foi est au-dessus du doute. Ne disons pas que la foi nous maintient dans le doute ; non, la foi nous met dans la certitude. Mais l'astuce du démon, c'est de nous mettre dans le doute et de nous y maintenir en nous faisant croire qu'en faisant cela nous sommes intelligents. Aujourd'hui, si on veut paraître intelligent, il faut dire qu'on doute de tout. À ce moment-là on dit autour de nous : « Ah, comme il est intelligent ! Il doute de tout ! » C'est considéré comme un signe d'intelligence, d'une grande intelligence, de dire : « Il faut voir... il y a du pour et du contre, etc. » On vous dit alors que vous êtes d'une intelligence remarquable, mais en réalité cela prouve tout simplement que vous n'avez rien compris. Soyons honnêtes : l'intelligence est faite pour découvrir la vérité. Le doute peut, dans certains cas, être une attitude intelligente ; mais seulement dans certains cas.

Jean souligne donc que, dans cette grande lutte, le démon est à l'œuvre pour maintenir le doute. Les gardes, qui sont des braves gens en service commandé, ne comprennent pas grand-chose à tout cela, mais ils ont été impressionnés par Jésus : *Jamais homme n'a parlé comme parle cet homme !* C'est étonnant, ce témoignage des braves gens face aux Pharisiens qui sont de plus en plus décidés à aller jusqu'au bout : *Vous seriez-vous laissé égarer, vous aussi ?* Ils font appel à l'autorité des notables et des Pharisiens. Puis on entend la voix de Nicodème, qui connaît la Loi. Nicodème, c'est l'intellectuel qui croit mais qui, comme tous les intellectuels, a beaucoup de peine à s'affirmer, à s'engager. Mais il reste honnête, et il aura une grande grâce au moment de la mort du Christ et de la mise au tombeau parce qu'il est resté honnête dans sa conscience. Nicodème se réfère à la Loi : *Notre Loi condamne-t-elle un homme sans que d'abord on l'entende et que l'on connaisse ce qu'il fait ?* Nicodème a dû dire cela très prudemment, avec intelligence... mais c'était quelque chose qu'il ne fallait absolument pas dire ! Faire une remontrance aux Pharisiens et leur dire qu'ils allaient trop loin et

qu'ils étaient contre la Loi ! eux qui étaient persuadés, ou se persuadaient, d'être dans la Loi... Leur riposte est violente.

Jean montre ici comment, progressivement, la lutte devient de plus en plus intense. Pour l'Église, c'est la même chose. Il faut beaucoup de force, à certains moments, pour simplement affirmer sa foi. Pour nous ce n'est pas la loi qui compte, c'est le Christ. Notre doctrine est du Christ²⁵. Nous appartenons au Christ²⁶. Peu importe ce que certains peuvent dire : nous sommes du Christ, et parce que nous sommes du Christ, nous sommes d'Église. Et nous le sommes pleinement, en respectant ce que nous demandent ceux qui sont mandatés par le Christ, ceux qui nous parlent en son nom. À certains moments il faut beaucoup de courage, il faut accepter d'être parfois très seul. Nicodème est seul. Mais il est intelligent, alors cela va ! Cela aide, d'être intelligent, quand on est seul ; mais c'est tout de même toujours très rude, cela demande beaucoup de courage. Nicodème a beaucoup de courage : après avoir reçu la réponse qu'il a reçue – *Scrute, et tu verras que de Galilée il ne se lève pas de prophète* –, il n'a rien dit ; et il a eu raison. Jésus avait dit aux Juifs : « Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez, vous, qu'en elles vous avez la vie éternelle ; or ce sont elles qui me rendent témoignage ; et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! »²⁷. On demande ici à Nicodème de scruter l'Écriture, comme s'il ne la connaissait pas ! Mais lui, il a découvert *une personne*. Il a eu un contact avec Jésus²⁸, et ce contact personnel lui a donné une force que les autres n'ont pas, et surtout une lumière que les autres n'ont pas. À partir de là, l'Écriture a changé pour lui : il y a eu quelque chose de nouveau.

25. Cf. 2 Jn 9 : « Quiconque va plus avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ ne possède pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, c'est lui qui possède et le Père et le Fils. » Cf. Jn 7, 17 : « Si quelqu'un veut accomplir sa volonté, il verra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. »

26. Cf. Rm 8, 9 : « Qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. » Voir aussi Ga 3, 29 et 5, 24.

27. Jn 5, 39-40.

28. Jn 3, 1-21.

VII

LA FEMME ADULTÈRE

Avec le chapitre 8 de l'Évangile de Jean, nous entrons dans la plus grande lutte ; pas celle de la Croix, mais celle qui illumine la Croix, qui nous aide à comprendre la Croix. Tous ces chapitres de Jean, de la multiplication des pains à Béthanie, ces grandes luttes dans la vie apostolique de Jésus, nous aident à comprendre la lutte intérieure qui est vécue à la Croix dans le silence. Quand la lutte est vécue dans la lumière de Jésus, elle agrandit notre cœur au lieu de le rétrécir. Une lutte purement humaine durcit notre cœur et le rétrécit. On devient un « champion » de la lutte, mais on est dur et parfois on devient injuste, parce qu'on devient partisan. Tandis que dans la lutte divine, on lutte avec Jésus, et cela agrandit toujours notre cœur. Le Saint-Esprit nous fait alors vivre du don de force, qui nous rend magnanimes mais avec une détermination toujours plus grande. On est orienté, on est polarisé par le Père, par l'attraction du Père qui doit s'exercer de plus en plus en nous. Le don de force nous fait vivre de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice ; et la justice telle qu'elle nous est donnée là, c'est la sainteté. Il s'agit d'avoir faim et soif de la sainteté. Au fond, tout notre combat est pour cela : pour que notre cœur soit de plus en plus habité par Jésus et que, pour le monde d'aujourd'hui, nous soyons vraiment des sources d'amour.

Le chapitre 7 se terminait par ces mots : *Et ils s'en allèrent chacun chez soi.* Nicodème avait dit : *Notre loi condamne-t-elle un homme sans que d'abord on l'entende et que l'on connaisse ce qu'il fait ?* Mais on ne l'avait pas écouté, on lui avait seulement fait une objection tirée de l'*origine* – *Scrute, et tu verras que de Galilée il ne se lève pas de prophète* –, alors que lui rappelait la *finalité* de la Loi.

Et ils s'en allèrent chacun chez soi. Il n'y a pas là beaucoup d'unité ! parce que le démon est « légion »¹ et que l'unité dont il peut être cause est très spéciale. Ce n'est pas l'unité dans l'amour, c'est une unité dans la division, à l'intérieur de l'anarchie. Ceux qui font un « mauvais coup » sont unis dans la division ; cela dure un moment, le temps du mauvais coup, mais le lendemain chacun s'en va chez soi. Ici on voit que les Pharisiens sont de plus en plus décidés à arrêter Jésus.

Et ils s'en allèrent chacun chez soi. Quant à Jésus il s'en alla au mont des Oliviers. Tous ceux qui sont allés à Jérusalem savent que le mont des Oliviers est le lieu de la prière, le lieu des nuits de prière. Jésus aime être seul au mont des Oliviers ; il laisse les Apôtres dormir (ils en ont besoin !), et lui s'en va seul pour prier. C'est grand, cette paix du cœur de Jésus. Quand il faut lutter, Jésus est là, et il lutte pour affirmer la vérité. Il l'a proclamée au cours de cette liturgie de la fête des Tentes, il a transformé cette fête d'action de grâces pour les récoltes en annonçant la grande action de grâces de la Croix, en faisant comprendre que la grande action de grâces, c'est l'adoration et la contemplation. Il y a dans le cœur de Jésus une paix que rien ne peut troubler parce qu'il agit toujours comme le Père veut qu'il agisse. Nous serions toujours dans la paix si nous avons toujours cette référence à la volonté du Père ; c'est la seule manière de rester dans la paix. Dès que nous nous replions sur nous-mêmes, c'est la « bagarre », le tragique, les oppositions. Si on dépasse cela en voulant s'unir à la volonté du Père, alors on est immédiatement en paix : *Jésus s'en alla au mont des Oliviers.* Il nous faut entrer dans cette paix du Christ². Il faut demander au Saint-Esprit de nous faire entrer dans cette grande paix de Jésus priant au mont des Oliviers. *Mais dès l'aurore...* Jésus prie, mais les autres ont des inquiétudes, on le voit bien : *il parut à nouveau dans le Temple, et tout le peuple venait à lui.* Jésus va du mont des Oliviers au Temple (il a dû faire cela bien des fois !). *Il s'assit donc et se mit à les enseigner.*

Quand Jésus s'assied, ce n'est pas indifférent. Précédemment, Jean soulignait qu'il était debout, et là, il note que Jésus s'assied. Jésus est debout quand il doit crier – nous l'avons vu debout dans le Temple³. Ici, il s'assied pour enseigner. *Il s'assit donc et se mit à les enseigner.*

1. Mc 5, 9 ; Lc 8, 30.

2. Cf. Jn 14, 27 : « Je vous laisse la paix, c'est *ma* paix que je vous donne. »

3. Voir Jn 7, 37.

L'ACCUSATION

Les scribes et les Pharisiens [eux qui n'avaient pas passé la nuit à prier au mont des Oliviers] *lui amènent alors une femme surprise en flagrant délit d'adultère*. Ces scribes et ces Pharisiens s'étaient postés au bon endroit (tout le monde, dans les villes, connaît les bons endroits) et ils attendaient cette femme. Dans quel but ? Par miséricorde pour elle, pour lui rappeler qu'elle devrait se conduire un peu mieux ? Pas du tout ! Ils n'ont aucune miséricorde à son égard, et ils se servent d'elle pour tenter Jésus. *La plaçant bien en vue* [on voit leur peu de miséricorde], *ils disent à Jésus* : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse nous a prescrit dans la Loi de lapider ces femmes-là. » Là, ils appliquent la Loi ; peu auparavant, à propos de Jésus, ils ne l'appliquaient pas ; mais là ils sont des fervents de la Loi et veulent l'appliquer d'une manière absolue. *Moïse nous a prescrit dans la Loi de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ?* Saint Augustin a saisi cela admirablement. Il nous montre comment on veut mettre Jésus dans une situation où il sera soit obligé d'aller contre la Loi (il va pardonner et dire : « La Loi, dépassez-la ; laissez-la tomber ») et ce sera un nouveau motif de le condamner, comme pour le sabbat ; soit, au contraire, obligé de se mettre en contradiction avec tout ce qu'il a fait jusqu'à maintenant. Il serait du reste intéressant de voir pourquoi le Saint-Esprit choisit ces deux cas extrêmes : le sabbat et la femme surprise en flagrant délit d'adultère, l'adoration et la charité fraternelle. Ce sont les deux extrêmes, si l'on peut dire, de l'amour. L'amour dans ce qu'il a de tout à fait radical, c'est l'adoration ; et l'adultère est contre la charité fraternelle, une faute contre l'amour à l'égard du prochain.

Placé ainsi devant cette femme, que va dire Jésus ? Le piège est intelligent, digne de scribes et de Pharisiens. Que sont-ils (la question est intéressante, car il y a encore de nos jours des scribes et des Pharisiens) ? Ce sont des intellectuels et des gens satisfaits d'eux-mêmes. Or cela, c'est le comble. Des intellectuels qui ne sont pas satisfaits d'eux-mêmes, cela va encore ; mais des intellectuels satisfaits d'eux-mêmes, c'est insupportable. Et ici ils se sont alliés, ils vont « faire le coup » ensemble (les Pharisiens demandent aux scribes de les aider). *Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse nous a prescrit dans la Loi de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? Ils disaient cela pour lui tendre un piège, afin de pouvoir l'accuser.* On se sert de la faute pour accuser Jésus. Il est l'Agneau qui vient porter l'iniquité du monde, et on se sert de la faute pour s'oppo-

ser à lui⁴. *Mais Jésus, se baissant, se mit à écrire avec son doigt sur le sol.* Il n'était plus debout, il s'était assis... et là il se baisse. On n'avait pas prévu cette troisième position !

Les scribes et les Pharisiens étaient de bons dialecticiens : « Ou il sera pour la Loi, ou il sera contre la Loi » – pour eux il n'y avait pas d'intermédiaire. Mais Jésus n'entre jamais dans le jeu de la dialectique, parce que l'amour n'est jamais dialectique. L'amour est toujours au-dessus. La dialectique, c'est le jeu des contraires, c'est le raisonnement humain à partir de classifications très précises. Jésus dépasse cela, et du coup il va échapper aux filets des scribes et des Pharisiens (on aurait voulu voir leur tête à ce moment-là !). *Jésus, se baissant, se mit à écrire avec son doigt sur le sol.* Il est rare que Jésus se mette à écrire, et le voilà qui écrit sur le sol, et dans le Temple, à l'aurore. On ne nous dit pas ce qu'il écrit, mais les scribes et les Pharisiens ont dû regarder de très près ce qu'il écrivait – sans doute quelque chose qu'ils pouvaient comprendre et qui devait les faire réfléchir. *Comme ils insistaient, il se redressa et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! »* Jésus a pris du recul, et maintenant c'est lui qui les interroge. La stratégie est excellente : « C'est à vous de juger. » Il suspend son jugement. Il est au-delà, il n'est pas venu pour l'application rigoureuse de la Loi – heureusement ! Il est venu pour un dépassement d'amour⁵. Non pas pour supprimer la Loi – « Pas un iota de la

4. Voir SAINT AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, tract. XXXIII, 4, B.A. 72, DDB 1977, pp. 699-701 : « Ils se dirent donc en eux-mêmes : Il passe pour véridique, on le voit plein de bonté, c'est sur le terrain de la justice qu'il faut lui chercher chicane. Présentons-lui cette femme surprise en flagrant délit d'adultère ; disons-lui ce que la Loi a prescrit à son sujet ; s'il ordonne de la lapider, il ne gardera plus sa bonté ; s'il décide de la renvoyer libre, il n'observera pas la justice. Mais, se disent-ils, pour ne rien perdre de cette bonté qui l'a déjà rendu aimable aux yeux du peuple, il va déclarer sans aucun doute qu'il faut la renvoyer. Nous trouverons là l'occasion de l'accuser et nous le déclarerons coupable comme prévaricateur de la Loi. (...) Avec de telles paroles et de tels propos, ils pourraient surexciter la jalousie, presser l'accusation, réclamer la condamnation. Mais contre qui ? La perversité contre la droiture, la fausseté contre la Vérité, le cœur corrompu contre le cœur droit, la sottise contre la Sagesse. »

5. Voir SAINT AUGUSTIN, *loc. cit.*, 5, pp. 701-703 : « Qu'a donc répondu le Seigneur Jésus ? Qu'a répondu la Vérité ? Qu'a répondu la Sagesse ? Qu'a répondu la Justice qu'on se préparait à mettre en accusation ? Il n'a pas dit : Elle ne doit pas être lapidée, pour ne point paraître parler contre la Loi. Encore bien moins devait-il dire : Qu'elle soit lapidée, car *il est venu*, non pour perdre ce qu'il avait trouvé, mais *pour chercher ce qui avait péri*. Quelle a donc été sa réponse ? Voyez comme elle est pleine de justice, pleine de bonté et de vérité : *Que celui d'entre vous*, dit-il, *qui est sans péché soit le premier à lui jeter la pierre*. Ô réponse de la Sagesse ! De quelle manière les a-t-il fait rentrer en eux-mêmes ? Ils répandaient au-dehors leurs calomnies, ils ne s'examinaient pas au-dedans d'eux-mêmes ; ils voyaient l'adultère, ils ne se regardaient

Loi ne disparaîtra »⁶ ; mais pour nous révéler un au-delà de la Loi. C'est cela que nous avons beaucoup de peine à comprendre. Pourquoi ? parce que soit nous nous mettons au-delà en supprimant la Loi, soit nous revenons à elle en n'allant jamais au-delà – et des deux côtés le Christ est absent. Si je vais au-delà de la Loi en la supprimant, je ne suis plus avec Jésus ; je fais de lui un révolutionnaire (on connaît cela !). Si au contraire je m'enferme dans la Loi, j'enferme Jésus dans la Loi. Jésus disparaît dans la Loi, c'est la Loi qui continue et Jésus est une « super-loi ». Essayons de découvrir à travers cela la présence de Jésus. Toutes ces luttes, en effet, nous mettent face à la présence de Jésus.

UNE RÉPONSE D'AMOUR ET DE MISÉRICORDE

« *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !* » Et se baissant à nouveau, il se mit à écrire sur le sol. C'est très grand, cette humilité de Jésus. Il aurait pu les regarder un à un et dire à chacun : « Toi, tu es sans péché ? » Si Jésus n'avait pas eu la discrétion de l'amour, il les aurait regardés en face, de son regard pénétrant, et chacun serait tombé à terre en reconnaissant qu'il était pécheur, et plus pécheur que cette femme adultère, à cause de l'orgueil. Mais Jésus ne veut pas cela – de toute façon ils sont incapables de comprendre. *À ces mots, ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux.* C'est une procession très curieuse ! Et on comprend que les plus vieux se retirent les premiers parce que normalement, avec l'âge, on est conscient d'avoir accumulé pas mal de poussière dans sa vie et on peut se reconnaître coupable. C'est beau de voir l'efficacité de la parole de Jésus, et déjà de sa seule présence. C'est une efficacité plus grande que la Loi. Ces gens-là, en face de la Loi, se tenaient debout ; dès que Jésus est là, ils s'en vont ; ils ne peuvent pas supporter la présence de Jésus. Dès que Jésus est là il y a, comme à Cana, des fêlures. Dès que nous nous mettons en face de Jésus, nous découvrons les fêlures qui sont en nous. Ce n'est pas très drôle, on préférerait être bien verni, et qu'il n'y ait pas de fêlure ! Mais dès que Jésus est présent on en prend conscience. Alors, au lieu de s'en aller, il vaut mieux demander pardon.

pas. (...) Vous avez entendu, Juifs, vous avez entendu, Pharisiens, vous avez entendu, docteurs de la Loi, le gardien de la Loi, mais vous n'avez pas encore compris qu'il était le Législateur. Que veut-il vous indiquer d'autre en écrivant sur la terre avec son doigt ? C'est par le doigt de Dieu en effet que la Loi a été écrite, mais à cause des cœurs durs elle a été écrite sur la pierre. Le Seigneur écrivait alors sur la terre parce qu'il cherchait à en recueillir du fruit. »

6. Cf. Mt 5, 17-20 ; Lc 16, 17.

C'est ce que les scribes et les Pharisiens auraient dû faire. Ils auraient tous dû demander pardon à Jésus, et Jésus aurait pu faire un geste de miséricorde à l'égard de chacun. On ne fait miséricorde qu'à celui qui le demande ; à celui qui ne le demande pas, on ne peut pas faire miséricorde. La miséricorde se fait à *deux*, toujours, et Jésus ne peut faire un geste de miséricorde qu'à quelqu'un qui reconnaît ses blessures, qui avoue ses faiblesses. À ce moment-là, la miséricorde du Christ peut pénétrer. Mais là, ce n'est pas ce qui se passe. Ces scribes et ces Pharisiens ont une honte au niveau psychologique, et à cause de cela ils se sentent incapables de rester dans ce lieu qui est un lieu saint. On sent bien qu'ils ont très envie de partir : *À ces mots, ils se retirèrent un à un...*

*Et Jésus resta seul avec la femme, qui était toujours là. Alors, se redressant, il lui dit : « Femme »... N'oublions pas à qui Jésus dit : « Femme ». À Marie, à la Samaritaine⁷, à la Cananéenne⁸, à la femme courbée qui ne pouvait se redresser⁹, et à la femme adultère. Il faut comprendre ce que cela signifie. En disant : « Femme », Jésus remet l'être humain dans son état de créature. La femme, dans l'Écriture, c'est à la fois la créature ultime et la créature la plus fragile. « *Femme, où sont-ils ?* » Dans le cœur de la femme prise en flagrant délit d'adultère, Jésus réveille l'image de Dieu – ce que ne faisaient pas les scribes et les Pharisiens, qui au contraire l'enfermaient dans sa faute : « Tu es coupable, tu dois être lapidée. » Jésus, lui, réveille son cœur. Dès qu'il est en présence de quelqu'un qui avoue sa faute, Jésus permet à l'image de Dieu de renaître en lui et il lui redonne vie. « *Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ?* » – « *Personne, Seigneur* », répondit-elle. – « *Moi non plus, lui dit Jésus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus.* »*

Pour saint Augustin, nous sommes là au cœur de l'Évangile : « Ils ne restèrent plus que deux : la misérable et la Miséricorde »¹⁰. En regardant les Évangiles, et spécialement celui de Jean, saint Augustin nous dit qu'il faut regarder chaque moment de la vie apostolique de Jésus dans la lumière de la Croix. Alors tout s'éclaire, parce que là on rejoint l'intention de Jésus, dont toute la vie apostolique a été orientée vers la Croix. Si donc nous voulons comprendre chacun des gestes du Christ au-delà de l'aspect purement descriptif afin de saisir le mystère,

7. Jn 4, 21.

8. Mt 15, 28.

9. Lc 13, 12.

10. *Loc. cit.*, p. 705.

il faut les regarder dans la lumière de la Croix. Alors on n'en reste plus seulement aux résultats et aux effets, on entre dans les intentions de Jésus et on découvre comment tous ses gestes sont des gestes d'amour et de miséricorde. C'est bien ce que nous dit là saint Augustin : nous sommes ici en présence du « noyau » de tout l'Évangile : la misère et la miséricorde. La misère, c'est cette femme saisie en flagrant délit d'adultère ; la miséricorde, c'est Jésus dépassant la Loi. La Loi, c'est la justice – « Tu as fait cela ? Alors tu es *coupable* de cela » –, alors que la miséricorde enveloppe la misère et redonne vie au misérable ; elle regarde la personne dans sa blessure propre pour lui redonner un amour nouveau. Le regard des scribes et des Pharisiens sur la femme qu'ils condamnent est le regard glacial d'une loi qui veut être intraitable. Le regard de Jésus sur cette femme est tout autre : il veut être seul avec elle, parce que la miséricorde est un geste personnel, qui ne peut se faire qu'à une seule personne en particulier.

Ce geste – envelopper cette pauvre femme de sa miséricorde –, Jésus n'aurait pas pu le faire devant les scribes et les Pharisiens, parce qu'ils n'auraient pas compris. Ils l'auraient interprété dans la perspective dialectique qui est la leur, ils l'auraient mis en opposition à l'égard de la Loi, alors que ce geste du Christ n'est pas du tout une opposition à la Loi mais un dépassement. La Loi est-elle faite pour l'homme, ou l'homme pour la Loi ? Le sabbat est-il fait pour l'homme, ou l'homme pour le sabbat ?¹¹ La miséricorde nous rappelle que la Loi est faite pour l'homme, et c'est ce que Jésus veut nous faire comprendre ici. C'est pour cela que saint Augustin a parfaitement raison de voir ici le « noyau » de tout l'Évangile. Dieu parle à travers les hommes, il faut toujours se le rappeler. Le langage de Dieu étant un langage paternel, un langage d'amour, il se sert des personnes pour nous introduire dans un enseignement d'amour. Ici il se sert de cette pauvre femme, dans l'état lamentable où elle est, et entourée des scribes et des Pharisiens. Pour quelqu'un comme elle, être entourée des scribes et des Pharisiens est la situation la plus terrible. Cette femme représente la misère des hommes, comme la Samaritaine ; l'une et l'autre représentent la situation-limite, tragique, de l'homme ou de la femme, donc la plus grande misère du cœur.

Devant cela, Jésus fait en sorte que les scribes et les Pharisiens s'en aillent – c'est extraordinaire, cette manière dont Jésus déblaye le terrain ! Il nous montre là que le temps des scribes et des Pharisiens est

11. Cf. Mc 2, 27.

terminé. Certes ils reviendront toujours – c'est une race impérissable. Ils reviendront toujours, par les petites portes, par n'importe quel moyen. Mais en présence de Jésus, ils ne peuvent pas rester. Jésus est venu pour cette femme misérable, et eux ne peuvent pas comprendre cela – alors ils n'ont plus qu'une seule chose à faire : partir. Jésus leur demande d'agir en toute vérité – *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre* – et il leur demande d'appliquer la Loi, en montrant que la Loi ne peut être appliquée, en toute rigueur, que par celui qui est innocent. Or là il n'y en a qu'un seul qui soit sans péché : Jésus. Lui seul pourrait pratiquer ici une application rigoureuse de la Loi ; mais il n'est pas venu pour cela, il est venu pour autre chose : pour redonner vie au pécheur, à la pécheresse.

Jésus fait comprendre aux scribes et aux Pharisiens que leur position n'est pas vraie en face de Dieu, et c'est pour cela qu'ils s'en vont les uns à la suite des autres. Ils ne doivent pas être très contents ! Là aussi ils ont dû repartir chacun chez soi, comme précédemment¹², et ils n'ont pas dû discuter beaucoup... Et Jésus reste seul : l'ancienne Alliance disparaît en face de Jésus. Les scribes et les Pharisiens, ceux qui tiennent à tout prix à la Loi et qui la considèrent comme un absolu, Jésus les fait disparaître. Pour eux la Torah est un absolu, rien ne peut être au-dessus d'elle... Et voilà que Jésus les fait disparaître. Et ils partent d'eux-mêmes, ce n'est pas Jésus qui les a chassés avec un fouet. Quand il avait affaire aux marchands, ceux-ci ne pouvaient comprendre que le fouet. Mais avec les scribes et les Pharisiens, c'est autre chose : Jésus a affaire à leur intelligence, il leur en montre les limites. Leur intelligence entièrement fixée sur la Loi est obligée de reconnaître ses limites. Il y a une seule chose qu'ils ont oubliée : c'est que pour user rigoureusement de la Loi, il faut être innocent. Jésus les remet devant le sens profond de la Loi : elle est donnée pour les pécheurs, pour que nous reconnaissons que nous sommes pécheurs. La Loi doit donc toujours être appliquée avec miséricorde – autrement nous nous faisons Dieu. Venant de Dieu et donnée aux hommes pour qu'ils comprennent leur misère, elle doit être appliquée avec miséricorde.

DANS LA LUMIÈRE DE LA CROIX

Jésus fait donc s'écarter les scribes et les Pharisiens pour être seul en face de la pauvreté des hommes. Il est venu pour cela. Regardons

12. Jn 7, 53.

cela dans la lumière de la Croix, pour suivre le conseil de saint Augustin ; cela nous aidera à mieux comprendre. Jésus, à la Croix, ne peut plus écrire sur le sol. C'est sur son cœur qu'on « écrira » quelque chose, avec la lance. On voit que la situation est inverse à la Croix : Jésus crucifié ne peut plus agir selon la liberté humaine, il est ligoté, il ne peut agir qu'avec une liberté tout intérieure, mais il vit alors, dans son cœur d'homme, une liberté telle qu'il n'en a jamais vécue d'aussi grande durant toute sa vie. À la Croix il expérimente dans son cœur d'homme, dans son cœur sacerdotal, la plus grande des libertés, parce qu'il a accepté librement d'être attaché sur le bois, cloué sur le bois. Et c'est là qu'il agit avec la plus grande miséricorde. Jésus peut dépasser la Loi parce qu'il a accepté d'être crucifié, il a pris la place de la femme adultère. Et c'est vrai : pour dépasser la Loi il faut accepter d'être crucifié, c'est-à-dire de porter toutes les conséquences du péché. À la Croix, Jésus peut dépasser la Loi parce qu'il prend la place du pécheur, et du pécheur dans ce qu'il a de plus misérable : le condamné à mort, crucifié comme un esclave. L'adultère au sens biblique, c'est l'infidélité à l'égard de Dieu, c'est donc l'idolâtrie. C'est cela, la grande faute : ne plus adorer Dieu. Jésus est venu pour pardonner à l'humanité adultère, à l'humanité qui ne sait plus ce qu'est Dieu. La Croix est la grande miséricorde de Jésus à l'égard de cette humanité qui ne sait plus ce qu'est Dieu, qui ne sait plus ce qu'est l'amour. Quand on n'adore plus, on ne sait plus ce qu'est l'amour, puisque la source de tout amour est en Dieu ; or c'est par l'adoration que nous sommes proches de la source de tout amour ; et l'adoration, parce qu'elle nous libère, nous permet de toujours revenir à cette source d'amour.

Ce passage de l'Évangile de Jean doit aussi nous aider à entrer dans le mystère du retour du Christ, parce qu'il y a une profonde unité entre la Croix et le retour du Christ, et que Jésus reviendra au moment où l'humanité sera prise en flagrant délit d'adultère. Or ne sommes-nous pas proches de cela ? L'humanité d'aujourd'hui est une humanité qui ne sait plus ce qu'est Dieu, et on peut même dire cela de beaucoup de chrétiens dans la mesure où on essaie de faire des renouveaux extérieurs alors que le véritable renouveau ne peut se faire que par l'adoration. Il ne peut pas y avoir de renouveau liturgique sans l'adoration. C'est cela que le concile Vatican II nous demande : nous renouveler intérieurement par l'adoration. Si on se renouvelle intérieurement, immédiatement tout le reste suit. On ne peut pas renouveler de l'extérieur ; le prétendre serait faire du « plaqué ». Il faut se renouveler de l'intérieur en revenant à la source. Quand certains théologiens, aujourd'hui, ne regardent plus en Jésus que l'homme et essaient d'as-

sumer en théologie la « mort » de Dieu, c'est bien l'humanité prise en flagrant délit d'adultère, l'humanité qui ne regarde plus le premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras ». On entend aujourd'hui des théologiens dire (je l'ai entendu de mes propres oreilles) : « Ne parlons plus de la Création, c'est métaphysique ; alors n'en parlons plus. » Cela, c'est l'humanité prise en flagrant délit d'adultère ; parce que si on ne regarde plus la Création, on ne sait plus ce qu'est l'adoration. Il faut saisir le grand mal d'aujourd'hui dans sa racine la plus profonde. Si on n'adore plus Jésus dans l'Eucharistie, c'est parce qu'on ne sait plus adorer le Créateur. Si on adorait le Créateur, on comprendrait que le Créateur se donne à nous dans l'Eucharistie, et l'Eucharistie nous conduirait au Créateur, et le Créateur nous conduirait à découvrir plus profondément ce don du Père¹³ qu'est l'Eucharistie.

Jésus, Jésus crucifié, ne vient pas pour condamner mais pour pardonner ; mais pour recevoir le pardon du Christ il faut reconnaître sa faute. Or les scribes et les Pharisiens de tous les temps ne reconnaissent pas leurs fautes ; ils vivent à l'abri de la Loi et ne reconnaissent plus leurs fautes : ils ont une conscience pure ! Or nous sommes tous un peu pharisiens et un peu scribes, il faut bien le reconnaître. C'est trop facile, de tout mettre sur le dos du voisin. Nous sommes tous un peu comme cela, et nous devons dépister en nous le petit pharisien et le petit scribe, qui sont très cachés mais qui se renouvellent tout le temps ; et accepter d'être en face du Christ comme le pauvre qui attend *tout* de lui et qui lui demande sa miséricorde et son pardon. Toute la conduite de l'Esprit Saint sur nous, c'est de chasser le scribe et le pharisien qui sont en nous, qui sont tout le temps là pour revendiquer la justice, et de nous mettre en face de celui qui *est* miséricorde en reconnaissant notre faiblesse, en reconnaissant que nous sommes de pauvres êtres qui blessent constamment le cœur de Jésus et celui de nos frères.

13. Cf. Jn 6, 32 : « C'est mon Père qui vous le donne, le pain qui vient du ciel, le véritable... ».

VIII

« JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE » « JE SUIS » (I)

Immédiatement après la rencontre de Jésus et de la femme adultère, saint Jean nous dit : *Jésus leur adressa la parole. Il dit : « Je suis la Lumière du monde »*. Il est difficile de saisir ici l'ordre historique, et à cause de cela certains considèrent que l'épisode de la femme adultère ne devrait pas être là ; mais comme ce n'est pas à nous de corriger l'ordre de l'Évangile de saint Jean, nous acceptons l'ordre qui nous est donné et nous essayons d'en saisir la signification. Et on comprend qu'après le geste que Jésus vient de faire – ce dépassement divin de la Loi à l'égard de cette femme –, il y ait immédiatement cette affirmation : *Je suis la Lumière du monde*. C'est la seconde des sept grandes affirmations de Jésus au milieu des grandes luttes. Nous avons vu, au chapitre 6 : « Je suis le Pain de vie », et maintenant c'est : *Je suis la Lumière du monde*. Ensuite (toujours dans le chapitre 8) viendra : « Je Suis ». Nous reviendrons ultérieurement¹ sur ces sept grandes affirmations qui sont comme les sept modalités de la présence de Jésus pour nous et dont il faut essayer de bien saisir l'ordre. Chacune est un absolu et nous fait découvrir le regard de Jésus : « Je suis le Pain de vie », c'est Jésus qui se donne, c'est le mystère de l'Agneau. Ici, c'est Jésus qui pardonne ; car il faut recevoir cette grande affirmation – *Je suis la Lumière du monde* – en continuité avec le geste du pardon, le geste de la miséricorde.

Je suis la Lumière du monde ; qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie. Il est dit dans les Psaumes que la Loi est pour l'homme lumière de Dieu² ; et c'est vrai, la Loi est

1. Voir ci-dessous, pp. 199-218.

2. Voir Ps 19, 8-9 ; 119, vv. 86, 104-105, 130, 135, etc.

lumière, puisqu'elle vient de Dieu. Venant de Dieu elle éclaire, et elle fait comprendre à l'homme qu'il est pécheur. On comprend donc qu'après ce geste où Jésus montre le dépassement de la Loi, il y ait cette affirmation très forte : *Je suis la Lumière du monde*. Jésus est encore beaucoup plus que la Loi : il est la lumière vivante, *la lumière de la vie*. Et nous comprenons aussi que le geste de miséricorde de Jésus, geste de pardon, réclame cette affirmation. Pensons ici au regard de la philosophie grecque sur la « pitié » (ἔλεος). Aristote la mentionne dans la *Rhétorique*³ entre l'obligance et l'indignation ; il ne considère pas la miséricorde comme une vertu. La justice, oui, mais pas la miséricorde. De fait la miséricorde est typiquement une vertu chrétienne, qui nous vient du cœur de Jésus. Pour le philosophe grec, la miséricorde impliquait une faiblesse, voire un manque de lucidité. Une mère n'est jamais complètement lucide à l'égard de ses enfants parce que, à cause de ses entrailles maternelles, elle les regarde de manière telle qu'elle est toujours prête à pardonner. Et l'enfant, même quand il grandit, reste toujours « le petit » – alors elle est toujours prête à lui pardonner, et il peut parfois y avoir là un manque de lucidité, parce que l'enfant est trop proche de la mère. La miséricorde chrétienne, elle, s'exerce dans la lumière de Dieu ; elle ne manque donc jamais de lucidité, quand elle est vraiment exercée dans cette lumière divine qui, de plus, est une lumière de vie, qui nous fait regarder dans le cœur du misérable sa capacité d'être relevé ; on entend son appel, son cri, et on est tout proche de lui pour l'aider à se relever.

LUMIÈRE ET AMOUR

En affirmant : « *Je suis la Lumière du monde* » juste après avoir fait ce geste de miséricorde à l'égard de la femme adultère, Jésus nous fait comprendre qu'il sait très bien ce qu'il fait. Et à la Croix il sera *Lumière du monde* en portant l'iniquité du monde, parce que son amour implique toujours la lumière : en Dieu il ne peut pas y avoir d'opposition entre la lumière et l'amour. En nous, il peut y avoir des oppositions entre le développement de l'intelligence et celui du cœur ; il peut même y avoir un déséquilibre très grand entre ces deux développements. C'est le danger des études universitaires trop poussées, où l'intelligence se développe énormément et où le cœur se rétrécit. Pourquoi cela peut-il arriver ? parce que notre capital de vie est limité.

3. Voir II, 8, 1385 b 11 sq.

Alors, si tout va du côté de l'intelligence, le cœur ne peut plus se développer, la volonté (capacité d'aimer) ne peut plus se développer. C'est pour cela que si facilement les intellectuels voient très bien les choses mais n'ont pas assez de cœur pour s'engager : il leur manque la force qui leur viendrait de l'amour. Si nous étions vraiment enfants de Dieu, il faudrait que chaque fois que l'intelligence se développe un peu plus, le cœur aussi se développe, puisque l'intelligence est, en définitive, ordonnée à l'amour. On ne peut pas développer l'intelligence uniquement pour elle-même : ce serait de l'égoïsme et de l'orgueil. Il y a orgueil quand l'intelligence veut être première et n'accepte pas que l'amour passe devant elle ; or une personne humaine demande à être aimée plus qu'à être connue, puisque « l'autre » nous dépasse toujours, et la connaissance que nous avons de lui doit nous aider à l'aimer plus. Le jour où, en nous, la connaissance passe avant l'amour et le mesure, l'amour meurt. Très souvent l'amour meurt parce qu'on met trop l'accent sur la connaissance. Nous vivons dans un monde qui manque d'amour et nous ne savons plus aimer, nous avons beaucoup de peine à aimer vraiment, parce que nous sommes pris dans un climat d'orgueil collectif. Cela, il faut le sentir ; nous n'y pouvons rien, nous n'avons pas choisi de vivre à tel ou tel moment, mais il faut être intelligent à l'égard de ce que nous vivons. Il faut bien comprendre que le développement de l'intelligence dans le monde d'aujourd'hui est, de fait, bien plus grand que le développement du cœur, et qu'il y a là un très grand déséquilibre. On constate cela chez les jeunes, en particulier chez les étudiants : les étudiants d'aujourd'hui sont beaucoup plus informés qu'ils ne l'étaient jadis au même âge et ils ont généralement une intelligence plus développée ; mais ils ont une grande faiblesse affective parce que leur volonté, leur capacité d'aimer, n'est plus développée autant qu'autrefois.

Ce déséquilibre du monde d'aujourd'hui, nous le sentons d'autant plus profondément que ce grand développement de l'intelligence, qu'on mesure par des tests, est d'ordre rationnel et dialectique. L'intelligence dialectique peut se mesurer et c'est pour cela qu'on la développe, alors que l'intelligence pénétrante et contemplative ne peut pas se mesurer. L'intelligence dialectique, qui connaît beaucoup de choses et qui arrive à les rassembler habilement, n'a pas le discernement d'une intelligence pénétrante et, à cause de cela, elle s'oppose toujours à l'amour. L'amour ne peut pas être dialectique ; or nos raisonnements, dans le monde d'aujourd'hui, sont presque toujours dialectiques ; c'est la grande maladie de ce monde et nous sommes plongés dedans. Une intelligence pénétrante, contemplative, n'est jamais

rivale de l'amour, elle est au contraire à son service et elle accepte de laisser l'amour passer devant elle. Une intelligence dialectique veut dominer, et finalement elle veut tout ramener à nous-mêmes, alors qu'une intelligence qui est au service de l'amour essaie de comprendre comment la réalité, l'autre, nous dépasse toujours. Il y a toujours dans l'autre quelque chose que nous ne connaissons pas et qui est au-delà de nous ; c'est pour cela qu'on peut toujours s'humilier devant lui.

Jésus, qui se présente à nous comme *la Lumière du monde*, doit nous donner cette lumière divine sur le monde et nous apprendre à faire, dans la mesure où nous adhérons à sa lumière, le discernement entre ce qui vient de nous comme homme pécheur et ce qui vient de Dieu dans sa lumière et son amour. Nous ne pouvons pas, par nous-mêmes et à un niveau purement psychologique, faire le discernement entre ce qui est de l'Esprit Saint et ce qui est de nous. Au niveau psychologique, c'est impossible. Nous sommes nés dans le péché⁴, il ne faut pas l'oublier ; les concupiscences sont contemporaines de notre tempérament, de notre moi psychologique, alors nous considérons que c'est naturel ; et la concupiscence de l'orgueil est, de fait, tout à fait naturelle, au sens où elle nous est congénitale. La tendance à la vanité (se montrer, se manifester) est aussi naturelle, ainsi que la concupiscence de la chair. Elles sont « normales », ce sont les tendances, les instincts de nos « profondeurs » psychologiques, et à ce niveau il n'y a pas de discernement possible. Seule la lumière du Christ fait le discernement entre ce qui relève de l'image de Dieu en nous et ce qui est conséquence du péché, et entre ce qui est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous et ce qui est naturel au sens, cette fois, de l'image de Dieu. Parce qu'il est *la Lumière du monde*, Jésus nous fait discerner ce qui peut être transformé par la grâce et ce qui ne peut pas être transformé – ou, pour reprendre une expression devenue courante, ce qui est « baptisable » et ce qui ne l'est pas. Et cela, c'est très important. Freud peut-il être « baptisé » ? et Hegel ? et le marxisme ? Jésus doit nous le faire comprendre, lui qui est *la Lumière du monde*. Tout cela est né dans le monde, tout cela est né *du monde*, et le grand discernement que nous devons faire est celui-ci : savoir ce qui est capable d'être assumé par notre foi et ce qui ne peut pas l'être. Autrement on perd un temps considérable et le démon nous met sur de fausses pistes. Ne disons pas : « Cela, c'est pour les théologiens », car aujourd'hui, tout chrétien doit être un petit théologien (ou un grand) ; c'est devenu quasi-nécessaire, parce qu'on est très souvent seul. Alors chacun d'entre nous doit avoir

4. Cf. Jn 9, 34 ; Ps 51, 7.

cet « instinct de l'Esprit Saint »⁵ qui vient du Christ – *Je suis la Lumière du monde* – et discerner, à travers toutes les œuvres des hommes, ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu. Le théologien ira plus loin et pourra donner des explications ; le bon chrétien, lui, « sentira » ; il aura du flair et dira : « Ce livre, c'est du pain empoisonné, ce n'est plus la parole de Dieu, ce n'est plus l'enseignement direct de l'Église, je le sens bien. » Il ne pourra pas expliquer, mais pour lui ce sera suffisant.

Nous devons demander à l'Esprit Saint de nous donner cette lumière que Jésus veut nous communiquer. Saint Jean le dit avec beaucoup de force : « Vous avez reçu l'onction, vous n'avez pas besoin d'être enseignés. »⁶. Tout chrétien a reçu l'onction, et donc la lumière du Christ. On entend dire : « Ce que saint Thomas a fait de son temps, nous devons le faire du nôtre ; saint Thomas a baptisé la doctrine aristotélicienne, alors baptisons Freud, baptisons Hegel, baptisons Nietzsche », et ainsi de suite. Mais pouvons-nous faire cela ? Jésus, *Lumière du monde*, nous fait déceler, et écarter, ce qui ne respecte plus l'amour divin, donc toute pensée dialectique, car une pensée dialectique ne peut pas être liée à la foi. Pourquoi ? parce qu'une telle pensée vient de l'homme et retourne à l'homme. La pensée dialectique est enfermée en elle-même, dans l'immanence ; elle ne reconnaît pas *l'autre* qui existe, et elle ne saisit pas la finalité et l'amour. Or la foi est une connaissance réaliste qui nous donne le contact avec l'autre – Jésus, le prochain –, et elle est une connaissance aimante, tout entière finalisée. La foi est l'ignorance du *comment* pour la pénétration obscure de la *fin*, et pour aller toujours plus loin dans la connaissance de la fin qui est Jésus et qui est aussi, d'une certaine manière, le prochain, puisque la charité fraternelle doit nous faire découvrir dans le prochain la présence de Jésus.

JÉSUS EST LUMIÈRE

Jésus pardonne à la femme adultère dans cette lucidité, dans cette lumière de l'amour ; il lui pardonne pour lui permettre de repartir avec une nouvelle orientation : *Moi non plus, lui dit Jésus, je ne te condamne*

5. *Instinctus Spiritus Sancti*. Saint Thomas emploie souvent cette expression à propos des dons du Saint-Esprit, en se référant à Aristote (*Ethique à Eudème*, VII, 14, 1248 a 32-36) : ceux qui sont mus par un instinct divin sont mus « par un principe meilleur que la raison humaine » (*Somme théologique*, I-II, q. 68, a. 1, c).

6. 1 Jn 2, 27.

pas. Va, désormais ne pêche plus. Or, pour ne plus pécher, il faut être dans la lumière du Christ. On comprend comment le geste de miséricorde qui purifie le cœur réclame cette lumière, pour que nous puissions, avec cette lumière intérieure, repartir vers ce qui est notre fin. *Je suis la Lumière du monde ; qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres* : Jésus nous attire, il nous demande de mettre nos pas dans les siens. Ce n'est pas notre intelligence qui est notre lumière de vie, c'est Jésus, alors que pour la dialectique c'est l'intelligence qui est lumière. *Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie.* Jésus est Lumière et il nous *donne* sa lumière ; Jésus nous rend intelligents, parce qu'il fait de nous des contemplatifs, et donc des êtres intelligents. Nous avons tous fait cette expérience dans notre vie : quand nous sommes auprès d'un être très intelligent, nous avons l'impression d'être intelligents. C'est étonnant : quand on est seul, on ne sait pas trop... mais dès qu'on est auprès d'un être intelligent, on est intelligent ! On est à son ombre, comme auprès de ces grands chênes qui créent tout un climat autour d'eux ; et on se dit : « Je ne savais pas que j'étais si intelligent, que je comprenais si facilement. » Or ce qui est vrai au niveau humain l'est encore bien plus quand il s'agit du Christ ; quand nous sommes proches de Jésus dans l'oraison, quand par la foi nous le « touchons », lui qui est Lumière, nous sommes dans la lumière.

Il faudrait ici reprendre toute l'analyse des connaissances de Jésus que fait saint Thomas : les sommets de l'âme humaine de Jésus sont irradiés de la vision béatifique⁷, il y a dans son intelligence la plénitude de la science infuse⁸, et dans son intelligence liée à sa sensibilité Jésus progresse en sagesse et science⁹. Il y a ces trois aspects successifs, par où nous découvrons combien Jésus est Lumière. Pensons aussi à ce symbolisme que nous voyons dans l'Écriture : ces animaux extraordinaires qui sont « pleins d'yeux » partout¹⁰ et qui préfigurent Jésus... Jésus est Lumière. Il est Lumière pour le Père et il est Lumière pour nous. Marie, elle aussi, est lumière, parce qu'il n'y a pas de ténèbres en Marie, pas de péché. Et nous-mêmes sommes lumière dans la mesure où nous vivons du Christ. On le voit au début de la première Épître de saint Jean : « Dieu est Lumière »¹¹ (et Jésus est Lumière puisqu'il est Dieu pour nous). « Si nous disons que nous sommes en communion

7. Voir *Somme théologique*, III, q. 10.

8. Q. 11.

9. Q. 12, a. 2.

10. Voir Ap 4, 6-8 ; cf. Ez 1, 18 ; 10, 12.

11. 1 Jn 1, 5.

avec lui alors que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons, nous ne faisons pas la vérité. Mais si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres¹². »

MARCHER DANS LA LUMIÈRE

La charité fraternelle réclame la lumière de Jésus, cette lumière d'amour qui nous donne un respect profond pour l'autre, notre prochain qui est directement lié à Jésus (comme nous le sommes nous-mêmes). Marcher dans la lumière, c'est marcher dans la miséricorde du cœur de Jésus, c'est marcher avec le souci de respecter l'autre qui est, comme nous, enveloppé de la miséricorde du Christ. Alors il n'y a pas de danger que les ténèbres nous envahissent ; car si on suit Jésus, on devient lumière, pour soi et pour les autres ; on est témoin de la lumière du Christ, et on répand cette lumière sur tous ceux qui sont autour de nous. Certes on ne dira pas : « Regardez-moi, je suis lumineux ! » car il y a en nous l'obscurité du péché, il y a en nous les concupiscences qui nous rendent obscurs. Mais malgré cela le chrétien qui, comme tel, est un « fils de lumière »¹³, doit être lumineux dans les ténèbres du monde d'aujourd'hui ; il doit mettre toute son intelligence au service de la lumière du Christ et essayer d'être intelligent pour Dieu, pour Jésus et pour ses frères. La vie commune est plus facile si on vit dans la lumière du Christ que si on vit dans l'opacité de la bêtise ! On doit donc essayer, autant que possible, d'apporter cette lumière du Christ qu'il nous a donnée et que nous avons tous. Peu importe l'éducation et l'instruction que nous avons reçues ; cette lumière est quelque chose de gratuit qui nous est donné, et chacun de nous est intelligent dans le Christ et pour le Christ – c'est étonnant ! N'ayons donc pas de complexes d'infériorité, ce n'est pas chrétien. Il faut vivre cette grandeur de la foi, cette noblesse de la foi : nous avons en nous la lumière du Christ, et donc la possibilité de pénétrer profondément dans l'Écriture, et la possibilité d'exercer la charité fraternelle dans cette lumière. Toutes nos œuvres peuvent se réaliser dans la lumière du Christ ; parce que nous la vivons dans la foi il ne nous est pas toujours facile de bien la saisir, mais la foi reste un *mystère de lumière* : c'est la lumière du Christ qui nous enveloppe. Comprenons donc bien cette affirmation : *Je suis la Lumière du monde* comme liée directement à la miséricorde de Jésus.

12. 1 Jn 1, 6.

13. Jn 12, 36 ; cf. Ep 5, 8 ; 1 Th 5, 5.

C'est peut-être cela, la grande miséricorde de Jésus : faire de nous des êtres lumineux alors que nous sommes enveloppés de péché. Nous portons en nous les conséquences du péché (les trois concupiscences), et Jésus nous donne sa lumière.

La suite du chapitre 8, du verset 13 à la fin, est très rude, et il faut bien comprendre le lien entre cette fin et le début : il y a là comme un signe qui montre l'unité de ce chapitre. Il se termine par ces mots : *Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter*. Ces pierres étaient destinées à la femme prise en flagrant délit d'adultère ; Jésus, lui ayant pardonné, s'expose à être lui-même lapidé, et entre les deux il y a une lutte très grande. On peut voir là une petite « signature » du Saint-Esprit. À Fribourg (en Suisse), on parle du « Maître à l'œillet », ce peintre qui signait toujours ses tableaux d'un petit œillet. On ne sait pas qui était ce peintre : on ne connaît que l'œillet. Il y a des signatures du Saint-Esprit, comme il y a des signatures du démon, et il faut savoir les déceler : *Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se déroba et sortit du Temple*. Ce n'est pas un hasard. La femme était condamnée à être lapidée et Jésus, en lui pardonnant, se met à sa place. Car c'est cela, le pardon ; c'est *se mettre à la place* de celui qui nous a blessé ; alors seulement on lui pardonne vraiment.

Mais avant d'en arriver à cette fin du chapitre 8, il y a une grande discussion qui est peut-être, au plan théologique, le lieu de la plus grande tension entre Jésus et son peuple ; c'est aussi la théologie du péché qui nous est montrée là. Ce chapitre 8 est très chaotique, mais il semble que ce soit volontaire, pour que nous comprenions mieux. Jésus commence par la miséricorde, qui est lumière, et on voit comment les hommes la reçoivent : aussitôt ils discutent. Ils ont de la peine à recevoir la lumière contemplative et la miséricorde, ils ont de la peine à marcher dans la lumière, et très facilement ils se replient sur eux-mêmes et s'enfoncent dans les ténèbres, sans savoir où ils vont¹⁴. *Les Pharisiens lui dirent : « Tu te rends témoignage à toi-même ; ton témoignage ne vaut pas. »* Jésus vient de faire ce geste de miséricorde, qui est un geste de lumière, et au nom de la Loi on lui dit : *Tu te rends témoignage à toi-même ; ton témoignage ne vaut pas*. Et lui, qui vient de dire : *Je suis la Lumière du monde*, reconnaît qu'en disant cela il se rend témoignage à lui-même : *Oui, je me rends témoignage à moi-même et toutefois mon témoignage vaut*. La foi consiste à recevoir ce

14. « Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous atteignent : celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va » (Jn 12, 35).

témoignage que Jésus donne de lui-même. C'est cela, la foi ; c'est cela, la confiance. Quand on a confiance en quelqu'un, on accepte son témoignage ; quand on n'a plus confiance, on ne l'accepte plus.

JÉSUS SE REND TÉMOIGNAGE À LUI-MÊME

Oui, je me rends témoignage à moi-même et toutefois mon témoignage vaut, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais : l'origine, quand elle est divine, est liée à la fin. L'origine humaine est distincte de la fin, mais quand il s'agit de l'origine divine l'alpha et l'oméga ne font qu'un, l'origine et la fin se tiennent toujours. C'est le propre du mystère du Christ, c'est donc aussi le propre de toute la conduite de Dieu sur l'Église. L'alpha, le début, est toujours présent ; c'est très déconcertant pour les historiens, mais dans la foi l'alpha est toujours présent. Jésus est toujours présent dans son Église, et l'Esprit Saint est toujours présent. La source est donc toujours présente, à chaque instant (c'est le mystère de la Tradition). Je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez ni d'où je viens ni où je vais : dans leur ignorance totale de l'origine et de la finalité, ils ne comprennent rien du tout ; ils ne voient qu'une seule chose : l'origine humaine, visible. Vous, vous jugez selon la chair [juger selon la chair, c'est juger selon les apparences, juger en fonction de ce que nous sentons, de ce que nous palpons] ; moi, je ne juge personne ; ou, s'il m'arrive de juger, mon jugement est valable, parce que je ne suis pas seul : il y a moi et celui qui m'a envoyé. Le mystère de l'unité de Jésus et du Père devient de plus en plus présent ; plus on s'approche du terme, plus Jésus nous montre son unité avec le Père, et ici c'est à propos du témoignage qu'il donne. C'est très beau, parce que ce que Jésus dit de lui est vrai de l'Église, et vrai aussi, d'une certaine manière, de chacun d'entre nous quand nous parlons au nom du Christ, quand nous parlons dans sa lumière.

*Vous, vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. Jésus n'est pas venu pour juger ni pour condamner¹⁵. Ou, s'il m'arrive de juger, mon jugement est valable, parce que je ne suis pas seul : il y a moi et celui qui m'a envoyé. Jésus montre donc que s'il est la Lumière, c'est parce qu'il est uni au Père : il est, comme dit le *Credo*, « Lumière*

15. Voir Jn 12, 47 et 3, 19, où Jésus dit explicitement en quoi consiste le jugement : « La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (3, 19).

de la Lumière ». *Or il est écrit dans votre Loi* [Jésus souligne : *votre Loi* ; s'adressant aux Pharisiens il ne dit pas *notre Loi*, mais *votre Loi*] *que de deux personnes le témoignage vaut. Je me rends témoignage à moi-même ; mais pour moi témoigne aussi le Père qui m'a envoyé.* La théologie du mystère du Christ est vue ici du point de vue du *témoignage*, donc à la fois dans la relation intime de Jésus avec le Père et dans la force avec laquelle il témoigne de lui-même. Il affirme deux fois, au verset 14 et au verset 18, qu'il se rend témoignage à lui-même : c'est la *personne* de Jésus qui témoigne, et cependant il est tout entier relatif au Père, et le témoignage du Père est présent dans son témoignage : *Je me rends témoignage à moi-même ; mais pour moi témoigne aussi le Père qui m'a envoyé.* C'est bien la théologie du mystère du Christ qui est présente ici : le Verbe qui « devient chair » est le Verbe qui est « dans le sein du Père ». En tant que Verbe, Jésus est *un* avec le Père, et en tant que Verbe devenu chair il se rend témoignage à lui-même ; cette relation de dépendance à l'égard du Père, et en même temps son regard de miséricorde sur nous, c'est le mystère de Jésus, c'est le mystère de son sacerdoce ; car le mystère de Jésus qui se rend témoignage à lui-même, c'est bien le mystère de son sacerdoce : Jésus *présent pour nous* en tant qu'il est l'Envoyé du Père.

Ils lui dirent alors : « Où est ton Père ? » Jésus répondit : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. » Cette parole, on doit la méditer et la contempler. Si on regarde Jésus comme un homme, on ne le connaît pas ; il ne peut être connu que dans la lumière du Père. Il faut être très net aujourd'hui là-dessus, et Jean est très net : quand on situe la connaissance du Christ à un niveau purement humain, on ne sait plus qui est Jésus. Beaucoup, aujourd'hui, ne savent plus qui est Jésus parce qu'ils ne le regardent plus comme celui qui est habité par le Père, celui qui est le Fils bien-aimé, l'Envoyé du Père. *Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.* C'est là une des très grandes souffrances du cœur de Jésus. C'est important, dans ces discussions, de saisir les blessures du cœur du Christ dans sa vie apostolique. Il est la Vérité et on n'accepte pas son témoignage, on le regarde d'une façon tout extérieure, alors qu'il y a dans le Christ une intériorité qui est bouleversante : l'intériorité même de Dieu. Nous, bien souvent, nous nous arrêtons à l'extérieur parce que nous manquons tous d'intériorité... Là il y aurait une résolution à prendre : vivre dans une intériorité beaucoup plus profonde, c'est-à-dire être reliés beaucoup plus directement à Jésus et au Père. Car c'est cela, notre inté-

riorité : être habités par Jésus et par le Père ; et nous ne serons vraiment des envoyés de Jésus et du Père que si nous sommes *habités* par eux. L'aspect extérieur, c'est second ; ce qui est important en nous, c'est cette intériorité d'amour qui nous relie à Jésus et par lui au Père. Malheureusement nous sommes des êtres très extérieurs, nous vivons souvent d'une façon très « épidermique », c'est-à-dire au niveau des choses palpables ; nous avons de la peine à vivre vraiment de l'intériorité. Pour Jésus c'est tout autre : il y a en lui une telle intériorité d'amour ! et il voit que les hommes n'arrivent pas à saisir cette intériorité. N'est-ce pas une des très grandes souffrances du cœur du Christ ? Il est venu au milieu de nous en prenant notre nature humaine pour nous parler du Père, et les hommes ne regardent en lui que l'homme. Cela, c'est le piège du démon : couper Jésus de sa source, et donc ne le regarder que de l'extérieur.

Il prononça ces paroles au Trésor, alors qu'il enseignait dans le Temple. Personne ne l'arrêta, parce que son heure n'était pas encore venue.

Jésus leur dit encore... Ne cherchons pas ici la succession ; il faut accepter de ne pas vouloir trouver un ordre trop historique. Dans cette grande discussion, il semble que ce soit voulu. *Jésus leur dit encore : « Je m'en vais et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir. » Les Juifs se disaient : « Va-t-il se tuer ? »* Précédemment il leur avait dit : « Vous me cherchez, et vous ne me trouverez pas ; là où je suis, moi, vous, vous ne pouvez venir »¹⁶ (chaque fois que Jésus dit cela, c'est pour essayer de toucher le cœur de ceux qui sont capables de croire en lui). À ce moment-là on croyait qu'il allait chez les Grecs¹⁷ ; maintenant, cela devient plus tragique. S'il allait chez les Grecs, c'était très désagréable, parce que cela prouvait qu'il aimait mieux les Grecs que son peuple, qu'il les trouvait plus intelligents. Ici, les Juifs sentent qu'on s'approche de la fin : *Va-t-il se tuer, pour qu'il dise : « Où je vais, vous ne pouvez venir » ?* Voilà comment on prétend sonder le cœur de Jésus, voilà comment les hommes s'arrêtent à l'extérieur et n'arrivent pas à pénétrer l'intention de celui qui leur parle.

16. Jn 7, 34. Cette affirmation les avait perturbés : « Qu'a-t-il voulu dire par ces mots : “ Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas ; là où je suis, moi, vous, vous ne pouvez venir ” ? » (7, 36).

17. Jn 7, 35.

« JE SUIS »

Jésus continua : « Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous, vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. » Là, il y a vraiment rupture. Cela avait déjà été dit à Nicodème¹⁸ mais cela prend ici un aspect beaucoup plus net : *Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous, vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; oui, si vous ne croyez pas que JE SUIS, vous mourrez dans vos péchés.* Voilà la troisième grande affirmation de Jésus dans les luttes ; et c'est au milieu d'une grande lutte que Jésus affirme qu'il est *Je Suis*. Cela prend une résonance très forte pour le peuple d'Israël, puisque c'est la grande révélation de Yahvé à Moïse¹⁹ ; et voilà que Jésus lui-même se présente de cette manière, et au moment même où les Juifs commencent à s'éloigner. En effet, Jésus scrute leur cœur en leur disant : *Vous mourrez dans vos péchés* – autrement dit : ils sont tellement enfermés en eux-mêmes qu'ils sont incapables de regarder Jésus. *Oui, si vous ne croyez pas que JE SUIS, vous mourrez dans vos péchés.* Jésus, ici, nous fait comprendre que si nous n'avons pas foi en lui en tant qu'il est *Je Suis*, c'est-à-dire en tant qu'il est Dieu, nous mourrons dans nos péchés, parce qu'alors il n'y a plus pour nous de Sauveur. La foi dans le Christ Sauveur nous sort de toutes nos fautes ; or si nous ne croyons pas que Jésus est Dieu, il ne peut pas être notre Sauveur : nous mourrons donc dans nos péchés.

Ils lui dirent alors : « *Qui es-tu ?* » On comprend très bien ; cette parole de Jésus les a frappés, alors ils sont inquiets, parce qu'ils sentent bien la force de cette affirmation. Moïse disait : « Ce lieu est saint », et il enlevait ses sandales²⁰. Eux n'en sont pas encore là ; ils sont un peu trop les « sacristains du Bon Dieu », alors cela ne leur fait plus le même effet. Ils sont là, et ils discutent... Ils auraient dû enlever leurs sandales et dire : « Ce lieu est saint, parce qu'il y a la présence de Yahvé » ; car quand Jésus dit : *Je Suis*, c'est Dieu qui est présent pour eux. *Ils lui dirent alors* : « *Qui es-tu ?* » *Jésus leur répondit* : « *D'abord ce que je vous dis.* »

Cette parole très difficile à traduire a donné lieu à des interprétations diverses. La Vulgate dit : *Principium, qui et loquor vobis*, « Le Principe, moi qui vous parle »²¹. C'est « le Principe » lui-même qui parle

18. Jn 3, vv. 3, 7 et 31.

19. Voir Ex 3, 14.

20. Cf. Ex 3, 5.

21. Voir la manière dont saint Thomas commente ce passage : Commentaire sur l'Évangile de saint Jean, VIII, nos 1182-1184.

quand Jésus dit : *Je Suis*. C'est donc l'affirmation du Christ comme étant Celui qui est « le Principe ». Cela peut se comprendre, mais c'est tout de même très délicat. Le chanoine Osty propose : « Absolument ce que je vous dis ». Et la Bible de Jérusalem : « D'abord ce que je vous dis », « dès le commencement ce que je vous dis ». Or que vient-il de dire ? *Je Suis*, et c'est la grande révélation de ce qu'il est. Il vient de l'affirmer et, pour montrer la puissance du *Je Suis*, il ne veut pas se répéter. Il y a des choses qu'on ne peut pas répéter : c'est trop grand. Il reprend donc de cette manière : *D'abord ce que je vous dis, c'est-à-dire : Je Suis*. C'est Jésus qui se présente avec la transcendance de Yahvé. Il est un avec Dieu, il est Dieu ; alors, dans le style même de la révélation de l'Ancien Testament, on comprend la majesté de cette affirmation : *D'abord ce que je vous dis*.

J'ai beaucoup à dire de vous, beaucoup à condamner. N'est-ce pas extraordinaire, que Jésus dise cela, lui qui n'est pas venu pour condamner ? Il le dit à Nicodème : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde »²². Et ici il dit : *J'ai beaucoup à dire de vous, beaucoup à condamner*. Cela peut sembler contradictoire, mais en réalité cela ne l'est pas. La finalité de la venue de Jésus au milieu de nous est le salut, et non la condamnation ; mais ici, parce que son peuple discute, il veut le corriger, l'arracher à la contamination qui le gagne. Il n'est pas d'accord avec ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sont là, en face de lui, et c'est pour cela qu'il dit : « *J'ai beaucoup à dire de vous, beaucoup à condamner ; mais celui qui m'a envoyé est véridique et ce que j'ai appris de lui, je le dis dans le monde.* » *Ils ne comprirent pas qu'il leur désignait le Père. Alors Jésus leur dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme... »* Jésus revient toujours à la Croix. La Croix est le sommet de la révélation de l'amour ; c'est là que nous comprenons que Jésus est Dieu. Marie l'a compris à l'Annonciation, mais c'est à la Croix que se fait la grande révélation. *Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS et que je ne fais rien de moi-même ; ce que le Père m'a enseigné, je le dis, et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.* C'est à la Croix que se fait la révélation du Christ comme l'Envoyé du Père et la grande révélation du *Je Suis* ; parce qu'à la Croix il ne fait rien de lui-même : il meurt dans l'obéissance. *Ce que le Père m'a enseigné, je le dis* : c'est à la Croix qu'on peut le plus découvrir la docilité du Christ à l'égard du Père, son

22. Jn 3, 17.

« enfouissement » (si l'on ose dire) dans la volonté du Père. *Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît [le bon plaisir du Père]. Comme il disait cela, beaucoup crurent en lui.*

IX

« JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE » « JE SUIS » (II)

Nous avons vu précédemment les deux premières affirmations du « Je Suis ». Revenons un instant sur la seconde : *Jésus leur dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS. »* Ainsi, le mystère même de l'élévation du Fils de l'homme le met plus proche de nous et achève cette révélation du Fils dans son unité avec le Père. Nous découvrons (ou devrions découvrir) la grandeur infinie du Fils égal à sa source, égal au Père. *Alors vous saurez que JE SUIS et que je ne fais rien de moi-même ; ce que le Père m'a enseigné, je le dis.* Normalement, celui qui est enseigné par le Père est disciple, et donc dépend de lui, et n'est pas son égal. Or Jésus affirme qu'il est « Je Suis » ; il n'est donc pas enseigné, car s'il est « Je Suis » il est *un* avec le Père et est donc l'Absolu, comme le Père.

Notre langage n'étant pas adapté au mystère de la Très Sainte Trinité, et infiniment lointain du mystère, il y a un tel décalage qu'on est obligé de corriger tout de suite. Normalement, celui qui est enseigné est second, et celui qui est second est dépendant. Là, il y a un dépassement, un dépassement qui n'est vrai que dans la Très Sainte Trinité. Nous ne devons donc jamais nous arrêter au langage, mais le corriger par la lumière de la Révélation ; et c'est cette lumière de la Révélation qui, corrigeant notre pauvre langage humain, nous permet de nous en servir pour atteindre la vérité. La vérité, c'est que Jésus, le Verbe devenu chair, est égal au Père, qu'il n'est pas inférieur, tout en venant « après » lui.

Alors vous saurez que JE SUIS et que je ne fais rien de moi-même ; ce que le Père m'a enseigné, je le dis, et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.

Le Fils qui vient « après » ne fait que ce que le Père lui demande : il y a là une « complaisance » mutuelle qui dépasse tout. Le mystère est infiniment plus grand que ce que nous pouvons comprendre, mais la Révélation nous permet de saisir à la fois qu'il y a dans le Fils toute la plénitude qui existe dans le Père et qu'il y a dans le Fils quelque chose d'unique et de personnel, comme dans le Père. L'unité de Dieu n'est pas brisée par cette procession éternelle, mais cette unité « devient » (si l'on ose dire) une unité cachée, mystérieuse, qui nous échappe complètement, et qui met le Fils dans une proximité unique à l'égard du Père. Or, du fait que le Père nous donne son Fils¹, la proximité que le Fils connaît avec le Père, cette proximité du Père à l'égard du Fils, nous est *donnée* par la grâce.

« LA VÉRITÉ VOUS FERA LIBRES »

« Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » Comme il disait cela, beaucoup crurent en lui. Jésus dit alors à ceux des Juifs qui l'avaient cru : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité et la vérité vous fera libres. » Jésus veut confirmer leur foi naissante et leur faire comprendre que pour que la foi grandisse il faut demeurer dans sa parole. C'est aussi le mystère de l'oraison, de la prière intérieure : demeurer dans la parole de Jésus. *Vous connaîtrez alors la vérité et la vérité vous fera libres.* Voilà la vraie libération, et il est très important de voir ce qui libère véritablement. On peut dire qu'il y a une libération fondamentale opérée par l'adoration, et une libération de l'intelligence par la foi en la parole de Dieu. Il y a ainsi une double libération : celle du cœur et de la volonté, que réalise l'adoration – celui qui adore se libère de toutes les dépendances affectives, et nous devons purifier constamment notre cœur dans l'adoration –, et la libération de l'intelligence dans la foi en la parole de Dieu : *Vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité et la vérité vous fera libres.* Quand on ne vit pas de la parole de Jésus comme étant *la vérité*, on reste dépendant de toute sorte d'opinions. La plupart des hommes en sont là, et ils ne sont pas libres. Pour être libre, il faut *atteindre sa fin*, il faut dépasser la relativité des moyens. Or on dépasse la relativité des moyens par l'adoration, puisque là on se remet totalement à Dieu et que

1. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle » (Jn 3, 16).

l'adoration nous met dans une attitude d'abandon où l'on découvre que toutes les choses de ce monde sont relatives. Et quand nous demeurons dans la parole de Jésus nous atteignons la vérité, si bien que nous sommes libres à l'égard de toutes les opinions des hommes.

Jésus nous montre ici ce qui caractérise la seconde personne de la Très Sainte Trinité, celle qui provient du Père et qui apporte la lumière sur le Père, cette lumière qu'il est lui-même. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus intime dans le Fils, de nous apporter cette lumière sur le Père ? On oserait presque dire que ce qu'il y a de plus grand dans le Fils, c'est d'être tout relatif au Père. Car quand on est relatif à quelqu'un qui est « avant » nous (en tous les sens du terme), on apporte à ceux qui sont « après » une très grande lumière, parce qu'on montre que tout vient de lui. Tout vient du Père ; mais il n'y a pas une dépendance dans le Fils, ce n'est pas de l'ordre de la dépendance, c'est de l'ordre de la surabondance ; et dans la surabondance, l'ordre qui peut exister n'est plus un ordre de dépendance. Jésus, parce qu'il est la seconde personne de la Très Sainte Trinité, nous conduit vers une lumière cachée, tout à fait cachée, qui est la lumière du Père ; quand le Père nous donne son Fils, il nous donne sur lui-même une lumière unique.

Ils lui répondirent : « Nous sommes la race d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire : “ Vous deviendrez libres ” ? » Jésus a touché un point névralgique, exactement comme avec Nicodème. Nous retrouvons ici la réaction typique et fondamentale du peuple d'Israël face à Jésus. À Nicodème Jésus dit qu'il faut naître de nouveau, et Nicodème ne comprend pas ; ici, à ceux qui ont cru en sa parole, il dit que par elle ils vont découvrir la vérité, et à ce moment-là être libres, mais eux n'acceptent pas parce qu'ils se considèrent comme étant déjà libres : *Nous sommes la race d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne*. Quel orgueil ! être bien né, être de la race d'Abraham, il n'y a rien au-dessus de cela, ils n'ont pas besoin d'un dépassement. *Nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire : « Vous deviendrez libres » ?* C'est une satisfaction de soi-même et un refus d'entrer dans quelque chose de plus profond. Celui qui est satisfait de lui-même refuse d'aller plus loin, d'entrer plus profondément dans la vérité ; il ne comprend pas que quand il s'agit de la vérité divine, de la parole du Christ, on se libère tous les jours. Aucun d'entre nous ne peut dire qu'il est totalement libre d'une liberté divine, intérieure. Nous sommes encore « ficelés », nous dépendons encore de quantité d'opinions, du jugement des autres. On ne devient libre que progressivement. Là nous voyons les Juifs refuser

ce don gratuit que Jésus leur fait, d'entrer dans la liberté des enfants de Dieu².

Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout homme qui commet le péché est un esclave. Or l'esclave n'est pas toujours dans la maison, le fils y est pour toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres. Oui, je sais que vous êtes la race d'Abraham ; n'empêche que vous voulez me tuer, parce que ma parole n'entre pas en vous. Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père. » Le regard du Christ se fait de plus en plus pénétrant. Le mystère de la foi est un mystère de naissance à la vie divine. C'est un mystère de libération, puisque la foi nous met dans la vérité ; c'est naître dans la vérité, naître dans la lumière du Christ. Il faut bien « sentir » ici ce regard de Jésus : *En vérité, en vérité [Amen, amen], je vous le dis, tout homme qui commet le péché est un esclave.* Voilà la grande définition du péché : il fait de nous des esclaves. C'est pour cela que seule la grâce nous rend libres. Le véritable esclavage, c'est l'esclavage intérieur, l'esclavage de celui qui refuse l'amour, qui refuse d'être lié à sa fin. *Tout homme qui commet le péché est un esclave*, autrement dit il est aliéné. Il ne peut plus exercer parfaitement sa volonté, il ne peut donc plus aimer véritablement. C'est pour cela que Jésus souligne : *Or l'esclave n'est pas toujours dans la maison, le fils y est pour toujours.* L'esclave peut demeurer un certain temps dans la maison (Judas a fait partie de la maison), mais il n'y est pas pour toujours. On peut, extérieurement, sembler faire partie de la maison, mais en réalité on n'y est pas. Le fils, lui, y est pour toujours, il est l'héritier ; l'esclave, non, parce que l'esclave représente le pécheur, celui qui a rompu dans l'ordre de l'amour. *Si donc le Fils vous affranchit* [Jésus est venu pour cela, pour faire de nous des fils de Dieu], *vous serez réellement libres.* Jésus nous donne cette liberté profonde des enfants de Dieu. *Oui, je sais que vous êtes la race d'Abraham* [mais cela ne signifie rien du tout, c'est seulement selon la chair et le sang] ; *n'empêche que vous voulez me tuer* : Jésus revient à cela, et là il sonde les reins et les cœurs. Lui seul peut dire cela ; nous, nous ne pouvons jamais le dire, parce que pour cela il faut scruter jusqu'aux intentions profondes. *N'empêche que vous voulez me tuer, parce que ma parole n'entre pas en vous.* C'est une question de foi : quand on a la foi, la parole de Dieu entre en nous, la parole de Jésus entre en nous ; et cette parole nous donne la

2. Cf. Rm 8, 21.

vérité, et elle nous libère. Si la parole de Jésus n'entre pas en nous, la foi ne peut pas s'exercer – alors on reste à un niveau extérieur.

JÉSUS DÉNONCE UNE FAUSSE FILIATION

Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu auprès de votre père. Jésus montre ici deux filiations, et c'est peut-être cela qui est au cœur de toute la lutte. *Ils lui répliquèrent : « Notre père, c'est Abraham. » Jésus leur dit : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Or vous voulez me tuer, moi qui vous dis la vérité, que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait ! Vous, vous faites les œuvres de votre père. » Ils lui dirent : « Nous ne sommes pas nés de la prostitution. »* Là ils commencent à comprendre : *« Nous n'avons qu'un Père : Dieu. » Jésus reprit : « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? C'est que vous ne pouvez pas écouter ma parole. Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. »* Nous touchons ici le jugement ultime de Jésus sur ceux qu'il aime ; car il les aime, autrement il ne dirait pas cela. Il les corrige, et il veut les arracher à cette fausse filiation. C'est un moment très grand, mais en même temps très rude : ce peuple religieux croit être dans la vérité, il croit appartenir à Abraham et c'est sa plus grande fierté... Et Jésus dénonce un lien souterrain avec le démon.

Il faut ici être attentif, parce que c'est peut-être cela qui nous fait le mieux saisir la tactique du démon. Dans son orgueil il imite Dieu, il veut être père, alors qu'il n'a pas de fécondité et ne peut pas en avoir puisqu'il n'a plus d'amour. Or tout son désir, c'est d'être père, c'est-à-dire de nous attirer vers lui et de nous rendre semblables à lui. Là nous saisissons ce qu'est le péché : cette dépendance à l'égard du démon qui nous rend semblables à lui, qui nous fait être de sa race ; or la race du démon, nous le savons bien, c'est le refus de l'amour ; c'est donc l'orgueil. Les Juifs ont essayé de dire : « Pas du tout, c'est Abraham », et Jésus montre que ce n'est pas vrai. Il y a là un regard très profond. Israël ne fait-il pas toujours un peu la même chose ? *Nous sommes la race d'Abraham* ; mais qu'est-ce que cela veut dire ? La race selon la chair et le sang, cela ne veut rien dire pour Dieu. *Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham.* Quelle est l'œuvre d'Abraham ? c'est la foi et l'espérance, c'est l'obéissance à

Dieu, c'est l'offrande d'Isaac³. Dieu éprouve son cœur pour voir si vraiment il est capable d'être fidèle jusqu'au bout. C'est donc vraiment cela, l'œuvre d'Abraham : l'offrande d'Isaac, l'offrande de ce qui nous est le plus cher, les dons mêmes de Dieu que nous offrons à Dieu pour faire pleinement sa volonté. On n'est enfant d'Abraham que quand on fait les œuvres d'Abraham ; si on ne les fait pas, c'est-à-dire si on ne reconnaît pas l'absolu de la volonté de Dieu, l'absolu de sa volonté de Père, on n'est pas de la race d'Abraham. Et Jésus revient encore à ce qu'il a dit : *Or vous voulez me tuer*. Il insiste (c'est la troisième fois), et eux ne comprennent pas, et ils ne reconnaissent pas leur aveuglement.

Comme on est aveugle à l'égard des tendances les plus tenaces ! et le démon est celui qui agit toujours dans les ténèbres. Il y a eu un moment de complicité, c'est évident, parce que le démon ne peut pénétrer que s'il y a un moment de complicité. On ne peut être de la race du démon, être vraiment sous sa dépendance, que s'il y a eu un moment de complicité, c'est-à-dire un moment où on a accepté. Ceux à qui Jésus parle, à un moment donné, ont accepté – autrement Jésus ne dirait pas cela ; il dirait : « Vous êtes tentés ». Ici, il va beaucoup plus loin, car ce n'est pas une tentation : *Vous voulez me tuer, moi qui vous dis la vérité, que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait !* Jésus montre ici la rupture de ceux qui prétendent être enfants d'Abraham et qui ne le sont plus parce que, n'ayant plus la foi en la parole de Dieu ni le désir de ne faire que sa volonté, ils ne font plus les œuvres d'Abraham : *Cela, Abraham ne l'a pas fait ! Vous, vous faites les œuvres de votre père*. C'est la seconde fois que Jésus leur dit cela ; il faut du temps avant qu'il puisse leur dire qui est leur père. « *Nous ne sommes pas nés de la prostitution [autrement dit : l'idolâtrie], nous n'avons qu'un Père : Dieu.* » Jésus reprit : « *Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez* ». On ne peut pas aimer le Père sans aimer Jésus ; nous ne pouvons pas regarder Dieu comme notre Père si nous n'aimons pas Jésus : *Car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé*. Cette première filiation fait comprendre toutes les autres, c'est en elle que toutes les autres se réalisent. Nous ne pouvons pas séparer notre filiation à l'égard du Père de la filiation du Fils dans la Très Sainte Trinité. Par la grâce nous sommes fils de Dieu, et par là le mystère même de Jésus se révèle à nous et nous est donné. C'est pour cela qu'Abraham, dans sa foi et sa

3. Cf. He 11, 8-10 et 17-19. Rm 4, 13-23. Ga 3, 6-9. Jc 2, 21-23.

filiation divine, a « reconnu » Jésus ; d'une manière implicite, certes, d'une manière voilée, mais il l'a reconnu. On ne peut pas avoir une foi vraie, être véritablement enfant du Père, sans reconnaître le Fils. Il y a là un lien essentiel, et c'est bien ce qui est dit ici, si on essaie de comprendre la force de ces paroles prononcées au sein d'une grande lutte à propos des deux filiations : la filiation des Juifs à l'égard d'Abraham, qui exprime la filiation à l'égard du Dieu Créateur, et la filiation à l'égard du Père qui, si elle est vécue en vérité, nous fait nécessairement reconnaître Jésus : *Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé.*

« VOUS NE POUVEZ PAS ÉCOUTER MA PAROLE »

Cette parole exprime une tristesse du cœur de Jésus : *Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? C'est que vous ne pouvez pas écouter ma parole.* Si on ne peut pas écouter la parole de Dieu, la parole de Jésus, c'est qu'on met un obstacle : l'orgueil. L'orgueil arrête la foi, il empêche de croire ; et l'orgueil, c'est nous : on n'accepte rien qui vienne de l'extérieur. L'orgueil, c'est notre intelligence qui veut être tout et qui veut tout juger. *C'est que vous ne pouvez pas écouter ma parole. Vous avez pour père le diable.* Voilà bien ce que le démon fait en premier lieu : il veut nous empêcher d'écouter la parole de Jésus, nous mettre dans cet état d'opposition voilée. Le démon est astucieux, il n'agit pas directement ; il agit toujours dans les ténèbres et de manière détournée.

Vous avez pour père le diable [on aimerait savoir quelle impression ont eu ceux qui ont entendu ces paroles !] *et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir.* Le désir du démon, c'est de tuer Jésus. *Dès l'origine, ce fut un homicide ; il n'était pas établi dans la vérité.* Ces paroles sont les plus fortes de toute l'Écriture concernant le démon, et les paroles les plus fortes concernant le mystère du péché. Le péché, c'est l'homme lié au démon. On ne peut pas pécher seul, on pêche toujours avec lui ; ce faisant on reconnaît sa paternité, et ainsi on se laisse entraîner dans sa révolte. *Dès l'origine, ce fut un homicide ; il n'était pas établi dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds.* L'orgueil nous met dans le mensonge (on n'est plus dans la vérité) et il conduit à la jalousie et à l'homicide. On voit bien cela chez Caïn, qui a agi sous la motion du démon. S'il n'y avait pas le démon, l'homme ne tuerait pas

l'homme ; un homme ne peut en tuer un autre que s'il est mû par le démon, et c'est le démon qui introduit parmi les hommes cette lutte à mort. Qui divise et dresse l'homme contre l'homme ? Ce ne peut être que le démon ; de lui-même l'homme ne le ferait pas. *Dès l'origine, ce fut un homicide ; il n'était pas établi dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge. Mais moi, c'est parce que je dis la vérité que vous ne me croyez pas. Qui d'entre vous me convaincra de péché ?* De nouveau Jésus affirme le grand mystère de la vérité dont il est le témoin : *Mais moi, c'est parce que je dis la vérité que vous ne me croyez pas.* Il appelle la confiance, il appelle l'adhésion à son témoignage... Et on ne l'écoute pas. *« Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; si vous n'entendez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. »* Les Juifs lui répliquèrent : *« N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et qu'un démon te possède ? »* [Quand on n'accepte pas une correction fraternelle, on renvoie la faute sur l'autre.] *Jésus répondit : « Je ne suis pas un possédé, mais j'honore mon Père, et vous, vous cherchez à me déshonorer. Je ne cherche pas ma gloire ; quelqu'un s'en occupe et juge. »*

Jésus a montré ce qu'est le péché, le péché d'orgueil et toute la dialectique du péché : l'orgueil engendre la jalousie, qui engendre l'homicide ; l'orgueil nous met dans le mensonge, le refus de la vérité. Car on n'est vrai, du point de vue pratique, que quand on accomplit la volonté du Père ; et le mensonge pratique, c'est l'orgueil, parce qu'on s'exalte soi-même contre Dieu ; on n'est plus dans la vérité. Et après avoir dépisté ce lien si profond avec le démon, Jésus, de nouveau, va montrer la grandeur de son message : *« En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »* Les Juifs lui dirent : *« Maintenant nous sommes sûrs qu'un démon te possède. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : “ Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort ”. Es-tu donc plus grand qu'Abraham, notre père, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ? »* Jésus répondit : *« Si je me glorifiais moi-même, ma gloire ne serait rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites : “ Il est notre Dieu ”, et pourtant vous ne le connaissez pas. Moi je le connais ; et si je disais : “ Je ne le connais pas ”, je serais comme vous, un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui. »* Abraham attendait le jour de Dieu, et il y a eu un

Magnificat d'Abraham : Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui. Là on touche jusqu'où est allée la foi d'Abraham. *Les Juifs lui dirent alors : « Tu n'as pas cinquante ans et tu as vu Abraham ! » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, JE SUIS. »* C'est la troisième fois que Jésus l'affirme. C'est vraiment trinitaire, si nous sommes attentifs. Les grands discours de Jésus dans l'Évangile de Jean sont toujours trinitaires, parce que Jésus nous y révèle le mystère de la Très Sainte Trinité. Et ici, quand il dit à trois reprises : *Je Suis*, nous voyons bien cette dimension trinitaire.

Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se déroba et sortit du Temple. Il semble bien que ce soit, dans l'Évangile de saint Jean, le moment de la plus grande lutte. Là on découvre la force de Jésus, la force d'aller jusqu'au bout. Il faut une force étonnante pour dévoiler la présence du démon ; or il y a bien ici une présence du démon, qui est là comme « père » ; il est caché mais il est là, présent, et c'est pour cela que les Juifs ne peuvent plus croire. C'est la première chose que le démon fait : empêcher la parole de Dieu de pénétrer en nous. Quand la parole de Dieu ne pénètre plus en nous, notre foi ne peut plus être nourrie ; et quand elle ne peut plus être nourrie, très vite la foi disparaît, parce qu'elle n'est plus enracinée en nous.

Ce chapitre 8 est très rude, parce que c'est une correction fraternelle qui va très loin. Chacun de nous a quelque chose à y prendre, car nous avons toujours des petites complicités avec le démon. Notre foi n'est pas assez libre, nous ne sommes pas assez « consacrés dans la vérité »⁴, nous n'avons pas le souci d'aller jusqu'au bout des exigences de la foi. Et dans la mesure où on s'arrête, le démon pénètre. Si on ne reçoit pas la parole de Dieu comme un glaive⁵, si on ne la reçoit pas comme une parole vivante, comme une parole qui doit réaliser ce qu'elle signifie, comme une parole qui « spire l'amour »⁶, on ne la reçoit pas. On la lit, on peut l'entendre, mais on ne la reçoit pas. La foi est quelque chose de plus radical que notre intelligence. C'est toute notre âme spirituelle qui, par la foi, s'ouvre à la parole de Dieu dans une attitude de réceptivité à cette parole qui nous donne la vérité ; et c'est cette vérité qui nous libère. Si on n'accepte pas de recevoir la parole de Jésus comme une parole vivante, comme *la vérité*, immédiatement le démon s'empare de

4. Cf. Jn 17, 17.

5. Voir He 4, 12.

6. Cf. *Somme théologique*, I, q. 43, a. 5, ad 2 ; *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, VI, n° 946.

nous. La lutte est vraiment au niveau de la vérité, et de cette libération qu'apporte la vérité. La vérité, ici, est en Jésus, l'Envoyé du Père, qui nous la communique et nous la donne. C'est un des moments de l'Évangile où l'on saisit peut-être le mieux avec quel amour Jésus « poursuit » son peuple, et en même temps l'astuce prodigieuse du démon visant à supprimer cette attitude de réceptivité à l'égard de la parole de Jésus pour nous enfermer dans notre propre opinion.

X

SUR LES TRADITIONS RELIGIEUSES ET LA FOI

Nous avons essayé d'entrer dans le chapitre 8, qui est un moment difficile de l'Évangile parce qu'il nous met face à la source du péché. Jésus y dévoile l'emprise du démon : *Votre père, c'est le diable*¹. Au moment même où il révèle sa transcendance – *Je Suis* –, où il nous révèle son unité avec le Père et l'Esprit Saint dans le grand mystère de l'unité de Dieu, Jésus nous fait aussi saisir l'action souterraine du démon. Il y a l'action cachée de l'Esprit Saint et l'action souterraine du démon. Il y a la filiation qui nous unit à la paternité du Père, et c'est l'Esprit Saint qui nous fait vivre cette filiation et cette dépendance, c'est lui qui au plus intime de notre cœur nous fait dire : « *Abba, Père !* »²... et il y a le démon qui essaie de nous entraîner dans une fausse intériorité, une intériorité imaginaire. Car le démon agit sur l'imagination, il est le prince de l'imaginaire, et dans ce domaine il est extraordinaire. Il nous fait croire que l'imaginaire est l'intériorité, alors que ce n'est pas du tout cela ; l'imaginaire, c'est encore la sensibilité. L'imaginaire peut être lié à nos instincts, il peut être lié à toute notre affectivité, mais ce n'est pas la véritable intériorité. Quand on parle de « psychologie des profondeurs », ce n'est pas l'intériorité. Seul l'Esprit Saint nous fait entrer dans la source de notre vie et y demeurer, demeurer en conjonction avec le Père ; le démon, lui, nous met toujours dans l'extériorité.

Ce qui est très frappant dans ce chapitre 8 de saint Jean, c'est de voir que les Juifs, qui sont pourtant un peuple religieux, un peuple croyant, se laissent mener par le démon. Et c'est peut-être pour cela que, dans ce passage de l'Évangile, Jésus est si net. On est frappé, en lisant ce chapitre, de voir la force avec laquelle Jésus, alors que les Juifs vien-

1. Jn 8, 44.

2. Rm 8, 15.

ment de dire : *Notre père, c'est Abraham*, dénonce la confusion : *Votre père, c'est le démon*. Qu'est-ce que cela doit nous faire comprendre ? Il faut se poser la question, car si nous ne vivons pas la même situation que les Juifs à ce moment-là, nous vivons pourtant quelque chose de semblable. Si nous ne le reconnaissons pas, nous ne comprenons pas cette parole ; nous la regardons historiquement, et c'est très intéressant, mais cela ne suffit pas. Il faut donc essayer de la comprendre. Jésus vient d'affirmer : *Je suis la Lumière du monde*³, et la Lumière du monde dénonce la confusion. Le démon est prince de la confusion parce qu'il est le prince de l'imaginaire. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le peuple juif n'est pas du tout un peuple athée, c'est un peuple religieux, qui vit de traditions religieuses, qui a foi en la parole de Dieu et confiance dans la Loi. C'est un peuple qui n'est pas, comme nous, complètement matérialisé. Quand on regarde ce qu'est la culture européenne aujourd'hui, comparativement à celle du peuple juif, on se pose la question : Que dirait Jésus dans le monde d'aujourd'hui ? Qu'est-ce que Jésus veut nous faire comprendre dans ce passage de l'Évangile ? Il faut lire tout ce chapitre dans la lumière de la grande révélation : *Je Suis*. Il faut regarder Jésus disant : *Je Suis*, l'écouter dire : *Je Suis*. Regarder Jésus dans le mystère de la Très Sainte Trinité, regarder le Bien-Aimé que le Père nous demande d'écouter⁴, regarder Jésus crucifié qui pour nous est la grande révélation de l'Horeb, le nouveau buisson ardent qui brûle sans se consumer⁵ : le cœur blessé de l'Agneau. Là nous découvrons cette révélation : *Je Suis*. C'est toute la transcendance de Jésus, « Lumière de la Lumière », vivant au plus intime du mystère du Père dans la spiration d'amour⁶. *Je Suis*, c'est la vision du Christ dans la Très Sainte Trinité, la vision de Jésus nous révélant son unité

3. Jn 8, 12.

4. Cf. Mt 17, 5 ; Mc 9, 7 ; Lc 9, 35.

5. Cf. Ex 3, 1-6.

6. Nous nous permettons ici de renvoyer au *Mystère du Christ crucifié et glorifié*, 2^e éd. Fayard (coll. Aletheia) 1996, p. 98 : « A travers l'œuvre qu'il accomplit au nom du Père, Jésus révèle son unité de vie avec lui. L'accomplissement de cette œuvre ne fait pas nombre avec l'exercice tout contemplatif et silencieux du don de sagesse en lequel l'âme humaine de Jésus est toute possédée par le Père. Ce qui est vrai de toutes les œuvres du Christ le sera éminemment de son œuvre par excellence, celle de la Croix, car c'est à la Croix qu'il se révélera comme "JE SUIS" : "Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que JE SUIS, et que je ne fais rien de moi-même [...]". Celui qui m'a envoyé est avec moi" (Jn 8, 28). En reprenant la grande révélation de l'Horeb, Jésus proclame que "JE SUIS" est Amour ; il n'y a qu'un seul "JE SUIS" en lequel le Père et le Fils sont UN dans l'amour. Dans la plénitude du don de sagesse, l'âme de Jésus vit le "JE SUIS" du Père, qui le brûle d'amour et qui se révèle aux hommes à travers ce buisson ardent : "Alors vous saurez que JE SUIS [...]". Il faut que le monde sache que *j'aime le Père*" (Jn 8, 28 et 14, 31). »

avec le Père. Et dans cette lumière, Jésus nous fait comprendre quelle est la plus grande confusion.

Cette confusion, il la voit dans son peuple, mais elle existe toujours : c'est la confusion entre les traditions religieuses et la foi. N'est-ce pas cela que Jésus veut nous faire comprendre ici ? et c'est le don d'intelligence qui doit nous aider à le saisir. Car ce sont des confusions comme celle-là que nous retrouvons constamment aujourd'hui, et qui sont à l'origine d'un abandon de la foi et d'une attitude de révolte. Là Nietzsche a une grande influence sur les jeunes, même s'ils ne sont pas philosophes. Beaucoup plus que le marxisme, c'est Nietzsche qui pétrit la psychologie des jeunes et qui les met dans un état de révolte et d'opposition⁷. Et si on regarde Nietzsche dans la lumière du chapitre 8, on comprend beaucoup de choses. « Parce que nous sommes de la race

7. « Le fait même que l'« esprit » est un *devenir* démontre que le monde n'a point de but, point de condition finale, qu'il est donc incapable d'« être ». Mais la vieille habitude de songer dans tout ce qui arrive à un but et, dans tout ce qui concerne le monde, à un Dieu qui dirige et qui crée, est si puissante que le penseur a beaucoup de peine à ne pas imaginer encore que le manque de but dans le monde est aussi une intention. » Il faut cesser de croire « que le monde ressemble, malgré tout, de quelque façon que ce soit, au Dieu ancien et bien-aimé, au Dieu infini, illimité et créateur » (*La Volonté de Puissance* [Mercure de France 1913], II, pp. 181-182). Cf. *Le crépuscule des idoles*, 13^e éd. Mercure de France 1920, p. 155 : « L'homme n'est pas la conséquence d'une intention propre, d'une volonté, d'un but (...). Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité de Dieu : par là seulement nous sauvons le monde ». Voir aussi *Le gai savoir*, 125 (Gallimard « Idées » 1950), p. 170 : « Ne vient-il pas toujours des nuits, de plus en plus de nuits ? Ne faut-il pas, dès le matin, allumer des lanternes ! N'entendons-nous encore rien du bruit que font les fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous encore rien de la décomposition divine ?... Les dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu est mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous, meurtriers entre les meurtriers ! Ce que le monde a possédé de plus sacré et de plus puissant jusqu'à ce jour a saigné sous notre couteau... Qui nous nettoiera de ce sang ? Quelle eau pourrait nous en laver ! Quelles expiations, quel feu sacré serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte est trop grande pour nous. Ne faut-il pas *devenir dieux nous-mêmes* pour simplement avoir l'air dignes d'elle ? Il n'y eut jamais d'action plus grandiose, et, quels qu'ils soient, ceux qui pourront naître après nous, appartiendront à cause d'elle, à une histoire plus haute que, jusqu'ici, ne fut aucune histoire. » Citons encore *Ainsi parlait Zarathoustra* (Gallimard, Livre de poche 1965), pp. 100-102 (Sur les îles bienheureuses) : « Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture ne dépasse pas votre volonté créatrice. Sauriez-vous créer un Dieu ? – Ne me parlez donc plus des dieux ! Mais vous sauriez créer le Surhomme. Peut-être pas vous-mêmes, mes frères ! Mais vous pourriez vous transformer en pères et en ancêtres du Surhomme : que ceci soit le meilleur de votre œuvre ! (...) Mais que je vous ouvre entièrement mon cœur, ô mes amis : s'il existait des dieux, comment supporterai-je de n'être point Dieu ! Donc il n'y a point de dieux (...). Dieu est une pensée qui ploie tout ce qui est droit et qui fait tourner tout ce qui est immobile. (...) Que resterait-il donc à créer s'il y avait des dieux ? » Et pp. 326-327 : « Hommes supérieurs, ce Dieu a été votre plus grand danger. Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. (...) Dieu est mort : maintenant nous voulons que le Surhomme

d'Abraham, nous sommes sauvés. » Pas du tout : on est sauvé *par la foi*. Ce ne sont pas les traditions religieuses, si grandes soient-elles, qui nous sauvent, c'est la foi, et la foi est un contact direct avec Dieu. Si on ramène la foi aux traditions religieuses, on détruit le caractère divin de la foi. Les traditions religieuses en tant que telles, c'est humain. Certes il y a des traditions religieuses chrétiennes, et en tant que chrétiennes elles sont le fruit de la foi, elles ont donc quelque chose de divin ; mais dans la mesure où la tradition religieuse l'emporte sur la foi, cela redevient humain. L'attitude religieuse est une attitude humaine. C'est la plus grande attitude humaine qui soit, mais c'est une attitude humaine : l'homme est naturellement religieux ; dans ce qu'il est, il est fondamentalement religieux, il cherche Dieu. La nostalgie la plus profonde du cœur de l'homme, c'est d'essayer de découvrir sa source et de remonter jusqu'à elle. C'est pour cela que quand on entrave cette attitude religieuse, on mutile l'homme ; et c'est terrible, parce que c'est mutiler l'homme dans son aspiration la plus fondamentale, son « premier amour ». Le premier amour qui est dans notre cœur est pour Dieu ; même s'il a mis longtemps à s'exprimer, c'est le premier amour, et ce premier amour s'explicité dans l'adoration. Rejeter l'attitude religieuse, c'est donc supprimer dans le cœur de l'homme son élan le plus profond.

LA FOI : UN DON DE DIEU

Si l'attitude religieuse est l'homme qui cherche Dieu, la foi est Dieu venant au-devant de l'homme. Ne confondons pas ce qui vient de l'homme, si grand que ce soit, et ce qui vient de Dieu. Les traditions religieuses, c'est du sacré ; la foi, c'est du divin. La foi est un don gratuit de Dieu, un don qui nous fait « naître de nouveau », « naître d'en haut »⁸. La foi nous permet de « respirer » au rythme même de Dieu, de la Très Sainte Trinité, du cœur de Jésus. La foi, qui nous lie au sacerdoce de Jésus, médiateur comme Fils bien-aimé, est trinitaire ; elle nous fait vivre du Père, du Verbe et de l'Esprit. Les traditions religieuses aboutissent à l'adoration du Dieu unique ; l'adoration, au niveau religieux, consiste à adorer le Créateur. La foi, elle, nous plonge dans le mystère même de la

vive. » – Toutes ces déclarations (et bien d'autres) sont d'autant plus impressionnantes que, selon le témoignage précieux de Lou Salomé, il était, dans sa jeunesse, profondément religieux, comme le montre sa prière *Au Dieu inconnu* écrite en 1864 (donc à l'âge de vingt ans) : « Je veux te connaître, Inconnu, Toi qui t'agrippes si profondément dans mon âme, (...) Toi l'insaisissable, toi mon parent ! Je veux te connaître, même te servir. »

8. Voir Jn 3, 1-21.

Très Sainte Trinité, à travers le cœur du Christ. Par les sacrements, par la liturgie, la foi va être source d'une nouvelle tradition, une tradition religieuse *chrétienne*. Mais c'est la foi qui est source, et qui assume tout, et elle transforme complètement les traditions religieuses. Et si on vient couper ces traditions religieuses de leur source qui est la foi, on retombe dans quelque chose d'humain qui entraîne une grande opacité. C'est très curieux : les traditions religieuses, qui devraient nous conduire à Dieu, peuvent devenir cause d'opacité, et il y a là un risque chez les hommes traditionnels. Il faut bien voir cela : la tradition est une chose magnifique, mais elle peut devenir un obstacle à la foi.

C'est cela que le chapitre 8 de saint Jean nous montre. Ce peuple est un peuple de traditions, et il oppose la tradition au Christ, alors que toute la tradition d'Israël, si elle était vécue dans la foi, devait conduire à Jésus. C'est bien pour cela que Jésus dit : *Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui*. Abraham conduit à Jésus ; donc, vivre de la foi d'Abraham, c'est nécessairement accepter Jésus. Il ne peut pas en être autrement ; la foi en la parole de Dieu ne peut que conduire au Christ. Mais les traditions religieuses ont parfois un poids tel qu'elles s'opposent à la foi vivante, à la foi contemplative, la foi qui nous relie directement à *une personne*. Il y a dans les traditions religieuses un anonymat, et parfois une affectivité tellement lourde, que cela nous empêche d'aller plus loin. Quand elles se matérialisent, quand elles ne sont plus animées par la foi, les traditions religieuses peuvent devenir des ornières : « On a toujours dit cela. » Qu'est-ce que cela veut dire, par rapport à Dieu ? Est-ce la parole de Dieu ? « On a toujours dit cela »... Et souvent ce n'est même pas vrai. Mais même si on le dit depuis cinquante ans, qu'est-ce par rapport à l'éternité ? La parole de Dieu nous met dans l'éternité, et donc relativise la succession du temps.

C'est peut-être un grand problème de l'Église aujourd'hui : à la fois garder une foi toute limpide en le Christ, et garder foi en l'Église, en comprenant qu'on ne peut pas séparer Jésus de l'Église. Jeanne d'Arc, sous la motion du don d'intelligence, disait : « Pour moi, adhérer au Christ et à l'Église, c'est tout un. » Si on commence à relativiser l'Église par rapport à Jésus, on ne comprend plus ; et en même temps il faut comprendre que les traditions religieuses sont au service de la foi, sont *pour la foi*. Il ne faut donc pas les supprimer. Vouloir un purisme absolu de la foi sans traditions religieuses, c'est aller contre le mystère de l'Incarnation. C'est oublier que la foi réclame cette incarnation dans tout notre être et donc dans notre attitude religieuse. La foi est liée à l'adoration, elle ne peut « respirer » pleinement que dans l'adoration. Il y a, selon les traditions religieuses, différentes manières

d'adorer Dieu, mais la tradition doit toujours être purifiée par le mystère de la foi. Cela, c'est la conduite de l'Esprit Saint dans l'Église : *conservare et renovare*. Nous, nous sommes conservateurs ou révolutionnaires ; selon notre tempérament, et souvent chez le même homme, une moitié est conservatrice et l'autre révolutionnaire. C'est très curieux : il y a des gens qui sont conservateurs quant à leur cave et révolutionnaires quant à leur grenier, et en nous il y a toujours la cave et le grenier. Il y a des gens qui sont révolutionnaires quant à leur cœur et conservateurs quant à leur intelligence. Vaut-il mieux être conservateur quant à son cœur et révolutionnaire quant à son intelligence ? Mieux vaut l'harmonie des deux ! mais l'intelligence demande de toujours renouveler. C'est l'intelligence qui nous donne l'autonomie. Et la foi, qui transforme notre intelligence et l'unit constamment à la Révélation, demande que nous ayons peu de bagages.

LA FOI DEMANDE UN DÉPASSEMENT DES TRADITIONS RELIGIEUSES

N'oublions jamais que la foi commence par un déracinement : « Va, quitte tout ce qui est ta tradition, sors de tout ce qui t'est connaturel »⁹. Abraham doit quitter toute la grande culture d'Ur et aller vers la Terre promise. On touche là combien la foi déracine. Abraham avait des traditions religieuses qui étaient très fortes. Il a le droit d'emmener Sara, qui représente tout de même une tradition religieuse, il a le droit d'emmener son cheptel, et aussi d'emmener Lot avec lui... Mais au bout d'un certain temps il est obligé de la quitter¹⁰. Sara, c'est autre chose : il a dû la garder jusqu'au bout, parce que cela faisait partie de la tradition que la foi devait transformer – et cela a pris du temps. On voit, dans l'histoire d'Abraham, que la foi réclame d'abandonner quantité de choses ; il faut être sensible à ce commencement de la foi, surtout quand on voit, au chapitre 8 de saint Jean, ce qu'est devenue la foi des descendants d'Abraham : *Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham*¹¹. Ils n'ont pas compris le déracinement qui est au point de départ de la foi. La foi fait de nous des étrangers¹². Dans le monde d'aujourd'hui nous sommes des étrangers, parce que nous sommes de la patrie du Ciel¹³, reliés directement au Christ. La foi demande donc tout

9. Cf Gn 12, 1.

10. Voir Gn 13, 5 sq.

11. Jn 8, 39.

12. Voir He 11, 3 ; Gn 23, 4 ; Ps 39, 13 et 119, 19.

13. Cf. Ep 2, 19.

le temps un déracinement, pour nous alléger. Mais la foi, aussi, va s'enraciner en nous, elle va s'incarner et être source de nouvelles traditions.

C'est difficile à bien vivre, cela, surtout quand, avec le concile Vatican II, on assiste à un grand tournant. Certains le vivent en disant : « La foi est quelque chose de tout à fait intérieur, donc on n'a plus besoin de traditions : tout cela n'est rien, supprimons toutes les institutions. L'Église, c'est l'intériorité, et uniquement l'intériorité parce que la foi est intérieure »... ce qui conduit à la sécularisation. D'autres, au contraire, ont peur du tournant : « Suivons les rails, tout droit. Là on est sûr ! » Mais cela, ce n'est pas vrai non plus ; c'est soumettre la foi aux traditions religieuses, alors que la foi est *source* des traditions religieuses chrétiennes. Si on fait cela, on matérialise tout, on supprime l'action directe de l'Esprit Saint. Et le chapitre 8 de saint Jean, qui a une force extraordinaire, nous montre la véhémence de Jésus face à cela : il demande à son peuple un très grand tournant. Et pour nous, qui avons à vivre un grand tournant de l'Église, et à le vivre dans le sens de l'Esprit Saint, il est important de regarder la manière dont l'ancienne Alliance a pris son virage, la manière dont l'ancien Testament a abouti à la nouvelle Alliance dans le cœur de Marie – car ce n'est pas dans le cœur du grand prêtre, c'est dans le cœur de Marie. Marie était très enracinée dans les traditions, mais sa foi dominait, elle était libre. Le *fiat* de l'Annonciation, c'est cela : Marie était complètement libre, elle ne vivait que de la parole de Dieu, et le passage s'est fait dans son cœur. Le passage s'est fait aussi dans le cœur d'Elisabeth et dans celui de Jean-Baptiste, et il s'est fait aussi avec Syméon. Puis le passage s'est fait dans le cœur des Apôtres et en Marie de Magdala. Mais il y en a qui n'ont pas accepté : les grands prêtres, le Sanhédrin. Ce sont « des gens très bien » ! mais ils n'ont pas accepté, à cause du poids de la tradition. Ils ne vivaient plus de foi, ils vivaient de traditions religieuses. C'est dans cette lumière-là qu'on doit comprendre les miracles de Jésus le jour du sabbat¹⁴, et dans cette lumière-là qu'on doit comprendre Jésus prenant le fouet pour chasser les vendeurs du Temple. En faisant cela il rétablit les traditions religieuses dans toute leur pureté, et en faisant des miracles le jour du sabbat il montre le primat de la foi et de l'adoration sur un certain enlèvement, une certaine sclérose des traditions religieuses qui l'emportaient sur la foi. En ce qui concerne les traditions religieuses, l'homme a toujours l'avantage – surtout s'il est grand prêtre – de dominer ; tandis que dans la foi, on est toujours

14. Voir Jn 5, 1-18 ; 7, 23 ; 9, 1-41. Mt 12, 9-14 (Mc 3, 1-6 ; Lc 6, 6-11). Lc 13, 10-17 ; 14, 1-6.

comme un tout-petit : « Je te rends grâce, Père, d'avoir révélé ces choses aux tout-petits, et non pas aux sages et aux prudents »¹⁵.

Les traditions religieuses s'étendent jusqu'aux traditions théologiques, et là aussi on peut vouloir faire passer certaines traditions théologiques avant la foi. Ce n'est pas facile, d'être théologien aujourd'hui. C'est très grand, parce qu'il y a un apport nouveau, un appel extraordinaire de la foi, mais il faut bien comprendre ce que Dieu veut renouveler et ce qu'il veut conserver. C'est pour cela qu'il faut beaucoup prier pour les théologiens, en demandant au Saint-Esprit qu'ils exercent le don d'intelligence pour arriver à faire le discernement, grâce à une foi contemplative qui assume ce qui est authentique dans les traditions religieuses. Et il est très important aujourd'hui de faire comprendre aux jeunes, à ceux qui cherchent, le primat de la foi, de ce contact direct avec Jésus, sur les traditions familiales, morales, religieuses. La foi nous lie directement et personnellement à Jésus. Certes, elle ne va pas s'opposer aux traditions religieuses ; elle va les assumer au sens fort, c'est-à-dire qu'elle va leur donner une signification. Une tradition religieuse chrétienne coupée de la foi n'a pas de signification : « Je fais cela parce qu'on l'a toujours fait. » Mais qu'est-ce que cela veut dire ? La foi est intelligente. Si elle réclame de nous de ne pas comprendre, c'est parce que ce en quoi nous croyons est plus intelligent que ce que nous comprenons. C'est la lumière même de Dieu qui nous est donnée. Alors il faut accepter cette lumière de foi, qui demande l'holocauste de notre intelligence, mais *dans la contemplation*. Comprenons bien : la foi n'est pas une mort de l'intelligence, c'est un holocauste : on offre son intelligence à Dieu, qui *seul* peut recevoir cet holocauste. Et si on offre son intelligence à Dieu, on entre alors dans une foi contemplative qui va assumer et transformer toutes les traditions religieuses.

Il faut relire le chapitre 8 de saint Jean dans cette lumière pour comprendre ce que l'Esprit Saint réclame de nous maintenant, pour que nous ne nous opposions pas à la conduite de l'Esprit Saint dans notre vie d'aujourd'hui. Il faut le recevoir à la fois pour l'Église et pour notre vie personnelle. On peut avoir été révolutionnaire à dix-sept ans et devenir terriblement conservateur à quarante-cinq ans, mais ici il ne s'agit pas de cela. Il s'agit tout simplement d'être docile à l'Esprit Saint et au Christ.

15. Mt 11, 25 ; Lc 10, 21.

XI

LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ (I)

Nous abordons maintenant le chapitre 9 pour essayer de comprendre progressivement comment Jésus nous éduque à la lutte et comment, à travers cela, il nous fait entrer progressivement dans son mystère – car c'est à la Croix que la révélation du *Je Suis* est plénière : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que Moi, Je Suis »¹. Tout le chapitre 8 doit donc se comprendre dans la lumière de la Croix, et là on comprend pourquoi, à deux reprises, Jésus dit aux Juifs : « Vous voulez me tuer »². Chez Pilate, les grands prêtres eux-mêmes crieront : « Crucifie-le ! »³. Ils avaient donc bien l'intention de le tuer⁴. Voilà à quoi aboutissent les traditions religieuses dans leur matérialisation : tuer Jésus. On a tué Jésus au nom des traditions. Certes on ne va pas, à cause de cela, les supprimer : ce serait trop facile ; mais il faut bien comprendre qu'on a voulu tuer Jésus au nom des traditions, parce que la foi n'assumait pas ces traditions. « Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se déroba et sortit du Temple »⁵.

POURQUOI LE MAL ?

En passant, il vit un homme qui était aveugle de naissance. En passant : Jean nous indique là l'événement, la circonstance particulière, la conduite de la Providence. C'est la Colombe qui mène l'Agneau, et

1. Jn 8, 28.

2. Jn 8, 37 et 40. Cf. v. 44 : « Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès l'origine ce fut un homicide... ».

3. Jn 19, 6.

4. Cf. Jn 5, 18 ; 7, vv. 1, 19 et 25 ; 8, 37 et 40.

5. Jn 8, 59. Cf. 10, 31.

Jésus est attentif à tous ces événements ; c'est cela, la Providence. *En passant il vit un homme qui était aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? »* Voilà la grande question, toujours la même, toujours le même refrain : revenir à l'origine, à la cause efficiente – « D'où cela vient-il ? ».

Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents ? Puisqu'il est aveugle de naissance, il y a donc quelqu'un qui a péché ? On ne peut pas se limiter à constater ce mal, on veut en chercher la cause. On veut expliquer le mal : *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* En fait, c'est la grande question du mystère du péché originel qui est posée ici. Nous, nous dirions spontanément : s'il est né aveugle, c'est une conséquence du péché originel, parce qu'être né aveugle est une privation. Ne jamais voir la lumière du soleil, c'est terrible. Être né aveugle est une conséquence du péché : voilà ce que nous disons spontanément. Si Jésus était là, on lui dirait : « Donnez-nous un peu l'explication du péché originel. Ce n'est pas facile à comprendre, surtout aujourd'hui. Alors, qu'est-ce qu'il faut dire ? » Les Apôtres ont posé la question avant nous. Écoutons donc cette question aujourd'hui : *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* Comment expliquer le péché originel ? et comment en expliquer les conséquences ? Comment expliquer qu'il y ait dans la nature des choses monstrueuses ? La réponse de Jésus est très étonnante, parce que Jésus nous déroute toujours, comme le Saint-Esprit. Il nous déroute pour nous obliger à aller beaucoup plus loin. Ses réponses ne vont pas dans le sens d'un prolongement de nos opinions ; au contraire il nous demande constamment d'aller au-delà de nos opinions. La question posée ici par les disciples est très nettement une pensée traditionnelle : *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* Et Jésus répond : *Ni lui ni ses parents n'ont péché*, autrement dit : « Ne cherchez pas l'origine du mal. » Saint Thomas, qui a très bien compris cela, dit qu'il n'y a pas de cause propre du mal⁶. Cela peut nous désarçonner ! De fait le mal est toujours un scandale pour notre intelligence humaine, parce qu'il n'y a pas de cause propre du mal. Il y a toute sorte de causes *per accidens*, comme dit saint Thomas⁷, c'est-à-dire occasionnelles, qui ne sont pas des causes propres. On n'explique pas le mal. C'est pour cela que tout mal est pour notre intelligence comme une limite, un mur qui nous empêche de voir. On voudrait comprendre, on voudrait pouvoir

6. Voir *Somme théologique*, I, q. 49, a. 1.

7. Voir *Somme théologique*, I-II, q. 75, a. 1, c. *De malo*, q. 1, a. 2, ad 6, et a. 3, c.

arracher les causes du mal, mais c'est comme le chiendent : on en arrache un peu, et il repousse à côté. On se dit : « Pourtant, j'ai voulu arracher cela toute ma vie ! »... mais cela continue, et le mal est multiple et divers. Le démon s'appelle « Légion »⁸, et la source du mal est légion.

Ni lui ni ses parents n'ont péché, répondit Jésus, mais c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu. La seule explication, c'est celle de la finalité ; c'est cela que Jésus nous fait comprendre. Pourquoi le mal ? pour que se manifestent les œuvres de Dieu – « Heureuse faute qui nous a valu un tel Sauveur ! », dira la liturgie⁹. Heureux péché originel – même s'il n'est pas facile de dire cela – qui nous permet de recevoir une telle miséricorde ! Et c'est vrai : à cause des conséquences du péché originel, Dieu peut faire surabonder en nous sa miséricorde : *c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu.* Jésus ne dit pas qu'être aveugle de naissance n'est pas un mal, car c'est un mal terrible, mais il en montre la signification : *c'est pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu.*

LA RÉPONSE DU CHRIST

Tant qu'il fait jour, il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où nul ne peut travailler. Tant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde. Nous retrouvons ici la grande affirmation du chapitre 8¹⁰. Il y a un parallélisme très net entre la femme adultère et l'aveugle de naissance, un parallélisme qui enveloppe le mystère du « Je Suis ». Il nous faut donc essayer de le comprendre, car ce n'est pas par hasard que nous retrouvons l'affirmation « Je suis la Lumière du monde » au moment où Jésus est en présence de cet aveugle de naissance. Dieu permet à cet aveugle de ne pas voir pour qu'il puisse recevoir une autre lumière. « *Tant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde.* » *Cela dit, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, en enduisit les yeux de l'aveugle...* Jean souligne deux gestes très particuliers. Devant la femme adultère, lorsqu'il est face aux scribes et aux Pharisiens, Jésus écrit avec son doigt sur le sol¹¹. Ici, nous voyons Jésus faire de la boue avec sa salive. C'est curieux ! Les Apôtres ont dû regarder cela avec attention, car ce n'était

8. Mc 5, 9 ; Lc 8, 30.

9. *Exsultet* de la Vigile Pascale.

10. Voir Jn 8, 12.

11. Voir Jn 8, 6 et 8.

pas habituel. *Cela dit, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive.* Saint Augustin est très attentif à ce geste et dit que si le Christ fait de la boue avec sa salive, c'est parce que « le Verbe est devenu chair »¹². On peut aussi mettre cela en parallèle avec le geste du Père façonnant le corps humain : les mains de Dieu façonnent le corps d'Adam « avec la glaise du sol »¹³. Là saint Jean nous dit que *Jésus cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, en enduisit les yeux de l'aveugle* – c'est une liturgie très réaliste (la liturgie chrétienne est toujours très réaliste), une liturgie étonnante où Jésus a l'air de tout reprendre à la racine – *et lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé » (mot qui signifie : Envoyé). L'aveugle s'en alla, il se lava et il revint voyant clair.* Devant ce miracle lié à un geste du Christ, un geste qui enveloppe, n'est-on pas en présence de l'institution des sacrements ? Cela a beaucoup impressionné saint Augustin : « Le Christ, dit-il, a illuminé l'aveugle quand il l'a, d'une certaine manière, baptisé en lui-même »¹⁴. Il y a là quelque chose de très radical ; c'est l'institution des sacrements en ce sens qu'il y a un geste symbolique lié à la parole de Jésus. Certes l'institution des sacrements a lieu à la Croix, à travers la blessure du cœur de l'Agneau ; mais il y a eu auparavant une pédagogie divine. Dans ce geste Jésus, pédagogue des sacrements, nous fait comprendre ce qu'est l'institution des sacrements. A travers son geste pratique et symbolique, il nous fait comprendre comment il renouvelle tout.

Nous avons tous en nous des limites ; nous avons tous en nous des pauvretés de fait qui sont comme des privations : manques d'intelligence, manques au niveau du développement de notre intelligence à cause de telle ou telle difficulté, manques de vertu... Pourquoi tout cela ? *Pour qu'en lui se manifestent les œuvres de Dieu.* Dieu permet ces limites pour que nous allions plus loin ; et cela, c'est très grand. Jésus est capable d'assumer toutes nos limites, il est capable d'assumer en nous tout ce qui humainement parlant serait un obstacle qui nous arrêterait. C'est le mystère de la Rédemption : toutes les limitations et toutes les conséquences du péché originel qui sont en nous, Dieu nous les laisse pour qu'il y ait une possibilité d'aller plus loin, pour qu'en nous *se manifestent les œuvres de Dieu.* L'œuvre de Dieu, c'est la miséricorde ; l'œuvre de Dieu, c'est la Croix. Et c'est le propre du mystère de la Croix, de faire que toutes les souffrances et toutes les tristes-

12. Jn 1, 14. Voir SAINT AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, XLIV, 2, B.A. 74^A, pp. 12-17.

13. Gn 2, 7.

14. *Loc. cit.*, pp. 14-15.

ses soient l'occasion – je dis bien l'occasion, parce que ce n'est pas la raison, mais l'occasion – d'une miséricorde plus grande.

LE MYSTÈRE DU PÉCHÉ ORIGINEL

C'est dans cette lumière-là qu'on doit regarder le mystère du péché originel. Ne regardons jamais le péché originel pour lui-même, en lui-même. Si nous faisons cela nous ne pouvons rien comprendre, parce que c'est quelque chose de négatif. C'est peut-être là un des points les plus importants de l'enseignement du concile Vatican II : regarder les choses dans la lumière de l'économie divine. Nous devons regarder le mystère du péché originel dans la lumière du Christ crucifié, parce que c'est dans la lumière de la Croix, et là seulement, que nous pouvons saisir pourquoi Dieu a permis la faute première. Chaque fois que Dieu permet une faute, c'est toujours pour une miséricorde plus grande, parce que Dieu ne « boude » jamais. Dans l'ancien Testament c'est déjà très net, mais cela l'est encore plus dans la nouvelle Alliance. Dieu ne boude jamais. Nous, nous boudons. Par exemple, quand nous laissons à quelqu'un la permission de faire une chose que nous désapprouvons, nous lui disons : « Tu sais bien que ce n'est pas ma volonté, mais je te laisse libre... Et tu verras ! » Et si l'autre nous talonne on finit par être agacé, alors on lui redit : « Fais ce que tu veux, et c'est tout ! Je te laisse libre, fais-le ! »... puis on attend le résultat. Et quand l'autre s'est cassé la figure on lui dit : « Tu vois ? Je te l'avais bien dit ! Je t'avais dit que cela devait finir ainsi, mais tu n'as pas compris. Si tu m'avais écouté, ce ne serait pas arrivé »... Et au fond, on est un peu content qu'il se soit cassé la figure et on se dit : « Une autre fois il comprendra, il obéira. » Dieu ne fait jamais cela. Dieu *permet*, mais il n'attend pas qu'on se casse la figure, et si cela arrive il est là et il se sert de la brisure elle-même pour aller plus loin. Le père de l'enfant prodigue¹⁵ nous montre bien cela. Il a laissé à son fils la permission de partir, sans doute parce que, contestataire de ce temps-là, il voulait à tout prix avoir sa part. Le père l'a donc laissé partir... Mais il faut voir la manière dont il l'attend et le reçoit, en se servant de toutes ses fautes, de toutes ses bêtises, pour le réintroduire au cœur de la famille (c'est tellement fort que le fils aîné en est jaloux...). Cette parabole nous montre combien Dieu se sert de la faute pour faire quelque chose de beaucoup plus grand. Certains pourront se dire : « Je vais pécher pour être l'enfant

15. Voir Lc 15, 11-32.

prodigue, et ainsi recevoir beaucoup plus ». De fait, certains ont dit cela : « Pèche pour que la miséricorde surabonde ». Mais non ! Ce serait contraire à l'économie divine et à la sagesse de Dieu, et ce serait mépriser la miséricorde.

Dieu a permis la première faute, et il permet qu'elle ait des conséquences très lourdes : à partir de celui qui a été responsable de toute l'humanité mais qui n'a pas gardé cette responsabilité, toute l'humanité est dans un état de misère qu'on appelle le « péché originel ». Aujourd'hui, on ne saisit plus ce qu'est le péché originel parce qu'on ne saisit plus qui sont Adam et Ève dans la pensée de Dieu, et on peut être tenté de s'écarter de la Tradition de l'Église (qui est la parole de Dieu gardée dans le cœur des saints) pour faire une exégèse soi-disant littérale en suivant les procédés des méthodes historiques et philologiques. Une telle exégèse aboutit à une opinion, qui est plus ou moins intéressante suivant l'intelligence de l'exégète. Si on a affaire à un exégète extrêmement intelligent, l'opinion sera intéressante comme opinion, mais sans valeur pour un chrétien. Car la foi se nourrit de la parole de Dieu, et de la parole de Dieu gardée dans le cœur des saints. Quand on nous dit : « Adam et Ève, cela peut être une réalité collective », il suffit de répondre : « Alors, que veut dire saint Paul quand il dit que le nouvel Adam, c'est le Christ¹⁶? Le Christ est donc une réalité collective ? » Non, le Christ est une personne, individuelle, qui est le fils de la femme, Marie. Dans la pensée de Dieu, et selon la Tradition, Adam et Ève sont des personnes individuelles, qui ont eu ce rôle tout à fait particulier d'être responsables de l'espèce humaine. Le *comment*, la foi ne nous le dit pas, et la science ne nous le dira jamais, elle ne nous dira jamais comment Adam est apparu. Adam et Ève n'ont pas de sens pour le savant. C'est uniquement pour le croyant qu'Adam et Ève ont une signification, et une signification importante puisqu'ils sont les responsables de l'humanité. On ne peut pas dire autre chose.

On peut être tenté de mettre au point de départ un péché collectif, mais cela ne signifie rien. Le péché collectif est toujours le fruit de péchés personnels, il ne peut pas être premier. Il suffit de réfléchir à ce que serait une liberté collective. Cela, c'est la réponse *ad hominem*. Quand quelqu'un vous parle d'un péché collectif, dites-lui : « Vous parlez donc d'une liberté collective ? » Alors il comprendra, parce qu'il n'y a pas de liberté collective ; la liberté est essentiellement personnelle. Il n'y a donc pas de péché collectif comme *premier* péché. Ce

16. Cf. 1 Co 15, 22 et 45-49 ; voir aussi Rm 5, 12-21.

qu'il peut y avoir, ce sont des conséquences du premier péché qui ont une répercussion sur la communauté, par exemple « l'iniquité généralisée » dont parle la Genèse, juste avant le déluge¹⁷. Là on pourrait dire qu'il y a une sorte de péché collectif, comme aussi pour la tour de Babel¹⁸, qui représente l'orgueil collectif de l'humanité, dans l'anonymat. Mais cela, c'est le fruit de toute une série de péchés personnels qui créent un climat particulier. Si on a été élevé dans un climat de dialectique matérialiste ou dans un climat purement positiviste, on a beaucoup de peine à en sortir ; on est influencé, marqué par cela. Là on peut dire qu'on est dépendant de tout un climat, mais chaque personne a à *opter*. Le péché est toujours premièrement personnel, parce qu'il est toujours, dans sa racine, *un refus d'aimer*, et le péché est toujours libre – autrement il n'y aurait pas de péché. L'aspect collectif, lui, n'est pas « libre » (c'est le moins qu'on puisse dire) : on naît dans telle communauté, à telle époque, et on n'a pas choisi de naître à tel moment, dans telle culture ; c'est quelque chose qui s'impose, à la différence du péché qui, redisons-le, est toujours quelque chose de personnel. La Tradition de l'Église a montré Adam et Ève comme des êtres personnels, responsables de tout le genre humain. Qu'on ne dise pas : « Vous êtes en contradiction avec la science », parce que la science ne peut qu'émettre des hypothèses, elle ne peut rien dire de plus. Et il faut distinguer les hypothèses et l'affirmation de la foi : ce n'est pas au même niveau. Les avions qui volent à dix mille mètres d'altitude et ceux qui volent à deux mille mètres ne se rencontrent jamais ; ils pourront faire tout le tour de la terre sans jamais se rencontrer. Et la foi, c'est bien plus que dix mille mètres : c'est l'altitude de la connaissance de Dieu ! Tandis que pour la science, on peut mesurer : il y a des regards scientifiques de dix mille mètres et d'autres de deux mille, selon qu'on est en mathématiques ou au niveau de certaines applications descriptives.

Dans le monde d'aujourd'hui, il faut bien comprendre que la foi, c'est *la connaissance divine qui nous est donnée*. On dira : « En raison de l'évolution, vous ne pouvez plus affirmer la Création ; donc vous ne pouvez plus affirmer le péché originel. » Mais l'Église nous dit qu'on n'a pas le droit d'accepter l'évolutionnisme d'une façon absolue ; c'est une théorie scientifique, qui implique des hypothèses, qui implique des reprises, et ainsi de suite. La philosophie est au-dessus, dans un autre domaine ; quant à la foi, elle nous donne un regard *divin* sur l'origine

17. Voir Gn 6, 5-12.

18. Voir Gn 11, 1-9.

de l'homme et de la femme, qui sont le fruit d'un acte créateur de Dieu. Ce n'est pas au niveau de l'évolution : l'acte créateur de Dieu regarde *l'être*. Dieu crée notre âme spirituelle, et il la crée actuellement, pour chacun d'entre nous. À chaque instant nous dépendons directement de Dieu dans notre âme spirituelle. L'acte créateur de Dieu est *présent*, et l'adoration consiste à revenir à cet acte créateur de Dieu, à reconnaître que cet acte créateur de Dieu, qui est éternel, est *actuel* pour nous, et à se remettre totalement dans cette dépendance radicale à l'égard de Dieu. L'acte créateur de Dieu est au-dessus de la succession du temps. C'est un acte d'éternité. Quant à notre corps, il a été formé dans notre univers, et par le fait même il est dépendant de tout le conditionnement de cet univers. C'est là la grande différence. Notre âme est créée directement par Dieu, ce qui nous permet de dire que nous ressemblons plus à Dieu qu'à nos propres parents (c'est très libérateur), parce que la ressemblance à l'égard de Dieu est une ressemblance intérieure éternelle : nous sommes créés à l'image de Dieu¹⁹. La dépendance à l'égard de nos parents se situe au niveau biologique. C'est très important au niveau du conditionnement, au niveau du psychisme, au niveau de notre manière d'évoluer, mais c'est une ressemblance au niveau de l'atavisme alors que notre âme dépend directement de Dieu. C'est pour cela qu'on ne pourra jamais préciser scientifiquement qui est Adam. Il échappe au regard humain. Seul le croyant peut affirmer qu'Adam a été créé par Dieu, mais il ne peut pas dire *comment* : cela reste caché, c'est un secret de la sagesse de Dieu.

Et selon l'Écriture, Adam et Ève ont péché, ils ont commis un péché personnel d'orgueil. Et comme ils étaient responsables de toute l'humanité en face de Dieu, toute leur descendance subit les conséquences de ce péché, comme l'affirme le concile de Trente dans son décret *Sur le péché origine*²⁰. Dieu aurait très bien pu faire autrement, mais selon l'ordre de sa sagesse il a voulu que ce soit ainsi. Pourquoi ? pour mieux nous faire comprendre le grand mystère de la Rédemption. Et le fait que nous formions le Corps mystique du Christ nous aide à comprendre cette dépendance radicale de toute l'humanité à l'égard d'Adam et Ève, dépendance par laquelle tous les hommes issus d'Adam « sont comme les multiples membres d'un seul Corps »²¹. Entre tout cela il y a des relations et une harmonie voulues par la sagesse de Dieu.

19. Voir Gn 1, 26 ; Si 17, 3.

20. Voir DENZINGER, *Symboles et définitions de la foi catholique*, nos 1511-1516, pp. 415-417.

21. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 81, a. 1. Voir aussi *De malo*, q. 4, a. 1.

Comment se fait donc la contamination du péché originel ? Cela, c'est une autre question ; cela reste mystérieux. Notre corps, par lui-même, est incapable d'être directement et premièrement le lieu du péché. C'est notre âme spirituelle qui peut pécher du fait qu'elle est créée dans le corps : à cause de cela il y a une contamination du péché. C'est pour cela que, en théologie, on affirme que le péché originel, en chacun de nous, n'est pas un péché *personnel* mais un péché *de nature*²². Mais cette explication des grands théologiens est aujourd'hui difficile à comprendre, pour beaucoup, parce qu'ils ne comprennent plus ce qu'est *la nature*. Il ne voient plus que l'individu et la personne, et la collectivité. La nature disparaît complètement, parce que, de fait, il y a longtemps qu'on l'a supprimée ! Depuis Ockham on ne veut plus regarder que l'individu, et la personne est réduite à un « faisceau de relations » dans la collectivité. À cause de cette incompréhension, qui est déjà si ancienne, il faut être très miséricordieux, et essayer de s'approcher le plus possible de ceux qui ne comprennent pas. Mais étant donné ce que l'Église maintient concernant le péché originel et ses conséquences²³, il serait difficile de vouloir en donner une explication théologique uniquement par le point de vue de la personne et de la collectivité. Il y a quelque chose d'autre, qui ne peut se comprendre que dans la lumière du Corps mystique. Dans le Corps mystique, il y a un mystère d'unité avec Jésus. Nous sommes les membres du Christ²⁴, et il est le nouvel Adam. Cette dépendance de chacun d'entre nous – qui avons tous même souche, même origine – à l'égard d'Adam et Ève n'est pas celle du Corps mystique, elle est analogue à celle d'un corps naturel ; c'est la dépendance du vivant qu'on appelle l'homme, la dépendance de l'espèce humaine, à l'égard de sa source. Que représente exactement cette dépendance ? c'est difficile à préciser. Dieu a voulu cette transmission de l'espèce humaine à partir du couple ; il a voulu qu'il y ait ce lien souterrain, extraordinairement souterrain et profond (l'atavisme joue là d'une manière invraisemblable). Dans la

22. Voir *De malo, loc. cit. Somme théologique*, I, q. 100, a. 1, c ; I-II, q. 81, a. 1, c ; III, q. 8, a. 5, ad 1. *Commentaire de l'Épître aux Éphésiens*, II, n° 83, commentant Ep 2, 3 : « *Nous étions par nature*, c'est-à-dire par origine de nature, non certes de la nature en tant que nature, parce qu'ainsi elle est bonne et [vient] de Dieu, mais de la nature en tant que viciée, voués à la colère, c'est-à-dire à la punition, à la peine et à la géhenne, comme les autres ». Voir aussi le *Commentaire de l'Épître aux Romains*, nos 407-420, où saint Thomas commente Rm 5, 12 : « De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et qu'ainsi la mort a passé en tous les hommes, du fait que tous ont péché... ».

23. Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, nos 386-389 et 396-409 (en particulier 402-406).

24. Voir Rm 12, 5. 1 Co 6, 15 ; 10, 17 ; 12, 12-27. Ep 1, 22-23.

vision béatifique, nous verrons pourquoi Dieu a voulu cela et nous dirons : « C'est admirable ! Comme c'est beau ! » Dans ce domaine-là, les plus grands savants d'aujourd'hui sont obligés de reconnaître qu'ils se trouvent face à des faits surprenants...

UN MYSTÈRE DE FOI

C'est grand, de voir cette dépendance et, en même temps, de voir que pour chacun il y a une reprise radicale, puisque Dieu crée l'âme spirituelle ; il y a donc dépendance et autonomie, et là cela va très loin. Et si on veut aller jusqu'au bout, on est obligé de dire qu'il y a une dépendance radicale et première à l'égard du premier couple voulu par Dieu, Adam et Ève. Là, nous parlons un langage qui n'est plus celui du savant mais celui du croyant ; car le croyant a le droit d'avoir son langage, d'employer des mots qui sont dépendants de la Révélation et de la Tradition. Aujourd'hui certains théologiens n'acceptent plus ce langage ; ils veulent parler le langage du monde et de la science, et c'est pour cela qu'ils ne remontent plus à la source, parce qu'ils ne regardent plus la Révélation ni la Tradition. Alors que, redisons-le, le croyant a le droit d'avoir son langage, puisqu'il est directement enseigné par Dieu – « Ils seront tous enseignés par Dieu »²⁵. Cela fait partie de la noblesse du croyant. Il ne faut pas avoir honte d'être croyant. La foi a une noblesse divine, royale et sacerdotale. Nous sommes de race royale et de race sacerdotale²⁶, nous sommes de race divine²⁷. La foi nous donne donc cette dignité d'être *apparentés à la sagesse de Dieu*²⁸. Or aucun savant, aucun philosophe, ne pénètre directement dans la sagesse de Dieu. Seul le croyant le peut, il a là un droit unique. C'est le droit du benjamin, de pénétrer dans le mystère de la sagesse de Dieu, dans le mystère de la lumière de Dieu.

Certains diront : « Ce mystère, il faut l'adapter à la culture d'aujourd'hui, au langage d'aujourd'hui, aux sciences d'aujourd'hui. » Mais alors, pourquoi Dieu nous a-t-il parlé ? En faisant cela nous supprimons la Révélation, qui est au-delà de la culture humaine et de toute

25. Jn 6, 45 (Is 54, 13). Cf. 14, 26. 1 Jn 2, 20 et 27.

26. Voir 1 P 2, 9. Ap 1, 6 ; 5, 10 ; 20, 6. Cf. Ex 19, 6.

27. Voir Ac 17, 28-29 : « C'est en Lui que nous avons la vie, et le mouvement et l'être, tout comme l'ont dit certains de vos poètes : Car *de sa race aussi nous sommes*. Ainsi donc, étant de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, ou de l'argent... ». Cf. Jn 10, 34 (Ps 82, 6).

28. Cf. Sg 7, 7 et 11-12. Si 1, 14 ; 4, 11 sq. ; 15, 1-3.

science humaine. Ce qu'il faut, c'est connaître et comprendre le langage des savants et celui des philosophes, afin de pouvoir dialoguer avec eux et essayer de leur faire comprendre que le mystère de la foi dépasse leur manière de connaître, et donc toutes leurs connaissances. Ce n'est pas du même ordre, et nous avons aujourd'hui toute sorte de comparaisons qui nous permettent de leur faire comprendre que ce n'est pas du même ordre. La connaissance scientifique vient de Dieu en ce sens qu'elle s'acquiert à partir de l'univers créé par Dieu – elle nous dit donc quelque chose du Créateur –, mais elle ne peut pas nous faire entrer dans le mystère de la Rédemption. Pour pénétrer dans ce mystère il faut la foi. La science ne peut pas non plus nous faire entrer dans le mystère du péché originel. Le savant pourra détecter des traces du péché originel, des vestiges, mais il ne peut pas nous en faire découvrir l'origine ; elle lui échappe, seul le croyant peut la saisir. Il faut être très net aujourd'hui sur ce point, parce qu'autrement notre foi perd sa dignité et sa grandeur. Et dès qu'on commence à discuter et affadir tant soit peu un dogme, tous les autres tombent, parce qu'il y a une unité profonde dans toute la Révélation, une harmonie profonde, puisque la Révélation provient de la sagesse de Dieu. On dira : « Il y a tel ou tel dogme que je ne peux pas accepter, parce que ce n'est plus à l'ordre du jour. Il ne faut plus en parler. » Mais on n'a pas le droit de dire cela, surtout si on est théologien ! Le théologien doit toujours essayer de saisir le mieux possible l'intelligibilité du mystère, dans une pureté de plus en plus grande. Le progrès de la science exige de la foi d'être plus pure, et il exige du philosophe d'être plus philosophe, plus métaphysicien. Dans l'Écriture, la foi est transmise à travers certains aspects de culture, mais le progrès de la science exige du philosophe d'aller plus loin dans la pureté de sa recherche philosophique, et surtout il exige du croyant d'aller plus loin dans son regard contemplatif.

Et parmi les mystères de la foi chrétienne, celui du péché originel est pour nous particulièrement difficile ; cela n'a rien d'étonnant, parce que c'est un mystère que nous portons en nous-mêmes et que ce n'est pas facile, de reconnaître que nous sommes, comme dit le psaume, « nés dans le péché »²⁹. Ce n'est pas agréable, de reconnaître qu'au point de départ, dans notre psychisme, nous avons été marqués par le démon et que nous en gardons la trace à travers les conséquences du péché. Mais nous savons que Marie, l'Immaculée, qui est le fruit par excellence du mystère de la Croix, nous est donnée. Et nous ne pou-

29. Cf. Ps 50, 7 : « Vois, dans la faute je fus enfanté, dans le péché ma mère m'a conçu ».

vons pas pénétrer jusqu'au bout dans le mystère de la Rédemption, ce mystère de la victoire de l'amour sur le péché et sur la mort, si nous ne regardons pas l'Immaculée. Elle est la gloire du Crucifié, le miroir qui reflète la splendeur de sa source³⁰, et ce mystère de l'Immaculée, fruit de la Croix, nous est donné : Marie nous est donnée comme Mère³¹, et en elle nous avons *plus* que si nous avions gardé l'innocence de la justice originelle. *Nous avons plus*. Et toutes ces conséquences du péché originel que Dieu nous laisse, qui sont là pour nous rappeler notre état de misère, nos limites, n'ont pas d'autre sens que de nous conduire vers le mystère de l'Immaculée Conception, vers le mystère de Marie, en comprenant qu'elle nous est donnée pour que, grâce à elle, nous vivions pleinement de la victoire de la Croix. Tant que nous sommes sur la terre, nous devons accepter les luttes, nous devons accepter toutes nos faiblesses en luttant ; mais nous savons qu'un jour, dans le Ciel, nous serons tous immaculés³² : le mystère de l'Immaculée Conception s'emparera complètement de nous. Et cela commence déjà, peu à peu, sur cette terre.

C'est bien cela que Jésus veut nous faire comprendre dans le chapitre 9 de l'Évangile de saint Jean, si nous allons jusqu'au bout de la signification de la parole de Jésus. Il nous demande de regarder toutes les conséquences du péché originel en nous (ici, il s'agit d'être privé de la possibilité de voir) pour qu'en nous *se manifestent les œuvres de Dieu*. Cela est vrai pour chacun de nous et cela donne un sens à toutes les traces du péché originel que Dieu a permises en chacun de nous. Si on se met vraiment face à Jésus Lumière du monde, on les découvre, ces traces ! Et plus nous sommes proches du terme de notre pèlerinage, plus nous voyons les conséquences du péché originel en nous. Quand on est jeune, on relativise, on croit encore que c'est peu de chose. Quand on commence à prendre de l'âge, on s'aperçoit que c'est lourd en nous, et que cela nous marque fortement. Mais chaque fois que nous constatons ces conséquences du péché originel en nous, nous devons nous appuyer sur ce regard du Christ : c'est pour qu'en nous *se manifestent les œuvres de Dieu* ; et l'œuvre de Dieu, c'est la Rédemption, et c'est le mystère de l'Immaculée Conception, Marie immaculée qui nous est donnée comme Mère. N'oublions jamais que *c'est pour cela* que Dieu a permis les conséquences du péché originel. Si Dieu, dans sa

30. Cf. Sg 7, 26 : « Car elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu, une image de sa bonté ».

31. Voir Jn 19, 26-27.

32. Voir Ep 1, 4.

sagesse, a voulu que nous soyons chassés du paradis terrestre et qu'il y ait toutes ces peines, c'est pour une manifestation plus plénière du mystère de la victoire de l'amour du Christ en nous à travers le mystère de la Rédemption.

UN GESTE QUI NOUS FAIT ENTRER DANS LA THÉOLOGIE DES SACREMENTS

Après avoir déclaré devant tous, face à l'aveugle de naissance, la signification de son mal (et ce mal, qui est typique, nous aide à comprendre que toutes les autres conséquences du péché ont la même signification), Jésus affirme : « *Tant qu'il fait jour, il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où nul ne peut travailler.* » Là Jésus nous fait comprendre que sa vie apostolique est un grand labeur en vue de l'œuvre de Dieu. Toute la mission du Christ est vraiment l'accomplissement de l'œuvre du Père³³, et l'accomplissement de cette œuvre doit se faire dans la lumière : *Tant qu'il fait jour, il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où nul ne peut travailler.* Dans le langage johannique, la nuit signifie l'emprise du démon. Il y a des moments où le démon nous arrête ; et c'est pour nous que Jésus dit cela, parce que lui-même n'a jamais été arrêté par rien. *La nuit vient, où nul ne peut travailler. Tant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde.* Et nous, si dans nos ténèbres nous sommes reliés à Jésus, nous sommes reliés à celui qui est lumière pour nous et qui nous permet de continuer son œuvre. *Cela dit, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, en enduisit les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va te laver à la piscine de Siloé ».* Comme nous l'avons dit, ce geste de Jésus est très important parce qu'il est comme le modèle, l'exemplaire, de ce que sont les sacrements. On sait comment saint Augustin définit les sacrements : *Accedit verbum ad elementum et fit sacramentum*³⁴, « la parole se joint à l'élément [l'élément terrestre, visible] et [cela] devient le sacrement ». C'est la parole de Dieu qui vient s'emparer de notre univers. Les sacrements impliquent toujours un élément visible, terrestre : l'eau, l'huile, le pain, le vin. C'est la parole liée à l'élément qui fait le sacrement ; Dieu communique sa grâce en se servant de la parole et de l'élément. Pourquoi ? Pour nous faire comprendre que la grâce chrétienne demande de s'incarner, de transformer toute

33. Voir Jn 4, 34 ; 5, 36 ; 10, 25 et 37 ; 14, 10 ; 17, 4.

34. *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, LXXX, 3, B.A. 74^B, pp. 76-77, (sur Jn 15, 3), cité par saint Thomas dans la *Somme théologique*, III, q. 60, a. 4, *sed contra* et a. 6, *sed contra* ; et dans le *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, XV, n° 1987.

notre chair, toute notre sensibilité, de nous transformer dans tout ce que nous sommes. Ce lien de la parole et de l'élément en vue de communiquer la grâce est le prolongement du mystère du Verbe « devenu chair ». En ce sens-là on peut dire que Jésus est *le sacrement* par excellence : le Verbe, la Parole liée à la chair, devient l'instrument du Père pour nous révéler et nous *communiquer* en plénitude son amour. On peut donc dire que le mystère du sacerdoce du Christ est comme le grand sacrement du Père, l'amour qui nous est communiqué d'une manière sensible, à travers la chair. Et tous les sacrements prolongent le mystère de l'Incarnation, ils nous le *donnent*.

Le Christ fait à l'égard de l'aveugle-né un geste qui, regardé dans ce qu'il a de tout à fait « élémentaire », nous renvoie au geste du Père façonnant le corps de l'homme. Car le corps de l'homme demande à être repris, parce qu'il a été marqué par le péché, abîmé, déséquilibré par le péché. En effet, les conséquences du péché originel mettent en nous un déséquilibre très fondamental ; mais tout est repris par la grâce du Christ, à travers les sacrements. Ce geste de Jésus va nous aider à comprendre toute la théologie des sacrements : *Il cracha à terre* [pour bien nous faire comprendre que c'est une reprise radicale de tout, jusqu'à la matière], *fit de la boue avec sa salive, en enduisit les yeux de l'aveugle*. Il faut que ce geste enveloppe le mal pour redonner vie, donner une *nouvelle* vie. Et Jésus donne un ordre : « *Va te laver à la piscine de Siloé* » [il faut la coopération de celui qui va revivre]. *L'aveugle s'en alla, il se lava et il revint voyant clair*. Jésus n'avait pas besoin de faire un geste, il n'a pas besoin des sacrements, qui ne lui ajoutent rien. Les sacrements sont *pour nous*. Jésus n'avait besoin ni d'enduire les yeux de l'aveugle, ni de lui dire d'aller se laver à la piscine de Siloé. Mais il veut cela. La piscine de Siloé, c'est l'ancienne Alliance, et Jésus assume l'ancienne Alliance dans son geste d'amour ; il n'y a pas d'opposition, il y a un renouvellement. Mais si cet aveugle était tout de suite allé se laver à la piscine de Siloé, il n'aurait pas retrouvé la vue. S'il l'a retrouvée, c'est grâce au geste du Christ, qu'il a accepté. Jésus l'a touché, il l'a touché en se servant de la terre, de la boue. Il y a la gratuité de ce geste (faire de la boue), et en même temps ce geste qui est un toucher, ce contact de Jésus avec l'aveugle.

Cela nous montre comment le sacrement touche le corps, touche la sensibilité. La parole est pour notre intelligence, pour notre foi ; à travers le *son* de la parole l'intelligence reçoit la *signification* de la parole. Les sacrements ont un réalisme qui va plus loin, celui du toucher ; ce réalisme du toucher atteint notre sensibilité, notre corps, et Dieu s'en sert pour atteindre notre âme. Il y a là un symbolisme beaucoup plus

fort – j'allais dire beaucoup plus grossier – que celui de la parole de Dieu, pour permettre à l'amour de se communiquer avec une plénitude plus grande. Ce que dit Denys l'Aréopagite à propos de l'Écriture peut être appliqué aux sacrements : quand le symbole est plus grossier, cela veut dire que l'Esprit Saint veut nous communiquer un plus grand secret³⁵. Cela va très loin, comme exégèse ! Et c'est très beau : on ne jette pas les perles aux pourceaux³⁶, et à cause de cela Dieu, quand il veut communiquer un secret plus grand, prend un symbolisme plus énigmatique. Les sacrements, comparativement à la parole de Dieu, sont un symbolisme bien plus grossier ; c'est pour cela que notre siècle, qui est si intellectuel, a tant de peine à les comprendre. On comprend plus facilement la parole de Dieu, et surtout l'Ancien Testament, parce que c'est plus « parlant ». Tandis que les sacrements, qui sont des gestes beaucoup plus sensibles, avec un symbolisme beaucoup plus grossier, sont moins reçus : verser de l'eau sur la tête d'un enfant, ou d'un adulte, cela n'a pas l'air très intelligent ! Ce n'est pas facile, de baptiser quand on est face à des intellectuels qui ne croient plus à rien et qui objectent : « Qu'est-ce que cela signifie ? Si encore on plongeait l'enfant dans la piscine ! mais lui verser de l'eau sur la tête... » Il faut accepter que, de fait, le langage de Dieu ne soit pas le langage des hommes, et reconnaître que le langage de Dieu est celui d'une sagesse d'amour. Les gens simples comprennent cela très bien, mais pour les intellectuels c'est beaucoup plus difficile. C'est beau, de voir un intellectuel se convertir ; mais tant qu'il n'est pas converti, ce n'est pas facile de lui faire accepter les sacrements, surtout dans le climat d'aujourd'hui. Il y a des intellectuels qui aiment beaucoup la mystique de l'Inde (en oubliant parfois que la symbolique de l'Inde est très particulière) ou qui apprécient beaucoup les poèmes de saint Jean de la Croix... Mais les sacrements, non, « c'est du passé, c'était bon pour le Moyen-Âge », parce que le Moyen-Âge n'était pas aussi cultivé que le monde d'aujourd'hui...

Jésus fait ce geste à l'égard de l'aveugle-né pour nous faire comprendre que c'est *lui-même* qui fonde le réalisme du sacrement. Heureusement qu'il a fait ce geste ! La matière doit servir Dieu, elle doit servir l'amour, et elle est liée à l'amour dans l'usage des sacrements. La matière que l'homme transforme par le travail, Dieu, dans le labeur de la Croix qui fonde tous les sacrements, en fait l'instrument de

35. Voir *La hiérarchie céleste*, II, 5, 144B-145A, Sources chrétiennes 58 bis, Le Cerf 1970.

36. Voir Mt 7, 6.

son amour. Il est dit dans l'Apocalypse que « la terre vint au secours de la Femme »³⁷. La Femme, c'est Marie, c'est l'Église, c'est nous ; et les sacrements, c'est Dieu qui se sert de « la terre », de l'élément (et ici, dans le geste de Jésus, c'est bien la terre), pour communiquer l'amour, parce que la parole communique mal l'amour, alors que le geste, impliquant la matière, le communique mieux. La parole communique l'amour, mais pas avec un réalisme suffisamment fort ; cela ne va pas assez loin. La parole poétique semble merveilleuse pour communiquer l'amour, le chant aussi ; mais non, ce n'est pas suffisant pour exprimer le réalisme de l'amour de Dieu. Parce que c'est un amour substantiel, il doit s'emparer de *tout*, et donc s'emparer de la matière, de notre sensibilité, de notre corps, pour se communiquer plus. *Cela dit, il cracha à terre*. Il faut demander au Saint-Esprit de nous faire vivre ce geste de Jésus, qui est *pour nous*. Il ne s'agit certes pas de l'imaginer, mais de le vivre dans la foi, et de comprendre que ce geste du Christ continue dans les sacrements. L'aveugle ne voit rien, mais il détecte le toucher du Christ. Jésus le touche sur les yeux et il y met cette boue porteuse de sa propre salive. Cette boue transmet son amour, elle opère cette re-création : « *Va te laver à la piscine de Siloé.* » Et Jésus veut qu'il y ait de la part de l'aveugle un acte d'obéissance. La foi, en effet, implique un acte d'obéissance aux gestes du Christ ; on ne peut pas recevoir l'efficacité des sacrements si on ne coopère pas. Ce n'est pas de la magie, et il faut coopérer au niveau même du geste du Christ, dans une attitude d'obéissance. *L'aveugle s'en alla, il se lava* [il fait exactement ce que Jésus lui a dit] *et il revint voyant clair*. C'est extraordinaire de voir ce geste de Jésus, ou plutôt ses conséquences, parce que Jésus a fait ce geste dans une pure gratuité à l'égard de cet homme, et pas seulement pour le libérer d'un mal physique. Il est très important pour nous de comprendre que les sacrements sont vraiment la gratuité ultime de l'amour.

37. Ap 12, 16.

XII

LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ (II)

Continuons la lecture du chapitre 9, et essayons de comprendre le sens du geste de si grande miséricorde de Jésus à l'égard de l'aveugle de naissance. Jésus lui rend la vue, ou plutôt lui donne de voir. Et ce geste, symboliquement, exprime la grandeur du baptême : Jésus, par le baptême, nous donne la vision, dans la foi ; il nous fait renaître, « naître de nouveau »¹, naître enfants de Dieu. Et le baptême, qui est une nouvelle naissance, est donné individuellement, et *personnellement*. On ne peut pas donner le baptême collectivement. Du reste, les sacrements ne sont jamais collectifs. L'absolution collective est toujours dépendante du repentir et de la pénitence² personnels³. Il faut être très net là-dessus : les sacrements ne peuvent pas être collectifs, ils sont toujours donnés individuellement, personnellement, comme l'aliment. A-t-on déjà vu une alimentation collective, avec un petit tuyau pour chacun ? C'est impossible ! Un repas pris « en commun » n'est pas collectif ; c'est un lieu où l'on se retrouve, personnellement, comme dans les vrais repas de famille. L'Eucharistie est dans l'Église le repas de famille lié à la Croix, au sacrifice du Christ, au don de sa propre vie par amour pour nous – c'est le repas familial par excellence –, et c'est

1. Cf. Jn 3, vv. 3, 4 et 5. 1 P 1, 23.

2. « Pénitence » au sens de « conversion intérieure » : voir *Catéchisme de l'Église catholique*, n^{os} 1430 sq.

3. Voir *op. cit.*, n^{os} 1483 et 1484 : « La confession individuelle et intégrale suivie de l'absolution demeure le seul mode ordinaire par lequel les fidèles se réconcilient avec Dieu et l'Église, sauf si une impossibilité physique ou morale dispense d'une telle confession » (*Ordo poenitentiae*, 31). Ceci n'est pas sans raisons profondes. Le Christ agit en chacun des sacrements. Il s'adresse personnellement à chacun des pécheurs : « Mon enfant, tes péchés sont remis » (Mc 2, 5) ; il est le médecin qui se penche sur chacun des malades qui ont besoin de lui pour les guérir ; il les relève et les réintègre dans la communion fraternelle. La confession personnelle est donc la forme la plus significative de la réconciliation avec Dieu et avec l'Église. »

l'Eucharistie qui fait comprendre tous les sacrements dont elle est comme la clef de voûte. Et si l'Eucharistie, clef de voûte de tous les sacrements, est cette relation personnelle avec Jésus par l'aliment, elle nous fait comprendre que tous les sacrements sont une relation personnelle avec Jésus, dans l'Église. Le grand danger, aujourd'hui, est de tomber dans l'anonymat de la socialisation. C'est le grand danger, il faut le reconnaître. Et dès qu'on tombe dans cet anonymat de la socialisation, le démon l'emporte sur le Saint-Esprit. C'est une grande victoire du démon, qui ricane à ce moment-là comme devant la tour de Babel. Dans l'anonymat il n'y a plus de responsabilité, et le Saint-Esprit n'aime pas du tout cela ; il nous rend, au contraire, de plus en plus personnels dans nos responsabilités.

Je me permets de rappeler ici une phrase qui m'avait beaucoup frappé quand j'étais au Saulchoir d'Étiolles. Il y avait chaque année des ordinations, suivies d'un repas au terme duquel l'évêque prenait la parole. J'ai oublié toutes ces allocutions, sauf une, très brève, qui m'est restée en mémoire. C'était celle d'un évêque missionnaire, qui a simplement dit ceci : « Mes frères dans le sacerdoce, je vous demande aujourd'hui, puisque vous êtes prêtres du Christ, de toujours vous rappeler que l'Église, ce sont des relations personnelles. Là où il n'y a plus de relations personnelles, l'Église disparaît. » Et il s'est assis. J'ai trouvé cela admirable, et tellement vrai ! Le mystère du Corps mystique du Christ implique l'alliance de l'Époux et de l'Épouse⁴. Là où il n'y a plus de relations personnelles, il n'y a plus d'Église ; et le démon essaie de faire disparaître l'Église du Christ dans l'anonymat, dans la socialisation. Il y a une socialisation au niveau économique et on peut en discuter, mais ce n'est pas le problème ici. Je parle ici des relations personnelles au niveau chrétien. Si on tombe dans l'anonymat, c'est fini. Jésus est venu pour guérir l'humanité qui, née dans le péché⁵, est comme aveugle de naissance. Comme le dit avec force saint Augustin⁶, nous sommes tous nés aveugles (par le péché originel), et nous ne pou-

4. Voir Ep 5, 32 ; 2 Co 11, 2 ; Ap 19, 7 ; 21, 2 et 9 ; 22, 17. Cf. Jn 3, 29. Voir aussi CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n^{os} 6, 7 et 9. *Gaudium et spes*, n^o 48, 2.

5. Cf. Ps 50, 7 : « Vois, dans la faute je suis né, dans le péché ma mère m'a conçu ».

6. Voir *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, XLIV, 1, B.A. 73^B, pp. 11-13 : « C'est le genre humain qui est cet aveugle, car par le péché cette cécité a frappé le premier homme, dont nous avons tous tiré une origine, non seulement de mort, mais encore d'iniquité. En effet, si la cécité est l'incrédulité et si le retour à la lumière est la foi, quel est celui que le Christ à sa venue a trouvé fidèle, alors que l'Apôtre, qui était né pourtant dans la nation des Prophètes, déclare : *Nous étions nous-mêmes autrefois fils de colère par nature, comme tous les autres* (Ep 2, 3) ? Si nous étions *fils de colère*,

vons pas abolir ce péché dont nous portons les conséquences. Mais (comme nous l'avons vu précédemment⁷) à cause de ces conséquences mêmes, Dieu peut faire surabonder en nous sa miséricorde en envoyant son Fils pour sauver l'humanité, et il veut que ce salut se réalise individuellement pour chacun d'entre nous. Et ce salut se réalise à travers sa miséricorde, qui est la miséricorde du Père, et à travers la surabondance de miséricorde que sont les sacrements. Car c'est cela, la grandeur des sacrements : ils nous donnent en surabondance la miséricorde du Père à travers le geste du Fils. Et dans le cas de l'aveugle-né, c'est vraiment le geste le plus réaliste qui soit. On se demande ce que les Apôtres ont dû penser quand ils ont vu Jésus cracher à terre et faire de la boue ! Ce n'était pas habituel, ce geste du Christ. Les Apôtres ont dû se dire : « Mais qu'est-ce qu'il fait, devant cet aveugle de naissance ? » Ce geste de Jésus à l'égard de l'aveugle-né fonde les sacrements, dont chacun est une relation personnelle avec Jésus, à travers l'Église et dans l'Église. Tous les détails que saint Jean rapporte veulent nous faire comprendre ce caractère personnel : *Il fit de la boue avec sa salive, en enduisit les yeux de l'aveugle*, et ensuite il lui donne un ordre : *Va te laver à la piscine de Siloé*. On voit là les liens très personnels entre Jésus et cet aveugle, et dans ces liens le plus fort est celui du toucher puisque cet homme ne voit pas, ne peut pas voir Jésus présent.

UNE NOUVELLE NAISSANCE

Comprenons ce que cela signifie par rapport au baptême. Chacun de nous a reçu le baptême, et *actuellement* nous pouvons et devons vivre du baptême, qui met dans notre âme une trace divine. En tant que baptisés nous sommes marqués du sceau du Christ⁸ ; nous sommes donc en contact avec lui, avec ce que la théologie appelle sa grâce « capitale »⁹. Et ce lien est indélébile, il est éternel : nous pouvons donc en vivre à

nous étions fils de punition, fils de châtement, fils de la géhenne. Comment l'étions-nous *par nature* sinon parce que par le péché du premier homme la défectuosité s'est implantée comme nature ? Si la défectuosité s'est implantée comme nature, tout homme est né aveugle selon l'esprit ; s'il voit en effet, il n'a pas besoin de guide ; s'il a besoin de quelqu'un qui le guide et l'illumine, c'est donc qu'il est aveugle de naissance. »

7. Voir ci-dessus, pp. 133-138.

8. Voir 2 Co 1, 22. Ep 1, 13 et 4, 30. Cf. 2 Tm 2, 19.

9. Nous sommes prédestinés à être enfants de Dieu par la grâce sanctifiante qui provient de la grâce du Christ comme Tête de son Corps mystique (voir Ep 1, 22-23 ; 4, 15-16 ; 5, 23. Col 1, 18 et 2, 19) et qui nous met en union avec cette grâce dite « capitale ». Ici, comprenons bien : il n'y a qu'une seule grâce dans le Christ, mais on peut la considérer sous des aspects différents. Voir SAINT THOMAS, *Somme théologique*, III, q. 7, a. 5.

chaque instant. Nous pouvons, dans l'oraison, vivre de cette « naissance d'en haut »¹⁰, et nous *devons* en vivre. Il faudrait que tous les jours notre baptême soit « actué », vécu *en acte*. Ne disons pas : « *J'ai été baptisé* », mais « *Je suis baptisé* ». C'est un lien d'éternité, grâce auquel nous participons au « Je Suis » éternel de la Très Sainte Trinité. Parce que nous sommes baptisés, le « Je Suis » éternel de la Très Sainte Trinité est marqué au plus intime de notre âme, nous sommes liés à la Très Sainte Trinité par le cœur du Christ, par son sacerdoce, et nous devons tous les jours vivre un peu plus de cette grâce du baptême. Cette grâce, qui doit prendre possession de tout nous-mêmes et qui est particulièrement présente quand nous vivons le mystère de l'Eucharistie, nous est *donnée*, mais il faut que nous voulions en vivre. Et pour cela il faut que nous soyons « des adorateurs en esprit et vérité », ceux que le Père « cherche »¹¹ pour les attirer toujours plus à lui. Seuls ceux qui adorent peuvent être mus par l'Esprit Saint. Si on n'adore pas, on ne peut pas être docile à l'Esprit : on fait sa volonté propre, on reste sur ses *a priori*. Et qui va nous apprendre à adorer ? La Très Sainte Vierge, celle que Jésus nous donne comme Mère à la Croix¹² et qui est, comme le disent les litanies, *Mater divinae gratiae*, « Mère (instrumentale) de la grâce divine ». Peu importe l'âge que nous avons. N'oublions jamais l'objection de Nicodème : « Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et renaître ? »¹³. Il nous faut sans cesse revenir au sein maternel, demeurer *in sinu Mariae*, comme dit saint Louis-Marie Grignon de Montfort¹⁴. Il faut être vraiment avec elle, auprès d'elle, en elle, comme des tout-petits qui s'abandonnent totalement en acceptant de ne pas comprendre. Il y a quantité de choses que nous ne comprenons pas, et le Saint-Esprit nous demande de dépasser tout ce que nous ne com-

10. Cf. Jn 3, 3-7 : « Jésus répondit [à Nicodème] et lui dit : “ En vérité, en vérité, je te le dis : personne, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu ” Nicodème lui dit : “ Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et renaître ? ” Jésus répondit : “ En vérité, en vérité, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut ” ».

11. Cf. Jn 4, 23-24 : « Elle vient, l'heure – et c'est maintenant ! – où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité ; tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père : Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit et vérité ».

12. Voir Jn 19, 27.

13. Jn 3, 4.

14. Voir *Traité de la vraie dévotion*, n° 33, se référant à saint Augustin (cf. *Le secret de Marie*, n° 14) ; n° 199 (cf. *Le secret de Marie*, n° 54), citant GUERRIC D'IGNY, *Premier sermon sur l'Assomption*, n° 4 (Sources chrétiennes n° 202, p. 423). Voir aussi n° 156.

prenons pas en lui faisant une confiance totale (il a sur nous des ambitions plus grandes que celles que nous-mêmes avons sur nous). Mais pour que le Saint-Esprit puisse réaliser son œuvre en nous, il faut que nous vivions dans cette double docilité : la docilité de l'adoration, et d'une adoration vécue à travers et dans le cœur de Marie. Il faut que Marie soit notre « milieu », et que nous revenions toujours auprès d'elle pour redécouvrir cette soif de petitesse, d'abandon, qui nous permet de laisser l'Esprit Saint nous conduire là où il veut, sans lui demander à l'avance ce qu'il va faire de nous : « Le vent souffle où il veut (...) mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit »¹⁵. L'Esprit Saint aime qu'on lui fasse cette confiance totale, absolue. Ce n'est pas facile, surtout quand on est dans la lutte, ou quand on est blessé. Mais il faut que la grâce surabonde à ce moment-là, et qu'elle soit victorieuse de tous nos retours sur nous-mêmes, de tous ces endurcissements qui peuvent se faire en nous.

Nous devons aussi demander à l'Esprit Saint de nous aider à pénétrer toujours plus profondément dans l'Évangile de saint Jean. Là aussi, il y a une grâce que nous devons demander au Saint-Esprit, car notre intelligence ne peut pas y pénétrer seule, c'est évident. C'est vraiment le don d'intelligence et le don de sagesse qui doivent nous faire recevoir la parole de Dieu de l'intérieur, pour pouvoir comprendre les intentions profondes du Christ qui nous enseigne. C'est l'Esprit Saint qui doit nous aider à découvrir ce mystère de lumière, cette intelligence que le Christ veut nous donner sur le mystère des sacrements, sur le mystère de l'Église.

Nous avons vu qu'après s'être lavé à la piscine de Siloé, l'aveugle-né était revenu voyant clair. *Les voisins et les gens habitués à le voir mendier auparavant dirent alors : « N'est-ce pas celui qui se tenait assis à mendier ? »* On voit bien cela. À un aveugle de naissance, qui vit un état de dépendance terrible, on ne peut pas demander de faire trop de déplacements. Il doit faire toujours le même trajet, et s'asseoir toujours au même endroit, au carrefour où tout le monde passe... et il reste là, à faire toujours le même geste. On comprend alors la stupeur des voisins, des gens habitués à le voir mendier : « *N'est-ce pas celui qui se tenait assis à mendier ?* » *Les uns disaient : « C'est lui. » – « Non, disaient les autres ; mais il lui ressemble. »* C'est frappant, de voir que l'opinion est comme un sable mouvant ; devant le même fait il y a des miroirs déformants et des miroirs justes... et le nombre des miroirs déformants est

15. Jn 3, 8.

ordinairement le plus grand. Si l'Évangile avait été écrit à notre époque, on aurait fait un pourcentage : trente pour cent auraient dit : « C'est lui », et soixante-dix pour cent, qui ne voulaient pas s'engager, auraient dit : « Non, mais il lui ressemble ». L'Évangile ne fait pas cela, parce qu'il est purement qualitatif, et non quantitatif. *Lui disait* : « *C'est bien moi* » : il est témoin de lui-même. Et le baptême fait cela, il nous rend voyants, il nous permet de ne pas rester assis au même endroit à attendre, jour après jour. Le baptême fait de nous des êtres vivants et autonomes ; nous ne sommes pas réduits à suivre toujours le même trajet, nous ne vivons plus dans des ornières.

Ils lui dirent alors : « *Comment donc tes yeux se sont-ils ouverts ?* » Voilà le « comment » : on le retrouve toujours ! Les hommes ont de la peine à pénétrer le mystère de la miséricorde de Dieu et à la recevoir ! et nous sommes tous comme cela, parce que la miséricorde dépasse notre raison, elle dépasse notre intelligence. « *Comment donc tes yeux se sont-ils ouverts ?* » Tu dois avoir une expérience extraordinaire ! C'est curieux, qu'on n'ait pas posé cette question à Lazare. Nous, nous lui aurions demandé : « Qu'est-ce que tu vivais, pendant ces quatre jours dans le tombeau ? ». « *Comment donc tes yeux se sont-ils ouverts ?* » *Il répondit* : « *C'est celui qu'on appelle Jésus qui a fait de la boue ; il m'en a enduit les yeux et m'a dit : " Va te laver à la piscine de Siloé".* » Ce geste et cette parole restent gravés dans son cœur comme la marque indélébile du Christ. N'oublions pas que « Siloé » signifie « Envoyé »¹⁶ : la piscine de Siloé, ce n'est pas seulement l'ancienne Alliance, c'est la piscine de l'Envoyé, et l'Envoyé, c'est le Christ. Cette piscine symbolise Jésus lui-même, elle symbolise tout le mystère de Jésus, et on peut donc dire que se laver à la piscine de Siloé, c'est se laver à travers l'eau et le sang qui sortent du cœur blessé du Christ¹⁷. Comme dit saint Augustin, c'est de là que jaillissent les sacrements¹⁸ ; ils jaillissent de la blessure du cœur de l'Agneau. Ainsi, en demandant à cet aveugle d'obéir et d'aller se laver à la piscine de Siloé, Jésus lui donne à l'avance la grâce d'être lavé dans son sang, dans la blessure de son cœur. C'est cela, la piscine de Siloé, au sens fort.

« *Alors je suis parti, je me suis lavé et j'ai vu.* » [Il dit exactement comment cela s'est passé.] *Ils lui dirent* : « *Où est-il ?* » *Il répondit* : « *Je n'en sais rien.* » Jésus est parti, il a perdu sa trace. Il ne sait qu'une seule chose : le nom de Jésus, et c'est suffisant ; c'est au nom de Jésus

16. Jn 9, 7.

17. Voir Jn 19, 34.

18. Voir ci-dessus, p. 78, note 10.

qu'il a été guéri, c'est le geste de Jésus qui l'a sauvé : cela suffit. Mais les autres continuent à interroger, et il est rare que saint Jean donne autant de détails ; s'il le fait à propos de ce miracle de Jésus à l'égard de l'aveugle de naissance, ce n'est pas pour rien. Ce n'est pas pour faire du journalisme, mais pour nous faire comprendre quelque chose de très important : l'action de Jésus sur un être humain, et les répercussions que cela peut avoir sur ses voisins. Ici, il s'agit des gens habitués à voir cet aveugle, à qui ils donnaient quelques petites pièces tous les jours, et qui sont peut-être soulagés de savoir qu'ils n'auront plus à le faire puisqu'il va devenir un homme normal... ou encore : qui voudraient avoir la recette !

LE REGARD DES PHARISIENS

Deuxième moment : on l'amène aux Pharisiens. Là, cela devient plus grave, car les Pharisiens sont des gens habitués à regarder tout, je ne dirais pas d'une manière déformante, mais d'une manière très particulière : ils regardent tout à travers la Loi. Les Pharisiens sont des gens très bien, qui se tiennent bien droits, comme des lois ambulantes. *On l'amène aux Pharisiens, l'ancien aveugle. Or c'était un jour de sabbat...* C'est tout de suite cela que les Pharisiens regardent. Les voisins, les gens habitués à rencontrer l'aveugle-né, n'avaient pas remarqué cela. Ils avaient remarqué qu'il voyait : ils regardaient *l'homme*. Les Pharisiens, eux, ne regardent plus l'homme : c'est le jour du sabbat, et c'est cela qui est important. L'homme lui-même n'a pour eux aucune importance. Les hommes peuvent mourir, cela n'a pas d'importance pourvu que le sabbat soit observé. L'absolu est là. *On amène aux Pharisiens l'ancien aveugle. Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux.* Faire de la boue le jour du sabbat, ce n'est pas banal ! Le geste du Christ faisant de la boue rejoint le geste du Créateur « modelant l'homme avec la glaise du sol »¹⁹. Et il fait cela le jour du sabbat pour fêter le geste créateur de Dieu. Dieu s'est reposé après la Création²⁰, pour montrer que son labeur est un labeur contemplatif. C'est cela, le sabbat : c'est pour nous faire comprendre que toute l'activité créatrice de Dieu est enveloppée de sa contemplation. Et le croyant doit entendre que Dieu lui dit cela, contempler cette « réflexion » (si j'ose dire) de la sagesse de Dieu, ce

19. Gn 2, 7.

20. Cf. Gn 2, 1-3.

moment où Dieu, dans sa sagesse, a décidé de créer l'homme et la femme : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance »²¹. L'homme et la femme, images de Dieu, sont les chefs-d'œuvre de Dieu, et Dieu s'est « reposé » après les avoir créés.

Il ne faut jamais oublier ce repos de Dieu, qui a une signification très profonde. Le repos de Dieu, c'est sa contemplation. Toute l'œuvre de la Création provient de la contemplation de Dieu et s'achève dans la contemplation de Dieu. Nous sommes portés par la contemplation de Dieu. Le regard sur Adam et Ève doit être un regard contemplatif ; si on regarde Adam et Ève en dehors de la contemplation de Dieu et du regard de la sagesse de Dieu, on n'y comprend rien, parce qu'on est en dehors. Pour comprendre, il faut se mettre dans la lumière de la contemplation de Dieu ; et le sabbat est là pour nous rappeler cela et nous permettre d'être unis, par l'adoration, à la contemplation de Dieu, par Jésus qui reprend tout radicalement, qui recrée tout. Et là il agit le jour du sabbat pour nous faire comprendre qu'il vient tout reprendre. Les hommes ont tout abîmé, mais Jésus reprend tout. Il est le nouvel Adam, c'est-à-dire celui qui reprend toute la responsabilité de la race humaine. Adam avait la responsabilité première de la race humaine, c'est cela son titre de noblesse, c'est cela que Dieu a voulu. Dieu aurait pu faire autrement, mais c'est cela qu'il a voulu dans sa sagesse, et il faut être en communion avec la sagesse de Dieu pour découvrir le premier Adam et le nouvel Adam. Le premier Adam est premier dans l'ordre génétique, et le second, le « nouveau », est premier dans l'ordre de perfection. Il est évident que c'est le Christ qui éclaire Adam. C'est le nouvel Adam qui donne toute la lumière sur la première création ; mais il ne faut pas oublier que cette première création a été voulue par Dieu en premier lieu. Puis il y a eu cette espèce de tremblement de terre apocalyptique : la première faute, faute d'orgueil. Et la conséquence a été que l'homme s'est détourné de Dieu : il est devenu aveugle, aveugle de naissance, ce qui est une terrible infirmité ; hériter du péché originel met en nous un déséquilibre fondamental parce que, de fait, les conséquences de ce péché demeurent en nous. Et plus on s'approche du Christ, plus on s'aperçoit que ces conséquences sont terribles, et plus on s'aperçoit qu'elles sont en nous. Quand on est loin du Christ, on se regarde et on se trouve très bien. On se dit : « Ce n'est pas si mal. J'ai mon équilibre à moi. » Quand on est face au Christ, on s'aperçoit des limites qu'on a en soi-même, et parfois, à cause de cela, on a peur de

21. Gn 1, 26.

regarder Jésus « Lumière du monde », et de regarder dans la lumière de Jésus toutes ces conséquences du péché en nous.

Là n'oublions pas ce passage de la première Épître de saint Jean : « N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et la forfanterie des biens – vient non pas du Père, mais du monde. Et le monde passe, avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement »²². Il faut reconnaître que « le monde » dont parle ici saint Jean est présent en nous et que tant que nous sommes sur la terre, nous portons en nous les conséquences du péché. Mais Jésus, sur la Croix, nous a donné pour Mère celle qui est l'Immaculée et, comme le dit saint Paul, nous sommes tous prédestinés à être immaculés (sans taches : ἄμωμοί)²³. Cependant notre naissance plénière ne se fera que dans le Ciel ; tant que nous sommes sur la terre la lutte est présente au-dedans de nous-mêmes. Comme le dit encore saint Paul, il y a en nous deux hommes²⁴ (ou deux femmes !), il ne faut jamais l'oublier. Le plus profond en nous, c'est d'être la « descendance de la Femme »²⁵, autrement dit c'est notre parenté avec Marie par la grâce, mais il y a aussi la parenté avec Ève, chassée du paradis terrestre (conséquence première de la faute).

Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pharisiens lui demandèrent donc à leur tour comment il avait recouvré la vue. Toujours la question du « comment » : on veut savoir comment. Les Pharisiens veulent comprendre l'action de Jésus, non pas pour devenir ses disciples, mais pour le critiquer, et cela en se servant de la Loi. Il leur dit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et j'y vois. » En face des Pharisiens, l'aveugle est un peu moins loquace qu'avec ceux qui le connaissaient. C'est normal : quand on est en face des Pharisiens, on n'a pas tellement envie de parler, on fait attention à ce qu'on dit parce qu'on sait que tout va être jugé d'une façon très sévère – et c'est bien ce qui se passe ici : Certains des Pharisiens disaient : « Cet homme ne vient pas de Dieu. » Tout de suite

22. 1 Jn 2, 15-17.

23. Cf. Ap 14, 4-5 : « Ceux-là [les 144 milliers qui ont été rachetés de la terre] ne se sont pas salis avec des femmes ; car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Ceux-là ont été achetés d'entre les hommes en prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Et dans leur bouche on n'a pas trouvé de mensonge ; ils sont irréprochables [sine macula sunt : ἄμωμοί]. »

24. Voir Rm 7, 22-23 ; 2 Co 4, 16.

25. Cf. Ap 12, 17.

on juge, on porte un jugement sur l'*origine* de Jésus : il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. En réalité il ne l'observe pas *matériellement*, et il est jugé selon les apparences. Les Pharisiens sont les gardiens du sabbat, les juges du sabbat, le sabbat leur appartient, et Jésus n'est pas entré dans leur perspective. Conclusion : il ne vient pas de Dieu. Cela, c'est le pharisaïsme : « Il n'y a qu'une manière d'être de Dieu : la mienne ; il n'y en a pas d'autre. Il n'y a qu'une manière d'être dans la vérité : la mienne. » Et malheureusement cela dure encore, alors que Jésus a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père »²⁶. Ce n'est pas facile, d'être vraiment chrétien, parce qu'il faut à la fois respecter la loi, ne pas du tout s'y opposer, l'aimer, mais aussi la dépasser. C'est, du reste, la seule manière de l'aimer. Si on reste fixé sur la loi elle-même, c'est difficile de l'aimer ; tandis que quand on est au-dessus, on s'en sert pour aimer. « *Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat* » : c'est dit avec une naïveté extraordinaire ! *D'autres répliquaient* : « *Comment un pécheur pourrait-il accomplir de pareils signes ?* » Là il y a une vraie interrogation. On regarde le miracle au lieu d'écouter ce que les autres disent et répètent : « C'est un pécheur ». Mais si c'est un pécheur, comment expliquer qu'il puisse faire un geste qui semble bien être un miracle, et qui est donc relié à l'acte créateur de Dieu ? *Ils étaient divisés. Alors ils s'adressèrent encore une fois à l'aveugle* : « *Et toi, lui dirent-ils, que dis-tu de lui ?* » On lui a d'abord demandé d'être témoin, et il a pu dire : « *Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et j'y vois.* » Cela, il le sait bien, et sa réponse est très significative : c'est la parole de Jésus liée à son geste qui l'a sauvé, moyennant son obéissance. Tout y est : la parole, le geste, et l'obéissance. C'est cela, le sacrement, et il ne faut jamais séparer les trois (si on les sépare, il n'y a plus de sacrement), et là nous découvrons la sagesse de la miséricorde divine.

Mais ceux qui l'interrogent ne saisissent pas cela ; ils continuent à interroger : « *Et toi, lui dirent-ils, que dis-tu de lui, de ce qu'il t'a ouvert les yeux ?* » Autrement dit : « Quelle est ta relation avec lui ? Une fois guéri, intérieurement, qu'est-ce que tu crois ? Qu'est-ce qu'il est pour toi ? » *L'homme répondit* : « *C'est un prophète.* » Lui, il est net : il a une expérience d'un contact avec le Christ, et la manière dont le Christ a agi ne peut être que celle d'un prophète, c'est-à-dire d'un envoyé de Dieu. Qu'il dise « prophète » est d'autant plus beau que lui-même est aveugle de naissance. Car le prophète, c'est celui qui voit les

26. Jn 14, 2. ²⁶

choses que les autres ne voient pas²⁷, celui qui voit l'invisible au-delà du visible, l'action de Dieu là où les autres ne la voient pas. Cet homme, qui a découvert la vue, comprend qu'il était en face de quelqu'un qui était capable de donner la lumière, qui était source de lumière. « *C'est un prophète.* » *Cependant les Juifs ne voulurent pas croire que cet homme eût été aveugle.* L'incrédulité s'étend. Il y a d'abord eu les Pharisiens, qui sont des gens très compétents pour juger si quelque chose vient ou ne vient pas de Dieu, et pour qui la mesure, c'est la Loi : observe-t-on le sabbat, ou non ? Dieu doit passer par là : parce qu'il a donné la Loi, Dieu a donné le sabbat, donc il est lié au sabbat. Puis (troisième moment), l'incrédulité s'étend aux Juifs en général.

L'INCRÉDULITÉ DES JUIFS

Cependant les Juifs ne voulurent pas croire que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue. Ici l'objection porte sur le fait : on va essayer de faire une herméneutique du fait. Le fait est pourtant net : cet homme était aveugle, il y a des témoins, c'est bien lui, et maintenant il voit. Mais on dit : « On peut peut-être en discuter ? Était-il vraiment aveugle ? Après tout, il pouvait très bien simuler... ». On va donc convoquer les parents, parce qu'ils vont témoigner, eux qui ont connu cet enfant dès sa naissance. A-t-il vu à un moment donné, dans sa vie ? Jusqu'où vont les attitudes de cet homme qu'on disait aveugle de naissance ? On va donc regarder la cause, et pour cela on va convoquer les parents. *Ils leur demandèrent : « Cet homme est-il bien votre fils, dont vous dites qu'il est né aveugle ? »* Procès verbal : « Est-ce bien cela ? Et comment se fait-il qu'il voie clair à présent ? ». Puisque les parents sont source de vie, ils ont dû ressentir quelque chose, être secoués : leur fils est né aveugle, et tout à coup il voit. *Ses parents répondirent : « Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle [là, au moins, un doute est éliminé]. Mais comment il y voit maintenant et qui lui a ouvert les yeux, nous n'en savons rien. Il a l'âge, il s'expliquera bien lui-même.* » Autrement dit : « Ce n'est plus un enfant, il est adulte, alors nous le laissons tranquille. C'est lui qui porte ses responsabilités, ce n'est pas nous. » Manifestement les parents, au lieu d'être dans l'action de grâces, ont très peur, et c'est significatif, parce que cela nous

27. Dans l'Ancien Testament, le prophète est souvent désigné comme « le voyant », mais « un voyant véridique » (Si 46, 15), car tous ne le sont pas. Voir entre autres : 1 S 9, 9 et 18-19. 2 S 24, 11. 1 Ch 9, 22 ; 21, 9 ; 25, 5 ; 26, 28 ; 29, 29.

fait comprendre comment la peur peut supprimer les liens d'amour. C'est cela que le démon cherche : il veut supprimer les liens d'un père à l'égard de son fils, briser les liens d'une mère à l'égard de son enfant, pour que les uns et les autres se retrouvent seuls. Les parents auraient dû être là et témoigner : « Nous sommes dans la joie, nous qui avons supplié Dieu d'intervenir ! ». Le lien affectif qui unit les parents à leur enfant est si fort qu'ils auraient dû être là ; mais ils ont tellement peur des Pharisiens (peur d'être rejetés comme étant contre la Loi de Moïse), ils ont tellement peur du climat dans lequel ils se trouvent (le démon crée ces climats de peur qui font qu'on perd ses responsabilités), que ni l'un ni l'autre n'a le courage de dire : « Mais oui, c'est mon fils, il est né aveugle, et je suis dans la joie de constater qu'il voit, et c'est dû à l'action de Dieu ». C'est terrible, la peur (la peur humaine, qui n'a rien à voir avec le don de crainte). La peur humaine supprime la responsabilité des hommes. Et cela, c'est le climat dans lequel le démon nous met ; il a une double stratégie : la socialisation qui met dans l'anonymat, et la peur qui nous replie sur nous-mêmes et nous empêche d'être responsables de nos actes. Et des deux côtés, le démon veut supprimer la responsabilité, alors que l'Esprit Saint veut que nous soyons des êtres qui aiment. Or c'est l'amour qui nous rend responsables. C'est dans la mesure où nous sommes liés personnellement à quelqu'un que nous le portons, et parce que ce lien est un lien personnel il nous rend mutuellement responsables. Et parfois Dieu nous demande de témoigner, de ne pas nous mettre en dehors en disant : « Cela ne me regarde pas », et nous n'avons pas la force de faire ce choix...

Ses parents dirent cela par peur des Juifs. Car les Juifs s'étaient déjà mis d'accord pour exclure de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ. C'est pour cette raison que ses parents dirent : « Il a l'âge ; interrogez-le. » Tant qu'il était aveugle, ses parents étaient de vrais parents. Le jour où le Christ passe et donne la vue à cet homme aveugle, ses parents, au lieu de reconnaître la miséricorde dont leur fils a été l'objet, se séparent de lui. Il y a là un phénomène d'inhibition : la peur fait d'eux des lâches... De fait, il est parfois difficile de dépasser la prudence humaine. La foi ne supprime pas la prudence, elle ne doit pas la supprimer, mais elle la dépasse et il y a dans notre vie des moments, des circonstances, où Dieu exige de nous une option, un choix que nous ne pouvons faire qu'en suppliant l'Esprit Saint et la Vierge Marie d'être là – autrement c'est impossible. Et dans ce passage de l'Évangile nous voyons cette circonstance particulière que Jésus a choisie, ce geste qu'il fait après le jour du sabbat, et c'est la deuxième

fois : il y a eu l'infirmes de la piscine de Bezatha²⁸, et ici c'est l'aveugle de naissance. Jésus est pleinement conscient de ce qu'il fait, et il le fait volontairement, pour redonner au sabbat sa signification profonde. Car les Pharisiens avaient pris possession de ce don de Dieu qu'est le sabbat. Réduisant tout à un point de vue juridique, ils se sont faits les gardiens d'un sabbat qui n'était plus selon l'intention de Dieu confiée à Moïse. Cette intention de Dieu instituant le sabbat, c'est son regard sur l'homme comme un être religieux qui ne sera pleinement homme, et libre, qu'en adorant son Dieu. L'homme ne peut être libéré que par l'adoration, et le sabbat devait l'aider à découvrir la liberté intérieure, la véritable liberté.

Les Juifs le convoquèrent donc une seconde fois : l'enquête a été faite, alors on revient à lui. Et ici, ce sont les Juifs, c'est donc l'ensemble. L'affaire a pris une extension beaucoup plus grande, et à cause de cela le témoignage devient de plus en plus difficile, parce qu'on est en face d'une quantité de gens reliés aux grands prêtres, reliés à la synagogue, et que, par le fait même, la peur augmente. *Les Juifs le convoquèrent donc une seconde fois et lui dirent : « Rends gloire à Dieu ! »* – autrement dit : « Mets-toi en face de Dieu, et tu parleras face à Dieu. Mets-toi en présence de Dieu et prends-le à témoin. *Nous, nous savons que cet homme est un pécheur*, ce n'est pas la peine de discuter là-dessus, c'est notre conviction, nous le savons » (en fait c'est un *a priori*). « *Si c'est un pécheur, répondit-il, je ne sais pas. Je ne sais qu'une chose : c'est que j'étais aveugle et que maintenant j'y vois.* » Voilà le fait, en face de l'*a priori* des Juifs. Là cet homme est un témoin merveilleux, il sait très bien ce qu'il doit dire : il doit montrer aux autres qu'ils ne veulent plus regarder la réalité. Le démon, qui est le prince de l'imaginaire, nous met toujours en dehors du réel. Le réel, ici, c'est que cet homme, qui était aveugle, voit. « *Si c'est un pécheur, je ne sais pas* » – autrement dit : « Cela ne me regarde pas, je ne peux pas le savoir, Dieu seul le sait. *Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle, et maintenant j'y vois.* » *Ils lui dirent alors : « Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? »* [De nouveau, on veut savoir le « comment ».] *Il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit et vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Auriez-vous envie, vous aussi, de devenir ses disciples ? »* [Là il touche quelque chose d'extrêmement important.] *Ils l'accablèrent d'injures : « Toi, dirent-ils, tu es disciple de cet homme ; nous, c'est de Moïse que nous sommes les disciples. Nous, nous savons que c'est à Moïse que Dieu a*

28. Voir Jn 5, 9.

parlé. » On retrouve ici l'opposition dialectique entre Moïse et Jésus, opposition qu'on retrouve tout le temps dans l'Évangile²⁹ : si on est de Moïse, on ne peut pas être de Jésus, c'est impossible. Pourquoi ? Parce que les Pharisiens attribuent à Moïse l'observation du sabbat telle qu'eux-mêmes la conçoivent, alors que ce n'est pas du tout comme cela que Moïse l'a conçue. « *Nous, nous savons que c'est à Moïse que Dieu a parlé. Mais lui, nous ne savons pas d'où il est.* » Ils viennent de dire que c'est un pécheur, mais là : « *Nous ne savons pas d'où il est.* » *L'homme leur répondit : « C'est là justement l'étonnant : que vous ne sachiez pas d'où il est. »*

Il y a là une fameuse ironie de la part de cet homme simple, mais qui a la foi. Il croit en le Christ, il a été guéri, et il voit bien que ces hommes perdent pied, qu'ils sont complètement perdus. Ils ont affirmé le péché, mais ils ne veulent plus regarder la réalité. « *C'est là justement l'étonnant : que vous ne sachiez pas d'où il est alors qu'il m'a ouvert les yeux.* [Réfléchissez un peu : c'est cela, l'important ! Il a fait pour moi ce geste étonnant.] *Nous savons bien que Dieu n'exauce pas les pécheurs.* » Les Juifs lui avaient dit : « *Nous savons que c'est à Moïse que Dieu a parlé* », mais lui a une réponse beaucoup plus ample : « *Nous savons bien que Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais que si un homme est religieux et accomplit sa volonté, celui-là il l'exauce. Jamais on a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme-là ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.* » Voilà un témoignage intelligent. Jésus ne lui a pas donné seulement la vue, il lui a donné aussi l'intelligence, et le don de conseil, et le don de sagesse. Cet homme se trouve en face de partisans, et ce n'est pas facile de parler à des partisans, c'est même très difficile. Il faut s'élever au-dessus, et il fait cela admirablement. Il s'élève au-dessus de Moïse – « *Nous savons bien que Dieu n'exauce pas les pécheurs, et que si un homme est religieux et accomplit sa volonté, celui-là il l'exauce* » – et il revient vers quelque chose d'encore plus profond : « *Jamais on a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si cet homme-là ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.* » *Ils lui répondirent : « De naissance tu n'es que péché et tu nous fais la leçon ! »* Faire la leçon à un Pharisien, c'est impossible, c'est intolérable !

Il faut souvent revenir à ce dialogue, parce qu'il nous éclaire sur beaucoup de choses. Car nous sentons en nous les deux : nous serions

29. Voir Mt 19, 7 sq. ; 22, 24 sq. Mc 7, 10. Jn 5, 45-46 ; 6, 32-33 ; 7, 19-23 ; 8, 5 ; 9, 28-29.

capables, nous aussi, d'être du côté des Juifs et des Pharisiens. Il y a toujours en nous un petit pharisien, il ne faut pas l'oublier.

LA GRÂCE RÉALISE UN LIEN PERSONNEL AVEC JÉSUS

Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé. Le rencontrant, il lui dit : « Crois-tu au Fils de l'homme ? » Il répondit : « Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » Jésus lui dit : « Tu le vois, c'est lui qui te parle. » Alors il dit : « Je crois, Seigneur », et il se prosterna devant lui. Là il y a une rencontre nouvelle : cet homme espérait, mais ne savait pas encore. Il n'avait eu qu'un contact par le signe, par le miracle ; cela avait déjà été très fort, mais Jésus veut un contact beaucoup plus fort, une adhésion plénière : « *Tu le vois* ». C'est beau, que Jésus fasse appel à la vision – « *Tu le vois* » –, et pas seulement celle des yeux extérieurs, mais aussi celle du regard intérieur – « *Tu le vois, c'est lui qui te parle* » –, car Jésus lui donne la foi de manière plénière. Alors il dit : « *Je crois, Seigneur* », et il se prosterna devant lui. *Jésus dit alors : « C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde : pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles. » Les Pharisiens qui se trouvaient avec lui entendirent et lui dirent : « Sommes-nous des aveugles, nous aussi ? » Jésus leur répondit : « Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché ; mais vous dites : “ Nous voyons ! ” Votre péché demeure. »* C'est très grand (c'est la grandeur du baptême), cette manière dont Jésus permet à cet homme qui est vrai, et qui cherche, d'être témoin et d'aller jusqu'au bout de son témoignage. Il accepte en effet qu'on le rejette, car une seule chose compte pour lui : la présence de Jésus. C'est le don de sagesse qui nous fait découvrir que Jésus est pour nous source de vie, d'amour, de lumière. Peu importe alors l'opinion des hommes, peu importe si ceux qui devraient être avec nous nous lâchent. Ce qui importe, c'est d'être fidèles à Jésus, de reconnaître qu'il est tout pour nous, comme l'aveugle-né qui se prosterne devant lui. C'est l'éclosion du don de sagesse, cette éclosion que l'Esprit Saint réalise en nous : voir Jésus et à travers lui découvrir le Père – « Celui qui me voit, voit le Père »³⁰. Cet homme voit Jésus, et d'un regard de contemplation : pénétrant par la foi dans le cœur et l'intelligence du Christ, il est en présence de Dieu. Avec une grande force il dépasse toutes les discussions, toutes les opinions des hommes qui ne veulent pas reconnaître le fait,

30. Jn 14, 9.

le réel, qui hésitent et qui ont peur. Et au milieu de tout cela, le mystère de la grâce réalise en lui ce lien personnel avec Jésus.

JÉSUS EST VENU POUR UN DISCERNEMENT

Revenons un instant sur les dernières paroles de Jésus : *C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde*³¹. Cette parole de Jésus pourrait, à première vue, paraître en contradiction avec d'autres comme : « Moi, je ne juge personne »³² – « Je ne suis pas venu pour juger le monde »³³. C'est comme cela qu'est née la théologie : la lumière peut jaillir du rapprochement de deux paroles de l'Écriture qui, en apparence, sont contradictoires. Jésus a dit explicitement qu'il n'était pas venu pour juger, pour condamner³⁴, et ici il affirme : *C'est pour un jugement que je suis venu en ce monde*. Comment comprendre cela ? Jésus n'est pas venu condamner, il est venu pour *discerner*. Juger, c'est discerner, c'est séparer les ténèbres de la lumière³⁵, le bien du mal, c'est séparer l'action du démon de l'action du Saint-Esprit et du Père. Jésus dit donc : *C'est pour un discernement que je suis venu en ce monde : pour que voient ceux qui ne voient pas* – il est venu pour ceux qui étaient les plus pauvres, les plus abandonnés – *et pour que ceux qui voient deviennent aveugles*. Ces aveugles, ce sont ceux qui voient et qui, n'acceptant pas l'enseignement de Jésus, se replient sur leur propre vision en étant persuadés qu'ils voient. Cela, c'est l'orgueil, et Jésus ne peut rien contre l'orgueil qui le rejette... C'est ainsi que celui qui est orgueilleux devient aveugle en face du Christ. *Les Pharisiens qui se trouvaient avec lui entendirent et lui dirent : « Sommes-nous des aveugles, nous aussi ? »* Ils ont très bien compris ! Dès qu'on touche à leur orgueil, ils comprennent tout de suite. Pour le reste, ils ne comprennent pas, mais cela ils le comprennent tout de suite. *« Sommes-nous des aveugles, nous aussi ? » Jésus leur répondit : « Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché. »* Bienheureux les aveugles qui attendent tout de Jésus, bienheureux les pauvres qui attendent tout de lui ! *« Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché ; mais vous dites : " Nous voyons ! " Votre péché demeure. »* Pourquoi ? Parce que dire : *« Nous voyons ! »*, c'est dire : *« Nous n'avons pas*

31. Cf. Jn 5, vv. 22, 27 et 30.

32. Jn 8, 15.

33. Jn 12, 47.

34. Voir Jn 3, 17-18.

35. Voir Jn 3, 19-21.

besoin d'être éclairés, de recevoir la lumière, nous n'avons pas besoin de grandir dans la recherche de la vérité ». Cela, c'est vraiment l'orgueil : « *Votre péché demeure.* »

Ce chapitre 9 nous fait entrer dans le discernement de Jésus sur le cœur de l'homme et il nous fait découvrir la manière dont Jésus, par les sacrements, veut recréer l'homme, le renouveler, lui donner une liberté nouvelle en lui donnant la foi, une foi vivante qui adore. Et c'est ce pauvre mendiant, cet homme qu'on considère comme rien, que Jésus a regardé et a aimé. C'est pour celui-là que Jésus a fait ce geste de pure miséricorde. Cet homme n'avait rien demandé : c'est de la pure gratuité. C'est comme cela que nous sommes aimés de Jésus – dans une gratuité absolue –, et pour demeurer dans la vérité il faut que nous maintenions toujours ce regard sur la gratuité absolue de l'amour du Christ. Ce ne sont pas nos mérites qui nous ont valu cet amour, ce ne sont pas nos vertus, ce n'est pas ce que nous avons comme qualités humaines. C'est une pure gratuité d'amour, et cette gratuité d'amour qui nous enveloppe nous donne la vraie lumière, au-delà de tous les raisonnements humains, en face de tous les pharisiens de tous les temps. Vivre de cette gratuité nous permet de discerner vraiment la miséricorde lumineuse de Jésus, source de vie, source de lumière.

Face à celui qui reçoit cette miséricorde gratuitement, comme un mendiant, celui qui n'a aucun droit et qui le sait, les Pharisiens, qui se considèrent comme des gens « bien », vertueux, intelligents, connaissant la parole de Dieu, se croient capables de faire le discernement par eux-mêmes... mais ils se trompent lourdement. Le discernement entre la lumière qui vient directement de Dieu et les opinions des hommes ne peut se faire que dans la lumière de Dieu. Ce n'est pas une conclusion théologique, si intelligente soit-elle. C'est directement l'Esprit Saint : « Vous avez reçu l'onction, vous n'avez pas besoin d'être enseignés »³⁶. On voit bien cela chez l'aveugle-né, ce mendiant qui, ayant reçu l'onction, ayant reçu cette miséricorde du Christ, ce don d'amour du Christ, fait ce discernement en face des Pharisiens. Ce n'est sûrement pas facile pour lui ! Mais il a ce courage, cette force intérieure, de faire ce discernement très simple : opter pour Jésus. Et les autres, avec toute leur intelligence, ne comprennent rien. Ils sont aveugles. Pourquoi sont-ils aveugles ? Parce qu'ils se croient dans la lumière, étant persuadés de la posséder. Ils ne sont plus des mendiants de Dieu, ils demeurent dans leur aveuglement.

36. 1 Jn 2, 27.

Ce chapitre nous montre aussi la magnanimité du Christ, qui n'hésite pas à provoquer un scandale extérieur – faire, en face des Pharisiens, ce geste de miséricorde le jour du sabbat – pour faire comprendre la véritable signification du sabbat. Et cela doit nous faire entrer dans la théologie des sacrements. Tous les sacrements sont pour nous comme le prolongement de ce qu'était le sabbat tel que Dieu l'a voulu. L'achèvement du sabbat, c'est le mystère de la Résurrection ; et les sacrements, c'est la Résurrection, la victoire de l'amour, qui nous est donnée. L'aveugle de naissance, nous l'avons vu, représente toute l'humanité née dans le péché. Et Jésus est venu sauver cette pauvre humanité par l'accomplissement³⁷ de la Loi et donc aussi, et éminemment, celui du sabbat. Et l'accomplissement du sabbat, c'est le mystère de la mort s'achevant dans la Résurrection. Jésus crucifié et ressuscité – « Je suis la Résurrection »³⁸ – est notre nouveau sabbat, et c'est lui qui nous fait découvrir, par l'adoration en esprit et vérité, la manière dont Dieu nous fait miséricorde.

N'oublions jamais que le sacrement du baptême nous est donné pour que nous entrions dans la pauvreté du cœur de Marie et par elle dans la pauvreté du cœur de Jésus, dans leur petitesse et leur humilité. La foi rend notre intelligence pauvre – l'ignorance du « comment ». L'espérance rend notre volonté pauvre et nous dépouille de tous nos désirs trop humains. Et l'amour divin exige de *tout* prendre en nous.

37. Voir Mt 5, 17 : « Je ne suis pas venu pour abolir mais pour accomplir. »

38. Jn 11, 25.

XIII

« JE SUIS LA PORTE »
« JE SUIS LE BON PASTEUR »
« JE SUIS LE FILS DE DIEU »

Nous entrons maintenant dans le chapitre 10¹. Du chapitre 6 au chapitre 9 inclus, c'est le premier moment des luttes, et dans ce premier moment nous avons noté trois présences : « Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière du monde », « Je Suis ». Maintenant, du chapitre 10 au chapitre 12, le rythme va s'accélérer – plus on approche du terme, plus tout va vite² –, et nous entrons dans la seconde partie de ces luttes avec des affirmations très fortes de la présence de Jésus : « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu ». Et tout se terminera par le mystère de la Résurrection : « Je suis la Résurrection ».

« JE SUIS LA PORTE » : LE MYSTÈRE DE L'AGNEAU

En vérité, en vérité je vous le dis... Selon l'Évangile de Jean, ce discours de Jésus sur la Porte et sur le Bon Pasteur est en continuité avec ce que nous avons vu précédemment, mais en même temps nous entrons là dans quelque chose de vraiment nouveau, qui n'a pas encore été dit, et qui est très important par rapport au mystère du sacerdoce de Jésus.

En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais l'escalade par un autre endroit, celui-là

1. A partir de ce chapitre, la traduction utilisée est celle du chanoine Osty.

2. Voir SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 35, a. 6 ; *Contra Gentiles* III, ch. 50 ; *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, X, leçon 2, n° 513.

est un voleur et un brigand. Le discernement fait ici par Jésus montre que beaucoup veulent entrer dans le bercail mais que très peu y entrent par la porte, alors que quantité d'autres escaladent par un autre endroit. Mais ceux-là sont des voleurs et des brigands. *Celui, au contraire, qui entre par la porte est un berger des brebis. C'est à lui que le portier ouvre, et les brebis écoutent sa voix ; et il appelle ses brebis, les siennes, chacune par son nom, et il les emmène. Quand il les a toutes fait sortir, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.* Jésus montre le lien qui existe entre le berger et ses brebis, et il montre en même temps que, à côté du berger, il y en a d'autres qui ne sont pas des bergers. *Quand il les a toutes fait sortir, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix [il ne dit pas « sa parole », mais sa voix]. Elles ne suivront pas un étranger, mais elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.*

Telle est la similitude que leur dit Jésus – autrement dit la parabole, mais saint Jean n'emploie pas ce terme qu'on trouve souvent chez les synoptiques³. C'est une très belle image, une analogie ; ce n'est pas dialectique, parce qu'il s'agit de la vie, et que la vie n'est pas dialectique. *Mais ils ne connurent pas [ne comprirent pas] de quoi il leur parlait. Jésus dit donc de nouveau : « En vérité, en vérité je vous dis que moi, je suis la Porte des brebis. »* Nous, selon notre logique, nous aurions suggéré à Jésus de dire d'abord qu'il est le Berger. Tout porte à cela : on a montré l'opposition entre les brigands qui escaladent le mur et le berger qui connaît les brebis, et tout est centré sur le Bon Pasteur, sur le Berger. Et voilà que Jésus, quand il donne l'explication, commence par affirmer qu'il est *la Porte des brebis*. Généralement on ne souligne pas assez cette non-continuité, qui est pourtant très importante parce que quand il y a analogie, c'est « autre, autre »⁴. Et c'est bien montré ici : il y a une sorte de brisure. Ce n'est pas du tout comme un tremplin qui nous conduirait vers quelque chose d'autre, qui serait

3. Voir la note d'Osty à propos de ce verset.

4. Quand Aristote fait l'induction de la finalité en éthique, il la découvre de manière analogique : le bien « est *autre* dans une action et dans un art, et *autre* dans une autre action et un autre art : il est *autre* en médecine qu'il n'est en stratégie, et ainsi de suite pour le reste des arts. Qu'est-ce donc que le bien dans chacun de ces cas ? N'est-ce pas ce en vue de quoi tout le reste est accompli ? C'est en médecine la santé, en stratégie la victoire, dans l'art de bâtir une maison, dans *autre* chose, *autre* chose ; et dans toute action et dans tout choix, c'est la fin ; c'est en effet en vue de la fin que toutes les autres choses sont accomplies » (*Éthique à Nicomaque*, I, 5, 1097 a 15-22). L'analogie regarde donc d'abord la diversité (« autre, autre »), et à l'intérieur de cette diversité elle découvre une unité.

en continuité. Pas du tout ! Il y a là un dépaysement. L'Esprit Saint nous dépayse toujours, alors que notre imaginaire ne fait que prolonger ce que nous connaissons déjà. Il n'y a rien de moins dépayasant que l'imaginaire : on est dans son petit monde qu'on connaît bien. Cela peut être un labyrinthe, mais on connaît le fil qui permet d'en sortir. L'Esprit Saint, au contraire, nous dérouté tout le temps. On peut même dire que chaque fois qu'il nous dérouté, c'est le signe de l'authenticité d'une chose, le signe qu'elle vient bien de l'Esprit Saint. On a toujours envie de lui répondre : « Non, ce n'est pas comme cela qu'il faut faire ! ». Mais, selon la parole de Dieu à Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies (...) car autant le Ciel est plus haut que la terre, autant mes voies sont plus hautes que vos voies et mes pensées que vos pensées »⁵. C'est cela qui nous dérouté complètement.

*En vérité, en vérité je vous dis que moi, je suis la Porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands. Jésus est la Porte et il est passé par la porte, parce que le vrai berger passe par la porte. Ici la logique est déroutée... C'est une logique du Saint-Esprit ! Et il continue : Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands. Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas passés par la porte. Or c'est Jésus qui est la Porte, et cela va très loin, cette manière dont Jésus se présente : il est la Porte, donc si on ne passe pas par lui on est voleur et brigand. Mais les brebis ne les ont pas écoutés. Les brebis ont un sens, un radar, elles découvrent tout de suite qui elles doivent suivre. C'est ce qu'on appelle le *sensus fidei*⁶ : celui qui a la foi, une foi vivante, sait ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas, il perçoit tout de suite la différence entre la voix de celui qui est la Porte et la voix des voleurs et des brigands. « Mais les brebis ne les ont pas écoutés. Moi, je suis la Porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il ira et viendra, et il trouvera pâture. Le voleur ne vient que pour voler, et égorger, et faire périr. Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie, et qu'on l'ait surabondante. »*

Cette première affirmation est très importante : Jésus est Porte, et parce qu'il est Porte il est médiateur. Le médiateur est celui par qui on passe. L'image de la porte est donc bien une manière d'exprimer ce qu'est la médiation : il faut passer par elle. Il faut donc passer par le Christ. Et cela, c'est propre à la nouvelle Alliance. Yahvé ne pouvait

5. Is 55, 8-9.

6. Sur le *sensus fidei*, voir CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n^{os} 12 et 35.

pas se dire la Porte des brebis⁷. Cela relève du mystère de l'Incarnation, et particulièrement du mystère de la blessure du cœur de Jésus. Jésus est la Porte, la porte étroite⁸, cette porte qu'on voit dans l'Apocalypse : « Une porte s'ouvrit dans le ciel... »⁹. C'est toujours par Jésus que nous entrons dans le Royaume de Dieu, dans le Ciel¹⁰. C'est lui qui en est la Porte.

Il faudrait mettre ici en parallèle ces deux grandes affirmations : « *Je suis le Pain de vie* » et « *Je suis la Porte* ». Parce que là nous touchons les deux manières dont le mystère de l'Incarnation pénètre au plus intime de notre conditionnement humain. Notre conditionnement humain implique la nécessité de la nourriture et la nécessité du logis. Être sans logis et être sans nourriture, ce sont les deux plus grandes misères. Les deux choses les plus absolument nécessaires pour nous sont d'avoir un logis pour nous abriter et d'avoir de quoi nous nourrir. Et Jésus, dans sa miséricorde d'Agneau, intervient dans ces deux conditionnements pour se mettre entièrement à notre service : le service de l'aliment, qui est un service substantiel, et le service de la porte, qui nous permet d'avoir un abri. Jésus ne fait pas faire cela par un autre, parce que lui, qui est le Maître, est le Serviteur par excellence¹¹ : il est le Pain et il est la Porte. C'est le mystère de son sacerdoce. Nous découvrons le sacerdoce du Christ par l'analogie du pain et celle de la porte ; parce que le sacerdoce de Jésus, sacerdoce royal d'amour, sacerdoce du Fils bien-aimé, est un sacerdoce où Jésus lui-même donne sa propre personne en se faisant le serviteur par excellence, entièrement relatif à nous.

Nous découvrons ici la réponse à tout ce qui est dit dans l'Ancien Testament à propos des faux pasteurs, de ceux qui se nourrissent de la

7. Le symbolisme du pain est présent à travers toute l'Écriture. Le symbolisme de la porte existe aussi, mais surtout dans l'Apocalypse. Et jamais dans l'ancienne Alliance Yahvé ne se dit Pain, ni Porte. Pourquoi ? Parce qu'on est là dans l'ordre des moyens et que Dieu, en lui-même, ne peut pas être un moyen. Il ne peut devenir moyen que par le mystère de l'Incarnation, par où il est à la fois fin et moyen en ce sens que le Christ est un médiateur divin qui nous conduit directement dans le Père, qui nous fait *un* avec le Père. On peut donc dire que l'humanité du Christ est de l'ordre du moyen. C'est l'humanité du Christ, et donc son état victimal, qui le fait Porte et Pain. Et l'analogie métaphorique de la porte est liée à la blessure du cœur : le cœur est brisé pour nous ouvrir cette porte royale, et nous y faire passer pour entrer dans le mystère d'amour du Père et du Fils.

8. Cf. Mt 7, 13-14. Lc 13, 24.

9. Ap 4, 1.

10. Voir Jn 14, 6 : « Nul ne vient au Père que par moi ».

11. Voir Jn 13, 14.

graisse de leurs brebis¹² ou qui les dispersent, les chassent¹³, qui prennent tout pour eux et qui se servent de leur fonction pour dominer. C'est une tentation permanente, celle du cléricisme sous toutes ses formes, qui consiste à se servir de l'autorité reçue de Dieu pour exercer un pouvoir humain. Alors que Jésus nous fait comprendre que son autorité divine, qu'il a reçue du Père, lui permet d'être le Serviteur par excellence¹⁴, celui qui descend le plus bas et qui va le plus loin dans l'ordre du service en étant tout entier relatif à celui qu'il aime. Plus l'amour est grand, plus on est serviteur de ceux qu'on aime. C'est comme cela que nous devons découvrir, autant que possible, le sens de cette affirmation de Jésus : *Je suis la Porte des brebis*. Jésus est notre Porte de deux manières : il est la Porte qui nous introduit auprès du Père et celle qui nous ouvre à nos frères. Il est celui qui s'efface tout le temps pour nous laisser passer devant lui. Dans l'Ancien Testament, Caïn n'accepte pas que le petit Abel passe devant lui, et à cela Jean-Baptiste répond en laissant l'Agneau passer devant lui¹⁵ ; et Jésus se dit « la Porte » pour nous laisser passer devant lui ; car c'est cela que fait une porte : elle laisse passer les autres, elle les introduit en étant entièrement à leur service.

Il faut découvrir dans cette affirmation la pauvreté du cœur de Jésus, et spécialement la pauvreté du cœur blessé de l'Agneau, puisque c'est dans la lumière de la Croix, et donc dans la lumière de la blessure du cœur du Christ, que nous devons découvrir ce mystère de la Porte. Jésus a voulu descendre le plus bas possible dans l'ordre de la pauvreté et de l'humilité¹⁶ : on n'a même pas respecté son cadavre. Normalement on respecte le cadavre d'un homme, puisqu'il ne peut plus se défendre ; mais on n'a pas respecté le cadavre de Jésus dont le cœur a été transpercé afin de devenir pour nous la Porte : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis »¹⁷. C'est toujours ce que nous dit le cœur blessé de l'Agneau, cette porte béante qui nous appelle : *En vérité, en vérité je vous dis que moi, je suis la Porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands* – autrement dit il n'y a pas d'autre porte : c'est la seule.

12. Voir Ez 34, 3.

13. Voir Jr 23, 1-4.

14. Voir les chants du Serviteur dans le livre d'Isaïe : 42, 1-4 ; 49, 1-6 ; 50, 4-11 ; 52, 13 à 53, 12. Voir aussi Jn 13, 1-17.

15. Voir Jn 1, 26-27, 29-30 et 36-37 ; 3, 28-30.

16. Cf. Ph 2, 6-8.

17. Lc 23, 43.

Essayons donc de saisir les liens entre le pain et la porte, ces deux conditionnements humains si importants pour nous ; sans abri, sans pain, comment peut-on vivre ? Et Jésus est les deux pour nous. N'y a-t-il pas là comme deux versants de la médiation ? *vers le Père* – le Pain (« C'est mon Père qui vous donne le Pain qui vient du Ciel, (...) le Pain de Dieu »¹⁸) – et *vers les brebis* ? Certes le pain est aussi pour les brebis, puisque c'est l'aliment ; mais pour elles Jésus prend l'analogie de la porte afin de nous montrer comment sa médiation par rapport à nous va avoir ce rôle très particulier : il va être notre abri, autrement dit notre sécurité, cela pour exprimer le mystère de l'espérance, qui est le mystère de l'Église dans son combat. Il y a un parallélisme entre ce chapitre 10 et l'Apocalypse, qui est le livre de l'espérance. Dans l'Ancien Testament, il est dit à maintes reprises que Dieu est notre « bouclier »¹⁹, cela pour nous montrer qu'il veut nous défendre, être celui qui nous aide à lutter.

LE CHRIST, NOTRE ESPÉRANCE

L'analogie de la porte ne doit pas être regardée par rapport au mystère de la Très Sainte Trinité mais par rapport au mystère de l'économie divine ; elle désigne la place du Christ dans l'économie divine, son rôle à l'égard de l'Église dans son pèlerinage : il est notre force, notre sécurité, il est notre espérance. On devrait se servir de cette analogie de la porte pour aider aujourd'hui les hommes à vivre le mystère de l'espérance chrétienne, dans un monde qui en a tant besoin. Il y a là quelque chose qu'on a peu traité et qui est très important. Car en affirmant : « Je suis la Porte », Jésus donne la sécurité, et en même temps il donne la liberté. C'est vraiment l'espérance : au milieu du combat, tant qu'on espère, on est libre. Le mystère de la Porte nous montre particulièrement le versant de la médiation du Christ vers nous ; tandis que le Pain, c'est à la fois vers le Père et vers nous : nous avons le même Pain que le Père²⁰. C'est peut-être cela qui exprime le mieux l'unité qui existe entre le Père et nous : nous nous nourrissons du même Pain, tandis qu'on ne peut pas dire que nous avons la même porte que le Père... parce que le Père n'a pas besoin de porte ! Pour pénétrer dans le mystère de Celui qui est le Vivant par excellence, l'analogie du pain nous

18. Jn 6, 32-33.

19. Voir Gn 15, 1. Dt 33, 29. 2 S 22, 31 et 36. Ps 7, 11 ; 28, 7 ; 33, 20 ; 59, 12 ; etc.

20. Voir ci-dessus, p. 36. Nous nous permettons de renvoyer ici à M.-D. PHILIPPE, « *J'ai soif* », Saint-Paul 1996, pp. 113-114.

aide, mais pas celle de la porte. C'est le petit vivant qui a besoin d'un milieu, d'une maison, d'une sécurité qui le fortifie et le rassure. Jésus est le milieu de sécurité de toute l'Église dans son pèlerinage. À l'égard des brebis il a ce rôle, et il faut essayer de comprendre théologiquement ce que représente le symbolisme de la porte parallèlement à celui du pain, voir ce qu'il y a de commun et ce qu'il y a de différent : le pain, c'est l'amour, et la porte, c'est l'espérance.

Jésus montre bien qu'étant Porte, il donne la sécurité : *Moi, je suis la Porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* C'est le mystère du Salut, et donc l'espérance. Et c'est particulièrement le mystère de la blessure du cœur, qui est l'ultime moment de la Rédemption, l'ultime moment du Salut. *Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; et il ira et viendra, et il trouvera pâture.* Si nous nous servons divinement de la Porte une liberté nous est donnée, mais tout cela se réalise dans la lutte : *Le voleur ne vient que pour voler, et égorger, et faire périr.* L'espérance chrétienne est vécue dans la lutte. Jésus nous est donné comme Porte à cause des voleurs et des brigands ; s'il n'y en avait pas, nous n'aurions pas besoin de cette sécurité. *Le voleur ne vient que pour (...) faire périr. Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie, et qu'on l'ait surabondante.* Jésus nous sauve et il nous donne la vie, la vie divine. L'espérance, vertu théologale, nous donne la vie divine, et elle nous fait grandir dans cette vie à travers le mystère de la Porte, c'est-à-dire à travers la blessure du cœur de Jésus qui est quelque chose d'ultime, et de l'ordre de la surabondance. Jésus ne pourrait pas nous donner plus la vie, il nous la donne en surabondance. Ce mystère de l'espérance est très important pour découvrir le mystère de la conduite de Dieu sur l'Église.

Le mystère de la Porte, c'est donc bien le mystère de l'Agneau. On a tendance à ne retenir que l'analogie du Bon Pasteur, mais il ne faut pas oublier celle de la Porte, qui exprime l'état victimal. Et les voleurs et les brigands, c'est juste l'inverse de l'état victimal du Christ ; ce sont ceux qui mettent la main sur un *avoir*, alors que Jésus s'offre lui-même en victime d'amour : c'est l'amour dans son don total, entièrement désintéressé. Et les brebis n'écoutent que celui qui se donne, et qui se donne comme Porte et comme Pain. *Moi, je suis la Porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* Le mystère du Salut, tel qu'il est présenté ici, est bien le mystère de la victime, « victime de propitiation »²¹ : *Il sera sauvé, et il ira et viendra, et il trouvera pâture.* Celui qui est sauvé

21. 1 Jn 2, 2 et 4, 10.

a une nouvelle liberté, celle des enfants de Dieu²² : *Il ira et viendra, et il trouvera pâture* – donc il n'est pas enfermé. Nous, nous ouvrons la porte de la maison puis nous la fermons soigneusement derrière nous, et ainsi nous nous enfermons. Là, ce n'est pas du tout cela ! Nous passons par la Porte pour découvrir une liberté nouvelle et une nourriture nouvelle : *Il ira et viendra, et il trouvera pâture*.

« JE SUIS LE BON PASTEUR » : LE SACERDOCE DU CHRIST

La seconde partie du chapitre 10, qui est plus classique, est celle du Bon Pasteur. Mais il ne faut pas qu'une affirmation efface l'autre, parce que cela déséquilibrerait tout ; il faut voir les deux, et c'est par la Porte qu'on comprend le Berger. S'il n'y a pas d'abord la Porte, on ne comprend pas le Berger, on risque de rester dans un lyrisme alors qu'en réalité cela va beaucoup plus loin. C'est la Porte qui nous introduit au *Berger, au bon berger*. Jésus précise : *le bon berger*, parce qu'il y a le mercenaire, qui n'est pas un bon berger. Jésus n'a pas dit « la bonne porte », ou « la vraie porte », parce que le voleur n'est pas une porte ; mais il parle du *bon berger*, qui désigne le mystère de son sacerdoce. La Porte, c'est l'état victimal du Christ, et le Berger, c'est son sacerdoce, qui nous unit au Père. L'Ancien Testament nous montrait déjà Yahvé comme le Berger de son troupeau²³, mais dans le sacerdoce du Christ il y a deux aspects : l'aspect victimal par où il est la Porte, et le sacerdoce par où il est le Berger qui reçoit l'autorité du Père.

Il serait beau de regarder le sacerdoce du Christ à travers cette double analogie, ce double symbolisme de la porte et du berger. Il serait intéressant aussi, du point de vue théologique, d'étudier les oppositions ; en effet, parce que nous avons beaucoup de peine à comprendre le mystère, Jésus a recours à des oppositions : pour nous faire comprendre ce qu'est la Porte, il se sert du voleur et du brigand. Qui sont « le voleur et le brigand » ? Ce sont ceux qui s'opposent à ce rôle du Christ comme Porte. Être voleur et brigand, nous l'avons vu, c'est prendre pour soi, dans un égoïsme foncier. Jésus a recours à cette antithèse de la porte pour nous faire comprendre que, comme Porte, il est l'opposé du voleur et du brigand, c'est-à-dire celui qui vient par amour, et qui vient en se donnant – et c'est pour cela que les brebis l'écoutent. Elles écoutent tout de suite celui qui vient par amour et pour donner la vie.

22. Cf. Rm 8, 14-21.

23. Voir Gn 48, 15. Ps 23, 1 ; 80, 2. Si 18, 13. Is 40, 11. Jr 31, 10. Ez 34, 11-16.

Et qu'est-ce qui s'oppose au Bon Pasteur ? Pour que nous comprenions mieux ce qu'est le Bon Pasteur, il y a une autre antithèse : celle du mercenaire. Le mercenaire n'est ni un voleur, ni un brigand ; c'est autre chose. C'est le contrat, la justice « ric-rac », et rien d'autre. Le Bon Pasteur, lui, est au-delà de la justice, parce qu'il est au niveau de l'amour, et de l'amour jaloux de l'Époux. Le Bon Pasteur, c'est l'amour jaloux, et la Porte, c'est la miséricorde.

« *Le mercenaire, celui qui n'est pas berger, à qui n'appartiennent pas les brebis, voit-il venir le loup, il laisse là les brebis et s'enfuit.* » Qu'est-ce donc qui caractérise le mercenaire ? La stricte justice, nous l'avons dit, mais c'est aussi la lâcheté. Tous les lâches sont des mercenaires qui ont peur du loup : « *Voit-il venir le loup, il laisse là les brebis et s'enfuit ; et le loup les emporte et les disperse.* » Il n'y a plus pour les brebis aucune sécurité, alors que le Bon Pasteur est là pour se tenir entre le loup et les brebis, il a un rôle de défense. C'est le sacerdoce du Christ qui, par son autorité, empêche les brebis d'être attaquées par le loup, c'est-à-dire par le démon et tous ceux qui sont mus par lui. Le mercenaire *n'a pas souci des brebis* ; il s'aime plus qu'il ne les aime, donc il les abandonne. Il est lâche, il veut sauver sa vie, alors que le Bon Pasteur est lié aux brebis d'une façon telle qu'il est entièrement donné : il livre sa vie pour elles. Le propre du Bon Berger, c'est donc que l'amour de ses brebis est plus grand que l'amour qu'il a de lui-même, de sa propre vie.

La conséquence immédiate du fait que le Bon Berger aime ses brebis au point de leur donner sa propre vie, c'est la *connaissance*. Le Bon Berger connaît ses brebis : *Moi (...) je connais mes brebis et mes brebis me connaissent*. Voilà ce qui caractérise le sacerdoce du Christ : il connaît ses brebis. Il y a entre lui et elles un secret de connaissance et d'amour, une connaissance qui est une connaissance *de vie*, une connaissance d'amour relative, mutuelle, comme toute connaissance d'amour. En effet, le propre de la connaissance affective est d'être réciproque, alors que la connaissance spéculative ne l'est pas. Vous ne pouvez pas dire : « Je connais l'être et l'être me connaît. Je connais la φύσις, la nature, et la nature me connaît. » Non ! Tandis que dans la connaissance affective il y a une réciprocité, parce qu'on ne connaît l'autre que si l'autre nous connaît. La connaissance est réciproque à cause de l'amour. C'est très important, de saisir à quel niveau on se situe du point de vue de la connaissance. C'est le propre de la connaissance affective, comme de l'amour d'amitié, d'impliquer la réciprocité. Et c'est cela qui caractérise la connaissance du Bon Pasteur, donc du

sacerdoce du Christ : puisque son sacerdoce est un sacerdoce d'amour, il nous connaît à l'intérieur même de son amour. *Moi, je suis le Berger, le bon berger ; et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.* Le Bon Pasteur connaît toutes ses brebis, et chacune a pour lui un nom particulier ; c'est une connaissance intime, une connaissance familiale. Un troupeau, c'est une famille, formée par la relation de chacune des brebis avec le Bon Pasteur ; toutes connaissent le Bon Pasteur. Elles se connaissent entre elles, mais ce n'est pas cela qui les caractérise ; ce qui les caractérise, c'est que le Bon Pasteur les connaît toutes et que chacune connaît le Bon Pasteur. Il y a un lien personnel, et pour connaître la qualité de ce lien, la profondeur de cette connaissance réciproque du Bon Pasteur et de ses brebis, il faut tout de suite s'élever jusqu'à la Très Sainte Trinité, regarder le Père : *comme le Père me connaît et que moi je connais le Père.* C'est le Père qui nous aide à comprendre la connaissance que le Fils a du Père, et la qualité de la connaissance du Bon Pasteur et de ses brebis.

On voit là comment le mystère de la Très Sainte Trinité éclaire tout le mystère de l'Église. Si nous n'avons pas une certaine connaissance de la Très Sainte Trinité, nous ne pouvons pas comprendre le mystère de l'Église dans son gouvernement – puisqu'on connaît les brebis pour les conduire au but. Ce qui caractérise le mystère de l'Église, c'est justement cette connaissance réciproque du Bon Pasteur et des brebis. Et cette connaissance réciproque du Bon Pasteur et des brebis est analogue à la connaissance mutuelle du Père et du Fils. C'est même *plus* qu'une analogie, puisqu'on peut dire que c'est *la même* connaissance. Le « comme » prend ici une valeur très spéciale, comme dans le commandement nouveau²⁴, puisque Jésus aime ses brebis du même amour qu'il aime le Père. Or la brebis par excellence, c'est Marie ; Jésus connaît Marie et Marie connaît Jésus, et l'amour de Jésus pour Marie est l'amour même qu'il a pour le Père. Ce ne sont pas deux amours différents. L'analogie est dépassée, et on est ici en face d'un mystère d'*unité*. Et ce qui est vrai de Marie est vrai de Jean ; et ce qui est vrai de Jean est vrai de Pierre et de chacun d'entre nous. C'est le même amour, c'est la même connaissance. La connaissance que nous devons avoir de Jésus doit être une participation à la connaissance que Jésus a

24. Voir Jn 15, 9 : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans l'amour, le mien. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et demeure en son amour » ; 15, 12 : « Tel est mon commandement à moi : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ».

du Père. Cela va très loin, parce que cela fait comprendre que l'amour du Père pour son Fils bien-aimé – « C'est toi mon Fils, le Bien-aimé (ἀγαπητός), en qui j'ai mis toute ma faveur, toutes mes complaisances »²⁵ – s'étend du Bon Pasteur à ses brebis. Nous sommes tous des brebis bien-aimées pour le Bon Pasteur ; il y a donc cette « complaisance », cet amour de prédilection de Jésus à notre égard, et c'est de ce même amour que nous devons aimer Jésus et le Père²⁶.

Et je livre ma vie pour les brebis. Comme le Fils glorifie le Père en donnant sa vie, de même Jésus montre son amour pour ses brebis en se donnant lui-même, et il le fait dans la même oblation ; c'est dans le même geste d'offrande qu'il glorifie le Père et nous sauve.

L'ANNONCE DE LA CROIX ET DE LA RÉSURRECTION

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercaïl ; celles-là aussi, il faut que je les conduise ; et elles écouteront ma voix, et il y aura alors un seul troupeau, un seul Berger. » Voilà le fondement de l'œcuménisme. Il y a d'autres bercaïls pour l'Église dans sa dimension missionnaire, et c'est le désir du Bon Pasteur, qu'on ne regarde pas seulement les brebis qui sont dans ce bercaïl. C'est déjà bien, mais il y en a d'autres qu'il faut regarder, et ce sont tous les hommes. On ne peut pas s'arrêter avant d'aller jusque-là. *« Celles-là aussi, il faut que je les conduise ; et elles écouteront ma voix, et il y aura alors un seul troupeau, un seul Berger. Voilà pourquoi le Père m'aime : parce que moi je livre ma vie pour la reprendre. »* Cette affirmation de Jésus est capitale pour découvrir, du point de vue théologique, le mystère de la Rédemption. C'est la clé, et elle est donnée dans cette parabole du Bon Pasteur, donc dans la lumière du mystère du sacerdoce du Christ. *Voilà pourquoi le Père m'aime : parce que moi je livre ma vie pour la reprendre.* Or il livre sa vie à la Croix [littéralement : il « dépose son âme »] en ce sens qu'il devance l'heure de sa mort. Parce qu'il devance l'heure de sa mort, il « dépose » librement son âme, sa vie, *pour la reprendre*

25. Lc 3, 22.

26. Voir SAINT JEAN DE LA CROIX, *La vive flamme d'amour*, III, 6, *Œuvres complètes*, 5^e édition, DDB 1989, p. 802 : « L'âme aime ici Dieu non par elle-même, mais par lui-même (...) ; elle aime par le Saint-Esprit, ni plus ni moins que le Père et le Fils s'aiment, ainsi que le Fils même le dit en saint Jean : " Que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux "... ». SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, Ms C, 35 r^o, *Œuvres complètes*, DDB 2000, p. 282 : « Pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour » ; PN 24, 31, p. 700 : « Donne-moi pour t'aimer ton divin Cœur lui-même » ; PN 41, 2, p. 726 : « Je t'aimerais de cet amour lui-même dont tu m'aimas, Jésus Verbe éternel ».

dans le mystère de la Résurrection, où il se ressuscite lui-même. Saint Thomas se pose la question de savoir qui est la cause de la Résurrection²⁷. C'est le Père, c'est évident, mais c'est aussi Jésus dans son âme *et dans son corps* ; saint Thomas affirme – ce qui est encore plus extraordinaire – que le cadavre du Christ est cause – cause instrumentale, mais cause – de la Résurrection²⁸. Il n'est pas simplement la matière qui est informée, il est cause parce qu'il est lié au Verbe, et donc instrument. C'est pour cela que saint Thomas peut dire que *tout le Christ* est présent dans le cadavre comme dans l'âme, parce qu'il y a cette causalité instrumentale à travers l'âme et à travers le corps. *Voilà pourquoi le Père m'aime : parce que moi je livre ma vie pour la reprendre.*

Personne ne me l'enlève – c'est très important pour pénétrer le mystère de la Croix, le mystère de la Rédemption –, *mais moi, je la livre de moi-même.* C'est donc l'offrande que Jésus fait de sa vie, de son âme, sur la Croix, dans un acte d'amour pur. Et parce que c'est dans un acte d'amour pur, c'est éternel, c'est toujours actuel. Si d'autres lui prenaient sa vie, ce serait dans le temps ; mais puisque c'est lui-même qui offre sa vie, c'est une offrande éternelle – et c'est ce que nous fait comprendre le mystère de l'Eucharistie. Pour que nous comprenions que cette offrande éternelle est toujours actuelle, c'est-à-dire présente à chaque instant et en chaque lieu de notre univers et du déroulement de l'Église, l'Eucharistie nous est donnée. Dans l'économie divine et dans le gouvernement de Dieu sur l'Église, le mystère de la Croix est toujours actuel, toujours présent, et l'Eucharistie est là pour attester que cette présence est toujours actuelle. L'Église est gouvernée à travers le mystère de l'offrande du Christ. C'est cela qui fait comprendre l'efficacité du gouvernement divin sur l'Église et sur chacun de ses membres : il se réalise à travers l'offrande du Christ.

Personne ne me l'enlève, mais moi, je la livre de moi-même. J'ai pouvoir de la livrer et j'ai pouvoir de la reprendre. Il a pouvoir de la reprendre parce qu'il est Dieu, c'est sûr, mais aussi par son humanité qui est conjointe à la divinité. Le sacerdoce du Christ, c'est le sacerdoce de la Résurrection, puisque c'est lui-même qui reprend son humanité en tant que prêtre. Le sacerdoce du Christ est le sacerdoce de la

27. Voir *Somme théologique*, III, q. 53, a. 4. *Super primam Epist. ad Cor.*, XV, nos 913-914. *Super Epist. ad Rom.*, IV, n° 379. *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, II, n° 403.

28. *Somme théologique*, III, q. 53, a. 4 : « En vertu de la divinité qui lui était unie, le corps du Christ a repris l'âme qu'il avait déposée et son âme a repris le corps qu'elle avait quittée ».

Croix, mais d'une Croix qui s'achève dans le mystère de la gloire, et donc c'est un sacerdoce qui s'achève dans le mystère de la Résurrection. Si on oublie cela – et on l'oublie trop –, on ne voit plus le lien entre le sacerdoce du Christ et le don de l'Esprit Saint.

J'ai pouvoir de la livrer et j'ai pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. Tout est donc fait dans l'obéissance. L'autorité du Père enveloppe tout le gouvernement de l'Église. Tout le gouvernement de l'Église se réalise selon l'autorité du Père, mais par le sacerdoce du Christ. Et dans ce sacerdoce, Jésus lui-même est la Porte pour que les brebis puissent être sauvées par lui, avoir par lui une liberté nouvelle. C'est le mystère de la présence de Jésus dans son Église ; il est présent comme Porte et présent comme Bon Pasteur : une double présence qui n'en est qu'une, celle de Jésus au milieu de nous. Et cette présence a quelque chose de particulier, puisqu'elle se réalise dans la connaissance mutuelle et dans le salut opéré par le Christ.

Il y eut de nouveau une division parmi les Juifs à cause de ces paroles. Beaucoup d'entre eux disaient : « Il a un démon, et il est fou ! Pourquoi l'écoutez-vous ? » D'autres disaient : « Ce ne sont pas là histoires de démoniaque ; est-ce qu'un démon peut ouvrir les yeux des aveugles ? » Là, une fois de plus, il y a face à la parole du Christ deux herméneutiques, deux interprétations totalement différentes : certains interprètent les paroles de Jésus en disant : *Il est fou ! Pourquoi l'écoutez-vous ?* C'est vite dit, et on lui tourne le dos : une brisure se fait. D'autres, au contraire, disent : *Ce ne sont pas là histoires de démoniaque ; est-ce qu'un démon peut ouvrir les yeux des aveugles ?* Le miracle du chapitre 9 – la guérison de l'aveugle-né – reste présent et commande tout le chapitre 10, et le chapitre 9 est lié au chapitre 8. Il y a donc un lien très fort entre ces trois chapitres. Cependant comprenons bien que, du point de vue des affirmations, il y a au chapitre 10 quelque chose de nouveau dans la présence de Jésus. Autre chose est la présence du Pain, autre chose celle de la Porte ; autre chose la présence de la Lumière, autre chose celle du Bon Pasteur, bien que cela se tienne et que ce soit lié à l'état victimal et sacerdotal de Jésus.

Arriva alors à Jérusalem la fête de la Dédicace : nous entrons ici dans une perspective nouvelle. C'était l'hiver, et Jésus circulait dans le Temple sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'entourèrent et lui dirent : « Jusques à quand nous tiendras-tu l'âme en suspens ? Si c'est toi, le Christ, dis-le-nous ouvertement. » Cette demande très explicite montre qu'on approche du terme. Les Juifs n'auraient jamais osé poser

cette question au début, mais ils sentent bien que toute la question est là. Jusqu'à présent ils n'ont encore rien compris. Quand Jésus a dit : « Je Suis », c'était pourtant clair. *Jésus leur répondit : « Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que moi je fais au nom de mon Père, ce sont elles qui témoignent à mon sujet. »* Donc c'est net : les œuvres que Jésus fait, il ne les fait pas de lui-même, et il *ne peut pas* les faire de lui-même²⁹ ; il les fait comme l'Envoyé du Père. Et comme ce sont des œuvres qui impliquent la toute-puissance de Dieu, elles témoignent qu'il est bien l'Envoyé du Père.

ÉCOUTER LA VOIX DU BON PASTEUR

« *Mais vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis à moi. Mes brebis à moi écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent.* » Précédemment, dans la parabole, il était dit : *elles ne suivront pas un étranger, mais elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers*, alors que le propre de la brebis, c'est de connaître le Bon Pasteur, et de le connaître *pour le suivre*. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il s'agit vraiment là de l'économie divine, de la vie de l'Église. Il faut suivre le Bon Pasteur, qui est toujours devant nous. Ce ne sont pas les théologiens qui conduisent l'Église, c'est le Bon Pasteur qui conduit ses brebis, et elles le suivent. Et « suivre l'Agneau partout où il va »³⁰, c'est le suivre à travers tout, et « jusqu'à la fin »³¹.

Mes brebis à moi écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent. Nous sommes là dans un autre climat, mais c'est bien le prolongement de la parabole du Bon Pasteur. Il faut demander cette grâce d'être les brebis du Christ, c'est-à-dire d'écouter sa voix. Il ne dit pas que ses brebis « écoutent sa parole » mais qu'elles écoutent « sa voix ». C'est différent. Et selon l'Évangile de Jean, c'est net : la voix désigne l'Esprit Saint³², Celui qui nous permet de découvrir la parole vivante. Car la parole vivante, à la différence de l'Écriture, implique la voix, et il y a une très grande différence entre les deux. Il y a une manière de lire l'Écriture qui n'est pas recevoir la parole vivante. La parole vivante, c'est celle qui est enveloppée du souffle de l'Esprit ; et

29. Voir Jn 5, 19 : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voie faire au Père ». Cf. 8, 28-29.

30. Ap 14, 4.

31. Jn 13, 1.

32. Voir Jn 3, 8 ; 12, 28.

l'Esprit, c'est la voix du Père³³. C'est cette voix que nous devons entendre, et la voix exprime un lien d'amour : entre amis, la voix, la tonalité de la voix, peut jouer plus que le contenu de ce qui est dit, la signification de la parole. Il y a peut-être là quelque chose à saisir dans le langage de Jésus : la différence entre être disciple et être brebis. Le disciple est celui qui se met à l'école et qui est surtout attentif à la signification des paroles. Le théologien est un disciple, et il doit l'être. Mais il ne doit pas en rester là, il doit aller plus loin, être l'ami, celui qui « est ravi de joie à la voix de l'Époux »³⁴. Jésus lui-même le dit à ses disciples : « Vous n'êtes plus mes serviteurs, mais vous êtes mes amis »³⁵. Et l'ami, c'est la brebis, celui qui entend la voix, celui qui reconnaît le Bon Pasteur à sa voix. C'est ce lien avec le Bon Pasteur, dans un choix mutuel d'amour, qui lui permet de discerner ce qui vient du Bon Pasteur et ce qui ne vient pas de lui. Parce que quand on reçoit une parole vivante, on est relié à sa source, directement ; et c'est le propre de l'amour, de nous relier à la source. Tandis que si on est attentif uniquement à la signification de la parole, on risque de rester au niveau de la méditation. C'est très beau, la signification de la parole de Dieu ; c'est magnifique, la théologie ; mais ce n'est pas cela qui doit finaliser notre vie chrétienne. En tant que théologien, on est serviteur, et pour cela il faut être l'ami du Bon Pasteur, entendre sa voix. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous apprendre à découvrir cette voix du Bon Pasteur, car c'est là que notre foi devient contemplative.

Mais vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis à moi. Mes brebis à moi écoutent ma voix. La brebis est donc celui qui entend la voix, et donc reçoit une parole vivante au lieu d'en rester à ce qui est écrit, à « la lettre », comme le dit saint Paul³⁶. Au chapitre 5, après avoir dit avec force aux Juifs qu'ils n'avaient « jamais entendu la voix du Père »³⁷, Jésus leur disait explicitement : « Vous scrutez les Écritures parce que vous pensez, vous, qu'en elles vous avez la vie éternelle (...), et vous ne voulez pas venir vers moi pour avoir la vie »³⁸. La vie, c'est le cœur de l'Agneau, c'est le cœur du Bon Berger. C'est lui qui est source, et être uni à cette source c'est écouter sa voix. Au fond, c'est cela le mystère de l'oraison et de la contemplation : c'est

33. Voir Mt 3, 17 et 17, 5. Mc 1, 11 et 9, 7. Lc 3, 22 et 9, 35. 2 P 1, 17. Ap 1, 8 et 12 ; 14, 13...

34. Jn 3, 29.

35. Jn 15, 15.

36. Cf. Rm 2, 27-29 et 7, 6. 2 Co 3, 6.

37. Jn 5, 37.

38. Jn 5, 39-40.

être à l'écoute de la voix du Bon Pasteur et recevoir sa voix pour être uni à lui et que notre cœur ne fasse plus qu'un avec lui. *Mes brebis à moi écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent* : il y a une connaissance mutuelle, une connaissance aimante qui se réalise sous le souffle de l'Esprit et dans cette dépendance à l'égard de l'Esprit. C'est par là que la parole devient une parole vivante qui nous unit directement au cœur de Jésus et qui est source de vie pour nous. Et dès que nous écoutons la voix du Bon Pasteur, dès que nous sommes unis à cette source, alors nous pouvons le suivre, c'est-à-dire lui obéir. Car suivre Jésus, c'est l'obéissance. Mais l'obéissance n'est pas première, elle est le fruit de l'amour, le fruit direct de l'amour : « *Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements* »³⁹ ; et ici nous le voyons bien : *Mes brebis à moi écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent ; et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les arrachera de ma main*. Nous sommes tenus par le Bon Pasteur, et c'est cela, notre espérance : se remettre entre les mains du Bon Pasteur, comme on se remet entre les mains du Père. *Nul ne les arrachera de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et nul ne peut rien arracher de la main de mon Père*. La main du Christ, du Bon Pasteur, et la main du Père, ne sont qu'une seule main. *Moi et le Père, nous sommes un*. C'est très fort, cela, pour nous montrer comment l'Église est conduite par le Père et par Jésus et comment, par Jésus, nous sommes entre les mains du Père comme lui-même est entre les mains du Père⁴⁰. Les brebis *ne périront jamais*, parce qu'elles ont la vie éternelle, *et nul ne les arrachera* de la main du Père.

Revenons un instant aux versets 25-26 : *Les œuvres que moi je fais au nom de mon Père, ce sont elles qui témoignent à mon sujet ; mais vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis à moi*. On ne croit aux œuvres du Christ que si on est brebis du Christ, si on lui est lié au point de ne plus faire qu'un avec lui, d'être *un* avec lui. Alors comprenons bien pourquoi Jésus dit : *Mon Père qui me les a données...* N'oublions pas qu'il parle au peuple d'Israël, ce peuple qui a la foi, qui croit en le Père et à la parole qui vient de Dieu. Mais pourquoi ne font-ils pas le dépassement qui les ferait croire en Jésus ? Toute la question est là. Ils ont la foi, ce sont des croyants, et des croyants qui sont reliés au Père. Jésus leur fait donc comprendre que ses brebis sont les brebis du Père. Qu'y a-t-il de commun entre le peuple d'Israël et les

39. Jn 14, 15 ; cf. 14, 21.

40. Voir Lc 23, 46 : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » ; cf. Ps 31, 6.

brebis du Christ ? C'est que tous ont le même Père. Les brebis de Jésus, ce sont les brebis du Père et le Père les a données à Jésus. Elles sont donc reliées au Père, et si elles sont reliées au Père elles ont déjà la grâce. Mais il y a une exigence nouvelle, et cette exigence nouvelle, c'est une grâce qui vient du Christ, la grâce qui fait d'elles les brebis du Christ. Être brebis du Christ, c'est reconnaître qu'on est donné par le Père à Jésus. C'est cela, notre vocation chrétienne : être donné à Jésus par le Père, et comprendre que la grâce première, fondamentale, de la première Alliance, s'explique pleinement dans la nouvelle Alliance. Dans ce passage de l'Évangile Jésus veut nous faire comprendre le lien qui existe entre l'ancienne et la nouvelle Alliance – être brebis du Christ –, qui reste liée à l'ancienne en ce sens que c'est le Père qui a donné les brebis au Christ. « *Mon Père (...) est plus grand que tout, et nul ne peut rien arracher de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un.* » Donc, si on est parfaitement brebis du Père, on est brebis de Jésus.

« JE SUIS LE FILS DE DIEU »

Les Juifs apportèrent de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus leur répondit : « Je vous ai montré, venant du Père, beaucoup de belles œuvres ; pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ? » On avait vu précédemment⁴¹ que dès que les Juifs avaient ramassé des pierres, Jésus avait disparu. Ici, parce qu'on est plus proche du terme, Jésus les interroge, il veut leur faire préciser le motif de leur colère. « *Je vous ai montré, venant du Père, beaucoup de belles œuvres ; pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ?* » *Les Juifs lui répondirent : « Ce n'est pas pour une belle œuvre que nous voulons te lapider, mais pour blasphème, et parce que toi, étant un homme, tu te fais Dieu. »* Voilà la grande raison, et saint Jean nous la montre clairement. Il y a eu le miracle fait le jour du sabbat, prouvant qu'il n'est pas fidèle à la Loi de Moïse, et maintenant il y a ce que Jésus lui-même dit du Père, qui montre qu'il est *un* avec le Père ; mais se dire *un* avec le Père, c'est blasphémer, parce que, étant homme, il se dit Dieu. *Jésus leur répondit : « Ne se trouve-t-il pas écrit dans votre Loi : “Moi, j'ai dit : vous êtes des dieux” ? Si la Loi a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée – et l'Écriture ne peut être abolie ! –, celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous lui dites, vous : “Tu blasphèmes” – parce que j'ai dit : “Je suis Fils de Dieu !” Si je ne fais*

41. Voir Jn 8, 59. Voir ci-dessus, pp. 104 et 119.

pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez pas, croyez les œuvres, afin de connaître une fois pour toutes que le Père est en moi et moi dans le Père. » Ils cherchaient donc de nouveau à l'appréhender, et il échappa à leurs mains.

Regardons ici la manière dont Jésus aborde son peuple pour enlever le scandale. Les Juifs sont en effet scandalisés que Jésus se dise *un* avec le Père, parce que c'est en opposition avec le monothéisme, et que s'opposer au monothéisme est la chose la plus terrible. Ils veulent donc lapider Jésus, parce que la Loi demande de lapider les gens qui blasphèment. Comment Jésus leur répond-il ? d'abord par les œuvres. Mais ici les Juifs montrent que, au fond, il ne s'agit plus de ses œuvres – le fait qu'il ait rendu la vue à un aveugle de naissance le jour du sabbat est laissé un peu de côté –, et que la grande raison, c'est le blasphème : *parce que toi, étant un homme, tu te fais Dieu*. Alors Jésus va prendre cette voie : « *Ne se trouve-t-il pas écrit dans votre Loi : “ Moi, j'ai dit : vous êtes des dieux ” ? Si la Loi a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée – et l'Écriture ne peut être abolie ! –, celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous lui dites, vous : Tu blasphèmes – parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ! »* Jésus fait ici une analogie : il montre que dans l'ancienne Alliance, tous ceux qui croient sont « des dieux », au sens qu'ils sont « des fils du Très-Haut »⁴². Tous ceux qui croient sont transformés au plus intime de leur âme, « divinisés » ; ils participent à quelque chose de nouveau qui les met dans une situation nouvelle à l'égard de Dieu. Jésus affirme cela avec force et montre, dans cette lumière, que le mystère de la grâce conduit directement au mystère du Verbe « devenu chair »⁴³. *Si la Loi a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée*, comment peuvent-ils dire à *celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde* qu'il blasphème parce qu'il a dit : *Je suis Fils de Dieu ?*

Il faut essayer de saisir cette réponse de Jésus parce que, à première vue, on peut dire que c'est tout à fait différent. La théologie distingue la grâce que nous avons reçue du Christ et la source de cette grâce, qui est le Christ lui-même. Ce n'est pas le même niveau de sainteté. La sainteté du Christ est la sainteté du Fils unique, alors que la nôtre, c'est la sainteté des « fils adoptifs »⁴⁴. Nous sommes des enfants adoptifs par

42. Ps 82, 6 : « J'avais dit : Vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut, vous tous ».

43. Jn 1, 14.

44. Cf. Ep 1, 3-6 : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, dans les régions célestes, en Christ. C'est

la grâce qui nous a été donnée, tandis que Jésus n'est pas un fils adoptif. Or, dans cet argument qu'il prend, Jésus semble vouloir enlever le scandale par le fait que le psaume (donc la Loi) affirme : *Moi, j'ai dit : vous êtes des dieux*. Au premier abord, il semble y avoir un sophisme dans le fait que Jésus montre qu'il est normal qu'il se dise Fils du Père, un avec le Père, puisque selon la Loi tous ceux qui reçoivent la parole de Dieu sont « dieux ». Dans un langage théologique, c'est confondre la participation – *ce qui est participé* – avec la source de la participation... ce qui n'est pas du tout la même chose !

LA GRÂCE ET LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Que veut donc dire Jésus ? Il faut se poser la question, et découvrir que c'est admirable que Jésus ait fait cela pour nous faire comprendre la voie par laquelle il veut nous conduire au mystère de l'Incarnation. Car il s'agit bien de cela. Jésus se trouve face à des hommes scandalisés, et il s'agit de supprimer le scandale. Mais comment le supprimer ? Enlever le scandale, c'est enlever la confusion que font ces Juifs... Et il semblerait que Jésus enlève la confusion en en faisant une autre ! C'est parfois ce que nous faisons, nous. Nous jetons du lest et faisons une nouvelle confusion. Mais Jésus ne fait pas de confusion ; il prend un argument très fort, et le Prologue de saint Jean nous montre comment nous devons comprendre cela : « De sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce sur grâce »⁴⁵. Évidemment, les Juifs n'avaient pas le Prologue de saint Jean ! Mais Jésus prend, face à eux, cette même orientation. La grâce de l'ancienne Alliance, qui rend capable de recevoir la parole de Dieu, et qui est un mystère de sanctification, de foi, d'espérance et d'amour – d'où l'affirmation : *Moi, j'ai dit : vous êtes des dieux* –, conduit au mystère du Christ. C'est pour cela que si on reçoit bien Moïse (et c'est vrai de tous les grands prophètes), on doit recevoir le Christ. Le mystère de notre alliance avec Dieu, notre mystère d'enfants de Dieu, s'exprime par le mystère de la foi en la parole de Dieu, et ce mystère de la foi en la parole de Dieu ne peut pas se séparer du mystère du Christ – comme on ne peut pas séparer l'effet de sa cause. C'est cela que Jésus veut nous faire comprendre et c'est pour

ainsi qu'il nous a choisis en lui avant la fondation du monde, pour être saints et irréprochables devant lui dans l'amour, nous ayant prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-aimé. »

45. Jn 1, 16.

cela que, de fait, il peut dire : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon Jour à moi ; et il l'a vu et il s'est réjoui »⁴⁶.

Toute l'ancienne Alliance est ordonnée au mystère de l'Incarnation. Et si on regarde attentivement ce que représente la filiation d'amour qui existe dans l'ancienne Alliance entre le peuple d'Israël et son Dieu, entre Moïse et son Dieu, on est obligé de reconnaître que cette Alliance conduit à un absolu plus grand qu'on ne peut pas déduire de cette Alliance⁴⁷. On ne peut pas, à partir de l'imparfait, découvrir le parfait, mais c'est par le parfait que l'on comprend l'imparfait. Et c'est cela que Jésus veut faire comprendre aux Juifs : il veut les faire réfléchir sur le mystère de la grâce. N'oublions pas le reproche que Jésus a fait à Nicodème, de ne pas comprendre ce que veut dire « naître d'en haut », et donc de ne pas pénétrer dans le mystère de la nouvelle naissance, de la naissance d'en haut. Jésus fait sentir à Nicodème qu'il aurait vraiment dû comprendre : « Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses ? »⁴⁸. Nicodème aurait dû comprendre que la foi en la parole de Dieu n'est pas une question de race mais un don de Dieu. Son erreur est d'avoir confondu la génération selon la chair et le sang et la génération qui vient d'en haut – d'où son objection : « Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère et renaître ? »⁴⁹. Jésus lui montre alors qu'en confondant la génération selon la chair et le sang et la génération spirituelle, il oublie le mystère de la grâce. Et c'est de nouveau cela que Jésus fait au chapitre 10. Autrement dit la grande tentation, ou la grande confusion (car c'est une tentation et c'est une confusion) du peuple d'Israël au moment de la venue du Christ – alors que depuis déjà un certain temps il n'y avait plus de prophètes⁵⁰ –, c'était de matérialiser l'Alliance, de confondre la naissance selon la chair et le sang et la naissance d'en haut, et donc de considérer qu'être de la race d'Abraham donnait des droits.

46. Jn 8, 56.

47. La grâce de l'ancienne Alliance est une grâce d'attente, puisque rien n'est réalisé. Mais *dans sa finalité*, c'est déjà la grâce chrétienne ; c'est la grâce chrétienne qui est communiquée au peuple choisi (au peuple juif) pour qu'il puisse recevoir Celui qui donnera la grâce en plénitude. Cette grâce est donnée inchoativement à Abraham et à sa descendance. Elle n'est pas parfaite mais elle doit le devenir : elle attend le Messie. Avant la venue du Christ, elle demeure une grâce imparfaite d'attente. C'est la réalisation de la promesse qui permettra d'éclairer l'ancienne Alliance par la nouvelle Alliance, et non l'inverse.

48. Jn 3, 10.

49. Jn 3, 4.

50. Voir Ps 74, 9. Is 29, 10-11. Lm 2, 9. Dn 3, 38 (grec). Am 8, 12. Mi 3, 6-7.

Si on considère qu'on a des droits parce qu'on est de la race d'Abraham et que, par le fait même, on a un droit à l'égard de la parole de Dieu, on oublie que la foi est un don de Dieu, qu'elle nous est donnée gratuitement, et qu'Abraham est grand à cause de sa foi⁵¹. La béatitude d'Abraham, ce n'est pas d'avoir eu un fils selon la chair et le sang – bien que ce fût pour lui une très grande joie –, mais *d'avoir cru*. Et on est descendant d'Abraham dans la mesure où l'on croit ; si l'on ne croit pas, on a beau être du même sang, cela n'a aucune valeur. Ce n'est pas une question de race, c'est une question de foi. Or, au temps de Jésus, le peuple d'Israël vivait un moment difficile : il était sous le joug des Romains, qui avaient suffisamment d'astuce pour essayer de s'approprier ce peuple religieux qui, n'ayant pratiquement plus de prophètes, pâtissait et vivait un peu dans la confusion. Jésus veut donc rappeler aux Juifs la grandeur qui est en eux : ils sont des « dieux » par la grâce qui les fait « fils du Très-Haut ». *La Loi a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée – et l'Écriture ne peut être abolie*. Croyez donc cela, croyez que vous avez reçu un don de Dieu extraordinaire qui fait de vous des enfants de Dieu. Et si vous croyez que vous êtes enfants de Dieu, alors il n'y a plus de scandale pour vous à recevoir le Fils de Dieu.

Par la grâce, le mystère de l'Incarnation n'est plus un scandale ; il le devient le jour où on oublie la distinction entre la génération selon la chair et le sang et la génération spirituelle, car si on ne fait pas cette distinction on ramène tout à un messianisme temporel. Et c'est ce messianisme temporel qui empêche de recevoir le Messie tel que Dieu l'a voulu, tel que Dieu le veut. On aurait accepté un Messie qui ait une mission temporelle, qui vienne délivrer le peuple d'Israël du joug des Romains. On voit là que toute matérialisation de la foi entraîne une matérialisation de l'espérance et, par le fait même, l'impossibilité de recevoir la parole de Dieu pour aller plus loin. N'est-ce pas cela que Jésus veut nous faire comprendre ici ? Et cela, c'est vrai pour tous les temps. Toute crise dans l'Église provient d'une confusion entre la naissance d'en haut et la naissance d'en bas. Et cette confusion entraîne nécessairement une matérialisation de l'espérance : il n'y a plus que l'espérance d'un messianisme temporel qui, immanquablement, nous rend incapables de recevoir la gratuité de l'amour.

Jésus soulève là quelque chose de très important pour nous, parce que ce qui est vrai du peuple d'Israël est vrai de tout chrétien ; quand

51. Voir Rm 4, 9-22. He 11, 8-19.

nous matérialisons, nous rejetons l'Esprit Saint en n'acceptant plus sa conduite, qui nous entraîne toujours vers quelque chose de plus grand qui nous dépasse complètement. Il y a pour le chrétien ce danger de ne pas accepter d'aller toujours plus loin parce qu'il raisonne en fonction d'un messianisme temporel qui regarde toujours le passé. Et quand on regarde l'avenir en fonction du passé, on est incapable de regarder l'avenir *tel que Dieu le veut*. Or la véritable espérance, c'est regarder l'avenir tel que Dieu le veut, et non pas en fonction de ce que nous avons connu, de ce dont nous avons fait l'expérience ; cela, c'est le messianisme temporel où le futur est ce que nous concevons comme devant arriver. Il faut comprendre cela, parce qu'il y a par rapport au retour du Christ les mêmes difficultés qui proviennent des mêmes fragilités, des mêmes faiblesses. Il est donc très important pour nous de comprendre comment Jésus veut, par miséricorde, que son peuple ne soit plus scandalisé. Quand on est en face de gens scandalisés, il faut enlever le scandale autant qu'on le peut. Si on a affaire à des intellectuels qui tiennent plus à leurs idées qu'à ce qu'on leur dit, ils n'écouteront pas et resteront scandalisés. Il faut pouvoir conduire vers quelque chose d'autre, et c'est ce que fait Jésus. Alors, comme il a affaire à des hommes qui suivent la Loi, qui croient à l'Écriture, Jésus reprend les paroles mêmes de l'Écriture, parce qu'elles peuvent les conduire à ce qu'il veut leur faire comprendre. Quand nous avons affaire à des païens, ou à des matérialistes qui sont plus bas que des païens, c'est beaucoup plus difficile parce que nous ne pouvons pas faire appel à l'Écriture, nous ne pouvons pas citer ce que cite Jésus : *Moi, j'ai dit : vous êtes des dieux*, parce qu'ils n'accepteraient qu'un messianisme immanent et non plus transcendant.

La véritable espérance divine, qui implique l'espérance eschatologique, c'est accepter quelque chose qui est au-delà de ce que nous pouvons penser ou imaginer, quelque chose qui nous dépasse complètement. C'est en ce sens-là qu'on peut dire que l'Esprit Saint nous dérouté toujours. Si nous le recevons vraiment, il nous dérouté dans notre intelligence vivant de la parole de Dieu et dans la conduite de Dieu sur nous. Si nous avons notre petit plan, nous pouvons être sûrs que le Saint-Esprit nous déroutera ; alors que si nous n'avons pas de plan, nous serons tout entiers en attente de sa conduite et avides de sa lumière. Pensons ici au très beau passage du début de l'Évangile de saint Jean où on voit les lévites et les prêtres venant voir Jean-Baptiste pour une « visite canonique »⁵². On voit bien qu'ils aspirent à la venue

52. Voir Jn 1, 19-28.

d'un Messie – autrement, ils n'interrogeraient pas : « Es-tu le Messie ? ». Ils l'attendent, ce Messie, mais d'une manière tout autre que Jean-Baptiste au désert. Jean-Baptiste au désert attend celui qui doit venir selon le bon plaisir de Dieu, alors que les lévites et les prêtres attendent un Messie qui vienne confirmer que leur opinion est juste. Ils sont enfermés dans leur manière d'attendre le Messie, et si celui qui vient ne correspond pas à leur projet et à leur idée, ce ne sera pas le Messie ! Ils sont enfermés dans leur idéologie... et l'idéologie du théologien est la pire de toutes, parce qu'alors on ne reconnaît de Dieu que ce qui est conforme à notre propre pensée. Tout ce qui n'est pas conforme à notre propre pensée n'est pas de Dieu ; on devient ainsi la norme de Dieu, la mesure de Dieu. Mais alors on n'est plus en Dieu et on ne recherche plus la vérité divine.

« Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez pas, croyez les œuvres, afin de connaître une fois pour toutes que le Père est en moi et moi dans le Père. » Ils cherchaient donc de nouveau à l'appréhender, et il échappa à leurs mains. Et il s'en alla de nouveau de l'autre côté du Jourdain, à l'endroit où Jean était d'abord à baptiser, et il demeurait là. Et beaucoup vinrent vers lui, et ils disaient : « Jean n'a fait aucun signe, mais tout ce qu'a dit Jean de celui-ci était vrai. » Et là beaucoup crurent en lui. Saint Jean nous fait comprendre que la vie apostolique de Jésus commence par le désert et qu'elle se termine dans le désert. Mais ce sont deux déserts différents. La vie apostolique de Jésus commence dans un désert que Jésus a choisi, où l'Esprit Saint l'a poussé⁵³ et elle se termine dans un désert qui s'impose à lui et qu'il accepte : *Il s'en alla de nouveau de l'autre côté du Jourdain, à l'endroit où Jean était d'abord à baptiser, et il demeurait là.* Ce silence n'est-il pas comme l'annonce des catacombes des débuts de l'Église, et des catacombes spirituelles de l'Église qui existent aujourd'hui ? Il faut être sensible à ce passage de l'Évangile et comprendre comment Jésus, peu avant le terme de sa vie sur la terre, retourne au désert où Jean baptisait, en sachant que s'il retourne là, ce n'est pas une nostalgie, c'est par amour pour celui qui l'a révélé comme l'Agneau de Dieu et s'est effacé devant lui jusqu'à mourir décapité.

53. Cf. Mt 4, 1. Mc 1, 12. Lc 4, 1.

XIV

« JE SUIS LA RÉSURRECTION »

Après le chapitre 10 où Jésus, ayant révélé le secret de son unité substantielle de vie et d'amour avec le Père – « Moi et le Père, nous sommes un »¹ –, est accusé de blasphème parce qu'il a dit : « Je suis le Fils de Dieu »² et doit quitter Jérusalem pour s'en aller de nouveau au désert, là où Jean avait baptisé, le chapitre 11 apparaît comme un moment de surabondance qui est le dernier moment de la vie apostolique de Jésus, où il est parfaitement libre.

« IL Y AVAIT UN MALADE, LAZARE, DE BÉTHANIE... »

Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de Marthe, sa sœur. C'est cette Marie qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'est son frère Lazare qui était malade. Jésus était sûrement très bien reçu à Béthanie, et c'était un lieu où il aimait se reposer. C'est beau de voir comment, dans l'Évangile de Jean, toute la vie apostolique de Jésus est comme encadrée par des amis, de Cana à Béthanie où ce sont des amis encore plus intimes. Marie, Marthe et Lazare s'aimaient tellement qu'ils restaient ensemble, à trois, sans s'être mariés. Ils s'aimaient trop ! Quand on a deux sœurs comme Marthe et Marie, on n'a pas besoin de les quitter ! Lazare est donc là, et les trois ont un très grand désir de recevoir Jésus. C'est raconté d'une manière très belle ; certes il ne faut pas trop s'arrêter aux détails, mais dans ce récit étonnant on découvre la finesse du cœur de Jean transformé par le Saint-Esprit. Jean ne dit pas grand-chose de son amour pour le Christ, mais on découvre la finesse et la tendresse de son

1. Jn 10, 30.

2. Jn 10, 36.

cœur lorsqu'il nous parle ici de Béthanie. *Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie*. Précédemment il y a eu l'aveugle de naissance, et maintenant c'est un malade, très gravement malade – on va le voir –, qui va donner de grandes inquiétudes à ses sœurs. Remarquons qu'à propos du village on ne dit pas « le village de Lazare » mais « le village de Marie et de Marthe », ce qui prouve qu'elles étaient encore plus connues que Lazare. Et l'Évangile précise : *C'est cette Marie qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'est son frère Lazare qui était malade*. Jean souligne qui est cette Marie, et il le souligne par le geste, comme il fait souvent³.

Nous n'allons pas parler ici de toutes les opinions exégétiques qui ont été soutenues concernant Marie, la sœur de Lazare, et Marie, la femme pécheresse. Nous verrons cela au Ciel. Les Pères de l'Église ont à ce sujet une vision différente de celle de l'exégèse moderne, parce qu'ils ont un sens très familier de la parole de Dieu. Certes il ne s'agit pas de condamner l'exégèse moderne, qui peut nous donner, du point de vue philologique et du point de vue historique, archéologique, des précisions très intéressantes ; mais du point de vue de l'intention profonde, l'exégèse des Pères de l'Église va beaucoup plus loin. En ce qui concerne la sœur de Lazare et la pécheresse, c'est un problème très intéressant, mais nous ne nous y arrêterons pas. Ce qui est à souligner ici, c'est le lien très particulier de Marie avec le Seigneur : *C'est cette Marie qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux*. Là on pourrait se reporter au passage où saint Luc parle de la pécheresse qui verse le parfum sur les pieds de Jésus⁴ mais ici nous nous en tenons à une lecture de l'Évangile de saint Jean.

Les deux sœurs, qui s'aiment beaucoup, sont très différentes⁵ ! Mais au moment d'un péril commun, il y a une alliance sacrée. *Les deux sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : « Seigneur, voilà : celui que tu aimes est malade. »* C'est une prière adressée avec beaucoup de délicatesse, une délicatesse féminine – un homme ne dirait pas les choses comme cela. C'est tout à fait la prière du cœur de la femme, qui agit à l'égard de Jésus dans une confiance totale et en s'effaçant : *« Seigneur, voilà : celui que tu aimes est malade »*. Elles s'effacent, elles disparaissent, et c'est Lazare qu'elles montrent. Certes, c'est la douleur de leur cœur, mais elles ne parlent que de Lazare : *« Celui que tu aimes est*

3. Cf. Jn 7, 50 et 19, 39 ; 13, 23 et 21, 20 ; 12, 1 ; etc.

4. Voir Lc 7, 36-50. Il y a un passage parallèle en Mt 26, 6-13 et Mc 14, 3-9, mais Luc est le seul synoptique à parler de « Marthe et Marie » (voir 10, 38-42).

5. Voir Lc 10, 38-42.

malade ». En entendant, Jésus dit : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est en vue de la gloire de Dieu, afin que par elle soit glorifié le Fils de Dieu » : nous retrouvons ici la même affirmation que par rapport à l'aveugle de naissance⁶. Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare – ce qui montre bien qu'il aimait chacun d'un amour particulier, personnel. L'énumération est voulue, et là Marthe est nommée la première : Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare.

C'est très étonnant, de voir comment Jésus reçoit cette prière. Saint Jean, à travers tout son Évangile, fait comme une théologie de la prière de demande. Nous avons beaucoup de peine à comprendre ce qu'est la prière de demande, et saint Jean insiste beaucoup sur cela pour nous faire comprendre ce qu'est ce dialogue, cette coopération avec Dieu. Dieu veut que nous le priions, que nous lui présentions les désirs les plus profonds de notre cœur, et par là il veut nous éduquer. C'est pour cela que si nous n'exprimons jamais, dans la prière de demande, les désirs de notre cœur, l'Esprit Saint ne peut pas nous éduquer : il n'y a plus de matière. Tandis que si nous les exprimons, il peut nous éduquer. Dans le cas présent Jésus reçoit la demande, mais il la reçoit apparemment sans aucun empressement, alors que Marthe et Marie avaient demandé à quelqu'un d'aller rapidement auprès de lui, sachant que, étant « de l'autre côté du Jourdain »⁷, au désert, il n'était pas pris par sa vie apostolique – il était uniquement, si l'on ose dire, au repos forcé. Et voilà que Jésus reçoit cette demande d'une manière extraordinairement calme : « Cette maladie ne va pas à la mort ». C'est une parole mystérieuse, parce qu'elle semble en contradiction avec ce qu'il va dire ensuite : « Mais elle est en vue de la gloire de Dieu [voilà ce que Jésus regarde : il regarde tout de suite la finalité], afin que par elle soit glorifié le Fils de Dieu ». (...) Quand donc il eut appris que Lazare était malade, alors même il demeura deux jours à l'endroit où il se trouvait. Donc Jésus n'a pas l'air d'écouter, il n'a pas l'air de répondre immédiatement, et pourtant il reçoit cette demande.

Puis, après cela, il dit aux disciples : « Allons en Judée de nouveau. » Les disciples lui disent : « Rabbi, tout récemment les Juifs cherchaient à te lapider, et de nouveau tu t'en vas là-bas ! » La Judée devient un lieu dangereux pour Jésus : on lui en veut à mort. Face à cela, les Apôtres ne sont pas très courageux, et ils veulent garder Jésus avec eux. Jésus répondit : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche le jour, il n'achoppe pas, parce qu'il voit la

6. Cf. Jn 9, 3 : « C'est pour qu'en lui soient manifestées les œuvres de Dieu ».

7. Jn 10, 40.

lumière de ce monde, mais si quelqu'un marche la nuit, il achoppe, parce que la lumière n'est pas en lui. » Jésus répond en faisant comprendre aux Apôtres qu'ils pourraient faire quelques petites distinctions... ou même des distinctions assez grosses ! Il n'est pas d'accord avec eux. Les Apôtres ont peur de la Judée, ils ont peur que de nouveau on attaque Jésus, et Jésus leur montre qu'il faut agir avec intelligence. Car il s'agit bien de cela : « *N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche le jour, il n'achoppe pas.* » Si on agit avec intelligence, on marche de jour, avec une prudence éclairée par la foi ; et si on agit ainsi, il n'y a pas de raison d'avoir peur. C'est très direct, ce langage de Jésus en face de ses Apôtres qui, à cause de la peur, confondent tout. La peur nous fait tout confondre ; dès qu'on a peur, on ne voit plus clair. Jésus, lui, n'a pas peur, et il sait très bien ce qu'il doit faire ; alors il les éclaire en leur faisant faire une distinction élémentaire qu'ils ne faisaient pas. Il est très rare que Jésus éduque la prudence, mais ici il le fait. D'habitude, Jésus se place tout de suite du point de vue de la foi et de la contemplation. Ici, il éduque la prudence, et la prudence en vue de la miséricorde, en vue d'une présence, en vue d'un amour. Il faut voir cela en parallèle avec le chapitre 7, parce que ce sont deux lieux où vraiment Jésus éduque la prudence du chrétien, c'est-à-dire une prudence au service de la contemplation, au service de l'amour.

Il dit cela, après quoi il leur dit : « Lazare, notre ami, repose ; mais je vais aller le réveiller. » Les disciples lui dirent donc : « Seigneur, s'il repose, il sera sauvé. » Jésus avait parlé de sa mort, mais ils pensèrent, eux, qu'il parlait du repos du sommeil. C'est curieux, tous ces petits détails qui nous montrent comment Jésus éduque ses Apôtres et comment il éduque Marthe et Marie. Car, de fait, il les a éduquées d'une façon très profonde qui a été douloureuse pour le cœur de ces deux femmes. *Alors donc Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis pour vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ; mais allons vers lui. »* Jésus a fait exprès d'attendre, et il y a dans son cœur comme un cri de joie, parce qu'il va se servir de cette conséquence du péché qu'est la mort pour éclairer et aider les Apôtres, pour qu'ils voient la gloire du Fils. Et cela juste avant le mystère de la Croix, donc pour fortifier le cœur de Jean... En effet, seul Jean profitera de cet enseignement de Jésus ; c'est donc bien pour lui d'une façon très particulière : il avait besoin de cette force intérieure pour être fidèle jusqu'au bout. Les autres Apôtres auraient dû en profiter pour découvrir que Jésus vit le grand mystère de la Croix afin qu'ils comprennent qu'il est le Maître de la vie et de la mort. Et ils n'ont pas compris. L'intention de Jésus est pourtant nette : « *Lazare est mort, et je me*

réjouis pour vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ». Jésus a attendu la mort de Lazare pour aller vers lui, et cela pour fortifier la foi de ses Apôtres : « ... *afin que vous croyiez* ». Et Jésus dit : « *Mais allons vers lui* ». Thomas, appelé Didyme, dit donc aux autres disciples : « *Allons, nous aussi, pour mourir avec lui !* » Voilà la générosité de Thomas. On connaît cela : chez les gens très généreux, quand ils sont déçus, rien ne va plus. On verra bien, par la suite, la déception et l'incrédulité de Thomas⁸, alors qu'ici il est tout généreux...

« SI TU AVAIS ÉTÉ LÀ, MON FRÈRE NE SERAIT PAS MORT »

Étant donc venu, Jésus trouva Lazare depuis quatre jours déjà au tombeau. Béthanie était proche de Jérusalem, à environ quinze stades, et beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les reconforter au sujet de leur frère. Marthe donc, quand elle apprit que Jésus venait, partit au-devant de lui, tandis que Marie restait assise à la maison. La différence de tempérament des deux sœurs nous est montrée ici d'une manière très nette. Marthe est au courant de tout (il y a des gens qui sont comme cela : ils sont au courant de tout !), mais pas Marie : elle souffre trop ; et quand on souffre trop, on ne peut plus être au courant de tout. *Marthe donc, quand elle apprit que Jésus venait, partit au-devant de lui, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! »* C'est un reproche qu'elle fait à Jésus ; un reproche plein d'amour, mais tout de même un reproche : « Pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite ? Si tu avais été là, les choses se seraient passées autrement ». « *Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! Et maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.* » – là elle exprime son espérance. Il y a ce double mouvement dans le cœur de Marthe : elle est pleine d'espérance dans le Christ, mais en restant très humaine ; elle a été déçue parce que sa prière n'a pas été immédiatement exaucée : Jésus n'a pas répondu tout de suite à sa demande. Or elle sait bien d'où vient Jésus, et c'est pour cela qu'il y a cette amertume, ce reproche : « *Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort* ». Là, comme dans tout dialogue, il faut « entendre » la voix, pour bien comprendre comment Marthe s'adresse à Jésus dans ce reproche qui implique en même temps un mouvement de grande espérance : Jésus est là, maintenant, et puisqu'il est là on

8. Cf. Jn 20, 24-25.

peut tout attendre de lui : « *Et maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.* » Jésus lui dit : « *Ton frère ressuscitera.* » Marthe lui dit : « *Je sais qu'il ressuscitera, lors de la résurrection, au dernier Jour* » ; elle croit que c'est une consolation que Jésus veut lui donner en lui disant que son frère va ressusciter. Jésus ne le dit pas comme cela, mais Marthe le reçoit comme cela. Jésus affirme la résurrection de Lazare avec un accent de vérité actuelle, et Marthe le comprend à travers le temps. Nous faisons souvent cela : quand notre foi n'est pas suffisamment divine, le mode humain reprend le dessus et nous ne recevons pas la parole de Dieu comme une parole d'éternité qui, comme telle, est *actuelle*. Quand Jésus dit à Marthe : « *Ton frère ressuscitera* », c'est actuel dans son cœur ; mais Marthe le reçoit au niveau d'une espérance dont le mode, encore trop humain, empêche l'espérance d'être entièrement sous la mouvance du Saint-Esprit : « *Je sais qu'il ressuscitera, lors de la résurrection, au dernier Jour.* » Jésus lui dit : « *Moi, je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ?* » Jésus veut réactuer la foi dans le cœur de Marthe, il veut la remettre devant le mystère qu'elle avait un peu oublié à cause de sa souffrance. « *Moi, je suis la Résurrection et la Vie* » : Jésus se présente à Marthe de cette manière si forte, si étonnante. « *Moi, je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra* [celui qui croit est, par sa foi, au-dessus de la mort], *et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ?* » Elle lui dit : « *Oui, Seigneur, moi j'ai toujours cru que c'est toi le Christ, le Fils de Dieu qui doit venir dans le monde.* » Et ayant dit cela, elle s'en fut appeler Marie, sa sœur, et lui dit en cachette : « *Le Maître est là et il t'appelle.* »

Marthe a compris que sa sœur peut atteindre le cœur de Jésus d'une manière qui ne lui est pas possible, alors elle s'efface, humblement. C'est très beau, et c'est la grandeur de Marthe : elle va auprès de sa sœur pour lui dire : « *Il t'appelle* ». Jésus n'a rien dit, mais Marthe a bien compris. *Dès qu'elle eut entendu, celle-ci se leva vite, et elle venait vers lui. Jésus en effet n'était pas encore venu au village, mais il était toujours à l'endroit où l'avait rencontré Marthe, un peu loin de la foule.* Notons cela : il faut que Jésus retrouve Marthe et Marie en dehors de la foule. C'est la délicatesse du Christ : il les attend l'une et l'autre pour avoir ce contact direct, personnel, avec chacune. *Les Juifs donc, qui étaient avec Marie dans la maison et la réconfortaient, voyant que bien vite elle s'était levée et qu'elle était sortie, la suivirent, pensant qu'elle allait au tombeau pour y pleurer.* Marie n'a rien d'autre à faire que de pleurer, elle est beaucoup plus que Marthe plongée dans sa

souffrance, et les Juifs sont beaucoup plus attentifs à elle à cause de cette souffrance. *Quand donc Marie vint où était Jésus, en le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! »* Il faut demander au Saint-Esprit de nous faire saisir la tonalité différente de cette parole chez Marthe et chez Marie. Même si matériellement c'est la même chose, c'est sûrement dit autrement, comme quand, dans une assemblée, tous ceux qui prient le Seigneur disent les mêmes invocations, mais avec des tonalités intérieures différentes. Là l'Évangile souligne simplement le geste : *elle tomba à ses pieds*. Cela fait partie des mœurs de Marie : elle est toujours aux pieds de Jésus, ce qui montre bien que son contact avec lui n'est pas du tout le même que celui de Marthe. Elle dit aussi la souffrance de son cœur, mais elle la dit différemment. Il semble bien que, de la part de Marie, il n'y ait pas le moindre reproche. Cependant elle exprime sa souffrance : *« Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! »*. *Jésus donc, quand il la vit pleurer, pleurer aussi les Juifs qui l'avaient accompagnée, gronda en son esprit et se troubla ; ce « grondement », ce « trouble » dans le cœur de Jésus, exprime une émotion violente, comme un bouillonnement intérieur en son esprit : son cœur est bouleversé par les larmes de Marie. La prière de Marie, ce sont ses larmes, et on touche là la différence entre la prière de Marie et celle de Marthe. C'est toute la souffrance de son cœur qu'elle dépose dans le cœur de Jésus.*

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

*Jésus donc, quand il la vit pleurer, pleurer aussi les Juifs qui l'avaient accompagnée, gronda en son esprit et se troubla ; puis il dit : « Où l'avez-vous mis ? » On lui dit : « Seigneur, viens et vois. » Jésus versa des larmes. Les Juifs disaient donc : « Voilà comme il l'aimait ! » Mais certains d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que cet homme ne mourût pas ? » On retrouve toujours cette mauvaise humeur, cette interprétation des attitudes de Jésus. *Jésus donc, grondant de nouveau en lui-même [donc dans cette forte émotion], vient au tombeau. C'était une grotte, et une pierre était placée contre. Jésus dit : « Ôtez la pierre. » Marthe, la sœur du trépassé, lui dit : « Seigneur, il sent déjà, c'est le quatrième jour. » Jésus lui dit : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » On ôta donc la pierre. Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Moi, je savais que tu m'exautes toujours, mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que**

j'ai parlé, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. » Et ayant dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, ici, dehors ! » Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et son visage était enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

L'attitude de Jésus face à ces deux femmes, et à Lazare dans le tombeau, est toute différente de son attitude face à l'aveugle de naissance. Il faut que nous comprenions cela, parce que c'est par là que nous découvrons le cœur sacerdotal du Christ, le cœur du Bon Pasteur qui sauve en donnant la lumière qui recrée, et qui va jusqu'au bout de cette re-création dans la résurrection. C'est toujours le cœur sacerdotal de Jésus, le cœur du Bon Pasteur, que nous devons découvrir, avec les modalités nouvelles qui nous sont montrées ici. La tendresse du cœur de Jésus ne s'était pas manifestée directement en face de l'aveugle de naissance, mais elle est manifestée ici, en face de cet ami dont la mort brise son cœur. Il porte la mort de Lazare en pleurant, et il la porte avec Marie et Marthe. Dans son cœur de prêtre, de Bon Pasteur, il porte la blessure du cœur de Marthe, celle du cœur de Marie, et la mort de Lazare. On saisit là combien Jésus est proche, tout proche, mais divinement proche : « *Je suis la Résurrection* ». C'est après avoir affirmé « *Je suis la Résurrection* » qu'il montre combien il est proche de celui qui est dans le tombeau. Au moment où il montre comment le Père lui a remis tout pouvoir⁹, il révèle la tendresse de son cœur. Il y a la prière de Marthe, c'est sûr, et l'affirmation de Jésus en face de Marthe, mais il faut bien saisir la différence entre la prière de Marthe et celle de Marie. À Marthe, Jésus donne la doctrine dans ce qu'elle a de plus fort : « *Moi, je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra* » : c'est une doctrine de vie, une doctrine de résurrection. C'est donc bien ce qu'il y a d'ultime : on ne peut pas aller au-delà de la résurrection. Jésus donne à Marthe cette doctrine et il lui demande d'y croire, et Marthe y adhère : « *Oui, Seigneur, moi j'ai toujours cru que c'est toi, le Christ, le Fils de Dieu qui doit venir dans le monde.* » Quant à Marie, c'est la souffrance de son cœur qui est montrée avec une très grande acuité à travers ses pleurs, et c'est son intimité avec Jésus : elle se jette à ses pieds et elle pleure. Jésus ne répond pas à Marie par la doctrine, il lui répond par l'émotion profonde de son cœur, par la souffrance de son cœur. C'est cela qu'il communique à Marie ; et c'est à partir de cette émotion profonde, une émotion à la fois

9. Cf. Mt 28, 18 : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre » ; Jn 3, 35 : « Le Père aime le Fils, et il a tout remis dans sa main ». Voir aussi 13, 3 et 5, 21 : « De même en effet que le Père relève les morts et les fait vivre, ainsi le Fils fait vivre qui il veut ».

humaine et divine, qui exprime toute la tendresse du cœur de Jésus, que nous voyons la décision qu'il prend : « *Où l'avez-vous mis ?* » Il y a une complémentarité entre la réponse de Jésus à Marthe et sa réponse à Marie. Il ne faut pas les opposer dialectiquement, mais il faut les distinguer pour bien saisir ce que Jésus réclame de Marthe et ce qu'il réclame de Marie. Ces deux sœurs avaient fait la même demande ensemble, elles avaient exprimé leurs inquiétudes et leur confiance, et chacune reçoit de Jésus quelque chose d'unique. Et c'est la prière de Marie, à travers ses pleurs, qui a – si l'on ose dire – une efficacité immédiate, parce que la doctrine est tout entière ordonnée à la communication de l'amour et que c'est bien cette communication de l'amour que nous voyons entre Jésus et Marie, communication de l'amour qui se manifeste à travers les larmes.

Jésus réalise là un miracle très solennel où il invoque le Père : « *Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Moi, je savais que tu m'exauces toujours, mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que j'ai parlé, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.* » Comme dans le mystère du Thabor, il y a une présence du Père¹⁰, parce que ce miracle de la résurrection de Lazare doit manifester le *mystère* même de la Résurrection. Il faut bien voir les deux. Quand Jésus dit : « Je suis la Résurrection », on est en présence du *mystère*. C'est la *personne* du Christ qui est la Résurrection, et pour nous révéler qu'il est la Résurrection il fait ce geste, ce miracle de la résurrection de Lazare. Et ce miracle se réalise dans l'obéissance, l'obéissance du cadavre : *Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, ici, dehors ! » Le mort sortit [c'est le mort qui obéit], les pieds et les mains liés de bandes, et son visage était enveloppé d'un suaire.* Jésus aurait pu faire sauter toutes ces bandelettes, mais non : il demande la coopération des hommes – « *Déliez-le et laissez-le aller* », et il montre la toute-puissance de sa parole, parole créatrice qui réalise ce qu'elle signifie. C'est bien cela, la parole qui recrée et qui reprend tout ; et pour mieux nous faire comprendre que cette parole reprend tout, il demande la coopération des hommes. À la différence de la création, la résurrection demande une coopération, parce que c'est une re-création que Jésus ne réalise pas sans nous.

Beaucoup de Juifs donc, qui étaient venus vers Marie et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent en lui. Mais certains d'entre eux s'en allèrent trouver les Pharisiens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus. Les

10. Cf. Mt 17, 1-9. Mc 9, 2-10. Lc 9, 28-36.

grands prêtres et les Pharisiens réunirent donc un conseil, et ils disaient : « Que faisons-nous, alors que cet homme fait de nombreux signes ? Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, et viendront les Romains, qui détruiront notre Lieu et notre nation. »

Jésus savait qu'il allait mourir et vivre le mystère de la Résurrection, et il a voulu réaliser comme des prémices de ce mystère pour son ami dans ce miracle qu'est la résurrection de Lazare. C'est seulement un miracle, après lequel Lazare a de nouveau connu la mort, sans nous avoir laissé aucun récit des quatre jours qu'il avait passés dans le sépulcre. Marthe, qui est un peu curieuse, aurait pu lui demander : « Qu'est-ce que tu as vécu pendant ces quatre jours ? » Mais non, on ne nous dit rien. Là on voit que l'Évangile n'est ni un livre historique, ni un livre philosophique, mais un livre qui nous révèle le salut divin par le Christ. Si l'Évangile était un livre historique ou même philosophique, il y aurait eu des interviews : on aurait demandé à Lazare ce qui s'était passé, ce qu'il avait vécu, et quelle impression il avait eue en entendant la voix du Christ. Aujourd'hui nous sommes tellement dans la subjectivité ! Là, il y a une objectivité étonnante : la grandeur de la mort, et Jésus face à la mort, et Marthe face à la mort de son frère. La mort, nous ne l'expérimentons pas directement, nous n'expérimentons que celle de nos amis. La seule expérience que nous puissions avoir de la mort, c'est quand notre frère Lazare meurt. Marthe a eu une certaine expérience, et Marie en a eu une autre. C'est curieux de voir comment, en face de la mort, les réactions sont personnelles et individuelles : celle de Marthe, celle de Marie, celle de leurs amis. Jésus, lui, regarde la mort dans la lumière du Père ; il ne peut pas la regarder autrement. Et dans la lumière du Père, il se sert de la mort. Nous, nous ne pouvons pas nous servir de la mort. Dieu seul peut s'en servir, parce qu'il est le Maître de la vie et de la mort ; il peut s'en servir parce qu'il la dépasse infiniment, étant la Source de la vie¹¹, l'Auteur de la vie¹². Et là on voit comment il se sert de la mort de Lazare à la fois pour éprouver la confiance de Marthe et celle de Marie, et plus encore pour révéler sa gloire et la gloire du Père, et la miséricorde du Père.

Il serait intéressant de voir le parallélisme entre les réactions de ceux qui sont autour de l'aveugle de naissance guéri par Jésus, et de ceux qui sont autour de Lazare ressuscité. *Beaucoup de Juifs donc, qui étaient venus vers Marie et qui avaient vu ce qu'avait fait Jésus, crurent*

11. Cf. Ps 35, 10.

12. Cf. Ac 3, 15 : « *auctorem vero vitae interfecistis* ».

en lui. Là il y a aussi un parallélisme très net avec Cana¹³ : ils ont vu sa gloire et ils ont cru. La guérison de l'aveugle et la résurrection de Lazare sont deux signes très différents, mais deux signes qui manifestent la toute-puissance de Dieu. *Mais certains d'entre eux s'en allèrent trouver les Pharisiens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus* : ce sont des âmes scrupuleuses au niveau religieux, et les âmes scrupuleuses dans ce domaine font quelquefois de très grosses bêtises... *Les grands prêtres et les Pharisiens réunirent donc un conseil, et ils disaient* : « *Que faisons-nous, alors que cet homme fait de nombreux signes ? Si nous le laissons agir ainsi, tous croiront en lui, et viendront les Romains, qui détruiront notre Lieu [c'est-à-dire le Temple] et notre nation* » : ils ont peur, mais en réalité ils sont surtout jaloux. N'est-ce pas la jalousie sacerdotale qui nous est montrée ici ? Ils ne peuvent pas accepter qu'on aille vers Jésus au lieu d'aller vers eux. Ils trouvent alors une excellente excuse : cela cause du désordre. Pour ces Pharisiens et ces grands prêtres, le fait d'aller vers Jésus et de le suivre est un désordre. Quant aux Romains, ils aiment l'ordre. *L'un d'entre eux, Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là, leur dit* : « *Vous n'y entendez rien, vous, et vous ne réfléchissez pas qu'il vaut mieux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation tout entière ne périsse pas.* » *Cela, il ne le dit pas de lui-même ; mais comme il était grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.* C'est la première fois que, délibérément, on décide qu'il vaut mieux faire disparaître Jésus. Et c'est le grand prêtre qui fait cela : *Il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non pour la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu qui étaient dispersés. Dès ce jour-là donc, ils décidèrent de le tuer* : voilà la décision prise après le miracle de la résurrection de Lazare, voilà la réponse des hommes à cette résurrection. Parce que cela ne vient pas d'eux, et parce que c'est gratuit, trop gratuit, ils ne peuvent pas le supporter. C'est terrible ! Ceux qui ne reçoivent pas le pouvoir sacerdotal dans la gratuité et pour l'amour transforment ce pouvoir en une domination, une volonté de puissance qui n'accepte pas qu'un autre passe devant eux.

Jésus donc ne circulait plus ouvertement parmi les Juifs ; mais de là il s'en fut dans la région proche du désert, dans une ville appelée Ephraïm, et là il séjournait avec les disciples. La Pâque des Juifs était proche, et beaucoup de gens montèrent de la campagne à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus et se

13. Cf. Jn 2, 11 : « Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui ».

disaient les uns aux autres, en se tenant dans le Temple : « Qu'en pensez-vous ? Ne viendra-t-il pas à la fête ? » Mais les grands prêtres et les Pharisiens avaient donné des ordres : si quelqu'un connaissait où il était, il devait prévenir, afin qu'on l'appréhende. Jean souligne là qu'à Jérusalem le climat est de plus en plus tendu...

Nous arrivons ici au terme du second moment de la vie apostolique de Jésus (du chapitre 6 au chapitre 11 inclus), qui est la période des grandes luttes. Jésus garde toutes les initiatives, mais la lutte en arrive à son paroxysme : on décide de faire disparaître Jésus. Avec le chapitre 12 nous entrerons dans la dernière semaine, où Jésus n'a plus d'initiatives, au point d'accepter délibérément d'être pris et de perdre sa liberté apostolique dans ce qu'elle a de visible.

Ce qui est impressionnant dans cette période des grandes luttes, c'est de voir qu'à travers ces luttes, qui vont très loin, Jésus est de plus en plus présent. Cela doit nous aider à comprendre pourquoi Dieu peut permettre certaines luttes. Pourquoi permet-il au démon d'avoir un tel pouvoir ? L'Apocalypse le montre bien, et l'Évangile de Jean nous le fait aussi comprendre. Jésus a connu comme un duel avec le démon, il l'a chassé, mais le démon ne s'avoue jamais vaincu et il revient à la charge en se servant des hommes. C'est ce que l'Apocalypse nous montre à travers la bête de la terre et la bête de la mer¹⁴, et c'est bien ce que nous voyons ici. Le démon se sert des hommes pour pouvoir cerner Jésus, l'entraver dans sa vie apostolique, et non seulement l'entraver mais le rejeter et le supprimer. Mais durant ces grandes luttes, il y a le mystère d'une présence de Jésus de plus en plus forte.

14. Cf. Ap 13.

XV

VIVRE DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS

Il faudrait, nous l'avons dit, faire une théologie de la présence de Jésus pour nous, de la manière dont il se donne à nous dans les luttes que nous vivons, à travers ces sept affirmations : « Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière du monde », « Je Suis », « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu », « Je suis la Résurrection ». C'est impressionnant, de voir ces sept manières dont Jésus nous prend, nous transforme, pour réaliser entre lui et nous un mystère d'unité. Le cœur de Marie a été blessé par ces sept présences. Si on veut contempler les sept blessures du cœur de Marie, ce sont bien ces sept présences de Jésus en elle qu'il faut regarder ; et cela devrait être, si nous sommes de la descendance de la Femme¹, les sept grandes blessures d'amour de Jésus dans notre cœur.

« JE SUIS LE PAIN DE VIE »

Avec la multiplication des pains et le grand discours sur le Pain de vie, nous sommes entrés dans cette étape de la vie apostolique de Jésus qui est celle des grandes luttes. La multiplication des pains nous conduit, comme une admirable pédagogie, au mystère du Pain de vie – « Je suis le Pain de vie », « Je suis le véritable Pain » –, et Jésus nous révèle la signification profonde du mystère de l'Eucharistie. C'est impressionnant, de voir que c'est le mystère de l'Eucharistie qui suscite les luttes les plus intenses et qui, en même temps, est la réponse divine la plus profonde. À travers le mystère du Pain de vie, du « Pain vivant descendu du Ciel »², sa chair « donnée pour la vie du monde »³,

1. Cf. Ap 12.

2. Cf. Jn 6, 33, 38, 41, 50-51 et 58.

3. Cf. Jn 6, 51.

Jésus veut réaliser avec nous une unité substantielle d'amour, puisqu'il *se donne lui-même*. Sa chair est vraiment une nourriture et son sang est vraiment un breuvage⁴. Jésus veut donc cette unité, en lui et par lui. Il veut qu'il n'y ait plus qu'un seul cœur, qu'une seule âme⁵, et c'est lui qui doit réaliser cette unité par le mystère du pain et du vin, symboles de son amour entièrement livré pour nous. Et cela nous fait comprendre comment tout le mystère de l'Eucharistie doit être vu dans la lumière du Père. C'est le Père qui donne le pain ; et Jésus, en instituant l'Eucharistie, continue le geste du Père pour nous. Or c'est à travers ce mystère du Pain que la première grande division nous est manifestée. On le voit bien à la fin du chapitre 6 : beaucoup des disciples du Christ se mettent à murmurer – « *Cette parole est trop dure ; qui peut l'entendre ?* »⁶ – et le quittent. On voit donc que le mystère même de l'amour, qui devrait réaliser l'unité, les hommes sont incapables de le recevoir. Et cela, Jésus le savait...

Si on est attentif à ce que nous rapporte successivement l'Évangile de saint Jean, on voit qu'avec le mystère du Pain de vie, le mystère de la révélation de l'Eucharistie, il y a pour les Apôtres comme une nouvelle vocation : « Ne vous ai-je pas choisis, vous, les Douze ? »⁷. Ils ont été choisis deux fois, ce qui est très significatif. Ils ont été d'abord choisis par Jésus individuellement, puis ils sont choisis communautairement par le mystère de l'Eucharistie. C'est l'Eucharistie qui fait la communauté chrétienne, parce que c'est elle qui réalise pleinement la charité fraternelle. Jésus nous appelle et nous choisit tous personnellement, individuellement, et il veut cette réalisation communautaire de son choix à travers l'Eucharistie. Cette « vocation communautaire » à travers l'Eucharistie exige une nouvelle épreuve – « Voulez-vous partir, vous aussi ? »⁸ – parce qu'elle est un don nouveau : non seulement la présence de Jésus au milieu de nous dans l'Eucharistie est le don substantiel de sa propre vie à chacun de nous, d'une manière unique, mais en se donnant ainsi, Jésus nous entraîne à vivre entre nous une unité que lui seul peut réaliser et à laquelle il nous demande de coopérer en nous aimant les uns les autres *comme* lui nous aime.

Le chapitre 6 est suivi d'une autre révélation : la promesse de l'eau vive, qui se réalise dans le Temple. Les chapitres 6 et 7 nous donnent

4. Cf. Jn 6, 55.

5. Cf. Ac 4, 32.

6. Cf. Jn 6, 60.

7. Jn 6, 70.

8. Jn 6, 67.

comme les deux versants, si l'on ose dire, du mystère de l'Eucharistie. Jésus, dans l'Eucharistie, se donne dans la passivité la plus grande, la pauvreté la plus grande, le dépouillement le plus total. La plus grande kénose, le plus grand abaissement, c'est bien le mystère de l'Eucharistie. Et le chapitre 7 nous révèle que dans cet abaissement il y a un appel : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi »⁹. On retrouve le lien entre le mystère de Jésus victime d'amour et le mystère de Jésus prêtre – les deux étant intimement liés. Le chapitre 6 et le chapitre 7 nous font comprendre ce lien qui nous est révélé de deux manières différentes. C'est à la synagogue de Capharnaüm que Jésus révèle le mystère du Pain ; et c'est à Jérusalem, dans le Temple, au terme de la fête des Tentés, que Jésus, le dernier jour, proclame à haute voix : « *Celui qui a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* ». C'est beau de voir le mystère de la victime et celui du sacerdoce si intimement liés, inséparablement liés, parce que cela nous fait comprendre comment Jésus se donne comme l'Envoyé du Père. Le mystère du sacerdoce du Christ, c'est Jésus, l'Envoyé du Père. Le Père donne le pain, et Jésus a reçu du Père « tout pouvoir »¹⁰ pour être source de vie et d'amour. Il se donne à nous dans la passivité la plus grande qui soit, c'est-à-dire dans l'adoration. La plus grande passivité que nous puissions connaître est en effet dans l'adoration. Si Jésus peut être livré à nous comme Pain, c'est parce qu'il est, dans son humanité, totalement remis entre les mains du Père dans l'adoration ; c'est grâce au mystère de l'adoration (de son cœur d'homme) qu'il peut être le Pain. Et parce qu'il est entièrement livré entre les mains du Père et qu'il nous est donné comme Pain, le Père veut qu'il soit pour nous source d'eau vive, c'est-à-dire celui qui nous donne l'Esprit Saint. Ce qu'il y a de plus grand dans le sacerdoce de Jésus, c'est d'être pour nous, avec le Père, source de l'Esprit Saint, c'est d'être celui qui se donne à nous de manière telle qu'il nous donne l'Esprit du Père.

Et dans ce mystère de Jésus qui se donne à chacun de nous comme nourriture et comme boisson, sous les espèces du pain et du vin, c'est le cœur de l'Agneau qui nous est donné, c'est le sang de l'Agneau qui nous est donné, c'est la ferveur du cœur de Jésus, son âme, qui nous est donnée. « L'âme de la chair est dans le sang », dit l'Écriture¹¹. L'Esprit Saint nous est donné à travers l'Eucharistie, et il nous est donné par l'Eucharistie pour transformer notre cœur. L'Eucharistie est avant tout

9. Jn 7, 37.

10. Mt 28, 18. Cf. Jn 3, 35 ; 13, 3.

11. Lv 17, 11 ; cf. v. 14 : « L'âme de toute chair, c'est le sang ». Gn 9, 4.

ce don de l'amour, et donc le don du cœur ; elle doit être reçue de cette manière, comme le sacrement de la ferveur. Si, de fait, l'Eucharistie ne transforme pas plus notre vie, c'est parce que nous ne vivons pas assez de cette ferveur de l'amour, comme l'Église d'Éphèse¹². Mais si nous tombons ainsi dans la tiédeur, Dieu nous vomira, comme il est dit à l'Église de Laodicée¹³. Ne cherchons pas la ferveur sensible, car il ne s'agit pas de cela ! La ferveur, c'est le désir d'aimer et de répondre à la soif du cœur de Jésus : « *Sitio* », « J'ai soif ! ». Cela, nous pouvons toujours le vivre dans la foi. Et quand nous recevons Jésus dans l'Eucharistie, nous ne devons avoir qu'un seul désir : cette soif, et supplier le cœur de Jésus de venir mettre dans notre cœur cette soif d'aimer au-delà de toutes les œuvres.

Si Jésus prononce le « *Sitio* » après avoir accompli l'œuvre du Père¹⁴, c'est pour nous faire comprendre qu'au-delà de l'œuvre il y a l'amour, que l'amour dépasse toutes les œuvres et qu'il n'est pas déterminé par elles¹⁵. Certes l'amour « se prouve par les œuvres »¹⁶ – que ce soit l'œuvre quotidienne la plus humble, l'œuvre de la cuisine, du balayage, ou l'œuvre du théologien. Mais il ne faut surtout pas déterminer notre vie par ce que nous faisons. Le « *Sitio* » de Jésus est là pour brûler toutes nos œuvres, pour que jamais nous ne nous arrêtions à ce que nous avons fait. L'Eucharistie est là pour nous empêcher de nous arrêter et pour mettre au plus intime de notre cœur le cri de soif de Jésus, cet appel à aller toujours plus loin. Dès qu'on s'arrête on devient tiède, or on n'a pas le droit de s'arrêter dans l'ordre de l'amour. Cela peut être un peu essoufflant pour notre psychologie, c'est évident. On se dit : « Jésus m'en a déjà demandé beaucoup... Que va-t-il encore m'arriver ? » Mais ne regardons pas ce que Jésus va nous demander ! N'imaginons rien, regardons uniquement son amour. Quand on aime on ne regarde que l'amour. Si on commence à loucher, on est perdu d'avance ; il faut, au contraire, uniquement entendre le « J'ai soif » du

12. Cf. Ap 2, 4 : « J'ai contre toi que tu t'es relâché de ton premier amour. »

13. Cf. Ap 3, 16 : « Ainsi, puisque tu es tiède, et ni chaud ni froid, je vais te vomir de ma bouche. »

14. Cf. Jn 19, 28 : « Après cela, sachant que désormais tout était achevé, pour que fût accomplie l'Écriture, Jésus dit : " J'ai soif ! " »

15. Voir Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Ms B, 1 v°, *Œuvres complètes*, DDB 2000, p. 220 : « Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance (...). Il n'a point besoin de nos œuvres, mais seulement de notre amour ».

16. *Op. cit.*, Ms B, 4 r°, p. 228 ; cf. Ms C, 19 r°, p. 260. Voir aussi Sainte Thérèse de Jésus, *Château intérieur, III^{es} demeures*, ch. 1, § 7 et Saint Grégoire, *XV Homiliae in evangelia*, II, hom. 30, P.L. 76, col. 1220.

Christ. Alors notre cœur est blessé comme celui de l'Agneau, il est blessé par le « *Sitio* », et c'est cela la ferveur ; la ferveur, c'est ce cri d'appel, le cri de l'enfant dans le désert¹⁷ qui peut prendre des modalités infinies ; c'est toujours le même cri et c'est toujours différent, et chaque jour ce sera différent. De temps en temps ce sera un cri de joie, à d'autres moments ce sera un cri d'alarme, le cri de celui qui n'en peut plus, mais à travers tout cela l'Eucharistie transformera notre cœur.

« JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE »

Avec le chapitre 8, nous entrons dans le geste de miséricorde de Jésus face à la femme adultère. Et au moment même où Jésus réalise ce geste de miséricorde, il affirme qu'il est la Lumière du monde. La miséricorde ne peut habiter notre cœur que par l'*agapè*, par la charité. C'est une conséquence directe de la charité. Ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme, par où il est créé à l'image de Dieu, n'est-ce pas ce reflet de la miséricorde du Père ? Saint Thomas dit que la miséricorde est l'attribut par excellence de Dieu¹⁸. Certes saint Thomas dirait facilement cela de chacun des attributs de Dieu, il dirait notamment que la simplicité est l'apanage de Dieu. C'est sûr. Mais il montre tout de même que la miséricorde est quelque chose de tout à fait particulier, et on peut dire que c'est le propre du Père – « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux »¹⁹. La Révélation nous montre que Dieu est Père, et on peut dire que c'est la révélation de la miséricorde du Père qui nous permet de pénétrer le plus loin dans la source de tout amour. La miséricorde, c'est la surabondance de l'amour. C'est un amour jaillissant et conquérant, un amour qui est victorieux du mal, qui absorbe le mal et arrive à s'en servir pour faire quelque chose de plus grand. Car nier le mal, cela ne sert à rien ; ne pas vouloir le regarder, cela ne sert à rien. Il faut comprendre que Dieu, dans sa miséricorde, est capable de se servir du mal pour réaliser quelque chose de plus grand. C'est la seule manière pour nous de dépasser le scandale du mal, en particulier du mal fait à l'innocent. Face au mal il faut comprendre que Dieu est capable de s'en servir pour aller infiniment plus loin dans le don de son amour. Il faut souvent contempler cette miséricorde – *Misericordias Domini in æternum cantabo*²⁰.

17. Voir Gn 21, 15-19.

18. Voir *Somme théologique*, I, q. 21, a. 3.

19. Lc 6, 36.

20. Ps 88, 2 (Vulgate).

Sainte Thérèse de Jésus aimait dire que, dans le Ciel, elle ne cesserait de chanter la miséricorde infinie de Dieu²¹. Et nous devons la contempler constamment, cette miséricorde du Père, qui nous attire en nous enveloppant dans sa miséricorde. De toutes les révélations que Jésus nous fait du Père, c'est peut-être la plus tendre et la plus aimante. Pensons à la parabole de l'enfant prodigue²², qui nous fait bien découvrir la miséricorde du Père...

La miséricorde divine est donc ce qui, dans notre cœur, nous met le plus proche du Père, ce qui fait de nous un petit enfant bien-aimé du Père. Mais nous savons que, en nous, cette miséricorde ne peut pas se réaliser sans la grâce de Dieu. C'est trop difficile, humainement, d'être miséricordieux. La justice, cela va. Mais la miséricorde, c'est autre chose, parce que dans la miséricorde nous devons accueillir la misère de l'autre comme notre propre misère. Il ne faut pas seulement la regarder – ce qui déjà n'est pas facile, parce qu'on est soi-même plein de misères et que souvent les misères nous referment sur nous-mêmes. Instinctivement, quand on a beaucoup souffert, on devient des petites plantes sensibles qui se replient sur elles-mêmes. La miséricorde, au contraire, consiste à ouvrir notre cœur à la misère des autres au point que leur misère devienne notre misère. Alors on ne juge plus, on porte la misère de l'autre et on fait tout pour le soulager, pour l'aider, ce qui ne peut pas se faire sans le Christ. Nous sentons bien qu'en nous il y a un appel très fort à la miséricorde, mais que ce geste ne peut pas se faire sans le Christ. Notre cœur est trop petit, il n'est pas assez magnanime, et le démon essaie d'arrêter cette miséricorde en nous et de nous faire devenir comme insensibles aux misères des autres.

La miséricorde divine demande donc une très grande lucidité, ce qui est très difficile. Être lucide dans la justice, cela va de soi, mais être lucide dans la miséricorde, c'est différent : on est toujours un peu pris par l'émotivité, l'affectivité, la sensibilité. C'est pour cela que c'est si grand de voir que Jésus, immédiatement après avoir réalisé ce geste si magnanime de miséricorde à l'égard de la femme adultère, affirme : « Je suis la Lumière du monde ». Pourquoi cela ? pour que nous comprenions que son cœur miséricordieux réalise cette miséricorde dans la contemplation, dans la lumière. Et une lumière qui regarde le monde, car la femme adultère représente bien le monde esclave du péché, le

21. Voir *Livre de la vie*, XIV, 10, *Œuvres complètes*, Le Cerf 1995, p. 105. Dans une de ses *Lettres* (391, 2), elle dit qu'elle a intitulé le livre de sa vie « Des miséricordes de Dieu ».

22. Voir Lc 15, 11-32.

monde qui tourne le dos au Père, le monde dont parle saint Jean dans sa première Épître²³. A ce monde et à celui que Dieu a aimé au point de lui donner son Fils unique²⁴, Jésus se révèle comme « Lumière du monde », dans l'exercice d'une miséricorde qui recrée et reprend tout.

Et parce qu'il est « Lumière du monde », Jésus veut prendre possession de toute notre intelligence, mais nous avons du mal à le laisser faire. Nous savons qu'il est Dieu, « Lumière de la Lumière », et que nous ne pouvons donner notre intelligence qu'à Dieu, mais nous *devons* la donner, et c'est le propre du mystère de la foi. Tant que nous n'avons pas donné notre intelligence à Dieu, au Verbe incarné, nous ne sommes pas entièrement croyants, il y a quelque chose en nous qui ne vit pas. Donner son intelligence, c'est donner sa capacité de discerner, de juger, c'est donner son autonomie. Car le centre de notre autonomie, c'est notre intelligence, et nous sommes tous intelligents, mais chacun de nous a une forme d'intelligence différente et c'est cette forme d'intelligence personnelle qui caractérise notre personnalité. Et c'est cela qu'on offre à Jésus afin qu'il soit pour nous la Lumière du monde. Nous devons donc faire cet acte explicite de supplier Jésus d'être celui qui prend possession de notre intelligence, et donc de notre autonomie. Jésus est la Lumière du monde et, comme le disaient les anciens, chacun de nous est un « microcosmos », un petit monde. Il faut donc que la lumière de Jésus s'empare progressivement de tout nous-mêmes.

« JE SUIS »

« Je Suis », « Avant qu'Abraham fût, Je Suis » : Jésus veut être celui qui nous recrée, qui nous reprend radicalement dans tout ce que nous sommes, dans toute notre vie. « Ce n'est plus moi qui vis, disait saint Paul, c'est le Christ qui vit en moi »²⁵. Jésus attend cela de nous, il veut être celui qui est pour nous la source, et nous devons entendre la fameuse révélation de l'Horeb qui a dû impressionner tellement Moïse : « Je suis celui qui suis »²⁶. Quand Jésus dit : « Je Suis », il veut être pour nous celui qui se révèle comme à Moïse, et Moïse est le médiateur par excellence dans l'ancien Testament, celui qui préfigure Jésus médiateur. Mais il ne faut pas revenir à Moïse, car si on en reste

23. Voir 1 Jn 2, 15-17 ; 4, 1-6. Cf. ci-dessus, pp. 61-62.

24. Cf. Jn 3, 16.

25. Ga 2, 20.

26. Ex 3, 14.

à Moïse on n'entre pas dans la terre promise²⁷ ! Il faut comprendre que Jésus est pour nous le médiateur – « Je Suis » – et qu'il veut faire de nous des médiateurs. Nous ne pouvons vivre notre sacerdoce royal que quand l'affirmation de Jésus « Je Suis » a pris possession de tout nous-mêmes. C'est le mystère annoncé par le buisson ardent²⁸ : nous sommes, par notre vocation chrétienne, un buisson ardent ; nous sommes brûlés de l'intérieur par l'amour tout en restant des hommes, avec nos qualités et nos défauts, et plus nous avançons, plus nous connaissons nos qualités et surtout nos défauts. Alors, si on est pessimiste par nature, on verra davantage ses défauts, et si on est optimiste on verra davantage ses qualités ; mais il ne faut pas rester au niveau psychologique, il faut le dépasser, et ne se regarder que dans la lumière même du « Je Suis ». Il faut demander au Saint-Esprit de nous faire comprendre notre rôle de médiateur dans le « Je Suis » du Christ. N'oublions pas que celui qui est « Je Suis » a envoyé Moïse auprès du Pharaon pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël²⁹, et que parfois il nous envoie aussi auprès du Pharaon, ce qui n'est pas facile ! Élevé à la cour du Pharaon, Moïse sait bien de qui il s'agit, alors il a très peur – « Qui suis-je, pour aller trouver Pharaon ? »³⁰ – et, restant dans son inquiétude, sa peur d'être médiateur, il invente qu'il bégaie ; et là, devant sa peur persistante, Yahvé lui donne Aaron son frère³¹. Quand nous sentons que Dieu veut se servir de nous comme d'un médiateur, nous avons, nous aussi, la même peur que Moïse et nous disons que nous bégayons, mais Dieu met alors à côté de nous, non pas Aaron, mais Marie, qui nous enveloppe et nous empêche de nous regarder : Dieu *est* avec nous, Jésus *est* avec nous.

Jésus veut transformer toute notre personne humaine, notre cœur dans ce qu'il a de plus profond et de plus vulnérable. La blessure du cœur de l'Agneau exprime la vulnérabilité de son cœur. Notre capacité d'aimer nous rend vulnérables et Jésus veut, par l'Eucharistie, par le mystère du Pain de vie, nous donner une vulnérabilité divine. C'est difficile, pour notre nature humaine, de vivre cette vulnérabilité divine, et c'est pourtant ce que nous devons vivre. Cela ne peut pas se cicatriser et, si nous cessons de nous replier sur nous-mêmes, c'est une blessure qui nous permet d'être toujours au-delà de nous-mêmes, dans une attitude extatique, dans le cœur de l'Agneau. Nous devrions vivre dans le

27. Voir Dt 31 et 34.

28. Voir ci-dessus, p. 122.

29. Voir Ex 3, 10.

30. Ex 3, 11.

31. Voir Ex 4, 10-17.

cœur de l'Agneau (c'est cela, l'exigence de l'Eucharistie), vivre toujours au-delà de notre intelligence humaine (« Je suis la Lumière du monde »), et vivre dans cette grande affirmation de Jésus : « Je Suis ». C'est *pour nous*. Notre personnalité divine, dans le Christ, ne peut se vivre que dans cette affirmation : « Je Suis », qui fait de nous des médiateurs, des envoyés³².

« JE SUIS LA PORTE »

Jésus affirme ensuite : « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu ». « Je suis la Porte » nous renvoie à l'amour qui, quand il est un véritable amour, est fécond. Nous avons à devenir les artisans de Dieu, comme Jésus est l'artisan de Dieu : il est la Porte, et la Porte, c'est la Croix. Jésus s'est identifié à la Croix, et il n'y a pas d'autre porte que la Croix ; et la Croix de chaque jour, c'est le labeur, le travail. Quand on aime et qu'on a un cœur vulnérable comme le cœur blessé de l'Agneau, on est entièrement donné à la tâche que Dieu nous demande et qui, si humble qu'elle puisse être, a une grande signification pour nous, puisque c'est tout simplement la volonté du Père qui s'empare de nous. Nous devons devenir « porte » pour nos frères, avec Jésus et en lui, en acceptant l'humble tâche que Dieu nous donne. Peu importe ce qu'elle est ; ce qui importe c'est de l'accepter pleinement. Et accepter d'être « porte », c'est accepter de laisser passer les autres devant soi ; c'est être le travailleur qui travaille tout le temps pour les autres et les laisse passer devant lui. Dans une communauté, on travaille toujours pour les autres, et on accepte de s'effacer devant eux.

La porte exprime l'effacement, l'humilité, mais aussi l'efficacité. Il n'y a rien de plus efficace qu'une porte ! Une grotte est habitable le jour où on y met une porte. Être « porte », c'est être au service de l'autre, le défendre, le protéger, être sa cuirasse, l'aider quand il est faible. Et pour cela nous avons la force du Christ puisqu'il est lui-même notre Porte. Il faut aimer travailler par amour pour nos frères et pour les défendre jusqu'au bout. C'est cela, le véritable amour du prochain : avec Jésus, par Jésus, être la porte de nos frères, leur permettre d'être,

32. Nous nous permettons ici de renvoyer à M.-D. PHILIPPE, *Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, p. 98 : « Il faut que le monde sache [...] que j'agis comme le Père me l'a ordonné » (Jn 14, 31). Cette dépendance libre et aimante qui informe toute l'activité du Christ nous manifeste combien l'amour du Père est toute sa vie. Jésus aime le Père jusqu'à la mort, et la mort de la Croix ; il est l'envoyé par excellence qui ne vit que de sa relation d'amour avec celui qui l'envoie et qui lui communique incessamment son amour. »

grâce à nos services, libérés de quantité de choses. Il faut faire cela humblement, certes ! car si nous le faisons, c'est parce que Dieu nous a demandé de le faire. Nous devons aider les autres, les soutenir, les garder, les libérer ; mais cela, le faisons-nous vraiment, nous pour qui Jésus est « la Porte » ? Nous devons nous poser la question.

C'est magnifique, la manière dont se fait la transformation de notre cœur par le pain et par la porte. Car ce sont deux grandes transformations de notre cœur, celle de notre capacité d'aimer et celle de notre capacité d'efficacité. On touche là le cœur de l'homme d'une part dans sa vulnérabilité et d'autre part dans sa force. Et plus on est vulnérable, plus on peut être fort pour Dieu et fort pour ses frères.

« JE SUIS LE BON PASTEUR »

Jésus, qui est pour nous la Lumière du monde et par là prend possession de notre intelligence, est aussi pour nous le Bon Pasteur, celui qui conduit les brebis et les agneaux. Jésus doit transformer notre prudence. Si nous avons un rôle à jouer dans une communauté, nous devons accepter que notre intelligence prudentielle soit transformée par celle de Jésus. Jésus transforme notre prudence personnelle, mais aussi notre prudence à l'égard des autres ; et tous les membres de la communauté sont responsables de celui qui les guide. Il ne faut jamais oublier que les membres d'une communauté sont responsables de leur pasteur, et qu'ils permettent à leur pasteur d'être « bon pasteur ». Pour cela notre prudence doit être transformée par Jésus, et Jésus doit être présent dans notre prudence. Le don de conseil éclaire nos décisions, celles qui sont des initiatives et celles qui sont des actes d'obéissance. Nous ne pouvons pas faire un acte d'obéissance sans que le don de conseil intervienne, et donc sans que le mystère du Bon Pasteur soit présent. L'obéissance n'est pas une démission. Celui qui dit : « Moi j'obéis, je ne suis plus responsable » n'a rien compris à l'obéissance. Dans l'obéissance, nous sommes responsables les uns des autres et nous coopérons à la même œuvre. Le mystère du Bon Pasteur, c'est Jésus qui transforme notre prudence en nous permettant de coopérer dans l'obéissance d'une façon divine.

« JE SUIS LE FILS DE DIEU »

Jésus, face aux Juifs qui l'accusent de blasphème, affirme qu'il est « le Fils de Dieu ». Ils veulent le lapider parce qu'il s'est dit Dieu, et

Jésus leur répond : « *Ne se trouve-t-il pas écrit dans votre Loi : “ Moi, j’ai dit : vous êtes des dieux ” ? Que si la Loi a appelé “ dieux ” ceux à qui la parole de Dieu a été adressée – et l’Écriture ne peut être abolie ! – celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde, vous lui dites, vous : Tu blasphèmes – parce que j’ai dit : Je suis Fils de Dieu !* »³³. Jésus montre ici que par la grâce nous avons un lien direct avec lui, et que si nous vivons vraiment cette filiation divine à laquelle nous sommes prédestinés³⁴, nous entrons dans la filiation divine de Jésus³⁵. Jean a été marqué par ce dialogue particulier de Jésus avec ces Juifs qui à la fois cherchent et veulent avoir raison. Cela nous arrive, de chercher tout en voulant avoir raison – mais alors, tout ce qui ne va pas directement dans le sens de notre recherche et de nos *a priori*, nous ne le comprenons pas. Jésus va très loin ici pour éclairer les Juifs, pour les aider à voir clair. *Ne se trouve-t-il pas écrit dans votre Loi...* C’est presque de l’apologétique ! Jésus les remet face à la Loi (le mot étant pris ici au sens de l’ensemble de l’Écriture), où un psaume dit : « Moi, j’ai dit : vous êtes des dieux »³⁶ – autrement dit : vous êtes des dieux parce que vous avez reçu la parole de Dieu, parce que vous vous nourrissez de cette nourriture qu’est la parole de Dieu, mais vous vous opposez à moi parce que j’ai dit : « Je suis Fils de Dieu ». Certes il y a une grande différence entre les deux, mais Jésus se sert ici de la similitude qui existe entre le croyant et lui. Il sait très bien la différence, mais il veut l’estomper le plus possible pour enlever le scandale. Et cela, c’est très grand : quand on est en face de gens scandalisés, on doit enlever leur scandale ; et dans le cas présent, celui d’un scandale à l’égard du Christ, il faut essayer de montrer l’unité qui existe entre ce qu’ils vivent par la grâce et ce qu’est Jésus.

« Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez pas, croyez les œuvres, afin de connaître une fois pour toutes que le Père est en moi et moi dans

33. Jn 10, 34-36.

34. Voir Rm 8, 15 et 29-30 ; Ep 1, 5.

35. Voir JEAN PAUL II, *Audience générale du 13 octobre 2004*, n° 2 : « À travers le Christ [le Père] nous destine à accueillir le don de la dignité filiale, devenant fils dans le Fils et frères de Jésus ». Exhortation apostolique *Christifideles Laici*, n° 12 : « Régénérés comme “fils dans le Fils”, les baptisés sont inséparablement membres du Christ et membres du corps de l’Église » ; n° 37 : « Créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, et racheté par le Sang très précieux du Christ, l’homme est appelé à être “fils dans le Fils” et temple vivant de l’Esprit, et destiné à l’éternelle vie de communion béatifiante avec Dieu ». *Pastores Dabo vobis*, n° 45 : « Tout homme, créé par Dieu et racheté par le sang du Christ, est appelé à être régénéré “par l’eau et par l’Esprit” (Jn 3, 5) et à devenir “fils dans le Fils” ».

36. Ps 82, 6.

le Père »³⁷. Cela, Jésus y tient, c'est l'essentiel de tout son message : « Moi et le Père nous sommes un »³⁸. Et ensuite : « afin de connaître une fois pour toutes... ». Si Jésus n'était pas Dieu, on dirait qu'il s'énerve ! Mais ce n'est pas du tout cela, c'est une colère sainte, et Jésus s'exprime avec netteté : « Si vous comprenez la Loi, allez jusqu'au bout et vous verrez que si vous, vous êtes fils de Dieu par la foi en la parole de Dieu, il n'est pas impossible qu'il puisse y avoir un Fils de Dieu au sens personnel ; il n'y a là rien d'impossible. » C'est en ce sens-là que toute parole divine émane du Verbe et y conduit. Comme le montre le début de l'Épître aux Hébreux³⁹, toute parole divine conduit à Jésus, et la foi telle qu'elle est vécue dans la première Alliance s'achève dans le Christ : il y a une continuité. Il y a quelque chose de tout à fait nouveau mais du côté de la foi, du côté de la vie divine, il y a une continuité, il ne faut pas l'oublier. Comme elle est grande, la condescendance de Jésus dans cette lutte ! Il essaie par tous les moyens d'enlever les obstacles en rappelant que celui qui vit pleinement de la Loi doit comprendre : « Vous êtes des dieux. »

On peut dire que Jean, dans ce passage de son Évangile, nous montre sa soif d'être brebis du Christ, et aussi le fossé qui se creuse entre lui et ceux qui, dans le peuple d'Israël, n'ont pas encore découvert que Jésus, le Fils, est l'Envoyé du Père par excellence. Jésus est le Fils du Père, et nous sommes, en lui, prédestinés à être fils. Et être fils – Jésus nous le fait comprendre –, c'est crier : « *Abba ! Pater !* »⁴⁰. Le fils ne peut pas dire autre chose ; il contemple le Père, il est *tourné vers le sein du Père*⁴¹, il est fils en tout ce qu'il est⁴².

« JE SUIS LA RÉSURRECTION »

Enfin, Jésus est « la Résurrection », il est celui qui reprend tout et qui transforme tout, et qui fait l'unité. Là aussi il est important pour

37. Jn 10, 37-38.

38. Jn 10, 30.

39. Cf. He 1, 1-2 : « Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé jadis à nos pères par les Prophètes, Dieu, en cette fin des jours, nous a parlé par le Fils ».

40. Voir Rm 8, 14-17 ; Ga 4, 6-7.

41. Jn 1, 18.

42. Voir 1 Jn 3, 1-2 : « Voyez quel grand amour nous a donné le Père, que nous soyons appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Voilà pourquoi le monde ne nous connaît pas : parce qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, s'il vient à se manifester, nous serons semblables à Lui et nous le verrons comme Il est. »

nous de comprendre comment Jésus, par chacune de ses sept présences, s'empare de nous et nous transforme, en faisant de chacun de nous un membre de son corps mystique, en faisant de chacun de nous son ami, son associé : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. »⁴³

La septième présence est comme la synthèse de toutes les autres, une synthèse qui est ultime. Jésus affirme : « Je suis la Résurrection », et il le dit à Marthe au terme de toute sa vie apostolique. Que représente cette présence de Jésus affirmant « Je suis la Résurrection » ? Là nous touchons au mystère même du Verbe devenu chair. Il y a le *signe*, le *miracle* de la résurrection que Jésus réalise pour Lazare, et Jésus lui-même vivra le miracle de la résurrection, mais il y a aussi et surtout le *mystère* de la Résurrection. Il ne faut pas confondre les deux. Il ne faut jamais confondre ce qui est d'ordre charismatique et ce qui est de l'ordre substantiel de la grâce, le mystère de notre participation à la vie même de Dieu. La communication de l'Esprit Saint est autre que les charismes, les signes, les miracles. Certes, il ne faut pas mépriser les charismes, mais il faut – et c'est difficile – avoir un regard divin sur ce qu'est le charisme, parce que, étant toujours quelque chose de sensible, il frappe plus notre sensibilité. Comme nous avons toujours besoin d'être convertis, parce qu'il y a toujours en nous un petit incrédule qui n'adhère pas totalement au mystère, qui n'entre pas pleinement dans la contemplation, nous pouvons avoir besoin des charismes pour notre conversion. Je dis bien : « charisme » et non pas « prodige », car il peut y avoir des prodiges qui ne viennent pas de Dieu, alors que le charisme est une action de l'Esprit Saint pour nous aider à aller plus loin dans la foi, à entrer plus profondément dans la charité et dans le mystère de la contemplation.

À l'occasion du miracle qu'est la résurrection de Lazare, Jésus affirme : « Je suis la Résurrection ». Mais quel est ce mystère ? C'est tout le mystère du Verbe devenu chair, le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire de la nature humaine assumée par le Verbe de Dieu dans une unité personnelle. Dans le Christ, il n'y a qu'une seule personne : celle du Verbe et la nature humaine unie au Verbe, subsistant dans le Verbe de Dieu : le Verbe est devenu chair, sans être en rien changé. Ne disons pas que Dieu s'est enrichi de la nature humaine par le mystère de l'Incarnation. Disons plutôt avec saint Paul, et à sa suite saint

43. Jn 20, 21.

Bernard⁴⁴, que grâce au mystère de l'Incarnation, la pauvreté a pénétré en Dieu. Elle a pénétré en Dieu par le mystère de l'humanité sainte de Jésus, mais le Verbe de Dieu n'a pas été modifié. C'est la nature humaine qui a été transformée par le mystère de l'Incarnation. Le Verbe a assumé toute notre nature humaine dans une unité personnelle, pour que, dans le Christ, elle ne fasse plus qu'un, personnellement, avec le Verbe ; pour que, dans le Christ, elle soit Dieu ; pour que notre cœur humain, dans le Christ, soit le cœur de Dieu. Étant assumée par le Verbe, cette nature humaine participe donc à toute la gloire du Verbe⁴⁵. Donc, normalement, la nature humaine du Christ, étant assumée par le Verbe, n'aurait pas dû souffrir, elle aurait dû connaître tout de suite la gloire. Elle aurait connu le développement normal de la nature humaine, mais elle n'aurait pas connu la capacité de souffrir, d'être triste, et la possibilité de la mort. Il a fallu une volonté spéciale du Père pour que la nature humaine liée au Verbe dans cette unité personnelle soit capable de souffrir, de porter l'iniquité du monde, d'entrer dans la tristesse de l'Agonie et de subir la mort de la Croix. C'est une volonté expresse du Père, que le mystère de la Rédemption se réalise à travers la Croix.

Le mystère de la Rédemption aurait très bien pu se réaliser autrement. Le simple fait que le Verbe de Dieu assume la nature humaine et que la nature humaine unie au Verbe accomplisse un acte d'adoration à l'égard du Père, un acte d'amour à l'égard du Père, aurait suffi à sauver toute l'humanité du péché. Mais Dieu a voulu, dans sa sagesse, que le salut de l'humanité se réalise à travers le mystère de la Croix et que Jésus, de fait, porte dans son cœur humain toutes les morts possibles, et la mort la plus violente qui soit. Pourquoi Dieu a-t-il voulu cela ? Pour nous révéler son amour, pour nous faire comprendre combien il nous aime. Cela, c'est un langage divin, c'est le langage du Père, et il

44. Cf. 2 Co 8, 9 : « Notre Seigneur Jésus-Christ, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté ». Saint Bernard commente : « Quittant les richesses indicibles des cieux, il est descendu et venu dans le monde (Jn 1, 9) sans vouloir y posséder de biens, quels qu'ils soient : il est venu dans une si grande pauvreté qu'à sa naissance il fut déposé dans une crèche parce qu'il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie (Lc 2, 7). Qui peut ignorer en outre que le Fils de l'homme n'avait pas même un lieu où reposer la tête (Lc 9, 58) ? À bien se plonger dans cette descente du Christ, comment encore se mettre en quête des richesses de ce monde ? Ce serait vraiment un grand, un trop grand abus, si ce vil vermisseau que nous sommes prétendait être riche (cf. 1 Tm 6, 9), lui pour qui le Dieu de majesté (Ps 28, 3) et Seigneur Sabaoth a voulu devenir pauvre » (*Troisième sermon pour le jour de Pâques*, Sermons pour l'année, Brépolis et Taizé 1990, p. 495).

45. Voir ci-dessus, pp. 81-82 et ci-dessous, pp. 214-217.

faut se rappeler souvent ce langage du Père pour nous, avec ce réalisme de l'amour : « L'amour est plus fort que la mort »⁴⁶. Il fallait l'offrande de la vie de Jésus, la mort de la Croix, pour que nous comprenions que l'amour est plus fort que la mort, et que le lien d'amour qui unit le cœur de Jésus à son Père dans l'union hypostatique, dans le mystère du Verbe devenu chair, est un lien substantiel, victorieux de la mort et donc capable de se servir de la mort pour se communiquer davantage. Pour se donner plus, Dieu a voulu que l'humanité sainte de Jésus connaisse la plus grande pauvreté, le plus grand dépouillement, l'état de celui qui est comme totalement abandonné. Parce qu'il était alors l'instrument de Dieu dans la plus grande pauvreté, le Père a pu se servir du cœur de Jésus d'une manière unique. Comprenons donc bien l'affirmation de Jésus : « Je suis la Résurrection ». En disant cela juste avant la Passion, juste avant la Croix, où nous découvrons la vulnérabilité de son cœur, sa pauvreté et son dépouillement, Jésus veut nous introduire dans la profondeur du mystère de son sacerdoce. Le sacerdoce du Christ est le sacerdoce de la Résurrection. C'est le sacerdoce où Jésus est vraiment victime d'amour, mais victime d'amour dans la victoire même de l'amour, en étant source de Résurrection parce qu'il est le Verbe qui s'est uni à notre humanité. Son sacerdoce est donc bien un sacerdoce de Résurrection.

Cela nous aide à comprendre que Jésus a vécu tout le mystère de la Croix dans l'intériorité de l'amour, ce qui est très important pour nous parce que nous risquons toujours de regarder le mystère de la Croix d'une manière trop extérieure, trop sensible : soit d'une manière trop artistique, soit d'une manière trop tragique. Mais si nous en restons là nous n'entrons pas dans le mystère de la Croix, nous restons à l'extérieur. Saint Paul nous dit que le Christ crucifié est établi de par Dieu notre sagesse⁴⁷ ; le mystère de la Croix doit donc être vécu comme la sagesse d'amour qui se révèle à nous, et donc il doit être vécu dans la lumière du Père, comme le Père lui-même a regardé Jésus crucifié, et comme Jésus lui-même a vécu ce mystère dans une extase d'amour. La Croix est la plus grande extase d'amour. Pour les Pères de l'Église, le sommeil d'Adam à partir duquel Dieu a formé la femme (de la côte d'Adam) préfigure l'extase du Christ à la Croix, cette extase d'amour où Jésus offre sa vie volontairement, dans un amour libre. C'est pour

46. Cf. Ct 8, 6.

47. Cf. 1 Co 1, 30.

cela que le Père l'aime : parce qu'il offre sa vie⁴⁸. Le mystère de la Croix est donc premièrement un mystère de joie dans le cœur du Christ. « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir »⁴⁹. A la Croix Jésus se donne entièrement au Père. L'extase du Christ crucifié a une modalité sanglante, mais il faut dépasser les apparences pour entrer dans le mystère intérieur que Jésus a vécu. Et c'est dans cette grande extase d'amour où il y a l'offrande plénière de tout lui-même pour glorifier le Père et pour nous sauver que Marie est née : le mystère de l'Immaculée Conception, le mystère du lien entre Marie et Jésus, entre Marie et le Père, est le fruit de la Croix. La nouvelle Femme naît de cette extase d'amour du nouvel Adam. Et non seulement elle, mais Jean et toute l'Église⁵⁰. Notre grâce chrétienne nous connaturalise à l'extase de la Croix. Nous sommes « contemporains », divinement, dans la lumière de la sagesse de Dieu, de cette extase de la Croix, et notre vie chrétienne consiste à vivre de cette extase de la Croix. La grâce chrétienne nous lie au mystère de la sagesse du Christ crucifié, ce qu'exprime Louis Chardon, théologien dominicain du XVII^e siècle, dans son très beau livre de théologie mystique sur *La Croix de Jésus*, où il nous montre la grandeur de la grâce chrétienne qui nous lie à la source unique de toute grâce⁵¹. Jésus est source de grâce dans sa personne divine, et dans son cœur d'homme il est source instrumentale. C'est dans cette extase d'amour qu'il affirme : « Je suis la Résurrection ». Si nous voulons vraiment contempler le mystère de la Croix et en vivre, nous devons le voir dans cette lumière ; car si nous le regardons d'une manière extérieure, trop humaine, le mystère de la Croix n'est plus pour nous source de contemplation, source de vie. C'est Jésus lui-même qui nous le dit, c'est lui qui nous annonce cela et qui fait comprendre à ses amis, aux apôtres, à Jean, comment il faut vivre le mystère de la Croix : « Je suis la Résurrection, je suis la Vie » – au-delà des apparences, découvrir la source de la lumière et de l'amour.

Cela doit nous aider à comprendre la grandeur du sacerdoce de Jésus pour nous, puisque « Je suis la Résurrection » est l'ultime affir-

48. Cf. Jn 10, 17 : « Voilà pourquoi le Père m'aime : parce que moi je livre ma vie pour la reprendre ».

49. Ac 20, 35.

50. Voir ci-dessus, p. 78, note 10. Voir aussi SAINT AUGUSTIN, *Tract. In Io.*, XV, 8 (B.A. 71, pp. 767 et 769) et CXX, 2 (P.L. 35, col. 1953).

51. Voir entre autres *Premier entretien*, ch. 1 à 4, sur « la subsistance mystique », Le Cerf 1937, pp. 17-45. Nous renvoyons aussi à M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, Fayard (collection « Aletheia »), Paris 1997, pp. 275, 278 et 279.

mation de la présence de Jésus. N'oublions donc jamais cette parole de Jésus dans sa prière dite « sacerdotale », au chapitre 17 de saint Jean, que nous devons souvent relire parce qu'elle nous fait découvrir les intentions profondes du Christ quand, s'adressant au Père, il lui demande d'être glorifié de la gloire qu'il avait auprès de lui avant la création du monde. C'est une parole que nous devons garder dans notre cœur en suppliant l'Esprit Saint de nous donner la signification profonde de cette prière du chapitre 17, parce qu'elle nous aide à comprendre cette affirmation : « Je suis la Résurrection ». Si nous mettons en parallèle cette affirmation du Christ et sa demande dans la prière du chapitre 17, nous pénétrons dans le mystère qu'exprime cette autre affirmation, cet appel : « Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi »⁵². Cette attraction se réalise à travers le mystère de Jésus qui est Résurrection et qui demande au Père : « Glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant la création du monde »⁵³.

Quelle est la gloire que le Verbe de Dieu a avant la création du monde ? C'est d'être celui qui, avec le Père et en lui, est source de la spiration de l'Esprit Saint. Le grand mystère du Verbe de Dieu, c'est d'être « Lumière de la Lumière », et de ne faire qu'un avec le Père pour être source d'amour. Et le fruit de cet amour unique qui unit le Père et le Fils – ils sont deux et ils sont un –, c'est l'Esprit Saint, celui que Jésus, avant la Croix, révélera comme le Paraclet. La gloire du Verbe, c'est de spirer l'Esprit, c'est d'être *un* avec le Père dans cette spiration de l'Esprit. Quand Jésus, dans son cœur sacerdotal, juste avant le mystère de la Croix – qui est l'œuvre de son sacerdoce –, demande au Père d'être glorifié de cette gloire, il demande donc que, dans son cœur de prêtre, dans son âme de prêtre, il vive le même mystère de cette spiration de l'Esprit Saint. Et c'est très net, parce que Jésus nous dit lui-même qu'il nous enverra l'Esprit Saint quand il sera auprès du Père. Il faudrait regarder ici la théologie du Paraclet, en suivant ce qui nous est montré successivement dans cet enseignement où Jésus nous révèle comment le Père nous envoie le Paraclet et comment lui-même nous l'envoie. Au point de départ, et c'est normal, Jésus dit que c'est le Père qui envoie le Paraclet⁵⁴, et ensuite il nous dit que c'est lui qui l'envoie d'auprès du Père⁵⁵. Nous envoyer le Paraclet, c'est ce qu'il y a de plus grand dans le sacerdoce de Jésus. Le sacerdoce du Christ, c'est le sacer-

52. Jn 12, 32.

53. Jn 17, 5.

54. Voir Jn 14, 16 ; 14, 26.

55. Voir Jn 15, 26 ; 16, 7.

doce qui nous donne l'Esprit Saint, le Paraclet ; et pour pouvoir nous envoyer le Paraclet, il faut nécessairement que Jésus soit associé au Père, *un* avec le Père, dans cette spiration de l'Esprit Saint – autrement il ne pourrait pas nous l'envoyer. Alors nous comprenons un peu ce que représente cette affirmation : « Je suis la Résurrection ». Parce que c'est cela, le grand mystère de la gloire du Christ : être dans son humanité sainte, dans son sacerdoce, dans sa grâce de grand prêtre, sa grâce de Fils bien-aimé du Père, *un* avec le Père dans ce grand mystère de la spiration de l'Esprit, pour nous le donner, pour nous envelopper de l'Esprit Saint.

Jésus est vraiment source de la grâce divine, source de cette nouvelle vie, et s'il nous recrée dans ce mystère de la grâce, c'est parce qu'il nous donne l'Esprit Saint. En nous donnant la grâce il nous donne l'Esprit Saint, et en nous donnant l'Esprit Saint il nous donne la grâce – les deux sont intimement liés. Et par l'Esprit Saint qui nous est donné par Jésus, il faut découvrir combien Jésus est pour nous la Résurrection, « le Vivant », comme dit l'Apocalypse⁵⁶, et découvrir que, dans notre vie chrétienne, c'est lui qui à chaque instant nous engendre à cette vie divine, à cette vie de gloire, vécue sur la terre dans l'obscurité de la foi et dans la pauvreté de l'espérance, mais déjà *substantiellement* vécue. En effet, par la charité « qui a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné »⁵⁷, nous vivons déjà substantiellement ce mystère de la gloire, mais dans l'obscurité de la foi et dans la pauvreté de l'espérance. Donc, en nous disant qu'il est la Résurrection, Jésus veut nous faire comprendre qu'il n'y a pas de distance entre lui et nous. Nous, nous risquons toujours de considérer qu'il y a une distance entre nous et Jésus, parce qu'il est « au Ciel », auprès du Père. Mais n'oublions jamais cette affirmation si simple de saint Thomas quand il commente le Notre Père ; quand nous disons : « Notre Père qui es aux Cieux », nous nous adressons à notre Père qui est au plus intime de notre cœur⁵⁸. Le Ciel, c'est là où est le Père. Et si nous sommes engendrés à la vie divine, nous sommes enfants de Dieu, et le Père est présent au plus intime de notre cœur et, comme le dit saint Paul, *le Christ habite en notre cœur par la foi*⁵⁹, et là il n'y a pas de distance. La foi, quand elle est vivante et vécue sous la motion de l'Esprit

56. Cf. Ap 1, 18.

57. Rm 5, 5.

58. Voir SAINT THOMAS, Commentaire du « Notre Père », in *Le Pater et l'Ave*, Nouvelles Éditions Latines (coll. Docteur commun) 1967, §§ 19 et 24-25 (pp. 41 et 47).

59. Cf. Ep 3, 17.

Saint, nous donne un regard divin, c'est-à-dire un regard intérieur. Nous regardons Dieu comme Dieu lui-même se regarde, et nous entrons dans le mystère de la Très Sainte Trinité par cette porte qu'est le cœur de l'Agneau, et nous vivons de ce mystère de la gloire du Christ qui est son sacerdoce royal, par lequel il nous fait vivre notre vie de fils, d'enfants de Dieu, et nous apprend à regarder le Père et à l'aimer comme il l'aime dans cette spiration éternelle d'amour. C'est pour cela que cette affirmation de Jésus « Je suis la Résurrection » est vraiment comme le point terminal de toute sa vie apostolique. À partir de là viendra la grande semaine, où Jésus fera l'œuvre du Père⁶⁰ à travers tout le mystère de la Croix qui nous donnera de vivre ce mystère : « Je suis la Résurrection ».

Le miracle de la résurrection de Lazare dispose, prépare ; mais, comme nous l'avons dit, il faut bien comprendre toute la différence qu'il y a entre ce miracle et le mystère même du sacerdoce glorieux du Christ, du Verbe devenu chair qui nous fait entrer dans le mystère de la gloire. Jésus est bien le mystère de Dieu au milieu de nous, l'Emmanuel⁶¹, Dieu présent pour nous, Dieu avec nous, Dieu qui nous enveloppe et qui nous prend pour nous introduire dans son mystère d'amour. Voilà le mystère de la Résurrection annoncé par Jésus, et le mystère de la Croix va être comme la réalisation concrète par où Dieu veut nous prendre dans son propre mystère.

Ces sept grandes affirmations de Jésus – « Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière du monde », « Je Suis », « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu », « Je suis la Résurrection » – doivent nous aider à découvrir le mystère de notre unité avec Jésus. L'amour est unique en Dieu, il est substantiel en Dieu, *il est Dieu* ; et cet amour, quand il se communique à nous, se communique à travers ces sept modalités, « les sept esprits de Dieu »⁶², à travers le cœur de l'Agneau, le cœur de Jésus grand prêtre, Fils bien-aimé du Père. Et nous découvrons comme les sept grandes flammes qui brûlent le cœur de Jésus. Le cœur de Jésus est brûlé par ces sept flammes d'amour par où il nous attire à lui, par où il nous unit à lui, de ces sept manières. Nous ne vivons pas nécessairement ces sept modalités simultanément. L'Esprit Saint nous les fait vivre parfois successivement, et il peut aussi nous les faire vivre simultanément puisqu'il n'y a entre

60. Cf. Jn 14, 10-11 ; 17, 4.

61. Cf. Is 7, 14 ; Mt 1, 23.

62. Voir Ap 1, 4 ; 3, 1 ; 4, 5 ; 5, 6.

SUIVRE L'AGNEAU

elles aucune opposition : tout est *un* dans le cœur de Jésus. Mais cette unité se communique à nous selon les sept grandes modalités de sa présence pour nous, et là nous découvrons la manière dont il nous prend, la manière dont il nous attire à lui pour nous offrir au Père. Parce que si Jésus nous prend et nous saisit, c'est pour nous offrir au Père comme lui-même s'offre au Père, et pour que nous vivions cette même offrande. Et si Jésus nous prend de cette manière-là, c'est pour nous apprendre à vivre ce que lui-même a vécu : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés »⁶³, « comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie »⁶⁴. Et toute notre vie de charité fraternelle et de miséricorde doit se réaliser à travers ces sept présences de Jésus.

63. Jn 15, 9.

64. Jn 20, 21.

PLAN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

I. STRUCTURE DE LA VIE CHRÉTIENNE

A. <i>Charte de la contemplation</i>	I, 1-18
B. <i>L'espérance de Jean-Baptiste</i>	19-34
C. <i>Le choix des disciples</i>	35-51

II. PRINTEMPS DE LA VIE APOSTOLIQUE DE JÉSUS : LES ÉCLOSIONS

A. <i>Cycle de l'Agneau : les trois grandes miséricordes</i>	
1. Cana (repas)	II, 1-12
2. La purification du Temple	13-22
3. Nicodème	23 - III, 21
B. <i>Cycle de l'Époux : les trois grands actes d'amour face aux trois situations-limites</i>	
– Dernier témoignage de Jean-Baptiste	III, 22-36
1. La Samaritaine	IV, 1-42
2. Le père de l'enfant qui agonise	43-54
3. L'infirme de la piscine de Bézatha	V, 1-18
C. <i>Révélation du Fils</i>	19-47

III. LES GRANDES LUTTES : LES SEPT PRÉSENCES DE JÉSUS

– Multiplication des pains (repas)	VI, 1-21
1. « Je suis le Pain de vie »	22-71
2. « Je suis la Lumière du monde »	VII, 1 - VIII, 20
3. « Je Suis »	VIII, 21-59
– Geste : guérison de l'aveugle-né	IX, 1-41
4. « Je suis la Porte »	X, 1-10
5. « Je suis le Bon Pasteur »	11-21
6. « Je suis le Fils de Dieu »	22-42
7. « Je suis la Résurrection »	XI, 1-57

IV. LA GRANDE SEMAINE : LE GRAND EFFACEMENT ET LES SEPT INITIATIVES

A. *Trois réponses*

- | | |
|------------------------------------|-----------|
| 1. Béthanie (repas) | XII, 1-11 |
| 2. L'entrée triomphale à Jérusalem | 12-19 |
| 3. Jésus face aux Grecs | 20-50 |

B. *Les quatre initiatives pour les Douze*

- | | |
|----------------------------------|--------------|
| 1. Le lavement des pieds (repas) | XIII, 1-30 |
| 2. Le nouveau commandement | 31 - XV, 17 |
| 3. Jésus, prophète du Paraclet | 18 - XVI, 33 |
| 4. La prière du Fils bien-aimé | XVII |

C. *Les grands abaissements*

- | | |
|--|--------------|
| 1. Jésus face à Judas : l'arrestation | XVIII, 1-11 |
| 2. Jésus face aux grands prêtres :
le rejet de la communauté religieuse | 12-27 |
| 3. Jésus face à Pilate : l'Innocent abandonné
par l'autorité temporelle | 28 - XIX, 16 |

D. *Le portement de croix et la crucifixion* XIX, 16-24

E. *Les trois ultimes initiatives dans la liberté de l'amour*

- | | |
|-------------------------|-------|
| 1. Le don de Marie | 25-27 |
| 2. Le cri de soif | 28-29 |
| 3. L'offrande de sa vie | 30 |

F. *Les dernières passivités*

- | | |
|-----------------------|-------|
| 1. Le coup de lance | 31-37 |
| 2. La mise au tombeau | 38-42 |

V. LES APPARITIONS

- | | |
|--|-----------|
| 1. La pierre roulée : Marie de Magdala | XX, 1-2 |
| 2. Le tombeau vide : Pierre et Jean | 3-10 |
| 3. Jésus face à Marie de Magdala | 11-18 |
| 4. La Pentecôte johannique : Jésus face aux Dix | 19-23 |
| 5. Jésus face à Thomas | 24-30 |
| 6. En Galilée : Jésus au bord du lac (repas) | XXI, 1-14 |
| 7. « Pierre m'aimes-tu ? » : Jésus face à Pierre | 15-25 |

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
INTRODUCTION	
<i>Les grandes luttes et les sept présences</i>	9
L'Église vit du mystère du Christ	10
Les mystères de lutte	12
Les présences de Jésus	14
L'entrée dans la dernière semaine	16
I. LA MULTIPLICATION DES PAINS	19
« Une grande foule le suivait... »	19
Jésus multiplie les pains	22
La tentation du messianisme temporel	23
Jésus marche sur la mer	26
Jésus corrige nos intentions	28
Travailler en vue de l'Eucharistie	30
II. LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (I)	33
Jésus nous éduque à l'action de grâces	33
« Je suis le Pain de vie »	35
Comment les Juifs accueillent-ils cette révélation ?	36
« Ne murmurez pas entre vous »	38
III. LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (II)	41
L'attraction du Père sur nous	41
Jésus, Pain vivant	43
IV. LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE (III)	47
L'Eucharistie, promesse de la Résurrection	48
Le symbolisme du pain et du vin	50

Jésus se livre dans le silence	52
Une parole qui scandalise	53
Un mystère de foi et d'unité	56
V. LA FÊTE DES TENTES (I)	59
« Mon Royaume n'est pas de ce monde »	59
Jésus monte seul à Jérusalem	63
Jésus se met à enseigner	64
Une correction fraternelle	66
Le vrai sens du sabbat : l'adoration	67
Connaissance historique ou mystère de foi	70
VI. LA FÊTE DES TENTES (II)	75
L'adoration, source de liberté	75
Le cri de Jésus : « Si quelqu'un a soif... »	77
Des fleuves d'eau vive	78
Le sacerdoce du Christ et le don de l'Esprit Saint	81
Vaincre le doute par la foi	83
VII. LA FEMME ADULTÈRE	87
L'accusation	89
Une réponse d'amour et de miséricorde	91
Dans la lumière de la Croix	94
VIII. « JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE » – « JE SUIS » (I)	97
Lumière et amour	98
Jésus est Lumière	101
Marcher dans la lumière	103
Jésus se rend témoignage à lui-même	105
« Je Suis »	108
IX. « JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE » – « JE SUIS » (II)	111
« La vérité vous fera libres »	112
Jésus dénonce une fausse filiation	115
« Vous ne pouvez pas écouter ma parole »	117

X. SUR LES TRADITIONS RELIGIEUSES ET LA FOI	121
La foi : un don de Dieu	124
La foi demande un dépassement des traditions religieuses	126
XI. LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ (I)	129
Pourquoi le mal ?	129
La réponse du Christ	131
Le mystère du péché originel	133
Un mystère de foi	138
Un geste qui nous fait entrer dans la théologie des sacrements	141
XII. LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ (II)	145
Une nouvelle naissance	147
Le regard des Pharisiens	151
L'incrédulité des Juifs	155
La grâce réalise un lien personnel avec Jésus	159
Jésus est venu pour un discernement	160
XIII. « JE SUIS LA PORTE » - « JE SUIS LE BON PASTEUR » « JE SUIS LE FILS DE DIEU »	163
« Je suis la Porte » : le mystère de l'Agneau	163
Le Christ, notre espérance	168
« Je suis le Bon Pasteur » : le sacerdoce du Christ	170
L'annonce de la Croix et de la Résurrection	173
Ecouter la voix du Bon pasteur	176
« Je suis le Fils de Dieu »	179
La grâce et le mystère de l'Incarnation	181
XIV. « JE SUIS LA RÉSURRECTION »	187
« Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie... »	187
« Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort »	191
La résurrection de Lazare	193
XV. VIVRE DE LA PRÉSENCE DE JÉSUS	199
« Je suis le Pain de vie »	199

« Je suis la Lumière du monde »	203
« Je Suis »	205
« Je suis la Porte »	207
« Je suis le Bon Pasteur »	208
« Je suis le Fils de Dieu »	208
« Je suis la Résurrection »	210
PLAN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN	219

Suivre l'Agneau

Lumière du monde

Après les grandes éclosions de la vie apostolique de Jésus (cf. : *Suivre l'Agneau*, tomes 1 et 2), le Père Marie-Dominique PHILIPPE continue son commentaire de l'Évangile de Jean – chapitres 6 à 11 – en nous faisant entrer dans le temps des « grandes luttes » du Christ.

Dans les moments chaotiques de sa vie publique, Jésus se donne davantage. Les sept grandes affirmations de Jésus au milieu des luttes - « Je suis le Pain de vie », « Je suis la Lumière du monde », « Je Suis », « Je suis la Porte », « Je suis le Bon Pasteur », « Je suis le Fils de Dieu », « Je suis la Résurrection » -, reçues dans la foi, nous aident à découvrir ces sept manières dont Il nous prend et nous transforme, pour réaliser entre lui et nous un mystère d'unité.

Cette théologie des présences de Jésus est d'une grande actualité pour le chrétien. Jésus demeure en nous plus profondément dans l'amour, au-delà des combats et de tous les bouleversements. Par là, nous vivons toujours davantage ce que saint Jean nous dit et qui est au cœur du mystère de l'Église : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Mauvais » (1 Jn 2, 14).

Le Père Marie-Dominique PHILIPPE, Dominicain, a enseigné la philosophie au Saulchoir puis à l'université de Fribourg (1939-1982). Fondateur de la Communauté Saint Jean dont il fut le premier Prieur général, il continue à donner des conférences aux Frères et Sœurs de Saint-Jean. Auteur de nombreux ouvrages de philosophie et de théologie spirituelle, il a consacré toute sa vie à la recherche de la vérité. Il commentera dans un quatrième tome (à paraître) les chapitres 12 à 21 de l'Évangile de Jean.

Couverture : Isabelle de Senilhes



18 €